

# SAINT-CENDRE

Maurice Maindron

# I

Sur la petite route qui serpente entre Saint-Martial et Bellac, à l'endroit où elle oblique vers l'est pour traverser le bourg de Saint-Michel-des-Champs, dont les maisons serrées autour d'un haut clocher faisaient au loin des taches grises et rougeâtres sous le feuillage vert des ormes, deux hommes marchaient. L'un portait sur son dos une basse de viole et l'autre avait au flanc une mandore. Mais ces instruments de musique étaient si grands que les deux personnages

disparaissaient, se fondaient en eux, comme s'ils n'en eussent été qu'une très petite dépendance. Et, à les voir ainsi cheminer, on eût dit deux fourmis transportant chacune un scarabée au corps bombé et luisant.

Malgré les dimensions excessives de leur fardeau, ils avançaient à longs pas. Et, regardant avec inquiétude tout autour d'eux ils scrutaient de leurs regards les quatre points de l'horizon, car la levée où ils se hâtaient, en dessinant sur le ciel gris de perle, empourpré maintenant par les feux vermeils de l'aurore, leurs silhouettes noires, était peut-être un lieu dangereux où veillaient des ennemis. Mais, tant pressée que fût leur allure, ces deux loqueteux ne semblaient pas obéir à la peur qui fait trembler le commun des hommes, et ils n'avaient pas la mine basse des gens de petit état. Désastreuse était pourtant leur misère et lamentables leurs costumes, ingénieux assemblages de

morceaux et de reprises qui encroûtaient une primitive carcasse à tout jamais disparue sous cette marqueterie composite.

De ces misérables, le plus grand, celui qui portait la basse de viole, sec et maigre à rappeler ces harengs que les Hollandais savent industrieusement saurer à la fumée des séchoirs, avait pour principal vêtement un surtout de brunette réduit à la pièce du dos. Ainsi avait-il l'air de posséder une mandille, car des ailerons déchiquetés recouvraient mal les manches d'une chemise que la sueur avait rendue roussâtre. Son haut-de-chausses, que des ficelles adroitement converties en aiguillettes rattachaient à une apparence de pourpoint, guenille de camelot verdâtre où le temps n'avait laissé que la corde, avait été fait de taffetas, sans doute ; mais on n'y voyait plus que des séries de pièces où le droguet, la ratine, la serge, le drap d'Usseau, la frise et la tiretaine

s'unissaient sans art, donnant moins à penser à un ouvrage de tailleur qu'aux squames de la peau d'un lépreux. Et la teinte générale de cet accoutrement était ardoisée et pisseuse, couleur de boue, couleur de brouillard, triste comme les premières mèches grises qui viennent salir la chevelure d'une femme.

Quelques brides de lisière accrochées, sur la hanche gauche, à une courroie provenant d'un harnais de carrosse, supportaient une épée large et courte dont le fourreau de bois, aux deux tiers dépouillé de son veau, laissait luire un pied de lame. De cette épée la garde était brisée en trois endroits et ressoudée en quatre. Un couteau à manche de corne remplaçait la dague, et une rondelle de poing, guère plus vaste qu'une écuelle, ébréchée sur son orle, bossuée sur son champ, se suspendait à la gaine de l'arme. Les bas-de-chausses ne semblaient pas appartenir à une même famille : l'un, fabriqué de bandes de

drap parallèlement assemblées à l'aiguille, était raide ; l'autre fait de laine et de soie tricotées, demeurait mou et flasque, bien que soutenu en divers points par des rapetassages laborieux qui, se relevant en saillies capricieuses sur la jambe gauche, faisaient songer à des varices. Les souliers avaient dû subir des fortunes diverses, leur forme était dissemblable et leur caractère différent. Si le droit bâillait largement ouvert tout comme la bourse d'un prodigue, le gauche, grâce à ses coutures sinueuses, prenait l'aspect de la bouche pincée d'un avare. Mais le chapeau était plus remarquable encore, et, n'eussent été sa situation sur le chef de l'homme et la plume de chapon passée dans la ganse qui retenait elle-même, une enseigne en plomb, on eût pu hésiter sur la nature exacte de cette coquille de feutre, de drap et de peau, dont la forme vague était à la fois celle d'un éteignoir, d'une valve de moule, voire d'une

chausse d'hypocras à godron. Les bords déchiquetés se redressaient chacun suivant un libre caprice qui semblait défier toute contrainte, et un de ces quartiers retombait sur le visage, lui faisant comme un touret de nez ajouré de supplémentaires fenêtres, de telle sorte qu'on eût dit un de ces masques à taillades comme en portent les spadassins vénitiens.

— Je ne crois pas, — fit l'homme au chapeau, d'une voix blanche et comme éteinte — que je puisse aller plus loin. Cette sacrée blessure s'est encore ouverte et le sang filtre dans mes grègues. Tire de ton côté, Clérambon ; pour moi je vais me coucher dans le fossé et y attendre la fin de mes maux...

— Tu deviens nébuleux et mélancolique, marquis, aux premières lueurs du matin ; et c'est à ces heures que tu perds le plus facilement courage.

Avec un rire amer M. de Clérambon ajouta :

— Oui, à ces moments incertains où la blonde Eos s'épand comme un fleuve de lait hors de la couche du vieux Tithon pour ouvrir aux chevaux de Phœbus les portes de la céleste carrière, les plus audacieux se montrent souvent les plus faibles !

Les reins appuyés au pied d'une haie, car il s'était assis par terre, le marquis, ainsi gourmandé, hocha la tête sans répliquer.

— C'était l'instant où les solitaires redoutaient le dernier assaut des démons de la nuit ! — continua M. de Clérambon. — Mais que diable ! tu ne vas pas ainsi te laisser abattre, Alexandre de Villebrune, marquis de Saint-Cendre, toi, mon ami, l'espoir du parti ! Est-ce pour venir crever ainsi bêtement à la corne d'un champ de seigle, et sans gloire, que tu t'es enfui de la prison de Poitiers ?



Et, impatienté par la faiblesse de son compagnon, M. de Clérambon le maudissait avec de grands gestes. Sa personne décharnée, de taille moyenne, nippée de haillons plus sordides encore que ceux de l'autre, coiffée d'un bonnet de femme, s'agitant ainsi dans la plaine, semblait un de ces mannequins que les laboureurs mettent dans les emblavures pour effrayer les oiseaux.

Sous la crasse et la poussière, sa mine demeurait fine et hautaine, crispée de morgue et de hardiesse. Sa chevelure hérissée, sa barbe inculte, où le fer du barbier n'avait point passé depuis des mois, semblaient une broussaille noire où des brins de paille et de folle avoine demeuraient accrochés. La bouche aux lèvres minces, serrées comme celles d'un loup-cervier, découvrait à peine les dents petites et blanches. Le nez busqué était pareil au bec crochu d'un lanier, et dans les yeux bleus, pâles, froids et durs, les

pupilles sombres s'ouvraient comme des trous percés dans un étang glacé. Toute la nature de l'homme apparaissait en eux attentive et résolue, dure aux autres comme à soi-même, empreinte d'une âpre tristesse et ne connaissant point la pitié. Ses mains sèches et maigres, aux jointures noueuses, aux doigts longs terminés par des ongles carrés, tourmentaient la garde de son épée saxonne, qu'il portait passée dans un débris de broderie, emprunté sans doute à un devant d'autel et qui lui servait à la fois de juste-au-corps et de ceinture.

— S'arrêter ici, Villebrune, est une folie ! Marchons un peu, quelques heures encore, et nous atteignons le faubourg de Bellac. Alors nous aurons chance de trouver un abri. Autrement, vois-tu, c'est fini : nous serons arrêtés par les gens de la prévôté, et l'on saura, c'est certain, qui nous sommes... Allons, viens-t'en marquis de Saint-Cendre !

Et, continuant ses objurgations, M. de Clérambon le secouait rageusement, essayait de le soulever. Mais l'autre, très grand, était lourd, malgré sa prodigieuse maigreur. Roulant des yeux vagues, comme un homme qu'on éveille, le marquis de Saint-Cendre répétait machinalement :

— Ma blessure saigne et j'ai envie de dormir.

En effet, sur la terre grise, s'élargissait une tache rouge. A la cuisse gauche, le sang avait trempé l'étoffe du haut-de-chausses, imbibé l'encroûtage des pièces au travers desquelles il filtrait, faisant poindre une goutte sur la surface sordide, comme un insecte écarlate parmi les lichens.

Clérambon dénoua les aiguillettes, rabattit le haut-de-chausses, défit l'appareil de toile qui serrait mal et avait glissé. Comme il ne restait qu'une manche à sa propre chemise, il la détacha, et, la tenant entre ses dents, il la

déchirait en longues bandes. Puis, rampant dans les buissons, il découvrit une mare. Il y lava la toile et rapporta de l'eau dans son bonnet. Et, incliné sur Villebrune qui gisait, ainsi qu'un mort, le long de la haie, il étancha la plaie, refit un pansement.

« Je ne puis le laisser ainsi mourir comme un chien, — disait-il en se fournissant comme des excuses à soi-même, — d'autant que s'il est pris, mort ou vif, on le reconnaîtra sans doute, et l'on me poursuivra avec plus de certitude, car on doit savoir à cette heure que je suis encore avec lui. »

Cependant il réfléchissait aux difficultés de la route, aux mauvaises rencontres fatales. Qu'allaient-ils devenir dans cette plaine coupée de coteaux d'où l'on découvrait les gens d'une lieue à la ronde ? Et voilà que Villebrune ne pouvait plus marcher ! D'ailleurs, ils n'avaient plus ni sou ni maille, plus un morceau de pain. Et c'était le

troisième jour qu'ils n'avaient rien mangé, sinon des racines déterrées, la nuit, dans les champs et rongées crues, arrosées de l'eau des ornières. Par malheur cette année, les fruits étaient rares. Et ils avaient une crainte continuelle des sergents blaviers, messiers et prairiers, ennemis naturels des vagabonds, comme chacun sait. Et les paysans avaient été si cruellement foulés par les gens de guerre, qu'ils chassaient sans pitié les malheureux quand ils leur tendaient la main.

M. de Clérambon pensait à toutes ces choses; et il se résolut à abandonner son malencontreux compagnon. Mais, avant que de s'éloigner, il regarda une fois encore le marquis de Saint-Cendre. Aux paupières closes, chassieuses, des larmes perlaient, et déjà les mouches, réchauffées par les rayons du soleil de juin, bourdonnaient autour du visage dont le nez aux narines pincées semblait celui d'un cadavre.

M. de Clérambon chassa les mouches et ne s'en alla pas :

« Non, il ne le laisserait pas là, bien sûr, ce misérable ami, après ce qu'ils avaient souffert ensemble ! »

Et debout, les bras croisés, le front creusé de plis, l'œil moins dur, mais la bouche contractée par un rire amer, il regardait celui que les dames de la cour ne nommaient jamais, avant les derniers troubles, que le « beau Saint-Cendre », et dont maintenant, à Paris, on n'osait plus prononcer le nom. À considérer M. de Villebrune, il retrouvait, dans cette loque humaine, le visage régulier, la bouche sensuelle de cet homme pour qui la chair des femmes avait été la seule chose qui valût sur terre.

« Ah ! si la reine d'Écosse le voyait !... » songea-t-il.

L'abandonner ainsi en proie aux loups ou aux gens du Roy, quand il n'avait pas

quarante ans, quand le salut était peut-être proche, quand c'était lui, Villebrune, qui les avait tirés du cul de basse-fosse où ils pourrissaient, non, il ne ferait pas cela ! Autant déchoir de noblesse.

Et n'imputant qu'à sa droiture d'homme bien né cette résolution courageuse, car il méprisait la compassion, M. de Clérambon colla son oreille à la poitrine du blessé pour entendre s'il avait encore le souffle. Et rassuré, il s'abîma dans ses réflexions.

Non, c'était trop souffrir à la fin, et cela ne pouvait pas continuer ! Depuis plus de sept semaines qu'ils avaient su fuir de la prison de Poitiers, ils traînaient la nuit par les routes, égarés sans cesse et se terrant aussitôt le soleil levé. Dans le souterrain infect où ils avaient pourri des mois, au moins leur jetait-on, chaque jour, une miche de pain noir qu'ils disputaient aux rats, et il y avait une cruche pleine d'eau propre. Mais main-

tenant il leur fallait marcher, courbés sous la terreur, avec la faim qui tordait les entrailles, mâchant les herbes qui collaient au palais. — Et l'idée lui venait du plaisir qu'on peut éprouver à s'asseoir devant une table servie, à boire du vin dans un grand hanap. Et M. de Clérambon, que M. l'Amiral honorait pour sa sobriété méritoire, rêvait de ripailles et de carrousses à saouler deux cents Allemands.

Depuis l'année passée, rien ne lui réussissait, c'était clair. Il avait perdu son corps de partisans à cette sottise affaire de Messignac où Mouvans l'avait entraîné en octobre 1568. Atteint d'une arquebusade à la hanche, de coups de pique sans nombre, la tête fendue d'un revers d'épée, il était resté couché parmi les huguenots, dépouillé jusqu'à la chemise, enfoui sous les cadavres massés en tas, avec ses capitaines et d'autres hommes qui râlaient tandis qu'une à une leurs âmes s'envolaient dans la nuit. Puis on les avait



tirés de ce charnier, et beaucoup avaient été égorgés par les paysans. Car, pour leur malheur, ils étaient tombés loin du logement de Messignac, en un point perdu où les gens de l'Amiral ne les avaient pu recueillir. Lui, Clérambon, avait été jeté dans la geôle de Poitiers, d'où il passa dans une casemate. Là il moisissait depuis des jours lorsque Villebrune vint le rejoindre, prisonnier aussi et percé de coups. On attendait, comme ils l'apprirent par la femme du gardien, que leurs blessures fussent fermées, pour les envoyer à Paris. Le Roy voulait qu'on instruisit leur procès afin qu'ils servissent d'exemple. Pendant huit mois ils purent réfléchir dans l'ombre et le silence du souterrain, sur la gravité de leur cas et se nourrir de méditations utiles. Ils tirèrent de ces pensées une résolution très nette, celle de s'enfuir au plus tôt, pour ne pas donner à M. de Montpensier la grande satisfaction de livrer

au Roy deux gentilhommes de leur mérite, non plus qu'aux bourgeois de Paris la joie imbécile d'assister à l'exécution d'hommes de leur qualité.

Leur évasion s'accomplit par un prodige de sang-froid et d'audace. Ils étaient d'aspect si misérable que le geôlier et le barbier qui les soignait en vue de les conserver pour la justice royale, croyaient ces deux blessés incapables de se traîner hors du caveau où ils gisaient, sous les remparts. Mais, un soir, comme la femme du gardien apportait leur souper, les deux moribonds se précipitèrent sur elle, la lièrent et la bâillonnèrent étroitement. De ses jupes coupées en bandes au moyen des ciseaux qu'elle portait à son clavier, ils fabriquèrent une espèce de corde. Puis ils se glissèrent par les couloirs jusqu'au mur d'enceinte. Là se dressa un homme de garde qui les coucha en joue. Le marquis déclara avec assurance qu'il était envoyé par

le geôlier dont il portait les clefs — il les montra — afin de se procurer de la lumière, car sa lanterne venait de s'éteindre et il ne pouvait quitter un prisonnier qui était à l'agonie. Invitant Clérambon à s'approcher avec son esconce de corne, il ajouta :

— Peut-être, camarade, pourras-tu allumer ce lumignon avec la mèche de ton arquebuse ?

L'homme, défiant tout d'abord, accepta de rendre ce service. D'ailleurs la nuit était très noire, il ne pouvait voir le costume des fugitifs, et depuis la retraite des troupes de l'Amiral, la surveillance s'était beaucoup relâchée. Comme le mousquetaire soufflait sur sa mèche, qu'il avait tiré de son tube de fer-blanc, Saint-Cendre, se glissant dans l'ombre le poussa brusquement. Ainsi le porte-arquebuse chut lourdement du haut du mur dans l'eau du fossé qui rejaillit avec un bruit sourd. Vivement ils lièrent leur

corde à un merlon et ils commencèrent de descendre. Suspendus dans le vide, ils écoutaient les cris des soldats qui s'appelaient, car on avait entendu le bruit qu'avait fait la sentinelle en tombant dans la douve. Tout à coup, leur mauvaise corde se rompit, et ils furent précipités d'une hauteur de vingt pieds dans l'eau qui se referma sur eux. Saisi par le froid, Clérambon serait resté au fond, d'autant qu'il nageait peu et mal, mais le marquis l'avait tiré de là, au risque d'y rester lui-même. Ruisselants, gelés jusqu'aux moelles, ils s'étaient lancés dans la campagne, courant au hasard devant eux, dans la nuit sans lune, accompagnés par les hurlements des chiens qui se dressaient furieux contre les clôtures des fermes. Ainsi pendant deux heures ils s'étaient hâtés, haletants, trébuchant de faiblesse, roulant dans des fossés, se dépouillant aux haies dont les épines buvaient leur sang, se heurtant aux

arbres qu'ils prenaient pour des hommes. Puis ils s'étaient tapis dans un hallier aux premières heures du matin, pour y dormir le sommeil lourd des bêtes forcées.

Depuis lors, ils avaient marché la nuit, hérissés, hideux, presque nus, sans chaussures, se nourrissant de racines ou de fruits verts, buvant au pis des vaches dans les prairies, au hasard des coups de pied, des coups de corne, sous la menace du taureau.

Ils erraient, s'égarant sans espoir, car ils n'osaient se montrer tant que le soleil luisait, ni demander leur chemin. Les vêtements en lambeaux, ils allaient n'ayant pas même un couteau, et leurs pieds étaient à vif. Mais un jour, — il y avait de cela deux semaines, — une occasion s'était offerte pour se remonter en habits, même en argent, et pour rentrer, sans chance immédiate d'être arrêtés, dans la société des hommes. Près d'un petit étang où, blottis dans la vase parmi les iris et

les nénufars, ils attendaient que la journée passât, deux ménétriers vinrent s'asseoir, au coup de midi. Et, tirant quelques provisions d'un sac, les deux musiciens ambulants se mirent à manger, tout en louant la générosité du seigneur de Maucornet, qui les avait embauchés pour la noce d'une fille qu'il mariait à son intendant. De ces deux musiciens le plus jeune portait une basse de viole ; l'autre, âgé, chenu, brêche-dent, était un joueur de mandore. Mais tous deux étaient vêtus de bureau et d'étamine de couleur sombre, comme il convenait à leur état. Et, en gens avisés, sachant combien les chemins étaient peu sûrs et sans cesse parcourus par des gens de guerre qui sont pillards et malfaisants par profession, ils possédaient chacun une épée, et le joueur de basse avait un petit bouclier à main.

Autour d'eux la nature riait. Sous le souffle embrasé de l'été, les moissons roulaient en

s'inclinant comme la nuque blonde d'une femme sous les baisers de l'amoureux. La vie s'épanouissait dans les choses. Les feuillages frémissaient, et, à la surface de l'eau, des poissons blancs se jouaient, passant comme des éclairs d'argent. Les abeilles, lourdes de pollen, s'élevaient dans leur vol pesant, entre les capitules violets des chardons. Les grillons susurraient leur aigre musique. Un lièvre sauta dans l'herbe. Heureux de vivre, les deux ménétriers le regardèrent avec bonne humeur, et ils se demandèrent à qui ce gibier pouvait bien appartenir, et si cette terre était au seigneur de Lustrac ou à la dame de Courlandier, dont les huguenots avaient pillé le bien et mis les filles à mal en se sauvant, poursuivis par M. de Strozzi. Et ils maudirent ceux de la Religion, burent un coup à leur confusion. La face enluminée par le vin généreux dont on avait rempli leurs flasques, ils se sentaient envahis d'une bien-

veillance très grande à l'égard de Dieu qui donnait un si beau temps dans la plaine, et qui voulait que des gens riches se mariassent pour procurer un peu d'argent et de bon vin aux pauvres gens, dont les seuls ennemis naturels sont les sergents des gabelles et les fermiers de l'impôt.

Ils dirent encore d'autres choses en vidant leurs outres, sans oublier de porter la santé du Roy, et puis ils parlèrent des femmes et des plaisirs qu'on en peut tirer. La vie, en somme, était une bonne chose. Et, insoucieux, ils vivaient dans le présent comme les lourds et inconscients papillons gris aux gros yeux noirs qui, autour d'eux, s'abreuyaient aux clochettes des fleurs. Le plus vieux des deux hommes saisit sa mandore, et, tandis que l'autre, à plat ventre dans l'herbe qui lui montait jusqu'au menton, regardait avec un sourire béat fuir vers le ciel, en spirales de plus en plus vagues, les cercles



incomplets qui s'échappaient de sa pipe de terre, il entonna : *Suzanne, un jour*, tout en raclant les cordes avec le plectre d'ivoire.

Mais il ne chanta pas longtemps. Tapis dans la fange, les deux fugitifs pensaient à ce qu'ils pouvaient prendre aux deux misérables, plus riches qu'eux, certes, pour l'heure. Et ils en avaient conclu qu'il fallait attaquer les ménétriers sans crainte pour gagner et leurs vêtements et leurs armes. Vivement, ils se ruèrent sur les musiciens qui, surpris, se défendirent mal. Dans la lutte, Saint-Cendre avait reçu pourtant un coup d'épée à la cuisse. Mais les autres étaient morts étranglés, poignardés avec leurs propres couteaux, près des débris de leur repas. Puis Clérambon les avait tirés par les pieds jusqu'à la mare profonde où ils dormaient maintenant, tout au fond, dans la vase d'où leurs corps attachés à des pierres ne remonteraient pas de sitôt. Ils avaient dû

prendre cette précaution parce que les deux hommes étaient peut-être connus dans le pays.

Aussi Clérambon et Villebrune, quoique blessé, avaient-ils gagné au pied, faisant six lieux dans leur soirée. Ils héritaient des hardes déjà mûres, mais encore d'usage, et chacun fut muni d'une épée et d'un couteau. Et ils mangèrent quelques croûtes de pain, goûtèrent un peu de vin, dévorèrent avec avidité les dernières bribes d'un pâté, les reliefs d'un fromage. Ils eurent de plus quatre livres en menue monnaie et un demi-écu d'argent, une fortune ! Dès lors, les deux compagnons purent acheter à manger le long du chemin, prendre langue dans les auberges pendant quelques jours, puis mendier. Et ils couchaient dans les granges, payant l'hospitalité d'une apparence de concert que donnait le marquis, car il avait quelque science de la mandore et chantait

d'une voix juste. Clérambon accompagnait d'un ronflement continu qu'il tirait de sa basse. Souvent on les chassait, on les chargeait d'injures, on leur mettait les chiens aux trousses, et même on les traitait de huguenots, ce qu'ils n'acceptaient pas sans colère. Aussi s'empressaient-ils d'ouïr la messe s'ils entraient de bonne heure dans le pays, et de prendre leur part des aumônes du curé. Mais c'étaient là de rares aubaines. Pour subsister ils avaient dû échanger une à une les pièces de leur vêtement contre des haillons de plus en plus sordides et quelques bouchées de pain. Ils supportaient leurs maux avec patience, puisqu'ils savaient maintenant quelle route ils suivaient, et ils avaient un but : Clérambon n'était plus qu'à trente lieues de son château de la Roche-Thulon, où il redevenait seigneur et maître.

Odet-Gaspard de Lapoix de Huault, comte de Clérambon, possédait ce réduit

fortifié dans la Haute Marche, d'où il dominait la plaine de cinq mille toises à la ronde. Il avait trente-huit ans et sa bravoure était grande. Mais, par tous, son existence était réputée singulière. Il menait une vie solitaire, car des chagrins trop nombreux l'avaient aigri sans retour. Lorsque, jeune et riche d'une puissante fortune, il était entré dans le monde, il n'avait trouvé que des difficultés et des haines, parce qu'il n'avait voulu être l'homme de personne. Et une naturelle mélancolie, que l'on attribuait à la défavorable conjonction des astres, changeait pour lui en tristesse ce qui est grande joie au regard des hommes. Encore qu'il parût de cœur sec même à qui le connaissait profondément, il demeura dans son for intérieur mystérieusement altéré d'affection. En deux mots il était malencontreux et bizarre, fait entre tous pour être désagréable aux femmes et s'en voir refuser ce qu'elles accordent communément

aux plus petits grimauds.

Jamais âme ne fut à la fois plus ombrageuse et plus tendre, plus mal armée contre l'amour. Sa nature ironique et fine, son esprit profond et meublé, ne rendirent point à M. de Clérambon, dans les circonstances galantes, les services qu'il avait été assez simple pour en attendre. Les femmes ne le chérissent point. Elles lui tenaient à rigueur sa courtoisie grave et froide, et sa réserve était prise pour de la fausseté, tant il est vrai que ce sexe trouve tout mauvais chez qui ne réussit point à lui plaire. M. de Clérambon, malgré ses belles qualités, ne sut point comprendre que les femmes croient aux seuls sentiments qui s'étendent en surface, qu'elles préfèrent le geste à l'action, le clinquant à l'or, et qu'elles se flattent de demeurer insensibles à tout ce qui ne parle pas directement à leur goût.

A se mêler aux dames, M. de Clérambon

devint le plus malheureux des hommes, sans que personne s'enquit de le consoler. Une défiance maladive l'envahit, et il lui sembla dès lors marcher dans une atmosphère de haine, mais qui, semble-t-il, était plutôt de l'indifférence, chose pire, au dire de certains. Enfin, lorsqu'il crut connaître les femmes par les seuls maux qu'elles lui avaient fait souffrir, il s'aperçut que sa vie était manquée, encore qu'il n'eût point passé trente ans. Il se tint pour assuré que faire un fonds quelconque sur la sincérité du cœur des belles — on a dit qu'il confondait les laides dans son commun mépris — était aussi insensé que de leur accorder même un atome de raison. L'exagération parut évidente.

Sa timidité naturelle s'en accrut, en même temps que les railleries de ses compagnons exaspéraient la plaie qui toujours demeurerait saignante. Une dernière aventure acheva de le dégoûter, et on dit généralement qu'il en

outra l'importance. Il se vit repousser par une belle créature qui ne s'était guère refusée jusque-là à personne, et sur qui s'égara son dernier amour. Alors il devint atroce. Il rendit toutes les femmes responsables de cette disgrâce, et se jura de ne plus avoir jamais de commerce avec elles que pour leur rendre au décuple les souffrances qu'il en avait endurées. Quand il prit cette résolution extrême, il avait à peine trente-trois ans, et les ardeurs de son sang n'étaient pas encore éteintes.

C'est pourquoi, lorsqu'il eut quitté la cour et la ville, il se créa dans son château de la Roche-Thulon un sérail de filles qu'il fit enlever un peu partout au cours des troubles, et l'on y comptait une demoiselle de Chypre, blanche comme la cire, avec les sourcils et les yeux peints, des caleçons de drap d'or et une camisole sarrasinoise : il l'avait achetée à des Arméniens par l'entremise de son intendant,

homme qui connaissait la valeur des choses. Toutes ces femmes vivaient renfermées dans une tour intérieure et étaient cloîtrées comme des nonnettes. Mais une des recluses, — on a dit à sa décharge que c'était une fille de petit métier, — réussit à tromper le maître avec un jeune gentilhomme du Forez qui était d'une jolie figure et aussi d'une stupidité parfaite. M. de Clérambon ne fut point le dernier à l'apprendre. Il se vengea sans ménagements avec une surnoiserie féroce. Il fit comparaître devant lui le couple incriminé, il déclara en termes galants envier son bonheur.

— Je veux, dit-il, le rendre complet, et c'est une chose trop rare qu'un amour partagé, par le temps qui court. Emmenez donc avec vous, mon cher hôte, cette jolie fille que je renonce à vous disputer. Comme l'a dit un bon humaniste :



*Dulcis amor causa est; sed nil mea vulnera curo,  
Eripiam crudis dum puerum manibus.*

Je parle, naturellement, par figure, et j'entends avoir pour vous la même affection que Vénus eut jadis pour son fils Énée, comme aussi vous arracher aux mains cruelles de mes gens de guerre, qui pourraient vous faire un mauvais parti. Allez donc, et soyez heureux loin de moi; allez! Aimez-vous jusqu'à la mort.

Mais, à une lieue de la Roche-Thulon, tandis que l'amoureuse et M. de Sauvières pressaient qui sa mule, qui son courtaud, des cavaliers survinrent et, tombant sur les deux enfants déjà heureux de s'en être tirés à si bon compte, leur cassèrent la tête à coups de pistolet, dans le moment même où Sauvières proférait ces paroles :

— Et si ce Clérambon, bête comme une oie et vieux à souhait, se fût montré insolent, je l'eusse appelé sur l'heure !

Les deux cadavres restèrent sur la place ; et il fut défendu sous peine de la hart de leur donner la sépulture, de sorte qu'ils s'en allèrent en débris dispersés au gré des oiseaux du ciel et des bêtes de la terre. — Et en cette région M. de Clérambon ne les laissa jamais longtemps sans pâture. Ainsi le seigneur de la Roche-Thulon exerçait ses justices. À la guerre, il n'avait pas la main moins lourde, et il mettait les dames, qu'il prenait dans ses courses, systématiquement à rançon, les livrant jusqu'à ce qu'elles eussent payé, et quel que fût leur rang, à ses gens de guerre. Dans les entrevues avec ses captives, il affectait de renchérir sur sa politesse toujours grande.

Regrettant la dureté des temps, c'était sur le ton de la modération la plus froide qu'il annonçait à ces femmes, suffoquées de honte, le sort qui les attendait. Tranquille à jouir de sa vengeance, qu'il étendait ainsi dans le

nombre, il écoutait leurs supplications avec une patiente indifférence. Mais sa façon de regarder les dames d'un œil lourd et distrait était singulière et terrible, et rien ne leur était plus inquiétant que le pli fugitif creusé par l'ironie à l'angle droit de sa bouche, sous sa haute moustache aux crins tordus et soignés. Son nom devint illustre à la cour.

Bientôt un particulier instinct, contre lequel il avait lutté tout jeune homme, devint en lui prédominant : la cupidité. Il ne fit rien pour y résister. N'ayant trouvé aucune satisfaction sur la terre, où il avait recherché l'amour, qui sans doute n'était point son fait, il en vint à se persuader que l'or seul est bon à garder pour lui-même, parce qu'on détient ainsi une somme considérable d'efforts et qu'on accumule des moyens qui feront défaut aux autres. Et c'est pourquoi il avait embrassé, à la suite de ses déboires, la Religion réformée : il s'était

promis de servir de banquier et de marchand d'hommes aux divers chefs qui entretenaient le désordre sous couleur de ruiner l'autorité du pape de Rome. Il prit ce parti par seule considération d'intérêts, car il se moquait du Dieu des parpaillots comme du grand diable d'enfer. Son caractère l'eût plutôt porté vers la magie. Ainsi M. de Clérambon se fit huguenot d'État. Par sa gravité et son strict entendement des affaires, il sut plaire à l'Amiral qui prisait avant tout les allures austères. Mais le prince de Condé l'eut aussi en grande estime pour la haute mine qu'il faisait à la guerre, où il commandait une compagnie, la plus belle qu'on eût vue aux cours des troubles.

Il quitta cependant l'armée du prince, où on ne payait pas régulièrement, car il ne se battait que pour la solde, et, laissant écraser un corps dont la caisse était vide, il rejoignit M. des Adrets sous les murs de Montbrison.

Nul ne se montra plus âpre au pillage, mais ne tint parmi ses gens une discipline plus exacte, n'imposa de règles plus sévères pour le partage du butin.

Dans l'hiver de 1567, ayant gagné plus de huit cent mille livres, il rentra à la Roche-Thulon avec ses trois mille hommes de troupe, sans les licencier et sans même se faire comprendre dans les pactes et les absolutions que régla Coligny. Jamais Montpensier n'osa envoyer contre lui, et M. de Clérambon vécut sur le pays de la Haute Marche, sans connaître amis ni ennemis. Et, lorsqu'à la tête de leurs baillis les paysans et les villageois marchèrent contre lui le 20 août 1568, il les battit de telle manière que jamais plus on n'osa lui résister.

C'est alors que Villebrune, marquis de Saint-Cendre, lui fut dépêché par Mouvens, qui formait ses colonnes de Provençaux et s'apprêtait à passer le Rhône. Longtemps

M. de Clérambon hésita à se lancer dans cette aventure, et les promesses d'argent, si larges qu'elles fussent, ne semblaient point le tenter. Cinq fois le marquis fit la route entre le Dauphiné et la Roche-Thulon, où M. de Clérambon, retiré dans une salle haute, conférait longuement chaque jour avec ses capitaines. A le voir sévèrement vêtu de noir, assis à sa table, compulsant les situations et les états, on pensait moins à un chef de guerre qu'à un procureur, et sa courte fraise prenait des aspects de rabat. Six fois la convention fut établie, six fois elle fut rompue, tant M. de Clérambon augmentait ses prétentions. Son flair sans égal lui dénonçait l'affaire mauvaise, et n'ayant pas foi dans l'étoile de Villebrune qu'il connaissait et dont il s'était procuré l'horoscope, il redoutait comme un signe fatal l'intervention du marquis dans cette opération, tant il le savait malheureux.

Son astrologue Galéas Chrysogoni lui

prédisait, d'ailleurs, une grave complication pour l'année, et elle n'était pas encore finie. Une avance de dix mille écus d'or, l'engagement souscrit par MM. de Mouvans, de Peyregourde et de quatre autres seigneurs dont il connaissait le droit au crédit, le décidèrent cependant. Il quitta la Roche-Thulon avec ses trois mille hommes vers la mi-septembre. Dans cette troupe, les pages eux-mêmes portaient des armes dorées, leurs collets de mouflon de Sardaigne étaient doublés en peau d'Espagne, et, outre cinq chevaux d'armes noirs, M. de Clérambon emmenait encore deux barbes et un genêt poil de loup, sans compter ses sommiers, ses courtauds et trois roussins.

Laissant à Berruyer, son homme de confiance, la garde du château avec cent de ses meilleurs soldats, M. de Clérambon rejoignit M. de Mouvans à Châteauneuf. Quelques semaines plus tard, de la compagnie dorée

du comte de Clérambon, il ne restait plus un homme. Elle avait fondu dans le bois de Cantegéline, où M. de Mouvans tomba percé de deux grandes arquebusades au travers de la poitrine et où M. de Clérambon reçut vingt-deux coups de feu, de pique et d'épée dans son corps aussi bien que dans ses armes...

Et c'est sur cet effroyable désastre qu'il réfléchissait à cette heure, tandis que le marquis de Saint-Cendre dormait dans l'herbe, étendu à son côté. Il se demandait s'il pourrait jamais réparer ces ruines, reformer une pareille bande, avec un semblable choix d'hommes et de chevaux. Cent mille écus seraient nécessaires, et il en avait tout au plus cent cinquante mille dans ses caves de la Roche-Thulon.

Il se représentait, par un effort de sa pensée, les deux basses pièces voûtées où trois grand coffres en bois de Danemark



lamés de bronze, bardés d'acier doré au feu, étaient remplis de sacs contenant les écus d'or. Et il y avait aussi des doublons, des sequins, des ducats et des nobles, toutes les monnaies d'or en usage, en tous temps et en tous pays. Quatre autres contenaient l'argent, en lingots, en saumons ou en espèces, et chacune de ces boîtes avait une serrure différente, dont les clefs étaient enfouies dans une cachette qu'ouvrait un ressort connu du maître seul. Les portes du trésor, hérissées de clous à têtes pyramidales, semblaient plier sous le faix de leurs barres et de leurs pentures. Le système de fermeture était en tous points admirable, et tel qu'il eût fallu de l'artillerie pour forcer les vantaux jouant toutefois par un mécanisme aisé et docile qui eût obéi à la main d'un enfant. C'était un Allemand de Nuremberg qui avait établi cette unique merveille; et, pour le payer de ses peines, Clérambon,

l'avait empoisonné avec une poudre subtile, afin que cet étranger ne pût, l'occasion aidant, dévoiler le mystère à quelqu'un. L'artisan mécanique était mort dix jours après son départ de La Roche-Thulon, dans une hôtellerie de Strasbourg, sans qu'on le crût affligé d'un autre mal que la peste maligne. Et le corps de ville ordonna de grandes précautions à l'arrivée des voyageurs, tant on redoutait une épidémie.

M. de Clérambon souriait en pensant à la simplicité de ces gens d'Alsace. Mais sa mine redevint triste et soucieuse : il songeait aussi à ses fermetures à secret.

« Si pourtant quelqu'un l'avait pénétré, ce mystère !... »

À cette idée, il sentit ses cheveux se hérissier sous le bonnet de droguet. Et, soupçonneux, il supputait les chances. Elles étaient trop petites. Pourtant, en ces temps troublés, on pouvait attendre le pire, surtout

après cette fâcheuse bataille de Jarnac où, comme il l'avait appris dernièrement, le prince avait été mis à mort et l'armée de l'Amiral taillée par quartiers, ses gens de pied...

Mais il se redressa soudain, ayant entendu du bruit derrière la haie. Se rasant contre la muraille de verdure, il tira son épée, prit son couteau de la main gauche, de manière à pouvoir faire tête à l'ennemi avec avantage, car il croyait bien à une attaque : depuis longtemps il ne comptait plus sur rien d'heureux. C'était une charrette traînée par un petit cheval attelé aux côtés d'un âne. Assis sur la ridelle, un homme conduisait ; installée parmi des bottes de légumes, une femme ne laissait rien voir de son visage abrité sous un vaste chapeau de paille orné de floches en laine bleue. Et ce couple semblait de gens tranquilles, dont la mise était celle de bourgeois cossus et huppés.

A la vue de deux loqueteux, l'homme sauta vivement à terre. Abrité derrière ses bêtes, il avait déjà saisi une courte arquebuse dont il arma le chenapan.

— Doucement, camarade ! — lui cria M. de Clérambon. — Nous ne cherchons point à faire du mal, et nous avons plutôt besoin d'être secourus par charité. On n'est pas plus misérables. Nous avons été attaqués et battus par des gens de guerre, il y a deux jours, en passant par Calendrais. Voyez dans quel état ils nous ont laissés !

L'autre, méfiant, ne lâchait point son arme. Et il considérait les deux compagnons sans prendre parti, n'osant ni avancer ni reculer. Mais le marquis de Saint-Cendre s'était dressé sur son séant. Regardant le villageois avec attention, il prononça lentement :

— Quelle est cette voix ?... Toi, tu es Dartigois, ou je me trompe fort !

Ainsi interpellé, l'homme répondit que tel était son nom. Et tout à coup, comme saisi par une grande émotion, il s'écria :

— Mais c'est M. de Villebrune !... Par la Sainsambregoy, monsieur le marquis, qui a pu vous mettre en cet état ? Par le ventre-saint-Quenest vous n'avez donc pas été tué à Messignac, non plus que pendu à Poitiers, sauf votre respect, monsieur le marquis !... car telle était la rumeur du vulgaire.

— Comme tu le vois, mon pauvre Dartigois. Et je meurs de faim, comme aussi de la perte de mon sang.

Alors Dartigois leva les yeux, puis les bras vers le ciel. Et sa courte personne, revêtue de cuir de cerf bien neuf, d'un beau gris, à grandes taillades, brodé d'arrière-points, exprima la pitié et l'horreur. Il s'empressa, et la femme descendit de la charrette avec un gros pain rond, puis elle prit une buire de cuivre pleine de lait, un panier de fruits. Et elle re-

gardait, les yeux tout ronds, où luisaient des larmes, le blessé qui, voracement, mangeait et buvait comme une bête longtemps privée de nourriture. M. de Clérambon ne se restaurait pas avec une moindre ardeur. Quand ils eurent mangé le pain aux trois quarts, encore qu'il fût de quatre livres et demie, les deux gentilshommes soupirèrent profondément. Le vase de cuivre, vide de son contenu, brillait dans l'herbe à leurs pieds.

— C'est là une rencontre heureuse entre toutes ! — proclama le marquis. — Et comment te revois-je ici, Dartigois ? Voici deux ans que je te quittai à Angers. Est-ce que cette belle fille, en robe couleur de singe mourant, serait ta femme ?

Dartigois ne s'en cacha point. Il avait renoncé au métier des armes après la disparition de M. le marquis, sans se consoler de n'être plus son écuyer. Il l'aurait bien rejoint,

mais n'avait jamais pu le faire.

— Quel bon temps j'ai passé avec vous, monsieur ! En vous perdant, c'était comme si me quittait mon petit cœur gauche. Oui, monsieur, Catherine Gillot est ma femme. Et, comme moi, elle est tout à votre service, et je vous assure qu'elle n'a point le bec gelé. Elle est même très bien disante. Croyez-moi, monsieur, venez-vous-en chez nous, en ma maison du Breuil ; laissez la guerre et ses hasards. Aujourd'hui, je goûte dans toute leur saine et excellente pureté ces vers de mon aïeul maternel, Olivier Basselin :

Il vaut bien mieux cacher son nez sous un grand verre,  
Il est mieux assuré qu'en un casquet de guerre !

» Certes oui, monsieur, c'est là une belle vérité encore que je ne regrette pas l'heureuse époque de ma vie consacrée à votre service !

— Cela pourra revenir, Dartigois, mon ami !

Et le gentilhomme continua, en dévisageant Catherine, rose sous le grand chapeau dont le treillis laissait passer la lumière en poussière d'or :

— Au point où j'en suis, Dartigois, je ne puis redouter le pire. Et pour l'heure, je me sens le cœur chaud et nourri des plus généreuses intentions.

Puis, tournant son attention vers Catherine Gillot, il l'accabla de compliments. Et il s'exprimait avec facilité et bienveillance :

— Elle a le teint frais et les cheveux couleur des moissons mûres, comme Cérès, et elle est accorte comme Pomone. Catherine, ma mie, vous êtes une petite déesse et je crois que Jupiter doit profiter de votre sommeil pour vous tromper par des rêves et descendre dans votre lit. Vois, Clérambon, ne ressemble-t-elle point à cette demoiselle



du Lude, la jeune Anne ou Valentine de son nom de baptême, je crois, pour qui je me suis fait rompre une côte aux joutes du faubourg Saint-Denis ? Comme sa taille est bien tournée et que son corsage l'habille heureusement ! Cette couleur ormuz vous sied merveilleusement, ma mignonne. Dartigois, mon ami, tu es un mortel aimé des Dieux, comme aurait dit M. Antoine Muret, et ta femme est au-dessus du pair.

Et, tranquillement, il causait, se rendait aimable, tout comme s'il eût été assis en la chambre de quelque belle dame, au lieu d'être renversé à la corne d'un champ de seigle, ruiné, et meurtri en dix endroits.

— Ah ! monsieur le marquis ! — intervint Dartigois flatté, — vous n'avez pas changé. Laissez-moi admirer votre courage à supporter de pareils maux, Mais qu'il me soit permis de vous dire que le lieu n'est point propice aux bonnes conversations,

car on doit toujours appréhender, par ici, le passage de quelques gens de guerre. Souffrez que je vous cache dans la charrette. Je vous transporterai chez moi. Là, nous ne vous laisserons manquer de rien ; tout ce que nous avons est à votre service.

— Bien ! bien ! mon ami, je n'attends pas moins de toi. J'espère que tout te réussira et que ta femme restera sage, car elle l'est sans doute ; elle a des yeux qui luisent comme l'étoile du matin...

Et, saisissant sa mandore, M. de Villebrune commença de chanter un rondeau.

Mais Dartigois l'interrompit dans sa musique : il fallait partir.

— Prions Dieu, monsieur le marquis, — fit-il en montrant Catherine, — qu'elle me donne un bel enfant ! Ma femme voudrait que ce soit un garçon.

« Nous t'y aiderons, mon bon ami ! » dit à part soi Saint-Cendre.

— Mais souffrez qu'on vous installe dans la charrette, poursuivait Dartigois. Quant au seigneur qui vous accompagne, je crois qu'il fera bien d'attendre ici que je lui envoie des vêtements...

— Non, mon garçon, répondit M. de Clérambon, ne te mets pas en cette peine. Je continue seul mon chemin. De ce pas, je gagne mon château de la Roche-Thulon...

— Dartigois, à ces mots, leva haut son bonnet :

— Eh quoi ! vous êtes M. le comte de Clérambon ! le pilier du parti ! Ah ! monsieur... Et penser qu'on a raconté ici que vous aviez été décapité pour ne pas dire pire !... Que me permettrez-vous de faire qui vous soit utile ?

— Deux choses : m'indiquer le meilleur chemin et surtout le plus sûr, et aussi me donner quelque argent.

Dartigois vida sa bourse, qui contenait

vingt livres, en s'excusant de ne pouvoir, présentement, offrir davantage. Mais Catherine saisit une petite escarcelle qui pendait à son demi-ceint d'argent, et en tira deux écus au porc-épic et une autre pièce. « C'était, expliqua-t-elle gentiment, une petite épargne qu'elle avait formée pour enrichir une robe de cannetilles d'argent. Mais elle n'en pourrait, maintenant, tirer un meilleur loyer. »

Et, rougissante, elle mit les monnaies d'or dans la main du comte. Il la considérait sans dureté, touché par cette délicatesse de femme qui se marquait en ses dernières paroles. Il l'examinait même avec quelque douceur. Sans doute retrouvait-il dans cette beauté parfaite, pure comme un profil de médaille et inconsciente d'elle-même, quelque chose de la Françoise Duhalier qu'il avait tant et si inutilement aimée. Catherine baissa les yeux, interdite sous le regard de M. de Clérambon,

qui, comme il apparaissait, n'était point fait pour refléter la tendresse. Elle s'épouvanta, même, et demeura sotte sans entendre les remerciements courtois du grand seigneur qui lui annonçait l'envoi, sous peu, d'un demi-ceint d'orfèvrerie à cordelière d'or, — « plus digne, disait-il, d'enserrer une si jolie taille que cette ceinture argentée. »

Puis, aidé par Dartigois, M. de Clérambon enleva le marquis et le coucha dans la charrette.

Catherine ramena sur le corps décharné les bottes de carottes, les faisceaux verts des poireaux, les panaches dentelés des raves. Mais, bien qu'il pût à peine se remuer, tant sa faiblesse était grande, M. de Villebrune s'essayait à saisir de sa main tremblante le cou blanc et poli qui se penchait sur lui à chaque effort que faisait Catherine pour entasser adroitement les touffes de verdure. Enfoncé dans cette molle couche végétale, déjà

réconforté et heureux de sentir les grandes manches de barracan passementées qui lui caressaient le visage, où elles laissaient un parfum d'ambre, de pomme de senteur et de chair de femme, il dit quelques gaillardises.

Il continua, cependant que M. de Clérambon lui faisait ses adieux, lui adressant ses recommandations dernières. Des légumes où, maintenant il se trouvait enfoui, le marquis tendit la main à son compagnon de misère, le réconforta même par quelques bonnes paroles.

Villebrune, au contact de Catherine, avait retrouvé tout son courage. Il avait demandé à la femme de Dartigois son nom de famille. Et, quand elle lui eut dit que son père était M. Gillot, de Bellac, il déclara qu'il prenait le nom de Gillot et entraît comme cousin chez son ami Dartigois.

— Je te laisse, monsieur Gillot, — fit Clérambon souriant de ce revirement si

rapide. — Je te laisse, et ce n'est pas sans envier ton sort, car voici une belle personne qui, mieux que l'eau d'arquebuse, te saura remettre sur pied.

— Bien, mon ami, je l'espère. Mes amitiés à la demoiselle de Chypre et à toutes tes mignonnes. Je crains — hasarda confidentiellement M, de Villebrune — que notre Catherine n'ait la hanche un peu plate.

— Euh ! c'est un peu jeune. Mais tu sais mon bonhomme, c'est à l'user qu'on connaît le drap.

Et, rassurant le marquis du regard, M. de Clérambon prit congé. On le vit s'éloigner à grandes enjambées le long de la haie pour disparaître dans un chemin creux.

« Je comprends — se disait le marquis de Saint-Cendre qui l'observait entre deux raves, — que ce pauvre Clérambon ait eu si mauvais succès auprès des femmes : il suffit de voir la piètre mine qu'il fait dans ce paysage. »

## II

Louis-François-Alexandre Lehairle de Villebrune, marquis de Courtemer et Saint-Cendre, n'avait pas encore seize ans lorsqu'il s'enfuit du collège de Presles où M. Ramus, qui enseignait la philosophie et professait la modération, prétendait le faire fouetter pour son indiscipline et sa paillardise. Alexandre, sans souci de sa famille réduite à des sœurs pourvues et à un oncle, lieutenant criminel au parlement de Bordeaux, s'engagea comme soldat sur



les galères de M. d'Aramon. Il fit campagne parmi les Turcs lorsqu'ils brûlèrent l'île d'Elbe de concert avec les Français et s'attira les louanges de Sinan-Pacha.

— Quel malheur ! — dit un jour le Séraskier, en levant vers le ciel ses mains sèches où brillaient des anneaux chargés de pierres talismaniques, — quel malheur de voir un pareil soldat au nombre des Infidèles ! Ce garçon, indigne par sa condition de giaour, mériterait de prendre rang dans la plus belle cohorte de mes janissaires !

Et dans l'espoir de convertir le chrétien, il ordonna quelques prières, envoya même à Alexandre un bézoard particulièrement rare et aussi une langue de serpent montée dans un collier d'or.

Alexandre accepta ces dons comme une chose en soi naturelle, et il continua d'aller aux coups. Dans le pillage et l'incendie son ardeur se montra sans frein, et il apprenait

aux musulmans des pratiques rares en la science des massacres, comme de saler les gens qui ne voulaient point dire où ils cachaient leur argent et leurs filles, ou de mettre les paysans rebelles en chapon rôti. Acharné à la poursuite des femmes, il désespérait les captives par une lasciveté singulière, joviale, et qui ne se calmait point. Et il se faisait fort, tenant la gageure contre qui voudrait, de renouveler le plus étonnant des travaux d'Hercule. Les Italiennes qui lui passèrent par les mains surent ce qu'on pouvait en attendre. On parlait d'Alexandre jusque sur les bancs des forçats. Pour les escalades de nuit on ne lui reconnaissait point d'égal, et en Corse, à Bonifacio, aux derniers jours du siège, il faillit entrer dans la place avec huit Albanais. Mais, au moment même où, ayant franchi la muraille, il prenait pied sur la banquette, il reçut un beau coup de pique entre les deux yeux, qui lui fit sauter sa

bourguignote. Pendant huit jours on le crut mort, et le médecin juif de Sinan-Pacha ne le sauva, comme le dit plus tard M. d'Aramon, que par des artifices magiques ; et c'est à cela qu'on attribua le mauvais esprit et les désordres par quoi Villebrune se signala dans la suite.

Les premiers mots qu'Alexandre prononça en revenant à la vie furent pour demander si on lui avait mis deux ou trois femmes de côté pendant le sac de la ville. Et, quand il sut qu'on avait fait l'accord avec le seigneur gouverneur Antonio de Caneto, sans butin, il réclama une belle Corfiote dont le pacha l'avait gratifié. On dut le lier sur son lit pour pouvoir maintenir ses emplâtres, et il souffrit cruellement dans la chasteté et l'inaction. Puis les Turcs partirent pour Constantinople. Alexandre fut de tous les chrétiens le seul auquel ils accordèrent des regrets. Dragut, même, voulut

emmener le marquis parmi les otages que les Français donnèrent, car ils n'avaient pu payer les subsides fournis à leurs alliés. Mais, craignant d'exciter la colère du lieutenant criminel de Bordeaux qui ne lui aurait sans doute point pardonné d'avoir livré son neveu aux musulmans, M. d'Aramon garda M. de Saint-Cendre en alléguant que sa blessure n'était pas encore guérie.

Alexandre ne se mit sur pied que pour courir de nouveaux hasards. Et il était aux côtés du grand prieur de Capoue alors que celui-ci fut tué d'une arquebusade en reconnaissant l'assiette du retranchement de Scarlino. Puis il joignit les bandes de M. de Montluc et entra à Sienne avec les Allemands de Georges de Ruckrod. Parmi eux il apprit à boire, et il se divertissait également avec les dames siennoises, car il était de belle et riche taille, de manières gracieuses et polies, bien disant et expert dans les délicatesses de

l'amour. Une renommée l'entourait, et, encore qu'à peine hors de pages, il exerçait sur les femmes une rude et puissante fascination dont les meilleures se sentaient troublées. Au reste, toutes le recherchaient, malgré les dures exigences de sa couche où il usait sans ménagements de leur chair. Et Alexandre était un continuel sujet d'inquiétude pour les parents comme pour les maris. M. de Montluc l'établit capitaine de gens de pied. Mais, quand il rentra en France, Alexandre se fit donner une compagnie de cinquante hommes d'armes. Et il ne manqua point d'en écrire à M. Ramus pour lui annoncer cette heureuse nouvelle, et aussi qu'il le ferait pendre dès que l'occasion s'en présenterait.

M. Ramus se plaignit au Roy, dont il connaissait le caractère triste et qui goûtait peu la plaisanterie. M. de Villebrune faillit être cassé devant le front de sa compagnie quand il ne l'avait pas encore passée en revue.

Et, sans madame de Valentinois, avec qui il avait mené le branle aux flambeaux lors du grand bal au château d'Anet, sa disgrâce fût devenue complète. C'est alors qu'il commença à remplir la ville de ses aventures, et sa dissipation devint telle que, lorsqu'il passait dans les rues avec ses amis Beaudenier, Brindalois, Guirand-Montdétour, Figuefontaine et quelques autres compagnons dont toute honnête dame ne pouvait entendre prononcer le nom sans rougir, les mères faisaient rentrer leurs filles dans les boutiques ou fermaient précipitamment leurs portes. Il mit à mal quatre demoiselles dans un même quartier, rendit enceinte la nièce du curé de Saint-Médard, et ses nuits se passaient à courir sur les toits, tandis que ses laquais faisaient le guet dans les ruelles. Un mari mal accommodant le pourchassa jusque dans une gouttière : il bondit du chéneau sur une maison voisine et se démit

le pied en atteignant le balcon. Ses valets le rapportèrent à son hôtel de la rue de la Huchette, et il demeura trois semaines couché avec autour de son lit nombre de dames qui lui apportaient de l'eau d'ange, du cotignac et des dragées au musc. Cependant la fille d'un mercier se jeta dans la Seine pour lui, sans qu'on pût la repêcher.

Mais, à la cour, on ne le connaissait plus que sous le nom du « beau Villebrune », et les filles de la reine et de la dauphine montaient sur les tabourets pour le voir danser la gaillarde. Ses yeux bleus étaient la perdition de leur âme ; et sa barbe fauve, ses moustaches hérissées, sa pâleur mate, étaient chose dont toutes rêvaient. Le duc de Nemours en était sérieusement jaloux, d'autant qu'on savait le marquis de Saint-Cendre très riche et, après tout, d'aussi bonne noblesse que ce Savoyard qui était venu chercher un duché en France. Si

Nemours descendait au galop de son cheval l'escalier de la Sainte-Chapelle, Saint-Cendre faisait mieux encore, — disaient les femmes, — il sautait d'un toit à un autre la largeur d'une rue.

Et ces actions galantes les enchantaient. L'histoire de la mercièrre, bien d'autres encore, accroissaient la réputation du marquis. Et il tua en duel, entre temps, un gentilhomme piémontais dont les grands bonnets à plumes et aussi les airs de tranche-montagne avaient déplu. Nemours profita adroitement du scandale pour essayer de faire exiler Alexandre. Ce fut cette fois la dauphine qui prit son parti. Marie Stuart déclara qu'elle ne souffrirait pas qu'on bannît de la cour le plus aimé pour le plaisir du plus puissant, et elle fit attacher le marquis à ses écuries. On la vit même un jour s'en aller à Saint-Cloud en croupe du cheval que montait Saint-Cendre, et cette exception fit



le désespoir des envieux.

Pour le détruire, ils usèrent de subtiles intrigues ; et quand mademoiselle Françoise de Rohan devint enceinte, au commencement de l'année 1557, on les vit empressés à répandre la rumeur que certainement M. de Villebrune avait fait la besogne. Bientôt on sut que c'était le fait de M. de Nemours, et on rit au nez des calomniateurs. Alors les ennemis d'Alexandre, marris et pantois, car ces manœuvres avaient tourné à leur confusion, cherchèrent autre chose. Le Roy, qui avait fait grise mine au marquis, se crut obligé à lui donner une compensation. Il le nomma capitaine de deux cents hommes d'armes des ordonnances et ceignit son cou du collier de Saint-Michel. Mais, comme Saint-Cendre, malgré sa vie dissipée, cultivait les belles-lettres et prenait des leçons de poésie avec M. Ronsard, on l'accusa de favoriser les idées nouvelles et de chérir l'hérésie sous couleur

de littérature, et on citait l'exemple de Clément Marot. Il lui survint alors un défenseur inespéré. La haine de M. Ramus n'allait pas jusqu'à lui faire nier que l'écolier du collège de Presles n'eût une belle intelligence, et les deux ennemis trouvèrent en cette occasion une somme d'intérêts communs. Si le marquis s'inquiétait peu de la religion réformée, l'ex-professeur y inclinait plus que de raison sans en faire profession ouverte. Aussi défendit-il énergiquement son ancien élève pour se justifier aussi soi-même. Et M. Ramus se fit voir à Saint-Séverin le jour où le marquis de Saint-Cendre envoya à l'offrande un bassin d'or camosé où étaient sertis quarante-cinq camées, tant de figures de femmes que de divinités païennes. Au fond du plat brillait une intaille grosse comme un œuf; c'était une sardoine où Lédà se prêtait, dans une attitude complaisante, aux caresses déshonnêtes d'un cygne. Et le même

jour Alexandre adressait un pareil drageoir à la femme d'un président à mortier. Le cadeau tomba aux mains du mari, qui voulut faire un éclat au sujet de cet immodeste objet, capable, suivant lui, de donner à la présidente de coupables pensées, — alors qu'on savait dans le beau monde qu'un des camées représentait la présidente elle-même se livrant, nue comme une nymphe des sources, aux ardeurs d'un Ægipan qui ressemblait beaucoup au marquis.

Saint-Cendre était réputé pour le luxe et la singularité de ses présents. Il semait son or aux mains des dames, des courtisanes et des lettrés avec une prodigalité égale. Pendant des années, il tint une cour où fréquentaient les docteurs à bonnets carrés et où les poètes sacrifiaient aux grâces sans scandaliser les savants, tant la chère était rare et fine. Un grand festin fut donné, servi par douze jeunes filles vêtues de leurs cheveux, toutes

étaient blondes et très blanches. Mais au dernier service elles se doublèrent d'un pareil nombre d'italiennes et de Grecques, brunes, ambrées, et chargées d'anneaux d'or. Marc-Antoine Muret lut un épithalame, rendit des oracles, puis devint tellement ivre que les filles l'emportèrent et le couchèrent dans un grand lit. Certains convives mangèrent et burent à en attraper la caquesangue, plusieurs s'endormirent sous la table, et un professeur au collège de Navarre circula quelque temps avec une femme à cheval sur ses épaules en devisant sur le lai d'Aristote. Puis il disparut, l'enveloppant dans sa robe de professeur où se voyaient des taches de sauce verte. Les dames de la cour blâmèrent Alexandre, et certaines eurent la franchise de reprocher au marquis de ne pas les avoir invitées. Il leur promit des récréations plus importantes.

L'hôtel de la rue de la Huchette vit

toutes les gloires de Paris, quelques-unes aussi de l'Italie, voire de l'Allemagne. Ses fêtes païennes firent rêver les grandes dames. Deux des plus illustres s'y glissèrent sous des vêtements d'homme et assistèrent au sacrifice d'un bouc à cornes dorées que quatre courtisanes déshabillées en bacchantes amenèrent enchaîné avec des guirlandes de roses, et le grand Jodelle faisait des libations à Bacchus. Le marquis, en brodequins et en chlamyde, dit une ode de son cru sur le Priape couronné de lierre qui se dressait, grand et majestueux, sur un autel dont les angles s'ornaient de satyres d'argent modelés par M. Germain Pilon. On joua une comédie très belle où furent représentés sans voiles les amours de Psyché et quelques merveilleux intermèdes. Le souper qui suivit laissa un souvenir dans toutes les mémoires. Cette fête avait coûté plus de trente mille livres.

Ainsi, pendant huit années et plus, la vie

s'écoula pour le marquis de Saint-Cendre, large et facile, tandis que ses biens s'en allaient par morceaux chez les prêteurs. La succession du lieutenant criminel répara les brèches faites à cette puissante fortune dont il ne restait presque rien. Mais ce nouvel acquêt ne tarda point à s'en aller en fumée, tant les femmes nues, les tournois et les lettrés coûtaient cher. Alexandre n'eut pas le chagrin de se voir obligé de compter. Ses amies songeaient depuis longtemps à le marier : on lui trouva une riche et gentille héritière, Gabrielle de Vignes, qu'il amena sans peine à devenir amoureuse de lui comme une bête. Gracieuse, très fière et de manières froides, Gabrielle était haute de taille et exquise dans ses formes. Son âge ne passait point dix-huit ans et son éducation était parfaite. Indifférente jusque-là aux hommages qui entouraient sa personne et que lui valait sa fortune, grande comme celle d'un prince

apanagé et que son tuteur, un des Ajaceti, avait triplée depuis la mort de son père, mademoiselle de Vignes sentit son cœur se fondre sous le regard d'Alexandre dont les débauches sans frein n'avaient point altéré la haute mine. Pour qui le connaissait depuis longtemps, ses traits avaient pris seulement quelque dureté, et sur son front, un long pli, accentuant en hauteur la cicatrice du coup de pique, donnait à son visage une expression soucieuse que démentaient ses lèvres sensuelles et ses yeux qui paraissaient rire toujours. Lignerolles, avec sa pratique des hommes, disait que Saint-Cendre commençait de ressembler à un vieux tigre : mais c'était pure calomnie. Les trente-deux ans d'Alexandre ne paraissaient compter que des printemps, et Marc-Antoine Muret, dans un sonnet que la Pléiade trouva sans égal, le comparait alors à Apollon Citharède menant le ballet des Charites.

Gabrielle fut laissée par sa famille, en cette affaire, maîtresse de son choix ; d'autant que deux médecins, achetés par Alexandre, déclarèrent que si la demoiselle voyait son amour contrarié, elle ne passerait point l'année. Tel fut aussi l'avis d'un juif cabaliste qui fut consulté avec le grand astrologue M. Luc Gaurico, lequel, comme chacun sait, ne se trompa que rarement dans ses prédictions, non moins fameuses que celles de M. de Nostredame. Pendant huit mois Alexandre fit sa cour — alors qu'il était tout habitué au contraire — chez l'orgueilleuse fille, plus vaine de l'encens de son adorateur que Vénus ne le fut jadis de recevoir la pomme des mains du Troyen Pâris. Point de semaine où le marquis n'adressât trois sonnets à Gabrielle : M. Baïf en polissait la forme, lorsque M. de Ronsard n'avait fait qu'en indiquer les contours : et d'ailleurs cela n'empêchait point Saint-Cendre, de courir



le guilledou, et de dormir dans tous les lits. Il évitait cependant le scandale et donnait à sa vie extérieure un aspect très calme.

Fière d'avoir fixé par des chaînes qu'elle croyait d'une solidité éternelle l'homme généreux et frivole que toutes les femmes s'arrachaient, Gabrielle prenait en mépris les conseilleuses qui lui recommandaient de se défier du marquis. C'étaient là des maîtresses délaissées ou des prudes montées par des rivaux malheureux, et leurs récits ne méritaient point créance. Alexandre venait de faire merveilles à la bataille de Dreux, où il avait chargé quatre fois les lansquenets, et tant qu'un coup d'arquebuse abattit son genêt qui l'écrasa en tombant. La jambe prise sous la selle, il resta engagé tandis que passait sur lui tout un gros de reîtres. Il put compter les clous des fers, dénombrer les pointes des éperons. Les grandes bêtes d'Allemagne furent douces à cet homme qui

n'avait jamais eu pitié de personne : pas un sabot ne lui écrasa le crâne, aucune atteinte n'offensa ses membres. Aussi, plus tard, Marc-Antoine Muret lui écrivait-il : « Celui qui inspire l'amour à toutes les femmes est un vase d'élection, un objet sacré, même aux brutes. Digne du lit des déesses, ton front est protégé par les dieux. »

L'« objet sacré » fut retiré de la presse à moitié étouffé et porté par son écuyer, Dartigois, et cinq valets, en lieu sûr. Il avait reçu trente-cinq coups dans ses armes et était contus en dix endroits. Gabrielle ne voulut point que le marquis fût soigné par d'autres mains que les siennes, et, pendant des mois elle garda jalousement son fiancé à Saint-Germain, où sa mère avait un château en forêt. Alexandre, entre deux électuaires, lui jura de ne plus jamais aimer qu'elle. Et il avait une façon si douce de lui prendre la main, quand elle lui appliquait un em-

plâtre, que bien des personnes présentes ne pouvaient retenir leurs larmes. Ce fut là une des rares maladresses que le marquis de Saint-Cendre ait jamais commises avec une femme. Sa soumission exagérée sans doute par le régime débilitant que lui faisaient suivre les médecins et aussi par les saignées indiscrètes d'un barbier, le diminua aux yeux de mademoiselle de Vignes. Elle jugea les promesses d'Alexandre superflues et gauches, car il ne lui déplaisait point de savoir son héros infidèle. Alexandre était nimbé d'une telle auréole de gloire qu'elle ne s'arrêtait point aux petites ombres, et elle l'adorait simplement, comme ce grand saint Georges que vénèrent les Grecs, les Syriens et les Anglais.

Le mariage du marquis de Saint-Cendre et de mademoiselle de Vignes se fit le 15 mai 1563, en l'église Saint-Séverin, à Paris. Madame Catherine y vint en personne, et

la queue du cortège était devant le Palais de Justice que la tête n'était point sous le porche. Tel fut l'encombrement des carrosses que les dames durent traverser à pied le pont Saint-Michel, où la foule se pressait pour ne rien perdre du spectacle. La comtesse de Beaudenier se trouva mal dans sa robe de toile d'argent, qui pesait plus de soixante livres et dont la queue, longue de neuf pieds, était portée par six petites filles. Il fallut mettre la dame dans la boutique d'un armurier, où on lui défit son corset, trop haut et trop étroit pour sa gorge. Et ceux qui se trouvèrent là purent voir sur le sein droit, au-dessous du bouton rose et menu comme une fraise des bois, une singulière tavelure produite par les dents de M. de Villebrune, encore que certains aient dit que cette morsure venait de Madame Lucrezia Salviati, une des plus réputées beautés de Florence.

Sur le perron de l'église, des laquais en dalmatique d'azur, avec une épée en pal, d'argent aiguillée de gueules, jetaient des blancs et de petits écus en criant largesse tout comme si le Roy eût passé par là. Puis ce furent les gens de madame la Reine Mère qui jetèrent des piécettes au menu peuple, tandis que M. le Connétable, bienveillant et paternel, se frayait à grand'peine la voie en donnant des coups de canne sur tous. On crut qu'il allait entrer à cheval dans Saint-Séverin. Réfugiés sous les auvents, les courtauds de boutique criaient « Noël ! Noël ! » Et parmi eux se glissaient de petits marauds qui lançaient de la farine sur les personnes au moyen de minces tuyaux de bois. On vit même un méchant clerc de procureur qui, muni d'un battoir sur lequel un rat était tracé avec de la suie, se servait de cette grossière empreinte pour marquer les robes des dames à l'endroit où le garde-infant

les préserve des froissements indiscrets. Et à chaque fois que se renouvelait ce jeu malveillant, une grande joie bouillonnait parmi ces vauriens, tant l'âme du populaire se plaît aux spectacles déraisonnables, malséants et frivoles.

Mais madame Marguerite de Lustrac souleva des clameurs plus fortes par son décolletage indécent, car le crêpe lui couvrant la gorge et les épaules était plus diaphane que l'écharpe d'Iris, comme le dit un poète crotté qui s'était glissé là dans l'espoir de quelque aubaine, étant d'avis que les belles lettres ne fleurissent naturellement que dans le voisinage des grands, leurs assurés et naturels protecteurs.

On assure que madame de Vignes dépensa en cette occasion plus de vingt mille livres. Sa robe de baudequin, brodée à l'aiguille d'or de Chypre sur damas frisé, en coûta environ quatre mille, sans compter

les cinquante rangs de perles qu'elle avait fait monter sur la quille. Et Guirand-Montdétour, qui serra la dame de près pour lui donner de l'eau bénite, déclara à Brindalois qu'il aimerait mieux la mère que la fille.

Mais Gabrielle, sous ses voiles, brillait comme un joyau rare et d'une eau très pure ; sa splendeur éclairait l'église, et chacun la déclarait digne d'Alexandre. Et comme il est des gens qui ne respectent rien, Figuefontaine, qui accrochait les bancs et les prie-Dieu avec une épée trop longue, dit presque à haute voix dans le dos de Beaudenier :

— Je retiens le premier petit... si c'est une fille !

Mais M. de Beaudenier, vexé, se recueillit dans sa fraise parce que la reine le toisait à ce même moment. Puis le regard royal passé, il se retourna vers Figuefontaine et

le traita d'imbécile. C'est pourquoi tous deux sortirent de Saint-Séverin, non sans quelque ostentation, pour s'aller battre dans l'île aux Vaches. Ils emmenèrent quatre gentilshommes qui bâillaient derrière un pilier en tirant la langue aux dames du dernier rang, car elles s'amusaient — sans exciter le scandale — à leur faire les cornes derrière les dos armoriés des missels. Figuefontaine eut un doigt fendu, la cuisse ouverte; Beaudenier, un bras perclus et la joue droite balafmée. Quand aux autres, ils s'entre-tuèrent complètement, de telle sorte que les laquais se partagèrent leur bourse et leurs habits.

Beaudenier cependant rentra dans l'église avant que la noce en partît et il admira dans la sacristie les divers cadeaux faits par madame de Vignes. Une monstrance d'or émaillée avait son pied chargé d'opales, encerclé de rubis, et son étui était intérieurement



habillé de drap impérial et de caffart piqué. Le pluvial de l'évêque de Verceil, qui avait béni les conjoints étalait là ses appliques de velours cramoisi brodées d'or fin, jaspant un fond de cendal vermeil ; et on voyait à côté une chasuble et un courtibaut de toile d'or et de basin. Douze pauvres avaient été habillés de neuf des pieds à la tête. Et, tenant sa joue blessée dans sa main, M. de Beaudenier contemplait toutes ces merveilles.

Le lendemain de ses noces, Gabrielle reconnut qu'elle avait trouvé son maître. Mais elle demeura la plus heureuse des esclaves, n'étant point de ces femmes qui jalouses de la gloire des docteurs, sacrifient le bonheur à la joie précaire d'épiloguer sur leurs droits. Saint-Cendre usa sans ménagements de cette chair de vierge qu'il modela avec un raffinement d'artiste en débauche : et cela l'amusa prodigieusement. En même temps qu'à s'initier au jeu de l'amour Gabrielle

devenait la plus belle des femmes, elle se faisait aussi la plus savante des maîtresses. Le marquis put être fier de son œuvre. Au bout de peu de jours, la hautaine fille de madame de Vignes fut plus habile aux délicatesses et aux ardeurs des caresses, voire les plus rares, que les courtisanes réputées de Venise, encore qu'elles passent tout ce qu'on peut se figurer sur ce sujet que M. de Saint-Cendre connut aussi bien qu'homme sur terre.

Et Gabrielle ne croyait pas mal faire. D'ailleurs elle s'en fut peu souciée. Elle estimait que se donner tout entière et sans restriction, à celui qu'elle aimait et qui semblait le lui rendre, était le devoir premier de l'épouse. Et elle adorait Saint-Cendre autant pour lui-même que parce qu'il avait éveillé ses sens endormis. Gabrielle avoua même à sa mère qu'elle avait son Alexandre dans le sang. Aussi chassa-t elle durement son confesseur ordinaire, qui était aussi son

chapelain, un augustin assez mal avisé pour lui faire des observations canoniques après l'avoir enserrée dans une trame de questions subtiles. Et cet homme osa même un jour de grande fête, faire un sermon sur cette phrase de saint Augustin :

*« C'est ainsi que je corrompais la source de l'amitié par les ordures et les impuretés de mes débauches, et que je ternissais sa splendeur et sa lumière par les vapeurs infernales qui sortaient comme de l'abîme de mes passions charnelles et vicieuses... »*

Gabrielle trouva l'insolence trop forte. La nature de ce moine lui apparut grossière et misérable, qui comprenait mal ses amoureuses fureurs où elle passait en un instant par les splendeurs les plus hautes de la vie comme par les affres les plus épouvantables de la mort. Car ce petit frère n'avait pas hésité à comparer le lit de la marquise de Saint-Cendre à ceux du festin de Trimalcion,

dont il avait pris — par ouï-dire, et sans en connaître l'époque — l'opinion la plus mauvaise. Un jésuite mieux policé remplaça le malheureux frocard, digne tout au plus d'être ramassé par les sergents de l'écuelle, et ce prêtre résolut de laisser au temps — pour en connaître la sagesse — le soin de ramener cette brebis dont le dévergondage le charmait. Au reste, il avait trop de monde pour contrarier une aussi légitime affection consacrée par le sacrement de l'église, et il était naturellement porté à admirer Dieu dans ses œuvres et les rapports qu'elles présentaient avec l'Ordre de Jésus. Gabrielle lui semblait une des plus parfaites qui eût immolé sa pudeur sur le saint autel du mariage. D'ailleurs, à cette considération, le Jésuite en joignait une plus forte : l'intérêt même de la confrérie, qui lui commandait de ménager les personnes munies de grands biens. Il encouragea même sa pénitente dans

la voie qu'elle s'était tracée ; et il lui citait l'exemple de cette sainte femme louée par les Écritures, et qui, pour plaire au patriarche, ne craignit pas de prendre le costume et la facilité d'une courtisane.

Pour avancer dans ces sentiers, la marquise de Saint-Cendre n'avait pas besoin de conseils. Aussi ne fut-elle jamais tentée d'imiter ces épouses dont la pruderie revêche éveille dans le lit conjugal l'idée du devoir pour en chasser les fantaisies et les blandices de l'amour, et qui ne se coulent auprès de leurs maris déconfits ou distraits qu'après s'être entourées de bonnets, de cornettes, de doubles camisoles et de multiples jupons, par quoi elles prennent plus de ressemblance avec un ballot de lingerie qu'avec une descendante de leur mère Ève dont les vastes flancs s'offrirent à notre premier père dans leur blanche et splendide nudité.

Mais ces abandons étaient intimes. Pour le monde Gabrielle demeurait froide et singulièrement réservée. Sa pure et calme beauté tentait et désespérait les galants de profession. M. de Guirand-Montdétour et Figuefontaine qui boitait un peu bas s'étaient fait rabrouer de la belle manière, et il en fut tout de même pour le baron Horace de Brindalois. Quand à M. de Clérambon, s'il ne fit pas la cour à Gabrielle, il dérida deux fois son visage au plaisir de la contempler. Le marquis de Saint-Cendre jouissait de son bonheur avec cette hypocrisie que développe la longue pratique des femmes. Et il se gaussait de ceux qui le plaignaient de s'être enlisé, lui, le brillant joueur de Cythère, dans un pareil glacier. Discrètement, même, il se laissait plaindre : méfiant et sournois autant par expérience que par caractère, il n'était point de ces maris qui prennent volontiers des confidents.

Cependant M. de Beaudenier continuait à se battre en duel, et sa femme ne se montrait plus qu'avec une petite joueuse de mandore, Égyptiaque sans doute, et dont les yeux charbonnés luisaient comme deux fournaises. Beaudenier avait d'autres chiens à fouetter que de s'occuper de cette gypsie, d'autant que ceux de la maison de Resnel s'étaient moqués de sa joue fendue et d'une jolie Isabelle qu'il avait enlevée des tréteaux du Pont-Neuf où elle dansait avec un marchand de thériaque et d'orviétan. C'est pourquoi il les appela tous en bloc et pria son ami Villebrune de les venir attendre, avec M. de Figuefontaine, dans le Pré-aux-Clercs. On se hacha à coups d'épée et de dague pendant vingt minutes. Les Resnel restèrent maîtres de la place, car MM. de Beaudenier et de Figuefontaine furent tués; quant au marquis de Saint-Cendre, on le rapporta sur un brancard, percé de dix-huit coups, sans

compter les taillades. Gabrielle en manqua devenir folle. Et il fallut que M. Ambroise Paré lui jurât sur la Bible qu'Alexandre serait sauvé, sans quoi elle se serait jetée dans l'eau, comme la mercièrre. Elle fit venir le grand André Vésale, qui traversait la France pour se rendre en Grèce, et lui compta trois cents écus d'or. Pendant vingt nuits elle veilla au chevet du blessé, et comme Desnoyers, sa première femme de chambre, soulevant une fois maladroitement la tête du marquis, lui arrachait une plainte, Gabrielle se précipita sur la servante pour lui crever les yeux avec la grande épingle d'or de son attifet. A grand'peine put-on la lui arracher des mains, et madame de Vignes craignit, un moment que Gabrielle ne tombât sur place atteinte du haut mal.

Mais Alexandre guérit et madame de Saint-Cendre fut enceinte. Sa grossesse ne fut pas sans un cortège de terreurs, car la mar-



quise se demandait avec angoisse si sa beauté survivrait à sa maternité. Désespérément elle s'attacha à son mari, et elle se sentait mourir lentement de frayeur, comme si ses charmes de femme lui échappassent un à un, sous ses yeux. Ses couches furent pourtant heureuses. Si l'enfant, une fille, mourut en voyant le jour, la mère ne souffrit que le raisonnable, et les matrones déclarèrent qu'en moins d'un mois, elle serait plus fraîche et gaillarde qu'avant. Mais comme Gabrielle revenait à la vie, se laissant bercer aux bras d'Alexandre, qui lui consacrait des heures, la chambrière Desnoyers lui coula à l'oreille une mauvaise nouvelle dont la marquise prit soudain la fièvre et le délire : M. le marquis couchait avec madame sa belle-mère.

Ainsi Desnoyers se vengea de ce que sa maîtresse avait voulu lui percer le visage avec la grande épingle d'or de son attifet le jour où M. Ambroise Paré pensait le marquis de

Saint-Cendre. Et c'était la vérité : fatigué de son inaction, Alexandre avait trouvé sous sa main la belle madame de Vignes dont le costume de veuve ne dissimulait qu'imparfaitement les charmes somptueux.

— Que voulez-vous ? — confessait-il plus tard à M. de Clérambon. — Elle avait un dos en tous points aimable et la gorge bien placée. Héliette était tranquillement magnifique ; ses trente-six années ne comptaient point, et sa peau était, si j'ose dire, plus fine que celle de ma très chère femme. Vous avouerez que c'eût été pitié de voir ainsi se flétrir une si aimable créature sans lui donner ni en prendre un peu de plaisir.

Molle et sensuelle, madame de Vignes se défendit mal. Elle avoua qu'Alexandre l'avait surprise, par la complicité d'une fille d'atour, au moment où, dévêtue, elle se mettait au lit, et qu'il en avait joui de force.

— Je n'ai même pas eu le courage de crier,

ma chère, — dit-elle, bien des années après, à la maréchale de Matignon, — et je me suis laissée aller comme une nonnain troussée par un lansquenet. Je n'y ai vu que du bleu, vous pouvez m'en croire. Et vous en auriez fait tout autant à ma place.

Et madame de Vignes ajouta, avec regret :  
— C'était un si bel homme ! si plaisant...  
Et ferme à l'attaque !... au point qu'on ne saurait le dire.

La maréchale en demeura pensive, tandis que la bonne dame, frémissant encore sous ses coiffes, soupirait à un passé à tout jamais envolé.

La chose ne comporte en soi rien d'impossible, non plus que l'affection qui survécut, dans le cœur d'Héliette de Vignes, à cette violence domestique. Cette blonde superbe qui avait malmené tant de galants, et M. le Connétable lui-même, trouva là aussi son maître. Tout comme sa fille, madame

de Vignes eut le marquis son gendre dans le sang.

Désespérée, Gabrielle se fit porter hors de l'hôtel. Son mari ne paraissait plus, du reste, rue de la Huchette. Quand il vit le scandale irréparable, il élut ouvertement domicile chez madame sa belle-mère, rue du Petit-Musc. Il ne pardonnait pas à sa femme cette inutile incartade qui dérangeait sa vie. Et lorsque Gabrielle, trouvant dans son orgueil la force de maîtriser sa colère, lui eût déclaré, dans une dernière entrevue, chez son oncle M. de Lanelet, que tout était, à jamais, fini entre eux, il la salua poliment, la reconduisit jusqu'à la porte, et la mit dans son carrosse.

« Elle me reviendra quand je voudrai, se disait-il. Et c'est pourquoi je n'userai pas de mon autorité pour la retenir. Une petite absence la calmera, et elle me regrettera qu'il n'y aura pas dix jours de ce trop pompeux

départ : Gabrielle, ma mie, vous ne saurez vous passer de moi plus longtemps. Et d'ailleurs, ne serai-je plus, pour quelque temps, votre petit cœur gauche, je suis, pour l'heure, agréablement pourvu. À tout prendre, les brunes ne sont pas mon fait, et la chair des blondes connaît une docilité et des abandons plus complets. Ces femmes aux crins dorés, quand elles en tiennent, sont d'une soumission que j'estime. Allons, Alexandre, mon bonhomme, tressons une couronne de fleurs à cette Pomone et à ses fruits mûrs, comme disait M. Muret après boire, et jouissons-en sans mesure, *Carpe diem*, — ceci pour M. Ramus, — quand il en est temps encore !... »

C'est pourquoi il s'installa dans la maison de madame de Vignes et lui emprunta aussi une grosse somme d'argent. Son cynisme passait les bornes et sa dépense le raisonnable. Il fut tancé par le Roy et promit de s'amender.

Alors ce fut madame de Vignes qui vécut et coucha rue de la Huchette; et quand les personnes de sa famille venaient pour la visiter, elle criait d'une voix perçante, qui s'entendait de la cave à l'étage, qu'elle n'était point là. De telle sorte que les laquais riaient comme une noix dont on écarte les coques. Mais voici qu'un arrêt du Roy intervint, contre toutes formes usuelles, qui réservait les biens de la marquise, en enlevait l'administration au marquis de Saint-Cendre, et le réduisait à son propre patrimoine, c'est-à-dire à moins que rien. Car Gabrielle, ne connaissant que la haine pour celui qui avait brisé sa vie, avait remué ciel et terre afin d'obtenir ce rescrit. Et cela fut considéré comme une singulière faveur et en tous points grandement exceptionnelle. Mais Alexandre reconnut là la main de M. Versoris, avocat du duc de Nemours, qui, par vieille jalousie contre lui, manigançait cette

affaire. Puis l'hôtel de la rue de la Huchette fut saisi pour le compte d'un créancier inconnu, agissant par office de procureur, avec de vieilles pièces que le marquis avait négligé de régler. Madame de Vignes ne se débattait pas dans de moindres embarras et des menaces sinistres lui parvenaient de divers côtés.

Et une nuit qu'elle oubliait tout dans les bras d'Alexandre, des coups violents ébranlèrent la porte de la petite maison où ils tenaient leurs rendez-vous, dans la rue de la Limace. Alexandre sauta sur ses pieds en chemise et l'épée à la main, chargea sans s'étonner dix hommes masqués qui venaient d'envahir la chambre. Son arme glissait sur les gants de prise et leurs chemises de mailles qui luisaient sous les taillades de leurs pourpoints. Tous cachaient leur face sous une barbute noire et épaisse où ne luisaient que leurs yeux, et ils tenaient

en mains des broquels de cuir avec une esconce qui envoyait un jet de lumière par une échancrure du disque. Sans blessure, il se trouva porté, jeté dans la rue, où ses valets lui remirent ses habits. Puis ce furent les gens du guet qui passèrent avec leurs pertuisanes et leur falot. Devant la porte close, le marquis comprit qu'il valait mieux s'en retourner. Et il apprit le lendemain, par M. de Guirand-Montdétour, que c'était M. de Lanelet, frère de madame de Vignes, qui était venu avec quelques amis enlever la dame, et qu'elle était enfermée dans un couvent pour y suivre une retraite pieuse.

— Et que comptes-tu faire, beau Villebrune ?

— M'en aller respirer l'air des champs. Il me paraît plaisant et sain, absolument, à cette heure.

Et bien qu'on fût en plein hiver, M. de Saint-Cendre quitta Paris, où il ne pouvait



plus honnêtement faire figure. Depuis le temps où sa femme l'avait quitté, et une année s'était écoulée, il avait fait flèche de tout bois, vendu tout ce qui était à vendre, emprunté tout ce que comportait son crédit. Des ennemis cachés le surveillaient, la basoche se remuait dans l'ombre, et la cour était montée contre lui. Successivement, la marquise de Saint-Cendre avait su se faire émanciper de sa tutelle, exercer toutes ses reprises. Et même, ce qui ne s'était jamais vu, elle avait obtenu la garde noble. Le Roy la couvrait de son autorité. Alexandre ne put trouver un procureur qui voulût occuper pour lui ; il était ruiné, perdu, et Versoris s'en allait maintenant crier autour de la Table de Marbre qu'il se faisait fort de mettre le beau Saint-Cendre dans la prison pour dettes. Et le marquis, quand il vendit ses charges, n'en put même toucher l'argent, tant les oppositions, menées avec fermeté et

audace, avaient été rapides et sûres. La main de Nemours s'appesantissait sur lui.

C'est pourquoi il embrassa la religion réformée, car l'Amiral avait besoin d'hommes déterminés pour accomplir le voyage d'Allemagne, parcourir le royaume et pratiquer les mécontents. Le marquis fit le coup de pistolet contre les Suisses à l'affaire de Meaux et gagna un peu lors du pillage de Saint-Denis, où il eut mille écus de bon argent et aussi plusieurs calices d'or fin. Mais l'Amiral ne le goûtait que peu. Aussi, lorsqu'on fit la paix, personne ne s'avisa de s'intéresser à Villebrune, qui ne put obtenir des lettres de rémission pour quelques délits de peu d'importance dont il s'était rendu coupable tandis que l'on poursuivait les négociations de Longjumeau. Car au mois de février 1568, il avait, sous prétexte de carnaval, rempli la ville d'Angers de désordre. On l'avait vu, à la tête d'une

bande de masques, forcer l'hôtel du lieutenant criminel M. Pierre Ayrault, et dérober pour trente mille livres de vaisselle d'argent. Ensuite tous les compagnons avaient pris d'assaut une maison voisine, sous couleur de promener le momon, et là il y avait eu mort d'homme, et aussi une dame et deux demoiselles culbutées de la vilaine façon.

« Pierre qui ne rit pas ». — ainsi nommait-on M. Ayrault, — fit instruire le procès du marquis de Saint-Cendre, tandis que celui-ci courait vers le Dauphiné pour y rejoindre M. de Mouvens. Condamné comme contumace et rebelle, M. de Saint-Cendre fut pendu en effigie, sous les yeux de son écuyer Dartigois, qui était resté à Angers pour le tenir au courant des événements les plus notables. Puis le serviteur, ayant perdu la trace de son maître, s'était retiré dans le Limousin, où un héritage, puis son mariage avantageux avec Catherine Gillot,

l'avaient fixé. Et c'est là qu'il voyait son maître, le marquis, après une grande année de séparation.

### III

Catherine debout devant son miroir, rajusta sa coiffure. Elle contempla son beau visage avec la vénération méritée par la face d'une femme qui sortait des bras d'un grand seigneur. Le désordre de sa personne lui apparaissait comme une chose respectable et elle tirait quelque gloire d'avoir satisfait l'amoureuse ardeur du marquis de Saint-Cendre qui, aux yeux de tous, se dissimulait sous les espèces de M. Gillot. À contempler l'image que lui renvoyait l'acier serti dans son

cadre ajouré où la damasquine laissait courir ses arabesques déliées, elle n'y retrouvait plus ses traits familiers, mais ceux d'une nouvelle femme dont la vie s'élargissait au contact de hauts intérêts et d'ambition d'importance. Son front étroit et poli, où les crins dorés s'enroulaient légers en un double arc de coiffure à la passe-filon, lui semblait plein d'intrigues, et elle s'étudiait à donner à ses yeux une expression différente de sa pensée. Car jusque-là, faute d'occasion, elle n'avait trompé personne.

Abîmée dans les profondes réflexions où s'égarait son jugement incertain, mais qui toutes la ramenaient vers elle-même, Catherine se regardait curieusement comme si elle découvrait sa beauté en ce jour. Du corsage de la robe dégrafée, le galbe de son cou plein, cerclé d'un léger pli, sortait continuant le modelé gras de ses épaules. Et comme elle avait remis précipitamment sa

robe au bruit de la rentrée imprévue de son mari, elle tenait sur son bras sa chemise de cambrésine à haut collet, ouvree de fils d'or et de soie.

De taille moyenne, molle en ses apparences, Catherine était blonde comme le miel des ruches, rose comme les roses d'Asie, et sa peau apparaissait plus douce aux yeux et fine que les pétales des lys. Elle fleurissait dans le désordre de son vêtement de baudequin et de camocas, présent de M. de Clérambon qui le lui avait adressé l'avant-veille avec un demi-ceint d'orfèvrerie, riche à tenter la nourrice d'un roi. Du tissu doré se détachaient des fleurs mêlées à des entrelacs ténus, et des rinceaux vermeils couraient sur le fond bleu des manches, dont les taillades béantes laissaient resplendir la blancheur laiteuse des bras. Et ils semblaient tournés dans le marbre poli par un de ces Italiens habiles à sculpter les images des nymphes.

La gorge découverte écartait le corsage de ses rondeurs fermes qui dressaient vers le miroir les deux taches vives de leurs pointes. Les épaules, la naissance du dos, apparaissaient comme un buste d'ivoire doucement coloré d'un léger vermillon atténué et pâli par le temps.

Et, très contente d'elle-même, Catherine se regardait dans l'acier. Ses grands yeux clairs, de la couleur des violettes, s'attachaient à la surface fourbie comme s'ils eussent voulu pénétrer l'image qu'elle leur renvoyait. Jamais Catherine ne s'était tant aimée. Elle se baisa à la racine du bras, près de l'aisselle, tressaillant comme sous une caresse étrangère, et elle demeura enivrée, un instant du parfum pénétrant de sa chair où vibrait une odeur d'ambre et d'iris. Puis elle lissa du bout de son doigt ses sourcils soyeux et bruns qui semblaient avoir été dessinés par un pinceau chargé de sépia, tandis que



ses prunelles poignardaient de leurs rayons dardés comme des flèches invisibles, les yeux de la femme réfléchi dans le métal. Elle aurait voulu s'étreindre, elle colla ses lèvres sur le miroir que son haleine humide couvrit d'un brouillard léger. Et les narines de son nez, droit et pareil à celui des déesses grecques que l'on voit sur les médailles retirées de la terre, palpitaient doucement comme ses paupières, dans un battement régulier d'ailes. Elle se sourit et se découvrit ses dents petites et saines, brillant du lustre des perles et qui semblaient à demi transparentes comme l'enduit luisant dans les coquilles de la mer.

Elle s'épanouissait dans la gloire de la vie. Et la tendresse de sa chair, la splendeur de sa jeunesse, l'harmonie de ses formes, la perfection de sa beauté l'encharmaient comme autant de choses nouvelles. Et c'était Villebrune qui lui avait appris tout cela, lorsqu'il l'avait, avec une fermeté sans violence, tenue dévêtue

et frémissante devant lui, tandis que le soleil, se glissant à travers les volets entr'ouverts, entra dans la chambre close comme un Dieu avide de caresser les mortelles.

— Catherine, ma mie, vous êtes un morceau de roi. Et encore notre marmot de Valois ne serait-il pas digne de goûter une pareille pâture ! Et vous serez dite la huitième merveille.

Et de ces paroles comme de bien d'autres, elle gardait à Saint-Cendre une reconnaissance très grande, car elle pensait que ce seigneur avait fait soupirer dans ses bras les plus hautes dames et peut-être même la reine d'Écosse, qu'elle ne songeait certes pas à égaler. Catherine n'estimait pas avoir payé trop cher de telles louanges, par l'abandon magnifique de son corps. Que le marquis en eût abusé, cela ne faisait pas mauvais compte, car avant de passer par ses mains elle ne savait rien de ce qu'une femme peut donner ou

recevoir dans la mêlée de l'amour.

En somme, elle s'était laissée prendre sans résistance ni calcul. Très naturellement, mademoiselle Catherine avait laissé le rôle de garde-malade pour celui de maîtresse, et du marquis elle ne cessait point de se reconnaître la servante. Elle l'aimait avec crainte et tressaillait à devenir toute rose, au simple son de sa voix, et elle ne se trompait point au bruit de ses pas. Mais il lui semblait que si un autre de pareil mérite et d'aussi grande noblesse, M. de Clérambon, par exemple, eût étendu la main sur elle, elle se serait sauvée en criant d'épouvante. Elle avait senti, au premier jour, quand le marquis de Saint-Cendre lui avait caressé le cou dans la charrette, qu'il était maître de sa personne et qu'il devait en être ainsi, comme si c'eût été écrit quelque part ; car elle croyait fermement à la divination par les livres.

Quand il s'était vu installé dans le grand

lit à baldaquin d'une bonne chambre tapissée de verdure de Flandre, le marquis de Saint-Cendre avait perdu toute mémoire de ses ennuis précédents. En tant que Gillot, il s'appliqua à vivre dans l'heure présente. Jamais homme, au dire de ceux qui le connurent, ne poussa à un plus haut point la capacité de distraction. Sans se soucier d'un avenir toujours problématique et incertain, il s'engourdit dans la douce somnolence d'un blessé qui, au sortir des pires misères s'endort parmi des soins délicats. Dartigois ne ménageait rien pour ce maître dont il avait partagé les vices en vivant sous son ombre, tels ces champignons jaunes comme la cire qui poussent au pied des grands chênes. On put dire, sans exagération, que M. Gillot fut nourri comme un coq en pâte et jamais il ne manqua de bon vin. Devant ce parent qui tombait des nues, les valets et les servantes s'inclinèrent très bas, car

mademoiselle Catherine laissa entendre à tous que M. Gillot avait fait fortune à la guerre et qu'il venait se reposer de ses fatigues après plusieurs années de combats contre les Turcs et autres peuples barbares. Blessé en plus d'un endroit, il devait garder le lit et il préférait, tant sa modestie était haute, qu'on ne parlât pas plus de lui, dans le pays, que s'il fût venu pour vendre des draps, des toiles ou quelque article de mercerie.

Personne, d'ailleurs, ne pénétrait dans la chambre de M. Gillot. Seuls Dartigois et sa femme avaient le droit de le voir. Le mari connaissait les meilleures drogues utiles pour les pansements, comme l'eau d'ange, et les baumes propres à fermer rapidement les plaies. Catherine servait M. Gillot la nuit comme le jour; elle lui apportait à boire du vin épicé dans un petit vase d'argent à bec de corbin, et aussi l'eau pour ses mains dans un becdasne en pareil métal, comme

si une aiguïère en étain n'eût pas été digne de lui. La fille de vaisselle demeurerait bouche bée de voir mademoiselle Catherine, qui savait si bien commander, se hâter en jupes courtes dans la cuisine, tourner les sauces, goûter les tourtes, et fabriquer de ses mains gantées de peau de chien en tous temps, nues aujourd'hui pour la rareté du plat, des rouleaux de choux cabus à la moelle de bœuf. Et le bruit courait dans la maison du Breuil que M. Gillot mourrait quelque jour d'une indigestion et que les Dartigois attendaient ce coup pour profiter de son héritage. De telle sorte que Guillemette, tout en essuyant une assiette, exprima un matin ses craintes à Jean Cornichet, valet de labour.

— Tu peux en être certain, mon garçon, nous serons bientôt pris dans une méchante affaire ! J'ai vu, cette nuit dernière, notre maîtresse entrer dans la chambre du bonhomme avec un hanap de madre à caleron,

qu'elle était allée remplir au moyen d'une bouteille tirée d'un coffre. Et puis j'ai entendu des soupirs et de petits cris. Notre maître ronflait pendant ce temps. Bien sûr, il arrivera quelque histoire.

— Braquenpaume, le porcher, répondit Jean, sait des choses plus extraordinaires encore. Il prétend avoir vu le parent Gillot à une fenêtre, et il l'a pris pour un spectre. C'est un homme sec et couleur de cierge, qui n'a point de poil au menton : le porcher, qui se connaît en revenants, car il en rencontre fréquemment qui rôdent autour de ses porcs, m'a assuré que c'était un brucolacque, suivant l'expression du curé de Seissat. On s'en débarrasse en récitant trois *pater* à rebours et en brûlant deux brins de buis bénit...

Mais il fut interrompu par Dartigois qui l'appela pour tenir son cheval.

— Si je t'entends encore, imbécile, parler

irrespectueusement de mon cousin M. Gillot, — déclara le maître du Breuil, — je te donnerai une cinquantaine de coups de bâton comme gages, et je te mettrai aux chausses quatre de mes meilleurs chiens... Va-t'en serrer tes foins.

Et accompagnant son exhortation par un grand coup du plat de sa large épée engainée, Dartigois était rentré dans la salle basse en faisant sonner ses éperons. Tous dans la grande habitation campagnarde craignaient ce petit homme rond, vêtu des pieds à la tête de cuir de cerf, qui avait les gestes et la marche d'un soldat. Trapu, carré des épaules, M. Hannibal-Juste-François Dartigois, vu de dos, ressemblait à une tortue marchant sur ses pattes de derrière. Mais si on le regardait de face, on se sentait enclin, tout de suite, à le respecter. Son regard était dur et audacieux, son nez carré, son menton saillant, et son front bossué indiquait un naturel têtue et



altier. Il avait le poil noir et les tempes grises, portait une courte barbe en pointe et des moustaches hérissées. Son goût pour le vin d'Arbois était peut-être excessif, mais il s'en excusait en disant que, marié à une femme plus jeune que lui de quinze ans, il devait se tenir en éveil. C'est pourquoi il dormait à poings fermés une bonne heure après chacun de ses repas. Pour le reste il braconait à cheval sur les terres des trois seigneurs qui entouraient son bien, se battait avec leurs gardes à coups d'épée et ne sortait guère qu'accompagné de trois valets armés, qu'il appelait la Foi, l'Espérance et la Charité, parce qu'ayant servi sous M. l'Amiral ils avaient fait beaucoup de mal au nom de la Religion. Celle de Dartigois penchait vers le paganisme, croyait-on, car il avait annoncé un jour au curé de La Ganne qu'il ferait sous peu bâtir un temple à Bacchus. Et il conclut en vidant un pot de vin vieux, sous couleur

de boire le coup de l'étrier :

— M. le curé, moi qui vous parle, j'ai toujours fait profession de chérir les situations nettes. Comme homme de guerre, j'aime et estime les alignements corrects et les manœuvres précises. Votre religion manque de discipline ; si j'ose dire. Messieurs les huguenots semblent vouloir vous en remontrer là-dessus. Mais il y a en eux beaucoup à reprendre. Bien que l'aversion soit un drap de choix et fait de fine laine, je n'en aime point la nature, car il a deux faces, tout comme les gens de Genève. Adieu, monsieur le curé, vous m'entendez, je pense et je baise au-dessus de la jarretière votre dame Hulline qui laisse brûler votre rôti. Votre dame Hulline est comme les juments d'Espagne, on me la dit ferme sur ses appuis et ronde de la croupe a souhait. Adieu, M. le curé !

C'est par des propos pareillement in-

considérés que Juste Dartigois s'était fait mal noter dans le pays de Bellac. Et on le détestait pour la part qu'is avait prise jadis aux rapines des huguenots avec son maître le marquis de Saint-Cendre. Mais en ces temps troublés, sa force et son courage suffisaient à tenir ses ennemis en respect ; et M. de Lanelet, châtelain de la Haute-Ganne, n'osait se déclarer contre lui, chacun sachant qu'au jour où les huguenots viendraient à avoir l'avantage, Dartigois serait puissant et qu'il faudrait compter avec le bonhomme. D'ailleurs, on le tenait pour riche, bien marié avec la belle Catherine, dont les parents faisaient bonne figure à Bellac dans la draperie. Et M. de la Bastoigne, ami particulier de M. de Lanelet, grand connaisseur en femmes, à son dire, se flattait de séduire quelque jour la merveilleuse enfant, qu'il comparait à Briséis.

En ce moment, Catherine, qui s'était

à regret rhabillée, regardait avec un rire dédaigneux un petit coffret de cuir, don de M. de la Bastoigne, qui le lui avait envoyé l'avant-veille par un laquais à cheval. L'homme à livrée avait tiré le présent d'une bougette de maroquin bouclée à l'arçon de sa selle. Dartigois, déclarant que tout était bon à garder, avait adressé ses compliments au comte, et Catherine riait encore de la figure du messenger qui ne s'attendait point à trouver à la tête de sa bête le redouté maître du Breuil. Le coffret de cuir ciselé, où des dieux termes délimitaient des champs abaissés au ciseau et chargés de personnages qui représentaient des divinités de la fable, était doublé intérieurement de cendal brodé au petit métier parfumé de civette. Catherine y tenait serrés les rasoirs et les savons destinés à la toilette du marquis de Saint-Cendre : car elle ne laissait à personne le soin de lui faire la barbe, et chaque matin on mettait

bouillir, dans l'eau qu'elle employait, du bois de calambour. Tenant le petit meuble entre ses mains, la femme de Dartigois se moqua du visage grimaçant d'un des télamons : elle retrouvait dans cette face disgracieuse et brunie les traits de son adorateur, et elle se remémorait son sourire lourd et sournois découvrant les fausses dents en ivoire de morse, reliées par des fils d'or.

Mais d'une chambre du rez-de-chaussée, la voix de M. Gillot s'éleva :

— Par le ventre-saint-Quenest, voici qui est admirable, et la partie est pour moi !

Un coup sourd résonna comme frappé par un poing sur la table, et une autre voix, jeune et rageuse, cria :

— Monsieur Gillot, c'est à croire que vous prenez vos avantages, et j'ai tout l'air d'être volé...

— Les apparences vous trompent, mon jeune monsieur, reprit M. Gillot, et je suis

innocent comme tous les petits enfants que fit jadis massacrer le roi Hérode. Je veux, si je vous ai pipé, être condamné à jouer, comme le fut l'empereur Claude, avec mes dés dans un cornet sans fond. Mon ami Marc-Antoine Muret...

— Comment, monsieur Gillot ! interrompit l'autre, vous avez été l'ami de l'illustre Marc-Antoine !

Après une courte hésitation, M. Gillot répondit :

— Je parle par figure et aussi sans modestie. Je voulais seulement vous laisser entendre, monsieur d'Aultry, que le grand homme, alors que j'étais cuistre au collège de Navarre, daignait m'appeler son ami. Je lui rends aujourd'hui sa politesse.

— Vous êtes, en vérité, admirable, monsieur Gillot, — répliqua M. d'Aultry, — et bien supérieur à votre condition. Il est certes fâcheux que vous ne soyez pas né, car vous

auriez réussi à occuper une haute place dans le monde. Toutefois, si par mon crédit je pouvais vous aider en quelque chose, je vous prie de compter sur moi. Voici vos trois écus. Je renonce pour aujourd'hui à vous disputer la victoire et vous avez une chance vraiment bien extraordinaire. Demain, si je m'en sens le courage, je tenterai la fortune. Pour l'heure, je m'en vais faire une promenade à cheval et je serais heureux de vous voir m'accompagner. Vous ne sortez pas assez souvent, ce me semble. Le grand air serait sans doute bon pour vous...

Mais Dartigois, entrant dans la salle, déclara que M. Gillot était encore trop fatigué pour se risquer au dehors, surtout à cheval, et M. d'Aultry s'en fut tout seul. Mince et blond, de taille svelte et moyenne, il avait, sous son costume de velours noir tigré de minces rayures d'or, l'apparence frêle d'une demoiselle. Comme âge, il paraissait

à peine vingt ans, et son allure était douce et timide. Sa mine élégante et fière disait sa haute condition de fils noble élevé dans les délicatesses et le luxe. Sa mère, M<sup>me</sup> de Véragues, l'avait envoyé à Poitiers pour servir sous M. de Montpensier. Mais, contrarié par les événements de la guerre, M. Gaston d'Aultry de Véragues s'était arrêté à Seissat, où Dartigois avait fait sa connaissance. Jugeant le jeune homme propre à servir ses projets, Dartigois l'avait attiré chez lui, où les yeux de Catherine fascinèrent ce blondin au point qu'il ne trouva pas le courage de partir. Installé au Breuil, il se laissait vivre dans le temps présent sans rien voir au delà du plaisir de se sentir auprès de M<sup>lle</sup> Catherine et de lui dire quelquefois des choses gentilles que la crainte d'être rabroué retenait presque toujours sur ses lèvres. M. Gillot gagnait l'argent du jeune homme au tric-trac et en tirait des renseignements sur les gens du



pays, que la bonne grâce du petit homme doré — comme l'appelaient les paysannes — rendaient loquaces. La préoccupation de M. Gillot était de trouver quelque prétexte pour faire entrer M. d'Aultry au château de la Haute-Ganne où résidait l'oncle de sa femme, M. de Lanelet, son ennemi capital.

Dartigois, quand M. d'Aultry fut sorti, ferma la porte avec soin, et aussi la fenêtre. Puis, s'asseyant en face de M. Gillot dont la figure rasée demeurait souriante et auguste, mettant ses paumes sur ses genoux habillés de cuir de cerf, il parla lentement :

— Je vous apporte, mon maître, des nouvelles qui sont d'importance. Il faut, comme on le sait, battre le fer pendant qu'il est chaud, et feu mon grand-père, qui fut un homme de sens, avait l'habitude de dire, quand on veut faire du barracan d'Amiens, on ne doit pas prendre du poil de chèvre.

— Voilà qui est parler, Dartigois, ou je ne

m'y connais pas — approuva paternellement le marquis. — Avec toi on s'entend comme il convient, quand on sait ce que parler veut dire.

Et il laissa Dartigois proférer, suivant son habitude, des choses vagues attendant les propos utiles qui devaient s'y trouver mêlés. Après avoir parlé du roi Salomon, du grand Turc et du Miramonin, des pommes de senteur et du camelot ondé, Dartigois donna à entendre que, l'avant-veille le 25 de ce mois de juin, M. l'Amiral avait frotté les gens de M. de Strozzi, à Laroche, de telle manière que les rondaches étaient plus communes dans les champs que les artichauts eux-mêmes.

— Il suffit, mon maître, de se baisser pour en ramasser des douzaines; et les épées, les morions et autres objets utiles sont à pareil prix. C'est pourquoi demain vous verrez arriver ici trois coffres remplis d'armures, et il s'en trouvera à votre taille.

De telle sorte que, ainsi que le disait l'évêque Marbode... Mais mon souvenir reste confus sur ce point. Enfin sachez que vous serez quand vous le voudrez, maître du pays et aussi de faire dire partout la messe en français, comme de chatouiller à votre guise les dames des châteaux. Si vous ne profitez pas de l'avantage remporté par ceux de la Religion pour faire pendre M. de Lanelet, ce sera à votre préjudice. Lorsque, disait le médecin grec dont j'ai oublié le nom, tu as été piqué par un scorpion, tu te guériras en écrasant la bête sur la plaie.....

— Dartigois, mon fils, tu parles d'or. Mais cette victoire des huguenots est-elle chose certaine, et ne l'a-t-on point exagérée ?

Ce manque de confiance chez M. Gillot scandalisa grandement Dartigois. Il était sûr de son dire. D'ailleurs tout le monde en jassait dans le pays ; c'est pourquoi il fallait pendre M. de Lanelet, et cela, après qu'il aurait

rendu madame Gabrielle à son époux.

À ces mots, l'œil du marquis s'alluma. Reprendre Gabrielle, la tenir en son pouvoir ? Il aurait donné pour cela les biens et la vie de tous les gens du royaume ! et il s'en ouvrit à Dartigois.

— Que ma femme se trouve en ce moment chez cet imbécile de Lanelet, ce serait là une trop heureuse fortune pour que je m'y puisse attendre. La mauvaise tournure qu'ont prises mes affaires n'est pas pour me faire espérer une si favorable rencontre. Et d'ailleurs, cet événement impossible vint-il à se confirmer, je ne saurais en tirer parti, vu le manque de moyens. En toutes choses, Dartigois, comme tu te plaisais à le dire, il convient de considérer la fin. Mais si cela arrivait par grand hasard, si maître du château du plus sot de mes ennemis, je pouvais mettre la main sur Gabrielle, ma vie changerait d'aspect comme l'azur du

ciel quand il retrouve sa splendeur après la tempête qui balaie d'un souffle les nuées qui obscurcissaient son éclat... Sans me laisser aller vers des préoccupations plus hautes, la possession de ma femme m'apparaît comme le but le plus désirable, et jamais je n'ai éprouvé une telle ardeur à penser au plaisir que j'aurais à la tenir entre mes bras. Auprès de Gabrielle de Vignes toutes les femmes me semblent sans charmes, sans beauté et sans grâce. Sa chair, Dartigois, avait un goût rare et que rien ne saurait égaler sur terre. C'est seulement depuis que je l'ai perdue que je l'aime et que j'en sens tout le prix.

Et, la face dans ses mains, les coudes appuyés sur la table, le marquis parlait d'une voix basse et tremblante, comme s'adressant à l'absente, et Dartigois l'écoutait en regardant les dalles du parquet, qu'il semblait dénombrer avec exactitude et grand soin.

— Gabrielle, ma mie, c'est vous seule que

j'aime ! Et aucune ne vaut, dans mon cœur, près de vous. Si vous me sentiez dans votre voisinage, vous me reviendriez sur l'heure et vous me diriez ce que vous me disiez jadis, que vous étiez triste et comme morte quand je n'étais point avec vous. Votre beauté sans tache me fascine comme au premier jour, malgré les années que j'ai vécues loin de vous...

— Oui, monsieur, sans doute, — grogna Dartigois — mais c'est à madame la marquise elle-même qu'il faudrait tenir ce beau discours. Et je crois en tant qu'homme dans mon bon sens, qu'elle est encore plus marrie et pantoise que vous, et qu'elle se désespère de ne plus ouïr votre voix.

Mais derrière la porte, Catherine demeurerait inerte sans geste et sans force, atterrée. Pâle comme une image de pierre, se tenant à la rampe pour ne point tomber, elle regagna l'étage. Sur le grand lit drapé elle s'abîma

dans ses larmes, tordant ses bras ; elle mordit la courte pointe brodée où traînait l'odeur de son corps, secoué maintenant par de longs sanglots. Elle pleura comme la Madeleine son Dieu mort, et pendant des instants elle se souhaita pareillement morte, elle demanda à Dieu de lui faire oublier toutes choses. Elle songea à se faire religieuse et à s'enfermer chez les Augustines de Bellac, qui portent une robe de drap gris. Enfin elle se releva, courut à son miroir et, s'y voyant laide, détesta ses traits bouffis et ses yeux rougis par les larmes ; soigneusement elle se dévêtit, baigna sa face et rétablit sa toilette.

Catherine se reprocha ensuite sa faiblesse, elle se taxa de sottise et se demanda où étaient passées ses résolutions précédentes d'être la chose, le bien, la chair à plaisir du marquis. Et elle se répéta qu'il n'avait point à régler sa vie sur les désirs de mademoiselle Catherine.

Elle se retrouva courageuse et raisonnable,

décidée à servir son seigneur en toutes choses et à le distraire de ses soucis par sa beauté qui était sa seule raison d'être. Aimante et dévouée, elle se promet de lui faire, comme avant, le sacrifice de son corps, de se réjouir de ses joies, de souffrir de ses douleurs, et de ne jamais le fatiguer de ses plaintes. C'était un honneur pour elle que de consoler le proscrit sur qui s'acharnait l'injustice des hommes. Dartigois, d'ailleurs, lui avait montré le chemin par son exemple. Sans regarder à son bien, il avait remonté le marquis en argent, en chevaux, en vêtements, s'ingéniant avec une adresse qu'elle n'aurait point soupçonnée chez le bourru que ses parents lui avaient donné pour époux, à faire accepter ces dons comme des prêts intéressés. Aux yeux de Catherine, Saint-Cendre prenait des dimensions qui le mettaient en dehors, comme au-dessus, du commun des hommes. Elle avait reçu des



notions de son mari qui, dès les premiers temps de son mariage, lui avait inculqué ce respect religieux du maître qu'il croyait perdu à jamais. Et c'était là le seul point sur lequel Dartigois laissât fléchir sa nature dure et grondeuse :

— Si tu l'avais connu, petite, tu serais tombée à genoux devant lui et tu aurais été bien fière de pouvoir lui baiser l'étrier. Il ne redoutait personne ; et mon épée que je sais manier, Dieu merci, à la satisfaction d'un chacun, — ceci soit dit pour M. de Lanelet à qui j'en donnerais volontiers dans la panse ! — mon épée, dis-je, était un fétu de paille auprès de la sienne. A Dreux, il a rompu quatre bois de lance à ses couleurs, et moi je galopais derrière lui, toujours prêt à en fournir une nouvelle. À Saint-Denis, je l'ai vu passer comme un tourbillon noir et doré au milieu des coups, le panache de son armet planait au-dessus de lui comme un grand

oiseau rouge. Quand nous sommes tombés sur les Suisses, les piques ont volé en canelle, et il en a mis six par terre, à coups d'épée. Il fallait à chaque charge lui en donner deux ou trois neuves. Quand, à Angers, nous avons pris d'assaut la maison des cadets de Juranson, il a escaladé le balcon sous cinq pistolets qui l'attendaient ; mais il à tué trois laquais et le cousin de M. du Vaire à coups d'estocade, et nous avons dépêché les autres. Aussi nous sommes restés les maîtres, et il fallait entendre madame de Juranson crier dans ses draps ! Je crois au fond qu'elle en était bien contente, car son mari était un brutal et M. le marquis est resté avec elle trois heures, pendant quoi la dame a pu connaître des temps meilleurs. Pour nous, nous avons mis tout à sac et caressé les servantes et aussi trois demoiselles qui se trouvaient en chemise dans un grand coffre. Je suis sûr que jamais elles ne se sont autant diverties. Nous

sommes partis au matin, en rompant le guet l'épée et le broquel au poing, cinq contre cent peut-être, et nous en avons tué trois.

Et quand, couchée dans le grand lit de sa chambre close, éveillée par le vent qui secouait les volets et son mari qui ronflait dans la pièce au-dessus, Catherine se blottissait peureuse sous ses couvertures, elle rêvait que des hommes armés entraient violemment, et que le marquis de Saint-Cendre la saisissait dévêtue et abusait de son corps tandis qu'elle criait d'angoisse, sans force ni désir de résister. M. de Saint-Cendre devenait pour elle une idée fatale qui l'obsédait ; elle sentait que, le jour où il se présenterait, il serait maître de sa chair. Et c'est pourquoi, lorsque M. Gillot, étendit pour la première fois la main sur elle, Catherine se soumit sans coquetterie, protestation ni murmure.

Elle se promet de continuer et de ne jamais offenser le marquis par des

marchandages oiseux ou des refus inutiles. D'ailleurs, elle redoutait autant Dartigois que Saint-Cendre, et elle sentait là comme une volonté vague de son mari dont la muette complicité l'effrayait...

Pensant à tout cela, elle donna un dernier coup d'œil à son miroir, puis elle ouvrit la fenêtre et regarda le soleil qui descendait à l'horizon, dorant de ses rayons obliques les coteaux boisés de Seissat. La nature s'endormait dans la paix calme du soir et des vols d'oiseaux tourbillonnant très haut se perdaient dans l'azur éteint sous des nuages gris de perle.

Les maisons clairsemées de Goutepagnan faisaient au loin des taches grises, noires ou rouges parmi les taches sombres des arbres, sur le fond clair des prairies. Les peupliers se pressaient comme des mâts à La Ribière, dépassant les bouquets de bois de Vaucreuse où résidait M. de la Bastoigne. Les fermes et

les cabanes du coteau de Seissat se noyaient dans le brouillard qui montait des prés, et on distinguait à peine le clocher du village, parmi les ramures, avec sa girouette de plomb doré. Au loin, sur la droite, s'abaissaient les moulins de Chelivaux ; jusqu'aux bords frais et ombragés de la Gartempe. Et Catherine, à considérer toutes ces choses, songeait au temps où, fillette de quatorze ans, elle s'en allait avec ses sœurs chercher les libellules dans les roseaux tandis que ses frères couraient, la ligne à la main, fouettant l'eau pour prendre des truites. Et elle se trouvait chétive, molle et douce, et aussi, mêlée à des événements qu'elle sentait trop considérables pour son courage.

Dans la pièce basse, Dartigois et le marquis continuait de parler. Le maître du Breuil ouvrait des avis utiles :

— Il conviendrait d'espionner ceux du château, et nous avons sous la main l'homme

propre à cette besogne.

Mais Saint-Cendre apporta des objections. Il trouvait le petit d'Aultry trop jeune et surtout trop naïf. Une indiscretion, une maladresse pouvaient tout perdre.

— Ce n'est point de cet enfant qu'il s'agit, monsieur — reprit Dartigois — et j'ai mieux à vous offrir. Si vous voulez me permettre d'exposer mon plan, il vous apparaîtra, sans doute, pratique et excellent, j'ose m'en vanter. Comme le disait M. de Montluc...

— Va, mon ami, parle en toute abondance, dit le marquis.

Et décidé à tout entendre, Saint-Cendre se carra dans sa chaise ; tenant son genou entre ses mains, il parut absorbé dans la contemplation de quatre fourmis qui cherchaient à déménager un grain de blé.

— Eh bien, monsieur, énonça Dartigois, sachez que depuis dix jours je fais courir, par le pays, le bruit de votre mort. On est

convaincu aujourd'hui, à Bellac comme à Mézières, et de Mouterre à Saint-Paixent, que vous avez été noyé dans une mare de la Fayolle, près d'Abzac, en cet endroit même où vous avez tué les deux ménétriers avec l'aide de M. de Clérambon. Et pour rendre le fait probable, j'ai accumulé les circonstances, fait concorder votre disparition avec un passage de troupes, et tout est maintenant si bien brouillé dans le pays qu'il demeure complètement impossible de faire la preuve du contraire. Mais sans être sûr que la nouvelle de votre mort soit parvenue jusqu'à M. de Lanelet, j'ai plus d'un moyen pour lui apprendre cet événement, à ses yeux plus que tout autre considérable. Je laisserai faire la cour à Catherine par M. de la Bastoigne, et cet imbécile ne manquera pas de renseigner ma femme sur madame la marquise. Il ne se passera point huit jours sans que vous appreniez quelque chose. Pour le reste nous

agissons selon votre bon conseil, mais je crois superflu de mettre quoi que ce soit en train avant de savoir si madame la marquise se trouve au château de la Haute-Ganne.

— Tu parles comme un bon livre, Dartigois, mon ami, et je te laisse maître de tout régler pour cette entrevue entre la Bastoigne et cette charmante Catherine. Ne laisse point cependant ce vieux colimaçon se promener trop sur tes salades, car on me l'a dit déplaisant et malgracieux, encore qu'infatué de sa mine. Il serait mauvais que cette toute belle Catherine laissât prendre à ce Céladon décrépit quelque privauté malséante. Ne te semble-t-il pas qu'après une pareille approche nous n'oserions plus la baiser ?

— N'ayez crainte, monsieur ! — interjeta Dartigois dont les épaules voûtées se haussèrent, n'ayez crainte ! Catherine est sage et elle me craint, comme il est naturel.



Et, souriant lourdement dans sa barbe, avec un regard oblique, il ajouta :

— Faites-lui d'ailleurs, vous-même vos recommandations dernières. Ma femme vous obéira mieux qu'à moi encore, et elle vous est dévouée à tel point que, si on lui mettait les pieds au feu elle avalerait sa langue pour ne point parler contre vous.

— C'est bien Dartigois, je vais m'en occuper sur l'heure, et je monte de ce pas dans sa chambre.

Le marquis trouva Catherine songeuse ; mais l'expression triste de mademoiselle Dartigois ne put se soutenir sous le regard de Saint-Cendre. S'enlaçant à son cou, elle se mit sur ses genoux, et, blottie contre lui, ne pensa plus à rien qu'au bonheur de se sentir entre les bras de « monseigneur » car elle n'avait jamais pu s'asservir à l'appeler du nom de M. Gillot...

— Je suis bien ennuyé, Catherine, ma

mie, et il faut que vous m'aimiez beaucoup pour me consoler de tant de soucis...

Catherine se serra plus étroitement contre la poitrine vêtue de chamois, et offrit ses yeux à la bouche d'Alexandre, qui y recueillit une larme.

— Ne pleurez pas pour cela, ma belle. Rien ne m'est plus pénible que de vous causer quelque peine. Laissez-moi baiser votre cou ; le collet de votre robe est un nid d'amours : je crois en avoir vu un tout petit, couleur des roses, qui s'en est envolé !

Elle s'abandonna, tremblante et soumise. Au prix de pareilles caresses, elle aurait appris de plus sérieuses leçons. Quand le marquis la quitta, Catherine était prête à tenir tous les rôles. Celui de la comédie à jouer aux dépens de M. de la Bastoigne la ravissait, parce qu'il allait selon le désir de sa nature jeune et rieuse. Elle se promit une forte joie de berner le vieil homme. Puis, à tout prendre, elle se

sentait rassurée : le marquis lui avait dit qu'il était obligé par des nécessités politiques de se rapprocher de sa femme et que M. l'Amiral lui avait commandé par ordre écrit d'avoir à faire au plus vite un enfant à la marquise. Car M. le prince se montrait mécontent de ce que certaines familles de la grande noblesse huguenote demeuraient sans héritier. Catherine avait cru tout cela, comme elle l'aurait fait pour telles autres choses qu'aurait bien voulu lui raconter le marquis. Mais, craignant sans doute d'oublier la leçon, elle pria M. de Saint-Cendre de rester toute la nuit auprès d'elle après qu'elle eût écrit à M. de la Bastoigne. La lettre était partie avant l'heure du souper. Elle contenait des remerciements très humbles pour l'envoi du coffret de cuir, des excuses pour ne pas avoir écrit plus tôt, des paroles d'affection atténuées par la crainte d'un mari sévère, le désir de recevoir bientôt la visite de M. de la

Bastaigne, et l'avis, mis là comme au hasard, de l'absence certaine de Dartigois, et de son morose ami M. Gillot, pour le lendemain.

C'est pourquoi, sur le coup de midi, M. de la Bastaigne fit son entrée dans la cour du Breuil avec trois laquais, et on l'accueillit comme il convenait à son rang. La croupe de son cheval disparaissait sous un treillis de courroies vertes dont les carrefours étaient rattachés par des bossettes d'argent, et elles retombaient en chasse-mouches bordés de clous ciselés et terminés par des bouterolles de vermeil. Vêtu de camelot de soie et de taffetas brun brodé d'or, M. de la Bastaigne se présentait comme un roi mage qui apporte des présents. Serré à ne pouvoir respirer dans un corps de demoiselle, il étouffait entre les buscs, et on eut grand'peine à le mettre à terre. Il s'avança alors lentement, avec des mouvements de marionnette, comme si les articulations de ses jambes chaussées de

bottes fauves eussent été faites d'un bois qui aurait joué, pour être resté sans usage. De taille haute et cassée, il marchait de côté, et ses mains goutteuses, dont les bourrelets arrêtaient les anneaux à ressorts, ressemblaient aux dessières dont se servent les joailliers pour enfiler leurs bagues. Son haut collet, surmonté d'une fraise tuyautée, était ceint par trois colliers de turquoises et de perles. Et son long visage, soigneusement fardé, laissait poindre un long nez dressé qui faisait songer à un navet planté par une main malveillante au milieu d'une rave, dont le chevelu était figuré par une barbe à poils rares. Les oreilles de M. de la Bastoigne simulaient les anses d'une marmite auxquelles on aurait accroché des diamants. Et sur son front chauve deux mèches ramenées semblaient deux cornes grisâtres empruntées à un Ægipan.

Catherine fit trois pas jusqu'au perron où M. de la Bastoigne, l'ayant rejointe, la

baisa sur les lèvres, ce qui fit éprouver à la femme de Dartigois la sensation d'accoler un cadavre. Elle conduisit le vieil homme dans sa chambre et s'assit en face de lui sur une chaise, en étalant complaisamment son cotillon de barracan de soie jaune bandé de passements d'argent. À voir cette couleur, M. de la Bastoigne prit quelque courage pour plaindre mademoiselle Dartigois d'une union aussi mal assortie. Il flétrit Dartigois comme vieux, brutal et sans mœurs, et il conclut en disant que c'était un crime d'avoir allié la colombe au chat-huant.

— Vous avez raison, monseigneur, — gémit sournoisement Catherine. — Je ne suis qu'une pauvre colombe, et plus près de l'oison par la simplicité que de toute autre chose. J'ai dû obéir à mes parents.

— Oui, ma chère enfant, je vois que vous êtes une victime — déclara M. de la Bastoigne, — et ce qui éclate à mes yeux,

c'est que vous avez besoin d'un ami de bonne condition.

Et, énumérant les qualités de cet ami, M. de la Bastoigne se vit obligé de déclarer qu'il les possédait toutes. S'il n'était pas un tout jeune homme, — il ne se considéra cependant pas pour tenu à donner la date de sa naissance, arrivée en 1500, — au moins avait-il encore bon pied, bon œil et le reste. Enfin il annonça à Catherine que lui, M. de la Bastoigne, Nicolas-Henrie-Hélie-François de Leychanaud, chevalier de l'Ordre du Roy et seigneur de la Thibauderie, comme chacun savait, il se tenait tout à son service, en tant que protecteur et galant.

Catherine sut rougir à propos et retirer sa main qui disparaissait sous les paquets d'orfèvrerie et les excroissances goutteuses du vieil homme. Et elle lui dit gentiment, de l'air d'une fille prise dans l'angle d'une pièce par un ribaud et qui voit près d'elle la porte

ouverte :

— Vous êtes mille fois bon, monseigneur, et vous me voyez confuse. Mais comment pourrais-je croire en vos paroles, et quelle raison avez-vous pour préférer une pauvre petite bourgeoise comme moi, si fraîche que je puisse vous paraître, lorsque vous avez sous la main tant de belles et nobles dames qui demandent à vous aimer ?

— Que voulez-vous dire, charmante mignonne, et que peut-on trouver sur cette terre de plus gracieux et de plus divinement tourné que votre parfaite personne ?

— Il est facile de les nommer. Chez M. de Lanelet où vous fréquentez assidûment, j'en connais pour ma part au moins quatre. Voulez-vous que nous les comptions ?

— Aucune ne saurait vous être comparée, pas même cette Gilonne de Bonisse dont la beauté et la grâce sont surfaîtes, surtout lorsque l'on vous voit.



— Cherchez encore.

— Est-ce cette dame de Follenbrais dont on dit tant de bien ? Il lui manque beaucoup pour venir seulement à votre gentille cheville, belle Catherine.

— Il y en a d'autres encore, et plus nobles et plus riches.

— Je n'en vois guère. Laissez-moi chercher puisque vous semblez y tenir. De madame de Champeaux il ne saurait être question, tant elle est mal faite. Mademoiselle de Chantegrèle est noire comme un petit corbeau ; de Françoise des Vacqueuses je ne voudrais pas pour tirer mes bottes. Gabrielle de Vignes est froide comme une pièce de sanglier dans sa gelée...

— N'est-ce point la fameuse marquise de Saint-Cendre, cette dame que vous venez de nommer ? — demanda Catherine d'un air distrait en regardant la pointe de sa mule.

— Elle l'est, en effet, et de Courtemer

aussi. Mais en quoi cette altière personne saurait-elle vous intéresser ?

Catherine avoua que rien ne la touchait moins que la marquise Gabrielle. C'était seulement un beau parti, sans doute ; veuve, très riche et jeune encore, elle serait vivement recherchée par les prétendants.

— Mais, interrompit la Bastoigne, que me dites-vous là, ma toute belle ? La marquise n'est point veuve du tout. Son bandit de mari est en fuite et rôde, croit-on, du côté de Gannat. On a perdu ses traces...

— Comment, monseigneur, ce sera à de petites gens comme nous que sera l'honneur de vous donner les grandes nouvelles ! Mais tout le monde sait ici, de Bellac à Saint-Paixent, que le marquis de Saint-Cendre a été noyé à Abzac, il y a deux semaines, par un passage de gens de guerre.

Mais M. de la Bastoigne déclara que cette rumeur devait être fausse. Alors Catherine

siffla et un valet parut. Le vieux seigneur le regarda sans plaisir, car, dans ce grand diable vêtu de bombasin bleu foncé et d'un collet de buffle, il reconnaissait Jean Nantiat, dit l'Espérance, un des trois habitués acolytes de Dartigois, qu'il ne chérissait guère depuis une histoire de fille, où le seigneur de la Thibauderie avait dû se sauver en chemise par un mauvais chemin.

— Jean ! fit Catherine, ne savez-vous rien sur le marquis de Saint-Cendre ?

— Madame, le marquis a été noyé à Abzac, le 20 ou le 21 de ce mois, par les gens du capitaine Neygeaud qui s'en allait vers Bassac. Le capitaine en a fait la déclaration et on a retrouvé le corps.

— Voici — interrompit la Bastoigne — quelque chose de bien singulier ! J'en parlerai à Neygeaud...

— Le capitaine Nathias Neygeaud a été tué le soir de la journée de Bassac, —

continua l'homme, — et la nouvelle de la mort du marquis a été placardée hier à Bellac par les soins du bailli. C'est tout ce que je sais, madame.

Et Jean Nantiat, dit l'Espérance, se retira, laissant voir à M. de la Bastoigne, qui le considéra d'un air noble, son dos coupé aux reins par une étroite ceinture, où une dague de Bayonne, montée sur corne de cerf, pendait horizontalement.

— Il a une bien mauvaise figure ! dit le vieux seigneur à Catherine.

Elle répondit, d'un air confus et attristé que ce maraud lui faisait, en effet, grand'peur, et que son mari le payait certainement pour la surveiller. Et, persistant dans son attitude de victime, Catherine gémit :

— Je suis bien malheureuse, allez ! Depuis que M. Dartigois a vu se confirmer le bruit de la mort de son ancien maître, il ne décolère plus. Et je ne vis pas à l'idée qu'il

pourrait vous trouver près de moi.

Très flatté, M. de la Bastoigne se fit fort de couvrir Catherine de son épée. Mais elle répliqua tristement :

— Hélas ! s'il vous tuait, je n'en serais que plus triste. Il ne sait qu'imaginer pour me vexer. N'a-t-il pas eu la grossièreté assez malveillante pour renfermer ses rasoirs dans le beau petit coffre que vous m'avez tout dernièrement donné !

Et elle montra la boîte de cuir ciselé. Debout près d'elle, la Bastoigne, lui passa une main tremblante sur la taille ; il essaya de baiser les cheveux blonds qui ondulaient à hauteur de sa bouche. Mais Catherine, glissant entre ses bras, le supplia, rougissante :

— Pensez, monseigneur, à tout ce que je risque. Si l'on nous voyait !...

Transporté d'aise, M. de la Bastoigne lui promit un rendez-vous plus discret. Et il s'écria, ravi :

— Puisque ce malotru a osé s'emparer du coffret a vous destiné, je vais vous en donner un autre dont il ne pourra se servir.

Et, s'approchant de la fenêtre, il appela. Un de ses laquais s'empressa, il fut en un instant au milieu de la chambre avec un paquet soigneusement enveloppé dans une pièce d'armoisin piquée. Le seigneur de la Thibauderie exhiba un grand nécessaire d'argent niellé et gravé à miracle. Et il l'ouvrit, en tira un déshabillé de vermeil, un miroir d'acier damasquiné, un peigne d'écaille enrichi d'or, des canifs montés sur ivoire. Et Catherine pensa aussitôt aux dents de M. de la Bastoigne... Mais, délicate et sensuelle, elle aimait trop le luxe pour ne point admirer le présent. Elle s'extasiait sur l'élégance des flacons en cristal taillé, dont un avait la forme d'un oiseau. Le bec d'or, glacé de pourpre, formait biberon avec un bouchon façonné dans une opale. Les yeux étaient deux perles

blondes, et les pieds faits d'émail vert. Avec une minutie enfantine, le vieillard énumérait les objets, les faisait valoir.

Il avait commandé, disait-il, cette valise de chambre d'après une toute pareille appartenant à la marquise de Saint-Cendre.

Mais, à entendre prononcer ce nom, Catherine reprocha, en soupirant, au vieux comte d'aimer mieux cette grande dame qu'elle-même.

La Bastoigne s'en défendit courageusement. Il n'avait pas de goût pour cette femme hautaine. D'ailleurs, il ne chérissait que les blondes. C'est pourquoi il essaya de serrer Catherine de près, sous prétexte de juger du fini des broderies courant sur son cotillon jaune. Et il plaisanta avec élégance et facilité sur la couleur de ce vêtement.

Enfin, M. de la Bastoigne se retira en faisant à Catherine tous ses remerciements pour sa bonté. Il était ravi de la nouvelle,

il allait faire la joie de son ami Lanelet en lui apprenant la mort du marquis de Saint-Cendre.

— Encore que vous n'aimiez pas cette pauvre marquise, ma toute belle, vous lui ôtez en ce jour un grand souci, car elle n'aura plus à se préoccuper de faire régler la nullité de son mariage. Je vais, ce soir même, annoncer à madame Gabrielle qu'elle est libre au regard de Dieu et des hommes.

Et prenant congé, il baisa la mignonne qui le suppliait d'être discret, et de ne point la compromettre par des propos inconsidérés.



## IV

Quand elle eut étendu sur la table de chêne ciré, aux pieds façonnés en gaines de termes, le tapis de velours incarnadin, mademoiselle Gilonne de Bonisse admira son ouvrage. Au milieu de l'étoffe éclatante, un quartier de diaspre de Chypre, façonné en imitation de brocard, portait le grand écusson fait de broderie couchée où l'or et l'argent cousus au métier, formaient par leurs points comptés les métaux de l'écu. Le fond ménagé fournissait les émaux par son champ, et des

points lancés et chevauchés, de longueurs inégales, fondaient sur le tout la dégradation des teintes. Promenant sur les arbachures une courte baguette d'ivoire, ronde et déliée comme ses doigts fins et menus, Mademoiselle Gilonne aplatit quelques saillies des cordonnets, puis prenant une aiguille où était enfilée une tresse de crin, elle raffermir le contour du cimier, rattacha quelques galons dont les courbes ne satisfaisaient point son œil.

Attentive et joyeuse, elle considérait le grand blason des Lanelet, échiqueté d'or et de gueules de cinq tires, chacune de six points et chargé en abîme d'un anneau d'argent surmontant un loup dressé de sable colleté d'or, de telle sorte que le grand anelet attaché au collier de la bête, entourait son buste cabré. Et mademoiselle Gilonne se disait que ces armoiries seraient bientôt les siennes, le soir où abandonnant son lit

de jeune fille, dont le ciel et le dossier de baudequin tanné, bordé de velours bleu, se dressaient au fond de la pièce, elle passerait dans la couche du comte de Lanelet, son tuteur, qui serait bientôt son mari.

De petite noblesse, pauvre, Gilonne n'aurait jamais osé penser, quelques mois avant ce jour, à une aussi haute alliance. Mais aujourd'hui elle savait que le châtelain de la Haute-Ganne l'aimait de cet amour profond qui s'empare souvent des vieillards. Elle n'avait rien fait pour l'empêcher ; mais, au contraire, attisant cette flamme sénile avec plus d'ardeur discrète qu'une vestale du sacré collège de Rome n'en mit jamais à entretenir le feu de l'autel de Vesta, elle s'était astreinte à l'impossible pour jouer son rôle d'enfant douce et reconnaissante envers l'homme qui l'avait recueillie.

Élevée dans un couvent où une modique rente constituée par le Roy, lui avait

permis de vivre pendant sa morose enfance d'orpheline destinée au cloître, Gilonne fut emmenée, il n'y avait pas six mois, par M. de Lanelet dans son château. Veuf et isolé le vieux comte s'était décidé à prendre auprès de lui cette jeune fille de seize ans, dont la grâce et la fraîcheur l'avaient séduit au premier jour où il l'avait visitée chez les Annonciades de Poitiers. Gilonne sut plaire à tous dans l'entourage de son tuteur, et Gabrielle de Vignes, réfugiée alors à la Haute-Ganne, l'aimait comme si elle eût été sa fille, encore que dix années à peine séparassent les deux femmes. Gabrielle, dans sa tristesse que venait aggraver une conscience torturée par des scrupules religieux, trouva en Gilonne une amie fidèle et tendre dont la nature vive et les sentiments généreux s'échappaient en propos naïfs et plaisants, capables de dérider ce front qui ployait sous des douleurs trop fortes. Et quand Gabrielle pleurait toutes

les larmes de son corps au souvenir de son mari disparu, Gilonne avait une façon si gentille de la prendre à la taille et de sécher ses pleurs par des baisers, que chacun demeurait touché. M. de Lanelet en soupirait d'aise et déclarait que sa pupille était la joie et la lumière de sa maison.

Et tous, à la Haute-Ganne, appelaient Gilonne « le Rayon de Soleil », autant pour sa chevelure ardente et chaude comme le reflet des moissons mûres que pour sa belle gaieté qui ramenait le sourire sur les visages les plus chagrins. M. de la Bastoigne lui dédiait des sonnets, dont toutes les dames se réjouissaient pour leur grande licence et la platitude des vers, et où il la comparait, suivant les nécessités de la rime, à Hébée, à Psyché ou à Iris. Le sonnet sur la Toison d'or fut particulièrement goûté pour ses audaces, et M. de Lanelet en fit un nez plus long que celui de l'auteur, encore que

tout le monde au château, déclarât la chose impossible. Enfin M. de la Bastoigne fit cadeau à Gilonne, sous on ne sait quel prétexte, d'un luth incrusté d'ivoire qu'il paya la somme de neuf cents livres, comme il ne le laissa, du reste point longtemps ignorer. M<sup>lle</sup> de Champoisel, jeune fille brune et très blanche, un peu molle, petite cousine de M. de Lanelet, en pensa mourir de jalousie ; d'autant que ce présent, si l'on doit en croire les racontars de l'office, lui était dû de préférence à tout autre. Car on disait que la jolie Anne, dont l'âge ne passait pas douze ans, avait des complaisances très grandes pour M. de la Bastoigne et qu'elle faisait à ce vieux seigneur de longues visites dans sa chambre. Cette affaire de luth coûta très cher à M. de la Bastoigne, qui dut gratifier Anne de quatre bracelets d'argent, d'un jaseran en émail et de plusieurs autres bijoux sans quoi le bonhomme en eût été réduit

à expliquer les gravures de Marc-Antoine Raimondi dont il portait toujours avec lui une suite complète, aux gouvernantes et aux filles de service.

Mais M. de la Bastoigne n'osa jamais, si puissant qu'en fût son désir, proposer à Gilonne un pareil passe-temps. Les grands yeux de M<sup>lle</sup> de Bonisse ne faisaient point penser à des matérialités sensuelles. Veloutés et profonds, ils trouvaient le chemin du cœur, et ils parlaient, a-t-on dit, à l'âme de ceux sur qui ils venaient à se fixer. Beaucoup en perdirent le repos, comme aussi de contempler cette mine éveillée et frêle, aux traits irréguliers et fins, où tout parlait de droiture et de pureté. Chacun se sentait dominé par une beauté si claire, où la fraîcheur de la jeunesse le disputait en charme à l'élégance et à la fierté. La petite taille de Gilonne était si bien prise qu'elle en paraissait plus riche, et sa toilette, simple d'apparence, abondait

en ruses subtiles pour faire paraître la femme plus grande. De sa coiffure très haute, soutenue par des arcelets savamment étagés, la masse abondante et souple s'enroulait autour d'un attifet de satin bleu brodé d'or, laissant sortir en bordure l'étroite passe de sa doublure en lin blanc. Un plumet fait d'aigrettes blanches en continuait le profil dressé. Le cou, enserré dans un haut collet chargé de carcans et de chaînes d'or, s'entourait, à hauteur des oreilles, d'une délicate collerette ajourée en broderie de nonnain. La guimpe tuyautée qui recouvrait les épaules était si bien disposée que ses ruchons donnaient de l'ampleur au buste, élargi encore par la finesse de la taille ronde, lacée très bas, le gonflement des manches énormes à bouillons sans nombre, et la coupe vaste de la jupe en cloche, suffisamment longue pour cacher les faux talons des mules, mais ne descendant pas assez bas pour



en masquer les pointes menues.

Et sous le soleil qui la caressait à travers la grande verrière armoriée, où ses rayons se jouaient éclairant de larges tâches sanglantes l'échiquier du parquet à travers le scintillement des boudines et des vitraux peints, Gilonne s'empressait joyeuse et active. Dans son costume velouté, couleur de prune mûre, rayé de fine couchure d'or, elle semblait une abeille bourdonnant parmi les bruyères et les sauges.

Mais une porte s'ouvrit, dans le fond de la chambre, et une grande jeune femme entra. Elle n'avait point laissé retomber la portière de peluche que Gilonne l'avait saisie dans ses bras. Se haussant sur ses pointes, elle réussit à enlacer le cou de Gabrielle dont le seul visage marquait un point vivant dans sa personne voilée, sombre et sévère, entièrement revêtue, sauf la mine entourée par un béguin et les coiffes, de bombasin noir de Milan.

— Que je vous aime, ma chérie! — s'écriait Gilonne sans la lâcher, — et que vous êtes belle dans ce costume de deuil! Vous êtes la majesté royale elle-même et vous ressemblez à Minerve. Et que va dire la hautaine déesse du travail de la petite Arachné?

— Je dirai que tu es la plus mignonne parmi les industrieuses filles de la Grèce qui jamais courbèrent sur le métier, où leurs mains agiles dirigeaient la navette, leur front calme et studieux. Gilonne, mon amour, tu fais toujours des merveilles, et M. de Lanelet sera bien heureux de recevoir ce tapis ouvré par tes jolis doigts. Tu sais combien l'oncle t'aime, et tu fais bien de lui donner des preuves délicates de ton affection. Quand comptes-tu lui offrir cette superbe broderie?

Gilonne, sans lâcher Gabrielle dont elle enlaçait la taille, avoua que c'était une surprise, qu'elle réservait à son tuteur :

— Ce soir, nous fêtons saint Christophe, patron régulier de M. Lanelet, qui l'oublie sans doute. Je crois que depuis longtemps on ne lui souhaite plus sa fête, d'autant que son premier prénom d'Horace n'est pas sur les calendriers ; ou bien, s'il s'y trouve, je n'ai pas su le découvrir. Vous croyez donc, Gabrielle, que votre oncle sera content de mon petit tapis ?

— Tu n'en doutes pas, petite, — reprit de sa voix douce, ferme et grave, Gabrielle de Vignes — et tu sais encore que ce sont aussi bien tes armes que les siennes qui sont ici magnifiquement figurées...

Gilonne abaissa ses paupières frangées de longs cils bruns, un double éclair brilla entre eux. Elle rougit jusqu'aux oreilles, son cœur battit plus vite ; elle frémissait de joie et d'orgueil :

— Comment pouvez-vous dire de pareilles chose, ma belle ? — fit-elle d'une

voix tremblante — Avez-vous appris quelque nouvelle de M. de Lanelet ?

Mais elle s'interrompt, regrettant sa phrase. Gabrielle, sans s'arrêter à cette question, répondit simplement :

— Rien, si ce n'est qu'il te chérit avec tendresse, comme tout le monde te chérit ici, Rayon de Soleil ! Et tu seras la femme de l'oncle quand cela te conviendra.

— Gabrielle très aimée, je suis prête à obéir à mon tuteur — fit modestement Gilonne. — Mais croyez-vous qu'il m'aime assez pour passer sur ma jeunesse, lui qui est chargé d'ans et de gloire, et aussi sur ma pauvreté, lui qui est si riche ?

Folle ! — dit Gabrielle qui, penchée sur la broderie, ne vit point le sourire singulier qui éclaira un instant le visage de la jeune fille. — Tu sais bien la première que mon oncle passera sur tout et qu'il t'aime sans mesure... Et peut-il y avoir une mesure dans l'affection

que tu inspires à ceux qui t'approchent !

Et, menaçant l'enfant du doigt, Gabrielle ajouta :

— Tu as le charme, Rayon de Soleil, et Phœbus t'aime entre toutes. Vois comme ses rayons caressent tes cheveux fauves ! Sans doute possèdes-tu quelque merveilleux sortilège pour te faire adorer. Dis-moi, mignonne, dis à celle qui sera bientôt ta nièce obéissante et fidèle, comment tu fais pour te gagner ainsi tous les cœurs ?... Ou plutôt, non ! Ne me dis rien, ma Gilonne, car maintenant ma vie est finie et je n'ai plus besoin de donner de l'amour ni d'en inspirer à personne !

Tristement Gabrielle s'arrêta. Des larmes jaillirent de ses grands yeux noirs et brillants, qui semblaient manger sa face pâlie, plus blanche que ses guimpes de veuve. Elle s'affaissa dans une large chaise qui disparut sous ses voiles. Mais Gilonne se précipita

vers elle. Assise sur les genoux de la marquise, elle l'étreignit doucement :

— Je vous défends de pleurer, Gabrielle, mon amour... Et puis, je vais pleurer aussi... Vous m'aviez promis d'être raisonnable et de ne plus penser à feu votre mari !...

Ces derniers mots furent prononcés avec un accent de haine. Rageusement, Gilonne embrassait son amie ; les pleurs mouillaient leurs deux visages. Et Gabrielle ne s'arrêtait pas de sangloter. Palpitant comme une bête blessée, elle gémissait longuement, et sa plainte douce et triste s'élevait, malgré les objurgations de Gilonne, dont la voix se faisait plus âpre à entendre ces accents monter, tandis que la marquise de Saint-Cendre s'abîmait dans un abandon complet de son être. Et Gilonne, en la regardant, sentait naître en son cœur une colère sourde qui le gonflait, l'exaspérant contre ce mort qui venait lui disputer son amie. Muette,

elle l'accablait en dedans des pires insultes, souffrant des affres de la jalousie, car elle comprenait que Gabrielle chérissait certes plus le souvenir du marquis mort que sa Gilonne. Et c'était là un sentiment que Gilonne ne pouvait point supporter. Le front plissé, l'œil dur, la bouche dédaigneuse, elle attendait que la marquise eût fini de pleurer, pour changer aussitôt sa mine.

Mademoiselle de Bonisse n'obéissait en ce moment à aucune contrainte, son expression haineuse était naturelle. A de certaines heures elle détestait Gabrielle et lui enviait sa beauté. Elle savait pourtant que Gabrielle ne recherchait point les hommages et que, depuis la nouvelle de la mort de son mari, depuis la secousse terrible qu'elle en avait ressentie, la marquise de Saint-Cendre annonçait sa ferme intention de se retirer au couvent. Prise dans le costume le plus sévère des veuves, la jeune femme déroba ses

charmes aux yeux de tous. Quand elle sortait de sa chambre, elle allait par le jardin, dans les allées les plus solitaires, droite en son corps à pointe dont les buscs ne pouvaient empêcher sa gorge de s'y mouler harmonieusement, d'un galbe plus pur que celui des statues du parc ramenées à grands frais par M. de Lanelet de ses campagnes d'Italie. Ses grandes manches ducalès ourlées de peaux de cygne exagéraient sa hauteur, et sa robe à longs plis ne laissait point soupçonner la délicatesse de son corps, mais la perfection s'en pressentait par la souplesse de sa marche. Elle semblait glisser le long des carrés, parmi les pivoines et les lys.

De tous temps, M. de la Bastoigne se sentait pris de merveilleux désirs quand il la voyait s'asseoir :

— La marquise — dit-il un jour à M. de Lanelet — doit avoir les reins d'un modelé rare et superbe, et particulièrement gracieux.



S'il te souvient de l'abbesse de Longpré...

Mais M. de Lanelet avait interrompu ce propos par une quinte de toux opiniâtre. Il cacha ainsi sa rougeur, d'autant que sa pupille, comme par hasard, l'observait. Depuis qu'il filait l'amour licite avec Gilonne, le châtelain de la Haute-Ganne n'aimait plus parler des réalités profanes. Il s'était retourné comme si on avait entendu ce que disait le bonhomme. Et, surpris de l'air gêné que prit la figure majestueuse de M. Horace de Lanelet, son contemporain et particulier ami, M. de la Bastoigne avait ajouté bien vite, pour s'excuser :

— Ta nièce est trop vertueuse pour que mes paroles aient un sens caché, et je la sais grave et froide. Son embonpoint naissant ajoute à son air retenu ; et d'ailleurs, Lanelet, nous savons tous que la marquise Gabrielle est pour les galants, moi comme les autres, de ces statues dont parlent les Écritures, qui

ont des oreilles et qui n'entendent point.

Et il admirait ses cheveux bruns, non pour leur couleur qui, comme chacun sait, était des moins estimées, mais pour leur richesse. Et il se la figurait parfois, comme il se plaisait à l'expliquer à la jeune Anne de Champoisel au cours de leurs intimes entretiens, vêtue de cette seule toison soyeuse qui devait envelopper Gabrielle jusqu'aux jarrets, tout comme un manteau de pluie. M. de la Bastoigne reprochait toutefois à la marquise son visage pâle, ses traits trop réguliers. Mais il goûtait ses sourcils hardiment jetés en courbes d'arcs au-dessus de ses yeux à fleur de tête, lumineux et doux, encore que ses sourcils donnassent à la mine une expression orgueilleuse. Aussi avait-il gratifié Gabrielle du surnom de Junon.

— De la mère des Dieux elle a les bras blancs et les larges yeux sombres, voilés comme ceux des bœufs tranquilles par

des paupières lourdes et qui semblent se lever avec peine. On aurait du plaisir à les caresser, et aussi le reste, quoiqu'une moue dédaigneuse gonfle trop facilement ses lèvres fraîches, rouges ainsi que les corolles du grenadier. On y mordrait sans invitation, ce semble. Mais aujourd'hui qu'elle est veuve, elle ne les laisse plus baiser. Elle disparaît sous ses voiles comme la lune derrière un gros vilain nuage, et cache son cou, qui n'aspire qu'à se faire voir tant il est plaisant et heureusement courbé, sous une collerette montante et renversée comme le rebord d'un pot à godron.

Et M. de la Bastoigne se demandait s'il n'essaierait point de décider son ami de Lanelet à lui donner Gabrielle en mariage. Mais diverses raisons venaient contrarier son amour. Possesseur d'un bénéfice ecclésiastique par la grâce de MM. de Guise, il n'ignorait pas que les institutions canon-

iques lui défendaient d'épouser une veuve. Car il eût été reconnu bigame et obligé, comme tel, d'abandonner son abbaye. C'est pourquoi il flottait indécis, pris entre son envie d'épouser Gabrielle, le désir de conserver son bénéfice, les charmes et la complaisance sans fin d'Anne de Champoisel, et le ferme propos de faire cocu M. Jules Dartigois, son ennemi naturel en tant que mari de Catherine.

— Celle-là, se disait-il, je l'aurai comme et quand je voudrai, tout-à-l'heure même, si je le déclare utile. Ma petite Catherine en meurt d'envie, c'est clair. Pour la veuve de Saint-Cendre, il faudra que je me fasse fournir par mon notaire l'état exact de sa fortune. Si ses revenus peuvent compenser ceux de l'abbaye de Morsauvières, je l'épouserai. J'ai plus d'un moyen pour obliger Lanelet à me donner sa nièce, et ainsi je pourrai, toutes et quantes fois que je le jugerai convenable,

la voir en cheveux.

Gilonne était au courant de toutes ces choses par les récits que lui faisait Anne de Champoisel. Car, quand elle était trop honteuse de ses abandons à M. de la Bastoigne, ou lorsqu'elle s'en voyait refuser quelque chose, la fillette allait chercher des consolations auprès de « Rayon de Soleil », et, parmi ses pleurs, lui racontait tout et plus. Gilonne en avait pris pour M. de la Bastoigne une haine complète. Se promettant de punir Anne sans mesure comme sans pitié après son mariage avec le comte de Lanelet, Gilonne se jura aussi d'empêcher l'union de Gabrielle avec M. de la Bastoigne. Et c'était là la première condition qu'elle entendait poser à M. de Lanelet, s'il voulait l'avoir pour femme, de ne point obliger Gabrielle à épouser le vilain vieillard. Et d'ailleurs elle ne permettrait pas que la marquise de Saint-Cendre fût

à personne, elle la voulait pour soi seule, jalouse de toute autre affection. Et c'est pourquoi mademoiselle de Bonisse avait pris une grande joie à apprendre la mort du marquis de Saint-Cendre, pourquoi aussi elle en détestait à tel point le souvenir, qu'il suffisait à assombrir son frais et gracieux visage.

Gabrielle cessa enfin de pleurer. Alors Gilonne redoubla ses caresses et réussit à ramener un sourire sur cette face qui apparaissait battue et meurtrie. Elle la soigna comme on soigne un enfant, lui baigna les yeux avec une éponge parfumée d'eau de senteur, les sécha avec une serviette de fine toile. Elle obligea Gabrielle à manger des dragées, à entendre un air de luth. Puis, frappant dans ses mains, courant autour de la chaise dans un vol léger d'oiseau, Gilonne s'écria :

— Vous ne savez pas ? J'ai une idée

magnifique ! Il n'est pas encore trois heures et le temps est très beau. M. de Lanelet m'a promis de faire atteler son carrosse tout neuf, et nous nous promènerons dedans. Venez, ma chérie, on passera par le parc et ensuite par le nouveau chemin qui mène à la Villotièrre. Nous donnerons quelques aumônes aux malheureux du village, qui vous aiment tant !

Décidée à refuser tout d'abord, Gabrielle accepta pour ne pas causer de chagrin à Gilonne et aussi dans l'idée de faire le bien, qui suffisait à raffermir son courage. Et elle se reprocha d'avoir négligé ses pauvres depuis la nouvelle de la mort de son mari. Elle remercia Gilonne d'avoir pensé à tout. On porterait du linge, du pain et des remèdes pour la femme de Jacques Lansardièrre, qui s'était blessée avec une faux.

— Tu es un ange de bonté et de sagesse, ma Gilonne, dit la marquise, et tu es la

joie, et la consolation de ceux qui souffrent. Allons donc préparer le nécessaire et nous monterons jusqu'à la Villotière. J'espère que M. de Croisigny voudra bien nous accompagner.

Mais Gilonne, sans contredire Gabrielle se mordit légèrement les lèvres; M. de Croisigny ne lui plaisait pas beaucoup, car, seul à la Haute-Ganne, il apparaissait comme capable à mademoiselle de Bonisse de lire ce qu'elle cachait derrière son petit front bombé, et elle ne souhaitait pas que l'on connût ses pensées intimes. Jugeant inutile de contrarier Gabrielle, elle ne répondit point.

Quand elle monta dans le carrosse, elle y trouva M. de la Bastoigne qui, venu on ne savait d'où, s'y était commodément installé aux côtés de madame de Follenbrais, une amie dont le mari était commissaire des guerres auprès de M. de Montpensier et qui,



craignant le passage des huguenots, s'était logée chez M. de Lanelet. Madame Diane de Follenbrais grande et souple, avait un joli visage régulier où brillaient de grands yeux bruns qui éclairaient la pureté de son teint de rousse. Jeune et ardente, elle se révélait par des mouvements onduleux dont frémissait tout son corps comme les peupliers mollement agités par le vent. Et M. de la Bastoigne qui s'en était vu repousser, sans renoncer à la serrer de près, l'accusait, pour se consoler, des pires désordres et aussi d'obtenir la teinte chaude de ses cheveux au moyen de vers de terre réduits en cendre et pétris dans de l'huile, comme de s'éclaircir le teint avec du borax et d'abuser de l'huile impériale pour s'en frotter les gencives,

M. de la Bastoigne s'empressa, abandonnant sa place à Gilonne à qui il prodiguait les compliments les plus vifs à propos de la quille de sa cotte, étroite et chargée de

broderies de Grèce sur satin couleur ventre de nonnain. Madame de Follenbrais riait en découvrant ses dents, qu'elle avait très belles, et les narines roses de son nez fin, un peu relevé, palpitaient comme les pétales d'une rose sous l'effort d'un insecte. Mais Gabrielle arrivait accompagnée par M. de Croisigny qui lui donnait la main, et elle était suivie de deux laquais et d'un petit page portant des paniers.

La lourde voiture luxueuse, brillante, peinte et dorée, surmontée d'un baldaquin à floches, s'ébranla et partit au trot de ses quatre postières, dont la robe gris pommelée disparaissait sous les harnais éclatants de cuir rouge retombant autour d'elles en lanières déchiquetées. Par la chaleur étouffante d'une après-midi de juillet, tous souffraient d'une torpeur où ils se laissaient engourdir ; M. de la Bastoigne, raide dans son corps busqué et piqué, dormait, digne sous son

fard. Seul M. de Croisigny ne paraissait point sommeiller. Sa mine mélancolique et réservée lui donnait un air dur, et l'expression de ses yeux bleus était lente et chagrine. À peine âgé de quarante ans, mais fatigué par les expéditions aventureuses et les travaux de la guerre, il avait le poil gris et les cheveux déjà rares. De taille moyenne et pris dans des vêtements bruns bien taillés, il représentait un homme de condition, simple dans ses habitudes et qui ne se sacrifiait point aux vanités de la mode. Mais ses armes étaient très belles, noircies au feu et dorées d'or fin, de telle sorte que M. de la Bastoigne s'écria, éveillé par un cahot violent, en regardant son épée.

— Depuis un moment, Croisigny, je considère ton estocade ; elle est d'un riche travail et d'un modèle singulier et précieux qui me la fait croire allemande, et elle sort sans doute des ateliers de Clémens Horn, de Solingen, à

moins qu'elle n'ait été forgée ici par le magnifique Maigret.

Le gentilhomme ainsi interpellé n'y contredit pas. Sa lame portait en effet la tête de licorne ainsi que la signature du maître Horn incluse dans un cercle parfait.

— C'est, dit M. de la Bastoigne, ce que l'on fait de mieux pour l'heure, et notre Roquelin Deshoux lui-même n'est point capable de nous en fournir de pareilles. Elles coûtent malheureusement très cher. Je suis sûr que celle-ci vaut bien quatre cents livres.

M. de Croisigny répondit froidement qu'il n'en savait pas le prix, car il ne l'avait point payée, ayant gagné cette paire, l'épée et la dague, sur un capitaine de lansquenets qu'il avait tué à la bataille de Dreux.

Accotée dans l'encoignure de velours orange piqué en écailles, Gilonne regarda M. de Croisigny avec dédain. Il ne lui plaisait pas que cet homme d'allures si tranquilles eût

fait quelque chose d'important, seul qu'il était à ne s'être point déclaré amoureux d'elle à en perdre l'âme, parmi tous ceux qui vivaient dans son entourage à la Haute-Ganne. Et elle essaya de changer la conversation. Adressant à M. de la Bastoigne un regard voilé sous lequel le vieillard tressaillit comme le troyen Anchise quand Vénus s'offrit à lui et se laissa dénouer la ceinture, elle attira l'attention de Diane sur des lièvres qui traversaient une pièce de terre et qui, en quelques bonds, atteignaient la lisière boisée. Si grand que fût son désir d'entendre M. Gaspard de Croisigny parler d'un combat où son mari s'était signalé, Gabrielle se laissa aller à écouter le joyeux babil de Gilonne.

Et, comme on passait devant une jachère où toutes les fleurs des champs poussaient librement, dressant leurs corolles diaprées, Gilonne voulut qu'on arrêtât le carrosse, et elle obligea M. de la Bastoigne à descendre

avec elle. Juchée sur le marchepied, elle s'écria en s'adressant à M. de Croisigny :

— Donnez-moi votre fameuse épée, monsieur Gaspard !

Et quand elle tint par la garde en spirale, où disparaissait sa petite main gantée de velours vert, la large lame brillante, elle s'empressa vers les fleurs en clamant d'une voix perçante :

— À vous, monsieur de la Bastoigne, que je vous tue ! Vous allez voir comment M. de Croisigny défit les lansquenets à la journée de Dreux.

Courant parmi les hautes tiges qu'elle fauchait à grands coups de taille, Gilonne, dont la robe disparaissait dans les herbes, semblait un minuscule joueur d'épée ; car, adroitement, elle maniait son arme à deux mains. Se promenant sur le chemin encaissé, que le carrosse vide continuait lentement de gravir, tous admiraient sa grâce, sa souplesse,

prenaient plaisir à entendre ses cris joyeux, tandis qu'un laquais, riant à se décrocher la mâchoire, ramassait la moisson fleurie tombée sous le fer qui scintillait au soleil.

— Il faut lui pardonner, Gaspard, — disait doucement Gabrielle qui avançait appuyée sur l'épaule de Croisigny, — vois comme elle est jeune ! Et sa grâce est ma consolation, à moi qui n'en ai plus sur la terre. Pour moi, en souvenir de notre amitié d'enfance, ne te montre pas irrité des propos de cette petite...

Monsieur de Croisigny déclara que jamais une idée de colère n'était venue à son esprit pour quelques paroles de mademoiselle de Bonisse. Il la chérissait comme tous au château, pour sa beauté et son charme, et tristement il conclut :

— Encore que je ne sois point de ses amis. D'ailleurs, peu importe...

— Gaspard, interrompit Gabrielle, toi

qui es un sage, est-ce à moi de t'apprendre le courage dans les malheurs de notre misérable vie ? Je t'ai compris sans que tu m'en aies jamais parlé. Tu aimes Gilonne, je le sens, et l'accent de tes paroles suffirait à démentir l'indifférence qu'elles expriment. J'aime trop cette enfant pour ne point la croire parfaite, mais il est des heures où je me demande si elle n'a pas été créée pour le malheur de ceux qui la voient. Fontaubert, du chagrin qu'il a pris de ne pas avoir su lui plaire s'en est allé se faire tuer à l'affreuse journée de Bassac. On dit que la même chose est arrivée pour le capitaine Neygeaud. Dieu, Gaspard, se plaît à nous éprouver. Après m'avoir abreuvée des douleurs les plus vives qui puissent affliger une femme, sa main me verse encore un plein calice d'amertume en m'obligeant à voir ton désespoir, à toi, pauvre Gaspard, qui fus l'ami de mon enfance et que je chéris comme un frère aîné !...



M. de Croisigny, se détournant, parut contempler avec grande attention un vol d'oiseaux qui tourbillonnaient dans la direction du bois des Coutumes, puis, sans mot dire, il ramena la marquise vers la voiture. Mais au moment où Gabrielle s'apprêtait à monter, deux cavaliers passèrent rapidement près d'elle. Le premier, qui poussait un haut cheval rouan, était vêtu de cuir de cerf, le second cherchait à ramener un barbe qui encensait et secouait son mors dans un flot d'écume, et ce cavalier portait un costume de velours noir tigré d'or.

Poussant un grand cri, renversée en arrière, Gabrielle blême d'épouvante, étendit les mains en avant et se pâma dans les bras de Gaspard qui s'était empressé pour la soutenir :

— Dieu juste ! — s'était-elle écriée avant de tomber inerte — c'est le spectre du marquis qui vient ici me chercher !

En effet, Saint-Cendre venait de passer avec M. d'Aultry. Portant rapidement son cheval entre le remblai et le carrosse, il était apparu dressé dans le grand saut où la bête, excitée par l'éperon et retenue par la main savante, s'échappe comme en volant en l'air, exécutant cette difficile figure de manège que les écuyers appellent le Pégase. Dans la face pâle et glabre de l'homme en selle, Gabrielle n'avait vu que les yeux ; elle les connaissait trop pour pouvoir en soutenir impunément le regard. Une terreur folle l'avait saisie, et maintenant, glacée, sans pouls et sans souffle, elle demeurait couchée comme une morte sur la banquette de velours à effilés de soie. Chacun lui prodigua des soins, et M. de la Bastoigne, tirant de sa braguette un flacon vert fait, à son dire, de la même substance que la sainte patène de Milan, s'écria que c'était là la véritable eau de Florence et qu'elle ressuscitait les morts. Gilonne la répandit

toute sur un mouchoir et aspergea le visage de Gabrielle, plus pâle qu'une hostie, à cette heure. Les paupières relevées laissaient voir les globes sans pupilles et qui semblaient d'un cadavre. Madame de Follenbrais, dégingandée, allait ouvrir le corsage, lorsque la marquise, après quelques soupirs plaintifs, reprit pleinement ses sens.

Gaston d'Aultry arrivait alors. Envoyé par Saint-Cendre aux nouvelles, il venait présenter des excuses, craignant un accident. Sa timidité, son joli visage, l'élégance de ses allures, tout jusqu'à la façon dont il maniait son cheval barbe, le rendirent plaisant à l'abord. Et il s'humiliait gentiment désolé de l'aventure, troublé par la beauté de Gabrielle que son désordre lui faisait trouver plus touchante.

« C'était un brave homme, M. Gillot, de qui venait tout le mal. Ne sachant pas très bien monter, le pauvre soldat, qui n'avait

jamais servi qu'à pied, avait été déplacé sur un écart un peu vif de la bête que M. Dartigois lui avait trop facilement donnée pour bonne... »

Mais M. de Croisigny entra en défiance, tant cette histoire lui paraissait singulière. La manière dont le grand homme, de gris vêtu, à face rasée, pressait son courtaud n'indiquait point un novice. Peut-être la marquise ne s'était-elle pas trompée et M. Gillot n'était-il autre que le fameux Saint-Cendre ? M. de Croisigny ne croyait que peu à la mort du marquis. Prudent et bienveillant, pour ne pas retirer le repos à Gabrielle, il ne parlait pas de ses doutes. Il se promit d'étudier M. Gillot et de faire quelques promenades aux environs du Breuil. Car Gabrielle, pressant de questions le petit d'Aultry, rouge d'embarras devant sa délicate beauté, à tel point qu'il parlait le nez baissé et sans oser lever les yeux, ne cessait de l'interroger sur

Dartigois.

— Est-il possible, — disait-elle — que Dartigois soit dans le pays et que je l'apprenne seulement aujourd'hui ? Je veux le voir et dès demain, sans faute. Dites-lui, monsieur, puisque vous semblez le connaître, qu'il peut venir au château de la Haute-Ganne : il n'y courra aucun danger, et je pourrai l'entendre me parler du défunt marquis, que j'ai aimé plus qu'homme sur terre. Je vous en prie, faites-moi ce plaisir et si vous, tout comme lui, aviez jamais besoin de mes services, je suis décidée à faire l'impossible pour vous obliger. Qu'il m'apporte surtout, s'il en détient quelque chose, ce qui a pu appartenir au marquis. Car de mon époux il ne me reste plus un souvenir matériel en ce monde, et je donnerais beaucoup pour acquérir une arme ou un vêtement qu'il ait portés. Dartigois a été son écuyer très fidèle, mon mari le

chérissait entre tous. Il se rappellera que jadis j'ai été pour lui douce et secourable. Transmettez-lui mon message, monsieur, et il viendra certainement.

Chaque fois que Gabrielle parlait du marquis, ses yeux laissaient échapper des larmes. Le « petit homme doré » sentit les siennes perler à contempler une dame si exquise. D'une voix altérée il promit de faire la commission. Puis il remonta à cheval et, le bonnet à la main, prit définitivement congé.

Mais Gabrielle le rappela :

— N'oubliez pas vous-même, monsieur d'Aultry, la marquise de Saint-Cendre, née de Vignes, ce qui, je pense, nous fait tant soit peu parents. Au château de la Haute-Ganne vous serez toujours le bienvenu auprès de nous comme de mon oncle, le comte de Lanelet.

Gaston salua si bas que son nez disparut parmi les crins argentés du barbe. Il s'éloigna,

et son cœur battait dans sa poitrine avec une précipitation singulière. Poussant son cheval vers M. Gillot dont la haute silhouette se dressait derrière une haie à plus de cent toises de là, il pensait :

— Qu'elle est belle et gracieuse ! Ses yeux semblent vous manger le cœur, si l'on peut dire. Mais elle a l'air si triste qu'on croirait voir une morte dont la beauté n'aurait point passé. Des autres femmes, qui étaient près d'elle, je n'ai, ce me semble, rien vu, tant elle les effaçait par sa splendeur. Si cette dame me demandait d'aller me faire tuer quelque part, je m'y rendrais tout de suite. Et ce serait chose douce de mourir pour elle, si ce n'était par ses mains.

Dans le carrosse qui roulait sur la route, Gabrielle murmurait :

— Est-il possible, grand Dieu, que de pareilles ressemblances puissent exister, et comment les yeux de mon cher mort

peuvent-ils se trouver enchâssés dans la mine d'un vivant ? Ô Louis-Alexandre vous aviez des yeux tels qu'on en a jamais vu ici bas, et les miens s'éteindront dans les pleurs, par douleur de ne plus pouvoir s'y mirer !...

Sourdement irritée, Gilonne battait impatiemment le tapis de son pied et M. de Croisigny se perdait dans ses réflexions, cependant que le ronflement de M. de la Bastoigne montait majestueux à intervalles inégaux. Sournoisement Diane de Follenbrais siffla dans une petite clef : le vieux comte se réveilla en sursaut. Mais Gaspard pensait à ce mort qui avait excité tant d'amour et qui, disparu, troublait encore cette créature froide et hautaine. Il admirait cette glace qui recouvrait un feu si ardent et il souriait, sachant ce que valait l'aliment de cette flamme. L'injustice des femmes ne l'exaspérait pas, comme d'autres parmi les sages, mais il en trouvait la nature rare et



troublante, pauvre dans ses moyens et petite. Il en admirait l'inconscience et l'ingénuité sans limites et il s'endormait dans sa rêverie sans oser regarder mademoiselle Rayon de Soleil qui commençait de prendre, à son avis, une place trop considérable dans sa pensée. Car il l'aimait, et il cherchait à se tromper sur son amour. Et, versant dans une compassion trop raisonnée pour le malheur de Gabrielle, il essayait de s'y distraire pour ne point se trouver seul en face du trouble formidable de son cœur.

Arrivé à cet âge de quarante ans où les hommes qui ont été peu aimés tombent dans un excès de faiblesse ou de dureté, il se voyait sans force devant quelque marque affectueuse ; et il estimait que Gilonne, dans la fraîcheur de son âme de jeune fille, ne pouvait manquer d'avoir pour lui, quelque jour, une aimable et douce parole et comme un semblant d'amitié.

La voix que Gaspard prenait le plus de plaisir à entendre s'éleva tout à coup :

— Que vous êtes bizarre, monsieur de Croisigny ! Au commencement de la promenade vous vouliez trop parler. Maintenant vous ne dites plus un mot. Je gagerais que la peur vous tient de l'ombre terrible de feu M. le marquis de Saint-Cendre ?

Il s'excusa doucement : il craignait d'importuner la marquise, il désirait que le souvenir de ce triste incident passât.

— Ce n'est point une raison pour nous faire une figure longue d'une aune reprit Gilonne.

Elle parlait avec une mauvaise intention, considérant Gaspard sans bonté et comme si elle l'eût vraiment cru capable de terreur. Et dans le fond elle ne lui pardonnait point sa constance, non plus que son courage, si calme qu'au su de tous on ne l'avait jamais vu en défaut, encore que le comte

Gaspard fût d'une complexion nerveuse et impressionnable au delà de tout dire.

Cependant Gilonne se mit à faire le procès des personnes mélancoliques ; elle demanda à M. de la Bastoigne, enfin éveillé, son avis sur les histoires de spectres. Le vieil homme commença d'en raconter une, et qui était à l'en croire, des plus singulières : « Une dame qui l'avait jadis follement aimé... »

Mais il fut interrompu par M<sup>me</sup> de Follenbrais. Elle s'écria que ces conversations étaient abominables, elle en rêverait toute la nuit. D'ailleurs, il y avait d'autres sujets. Et elle s'enquit de Dartigois :

— Cet homme, m'a-t-on dit, est nanti d'une femme charmante ?

M. de la Bastoigne n'y contredit point. Il avoua en savoir là-dessus autant et même plus que ce Dartigois lui-même. Et il ne fit aucun mystère de son bonheur requis autant par son mérite que par ses cadeaux.

Gilonne en profita pour déclarer que ces femmes de rien étaient toutes à vendre et qu'il était honteux pour une demoiselle établie de se livrer à un homme très vieux, dans un esprit de cupidité. Mais, comme M. de la Bastoigne allongeait son nez en deçà des limites que lui avait tracées la nature, elle ajouta avec grâce :

— Monsieur de la Bastoigne, ceci n'est pas pour vous ; car, s'il me fallait dire votre âge, je gagerais qu'il ne passe point quarante-deux ans. C'est un plaisir que se donnent les hommes graves de paraître plus vénérables qu'ils ne sont. À la vérité, vous paraissez contemporain de M. de Croisigny.

L'insolence de Gilonne ne dérida point Gabrielle. Levant ses grands yeux doux et lumineux sur le gentilhomme, elle parut lui demander pardon de la méchanceté de la jeune fille. Ce regard disait à Gaspard de Croisigny :

« Oublie, Gaspard, c'est une enfant, et son cœur sans artifices ne sait point distinguer le mal du bien. Ton cœur, à toi, est brûlé par un ulcère cruel, je le comprends parce que je sais, et que je compatis aux douleurs de ceux qui, comme moi, ne connaissent plus ici-bas que la souffrance. »

M. de Croisigny la remercia d'un mot, sans que son visage laissât paraître le moindre signe de tristesse et de colère :

— Ceci est pour M. de Lanelet qui me traite couramment de « petit garçon ». Merci M<sup>lle</sup> Gilonne, vous avez remis les choses à leur véritable place.

Mais Gilonne, rouge d'impatience, s'écria :

— Je ne sais point, monsieur de Croisigny, ce que vous voulez dire. Avec vous les choses les plus simples deviennent aussitôt compliquées. Et ce n'est pas la peine de vous faire des signes tous les deux,

Gabrielle et vous...

Puis, se mordant les lèvres et regrettant de s'être laissée aller dans un mouvement d'humeur, le premier depuis son séjour à la Haute-Ganne, elle reprit gentiment :

— Je suis une petite folle, et je vous demande pardon à tous.

Elle embrassa Gabrielle, prit la main de M. de Croisigny, et cria :

— Écoutons le récit de notre ami. M. de la Bastoigne est charmant, et j'approuve pleinement le choix de Catherine Dartigois.

— Voyons Gilonne ! — essaya timidement Gabrielle, — ce ne sont pas là des propos de jeune fille...

Mais, se rengorgeant comme un paon qui fait la roue, M. de la Bastoigne tira de sa braguette à aiguilletes d'or un drageoir et offrit des pastilles ambrées. Sur le couvercle, une femme nue, agenouillée le long d'une draperie pourpre, nouait les cordons de sa

sandale. Faisant admirer la finesse de l'émail, la vérité de la pose, la mollesse élégante de ce corps de nymphe, M. de la Bastoigne déclara que Catherine était venue tout exprès chez le peintre, installé au château de Vaucreuse, et qu'elle avait servi de modèle,

Impatienté, M. de Croisigny mordillait le bout de son index, sous le gant de peau d'élan. Mais Gabrielle, regardant le vieil homme avec une moue de dédain, dit, tout en examinant la boîte :

— C'est bien, monsieur de la Bastoigne ! Nous connaissons ce bijou, qui semble avoir été établi pour la confusion de plusieurs femmes, si ma mémoire me sert. Puisque vous aimez tant l'épouse de Dartigois, demandez-lui donc de vous raconter une histoire qui s'est passée du temps de feu le marquis mon mari. Dartigois a cloué à la porte de sa maison, avec une dague large comme votre main, un certain capitaine de

gens de pied qui se vantait, à tort cependant, de s'être diverti avec sa sœur Jacqueline, qui était de mes filles d'atour.

Un pâle sourire releva la moustache de M. de Croisigny, qui considérait fixement le plafond drapé du carrosse. Diane de Follenbrais, l'œil luisant, admirait de très près le drageoir que Gilonne surveillait de côté, tout en semblant perdue dans la contemplation du paysage.

On était arrivé à la Villotièrre. Le marchepied s'abaissa, et M. de la Bastoigne descendit, aidé par un laquais, avec des airs de tête pleins de fierté, tel le paon qui, si un insolent le menace, resserre ses pennes brillantes et gagne un prochain abri. Sans desserrer les dents, il se promena, hachant les tiges des trèfles avec sa canne, tandis que les dames entraient dans une petite maison. Puis, apercevant sous un arbre une fille en jupon rouge qui, sa quenouille sur la



hanche, semblait surveiller des moutons, il se dirigea vers elle, et sa majestueuse silhouette disparut derrière un palis. M. de Croisigny vérifiait les traits et les rênes ; il fit déboucler une têtière dont le montant de droite n'était point sur son plat, remonter une croupière.

Mais quand les trois femmes revinrent vers le carrosse, un homme dissimulé derrière un petit mur apparut tout à coup sous un porche rustique où des plantes grimpantes retombaient en berceau de verdure. Longuement il considéra les dames du château. Et, comme c'était un grand gaillard de haute et belle mine, jeune et d'air vigoureux sous ses simples habits de bourracan et de futaine, M<sup>me</sup> de Follenbrais l'examina avec une curiosité provocante. Le regard de Jean Leychanaud ne rencontra pas celui de la belle Diane ; attaché avec une attention singulière sur Gilonne, il témoignait d'une adoration imbécile, naïve, sans bornes, telle

celle des pèlerins qui voient, en Espagne, la Vierge et le sacré Pilier.

Diane, prenant Gilonne par le bras, l'obligea de se retourner.

— Vois, dit-elle, tu as frappé au cœur ce grand garçon qui en demeure pantois sous sa treille.

Mais ni l'une ni l'autre ne virent le grand garçon, qui s'était caché derrière son mur. Gilonne, haussant les épaules et traitant Diane de folle, la ramena aux premières maisons du village.

Elle avait dit-elle, oublié son mouchoir brodé chez la veuve d'Élie Peyrussaud. On ne l'y trouva point, mais, en regagnant le carrosse, Diane et Gilonne repassèrent devant la maison perdue dans les fleurs. Elles crurent voir briller des yeux entre les clématites et les chèvrefeuilles, et comme elles savaient maintenant pour l'avoir demandé à la Peyrusse, que l'habitant était un maître

maçon, nommé Jean Leychanaud, elles ne s'arrêtèrent point. Gilonne retrouva son mouchoir sur les coussins de la banquette, au moment où M. de la Bastoigne remontait dans la voiture. Il avait les genoux tachés de terre grise, une moustache aplatie et tombante ; des cheveux blonds demeuraient accrochés à sa chaîne de cou. Diane de Follenbrais, sans dire mot, lui passa un miroir ovale qu'elle tira de sa grande bourse à cul de vilain qu'elle portait pendue à sa ceinture.

M. de la Bastoigne, rougissant comme un écolier pris en faute, redressa sa toilette avec discrétion et adresse, puis il s'endormit pour ne se réveiller que devant le perron du château.

## V

Dans la vaste antichambre lambrissée de bois noir, découpé en hautes partitions symétriques où le soleil faisait luire les rinceaux nettement sculptés des bordures et les figures plus adoucies des bas-reliefs, on n'entendait qu'un bruit de pas. Traînants et lourds, ceux de M. de Lanelet résonnaient sourdement, tandis que M. de Croisigny, dont les longues bottes neuves craquaient, marchait d'une allure légère. Cinq fenêtres, profondément ébrasées dans l'épaisseur

des murs, laissaient entrer la lumière du côté de l'est. Et, disposées en face suivant un ordre régulier, les armures blanches ou noircies réfléchissaient les rayons ardents qui entraient à flots dans la pièce sans atteindre jusqu'au plafond, dont les poutres brunes striaient le champ décomposé, dans leurs intervalles, en petits caissons rechampis d'or. La salle mesurait plus de cinquante pieds sur une largeur de six toises, et, tout autour, des coffres de chêne chargés d'ornements à entrelacs se succédaient le long des parois. Ils contenaient les doublures, les pièces de renfort et de rechange pour les panoplies suspendues au-dessus de chacun d'eux. Les râteliers chargés d'épées alternaient, en face, avec les rangées d'armes d'hast dont les hampes disparaissaient en partie sous des rondaches, des broquels, des targes, des bras armés et des chapeaux de fer. La porte d'entrée était de chêne, comme les panneaux,

et les coffres, et les solives cirées du plancher ; mais, au fond, des tapisseries représentant le triomphe d'un empereur masquaient les baies communiquant avec les appartements du château. Accrochés aux corniches, les drapeaux et les enseignes pendaient par alignements parallèles, et parfois leur taffetas ondulait sous une bouffée de vent frais entrant par une croisée entr'ouverte.

Les trente harnois appendus aux lambris étaient ceux des Lanelet qui les avaient portés au service du Roy depuis plus de soixante années, et leurs tailles étaient différentes. Entre tous, ceux du comte Christophe-Horace, maître vivant de la Haute-Ganne, se faisaient remarquer par leur grandeur. Et, le dernier de la rangée, un corps d'écrevisse doré en plein, montrait, sur le renfort à l'épreuve de son plastron busqué, la trace de deux balles d'arquebuse espagnoles que M. de Lanelet avait reçues à la journée d'Arlon. Trois

autres dépressions, pareillement rondes, faisaient comme des trous sombres sur la ventaille de la salade, et c'étaient des coups de pistolet dont l'un avait été adressé à l'oncle de Gabrielle par le marquis de Saint-Cendre à la bataille de Saint-Denis. Trois épées, dont la lame était brisée à dix pouces de la garde, prouvaient la part qu'avait prise le vieux seigneur dans la dernière affaire où il eût donné de sa personne. Il se plaisait donc à les montrer à tous les visiteurs et aussi à leur expliquer comment il avait rompu la plus forte sur l'armet de monsieur son neveu par alliance, avec le regret de ne pas avoir mieux dirigé son coup.

Déambulant lentement, ses mains tenant derrière son dos un peu voûté une canne en bois du Brésil, M. de Lanelet écoutait, les sourcils froncés mais la mine distraite et bienveillante malgré l'importunité du discours, les paroles que M. de Croisigny

se décidait à prononcer après avoir gardé longtemps le silence.

— C'est comme cela, monsieur, — disait celui-ci d'une voix terne et voilée. — Je doute encore cependant, puisque je ne puis apporter d'arguments plus probants pour déterminer ma certitude. Contrairement à mon habitude je ne puis appuyer mon jugement et je n'ai point de preuves exactes. Mais verrais-je de mes yeux, par grand hasard, le cadavre de Saint-Cendre, je me demanderais encore si ce bonhomme mystérieux qui demeure chez M. Dartigois et porte le nom de Gillot n'est point le fameux marquis. Les circonstances singulières...

Mais M. de Lanelet l'interrompit, sans précautions. Autoritaire et despotique, le comte n'admettait pas facilement les opinions qui allaient contre sa façon de penser. Trouvant bon et utile que le marquis de Saint-Cendre eût été noyé près d'Abzac, il



ne pouvait accepter une assertion fâcheuse pour ses intérêts directs.

— Comment peux-tu me soutenir, Croisigny, contre toute la vérité comme toute apparence de raison, que cet animal soit encore vivant ? J'ai envoyé des émissaires jusqu'à Saint-Paixent, j'ai fait curer les mares d'Abzac de concert avec le seigneur dudit lieu, et l'on a retrouvé les corps de nos deux braves. Clérambon et Saint-Cendre ont pourri sous l'eau, la chose est en soi certaine, aussi certaine que le feu où l'on a brûlé leurs ossements d'hérétiques, dont la poudre a été jetée aux quatre vents du ciel. Et, s'il y a une chose qui nous convienne d'admirer dans cet événement, c'est la seule volonté de Dieu qui a donné comme pâture aux reptiles de la vase et aux insectes des marais la chair de deux drôles, dont les corbeaux pouvaient, à juste titre, réclamer la propriété.

Et, satisfait de sa plaisanterie, M. de

Lanelet rit avec aisance en prenant délicatement l'oreille de Croisigny. Celui-ci ne sourit point, mais demeura grave et rêveur, ce qui déplut au châtelain. Car le comte Christophe se considérait comme merveilleusement facétieux et plaisant, encore qu'il entendit demeurer dans la mesure digne d'un homme de sa qualité.

De taille riche et puissante, large des épaules et portant encore beau malgré ses soixante-huit ans sonnés, M. de Lanelet ne se croyait pas un vieillard. Et le modeste aveu d'amour qui avait échappé à sa pupille Gilonne une semaine avant ce jour, lorsqu'elle lui avait remis son tapis, n'était point pour diminuer son appréciation de lui-même. Depuis la soirée de sa fête, l'oncle Christophe, comme s'était toujours complu à l'appeler son neveu Saint-Cendre pour le mortifier, renchérisait sur l'habituelle élégance de sa toilette. La magnificence

de ses vêtements de velours déchiquetés en mille crevés par où s'épanchait la doublure de taffetas colombin, accusait par un contraste violent la simplicité de la mise de Gaspard. Vêtu de serge de Florence et de drap d'Usseau, celui-ci semblait chétif et mesquin auprès des amples chausses à bandes pourfilées, récamées, passementées, et du pourpoint de M. de Lanelet, doré comme une châsse.

Regardant les pointes de ses bottes de cuir noir, où la poussière ombrail les plis de la tige et chargeait les courroies tailladées et les éperons souillés d'une boue sanglante, Gaspard de Croisigny demeura muet et songeur, encore que sa figure fût tirillée par l'effort de M. de Lanelet.

« Il ne faut point, — se dit-il tout en gardant l'oreille entre son pouce et son index chargé de trois bagues, — que j'écrase absolument ce garçon sous ma supériorité.

Ce serait peu généreux de ma part envers un compagnon qui, pauvre et d'un esprit simple comme sans brillant, ne peut assurément pas le prendre avec moi sur le ton de l'égalité parfaite. J'ai besoin de lui, d'ailleurs, dans les présentes circonstances, en soi troublées et mauvaises. Encourageons-le de quelque manière. »

— Voyons, Gaspard, mon petit garçon, — émit-il avec condescendance, — ne sais-tu rien de plus intéressant que ces pauvres commérages sur feu le marquis de Saint-Cendre ?

Et lâchant Croisigny, M. de Lanelet se releva les moustaches d'un geste noble. Puis, avec une mâle et leste désinvolture, il s'arrêta devant un petit miroir pendu dans l'embrasure d'une fenêtre et contempla avec une satisfaction majestueuse son noble visage régulier et souriant, encadré d'une barbe vierge et d'une chevelure encore abon-

dante, soigneusement teintes et dressées l'une et l'autre, au point de faire de cette face auguste, d'où les rides avaient été chassées par grande application de cosmétique, le vivant emblème d'une vieillesse courageusement disputée à la main injurieuse du temps.

— Ne trouves-tu pas, — disait M. de Lanelet tout en se mirant, — que madame Diane de Follenbrais fait bien de me comparer à cette image de Moïse sculptée par le Florentin Buonarotti dans la pierre, ou le marbre, je ne sais plus au juste, et que tu as pu voir lors de ton voyage d'Italie.

Mais, sans répondre directement, Croisigny déclara, toujours morne :

— Ces commérages, monsieur de Lanelet, j'entends ceux dont vous me parliez tout à l'heure, valent la peine qu'on s'y arrête. Et, si bons que soient vos propos, je me vois obligé de prêter à ces rumeurs une particulière attention. Vous êtes convaincu que

les deux cadavres repêchés dans la mare des Fayolles, près d'Abzac, sont ceux du marquis de Saint-Cendre et de son ami le comte Odet de Clérambon. Je ne demande qu'à le croire. Certes je vous approuve de faire partager vos certitudes aux dames qui demeurent ici. Il est bon de rassurer ces femmes, entre lesquelles Gabrielle m'apparaît comme la plus justement alarmée. Mais pour moi qui n'ai point en ce moment, à respecter les mêmes précautions, et qui suis porté, par une naturelle mélancolie, comme vous dites...

— Je t'en prie, mon garçon fit paternellement le comte Christophe — ne t'offusque pas de mes paroles. Elles signifient seulement que tu es parfois bizarre et que les humeurs noires te travaillent souvent et plus qu'elles ne le font pour le commun des hommes.

Planté au milieu de la salle, Gaspard considéra, avec une expression singulière d'ironie

et de tristesse, le vieil homme qui continuait de se regarder dans la glace. Et il dit :

— Pour moi donc, encore qu'hypochondriaque je suis sûr que le marquis, votre neveu...

— Il ne l'est plus, et cela pour diverses causes, dont la première, comme la plus essentielle, est qu'il a rendu au diable son âme qui a dû quitter son sinistre corps sous la forme d'une ratepenade aquatique, sans doute, ou de quelque autre larve vouée aux vacations du sabbat. Mais si, par un miracle, ou mieux par un prodige monstrueux de l'enfer, ce malencontreux criminel se promène encore sur cette terre, il ne représente en rien mon illustre neveu. Car celui-ci a été jugé régulièrement, proclamé déchu de ses droits comme indigne, puis pendu en effigie ; de telle sorte qu'il a perdu non seulement l'existence propre à tous les gentilshommes vivants, mais encore le droit même d'y prétendre. Sa mort juridique,

pour avoir précédé de quelques années son trépas matériel, ne l'en a pas moins séparé, d'une façon définitive et complète, de la société des humains et de la famille de son oncle. C'est pourquoi...

— Sans doute..., essaya d'interrompre Croisigny.

Mais M. de Lanelet reprit en souriant avec art ; pour montrer ses dents non moins artificielles que celles de son ami, émule et féal, M. de la Bastoigne :

— C'est pourquoi, te dis-je, je prétendais, aussitôt que Saint-Cendre fut pendu en effigie à Angers, disposer de la main de Gabrielle comme cela était nécessaire. Mais, si bien que j'ai pu mener le procès, je me suis heurté à des scrupules religieux extraordinaires de la part de ma chère nièce, et aussi à la mauvaise volonté des tribunaux ecclésiastiques. Il nous faut attendre que le Saint-Père veuille bien statuer sur notre



demande en nullité de mariage. Et mes jours se passent à attendre un messenger de Rome, qui n'arrive jamais. Ah ! Gaspard, entre nous, dans cette affaire, tu m'as été d'un bien petit secours.

Impatienté, Croisigny se mordit les lèvres et étouffa une malédiction. Deux fois, sur l'injonction du vieillard, il était parti pour l'Italie, avait visité tous les prélats de Rome, fatigué l'ambassadeur du roi par ses prières, semé l'argent et prodigué l'intrigue. Haussant légèrement les épaules, il affecta de contempler une épée et s'absorba dans ses réflexions intimes.

— Tu as raison de regarder cette épée, Gaspard, — continuait l'imperturbable Lanelet ; — c'est celle que j'ai gagnée sur ce fendeur de Mauchrestien que j'ai pris à Rouen et qui m'a payé une rançon de dix mille livres. Et même son fils me doit encore quelques quartiers de cette somme en sa

qualité d'héritier. Tu devrais bien t'occuper de cette affaire. Mais il est probable que, de cet argent, je puis faire mon deuil, comme du reste. Car nous vivons en temps où les gens sont de petite foi et d'une particulière cupidité. On n'aurait jamais vu, sous le roi François, un Clérambon, par exemple...

— Oh ! pour celui-là, je vous arrête ! — clama Croisigny qui n'avait entendu que ce seul mot dans la tirade du comte. — Vous ne voudriez pas me faire croire, je pense, que M. de Clérambon ait été noyé dans la mare d'Abzac. On sait très bien que ce bon seigneur est rentré dans son château de la Roche-Thulon et qu'il a brûlé et pillé, à ne pas y laisser une planche, les logis de Maurangis et, par surcroît, le castel des Rindailles.

M. de Lanelet s'arrêta, vexé. Il n'aimait pas, par naturelle complexion, les arguments sans réplique. Et, entre tous ceux dont

abondait Croisigny, celui-là lui apparaissait disgracieux et fâcheux au possible, par son apparence de vérité sans conteste.

— Gaspard, — dit-il pour gagner du temps, — que ne m'as-tu point raconté cela plus tôt ?

La mauvaise foi et la simplicité du vieillard déridèrent Croisigny. Mais il avait une façon de rire toute intérieure qui échappait à chacun. Il reprit froidement, d'un ton neutre et indifférent :

— J'ai eu l'honneur, monsieur de Lanelet, de vous dire que les deux noyés ne sont pas les deux compagnons que vous pensez. Je vous le répète en termes clairs et précis. Saint-Cendre non plus que Clérambon n'ont péri aux Fayolles. Mais l'enquête que je mène depuis huit jours en chevauchant par tout le pays...

— Oui, mon garçon, — interrompit tristement M. de Lanelet avec un accent de

grandeur, — mets mes meilleurs chevaux sur le flanc, ils sont là pour ça, je suppose !...

— ... M'a prouvé de la manière la plus nette que les deux corps sont ceux de ménétriers de Darnac disparus, il y a environ deux mois. Les gens d'Abzac comme les manants des Fayolles sont sûrs de la chose aujourd'hui. Et ce qui ajoute au bien fondé des propos que je vous tenais tout à l'heure, c'est qu'une basse de viole a été retrouvée le long d'une haie, à un endroit peu éloigné du Breuil, et qu'on nomme le Repaire. L'instrument de musique a été reconnu par certains comme ayant appartenu à Pierre Estouble, un des musiciens noyés. Et j'ajoute, comme dernier argument, qu'un espion que j'entretiens au Dorat m'a déclaré, sans que je l'aie en rien préparé à cette confidence, que M. de Clérambon a fait son entrée à la Roche-Thulon avec une mandore. Or, pour ce qui est du tendre Odet, je puis avancer,

sans trop grande précipitation de jugement, qu'il n'a jamais été un donneur d'aubades et que sa mandore est celle de Jacques Maruche, le second des ménétriers.

Géné par l'évidence, M. de Lanelet demeura coi. Il s'assit sur un coffre et se lustra la barbe avec un petit peigne d'ivoire qu'il tira de sa ceinture, où atteignait le flot de poils teints en noir.

— Gaspard, mon garçon, cela n'est point croyable ! gémit-il enfin. Et pourquoi te plais-tu à m'éprouver par des figures évoquées et sorties des vapeurs de ton cerveau ? N'as-tu point, d'aventure, été hanté par quelques danseurs macabres, naturels sujets du Malin, et ne te laisses-tu pas aller à la rêverie ?

Et perplexe, encore plus ennuyé de voir Gaspard prendre l'avantage sur lui que de savoir Saint-Cendre vivant et habitant le Limousin, le seigneur de la Haute-Ganne

saisit son immense barbe à deux mains. Et, ainsi placé, il faisait l'effet d'un vieux Fleuve en proie à des chagrins plus grands que ceux qui, d'ordinaire, affligent le commun des mortels.

— Dans quelle position nous sommes-nous mis, alors, Gaspard, mon enfant ?, soupira le bonhomme. Comment as-tu pu me laisser annoncer si facilement à Gabrielle la mort de son mari ? Pour l'heure, tu me vois désespéré tant mes idées sont en désordre.

Un instant, M. de Lanelet demeura abattu, sans que Croisigny se crût obligé à dire que c'était lui-même, Lanelet, qui avait voulu prévenir Gabrielle du décès du marquis. Même, la nouvelle avait été portée avec si peu de ménagement que la marquise était tombée sans connaissance ; et pendant cinq heures, on avait craint pour sa vie. Mais, tout à coup, M. de Lanelet se redressa

ayant retrouvé son courage, et il déclara avec fermeté :

— Et quand cela serait, par la pire des fortunes, qu'avons-nous à craindre de ce Saint-Cendre, s'il est encore vivant ?

— Tout et rien, monsieur, cela dépend des circonstances.

Cette phrase ambiguë intimida Lanelet. Perplexe, il poursuivit d'un regard anxieux le mélancolique Gaspard, qui toujours déambulait dans la salle, semblant dénombrer les solives du plancher.

— Oui, tout et rien, répéta Gaspard. Tout, si les huguenots conservent définitivement l'avantage : car Saint-Cendre est homme à vous reprendre sa femme par la force si la fantaisie lui en vient.

A ces mots, dits d'un ton naturel, Lanelet n'y tint plus ; mais son rire ne gagna point Gaspard. Et tandis que l'autre criait en se tapant sur les cuisses avec de grands éclats de

voix joyeux qui lui mettaient des larmes dans les yeux :

— Ah! ah! Gaspard, mon garçon, que tu es un seyant conteur! Tu abondes en plaisanteries gracieuses, inattendues et rares. Prendre mon château! Dartigois et Saint-Cendre, prendre mon château qui a soutenu deux sièges et que j'ai encore fait fortifier lors des derniers troubles!... Non, par la Croix, tu es un curieux et admirable causeur!

— Gaspard continuait :

— Riez, riez, monsieur de Lanelet, et puissiez-vous ne pas pleurer sur le tard! Je connais ces deux hommes, et ils sont capables de mener à bien de plus difficiles entreprises.

— Mais, mon ami, — demanda Lanelet avec un accent de protection, — d'où te vient cette étrange concept qui te montre mon hérétique neveu sous les apparences



de M. Gillot, qui demeure aujourd'hui au Breuil ? As-tu entretenu avec lui quelque conversation qui puisse nous édifier sur ce point ?

— Permettez-moi donc de vous demander, — interrogea gravement Croisigny, — pourquoi vous avez défendu avec si nette insistance à Gabrielle de se rendre chez ce Dartigois pour en tirer des éclaircissements sur le marquis de Saint-Cendre ?

— C'est, — dit avec légèreté M. de Lanelet — que j'ai jugé inconvenante une visite de la marquise, ma nièce, chez ce mauvais compagnon qu'est le sieur Dartigois. Il a d'ailleurs sagement agi en ne venant point ici, car je l'aurais fait bâtonner, largement, sinon mieux.

— Et vous auriez eu tort.

— Gaspard, mon petit garçon, épargne-moi tes conseils.

M. de Croisigny se tut, par déférence, M.

le comte reprit :

— Tu ne comprends rien aux affaires un peu compliquées. Je vais te faire cependant une confidence : ce petit gentillâtre d'Aultry, que les dames appellent Gaston d'Or et aussi le petit homme doré, qui vient ici pour les beaux yeux de Gabrielle...

À ce moment, M. de Croisigny, qui regardait le fond de la pièce, crut voir s'agiter une des tapisseries qui masquaient les portes. Lentement, il se dirigea vers le panneau d'étoffe brodée. M. de Lanelet continuait :

— Eh bien ! mon ami, Gabrielle tire de lui tout ce qu'elle veut savoir, et puis elle me le répète. Mais, où te rends-tu donc, Gaspard ? je ne t'ai point donné congé. Viens t'asseoir près de moi et causons sérieusement, si cela t'est possible.

M. de Croisigny revint. D'ailleurs il croyait s'être trompé. Sans doute la tapisserie était agitée par le vent. Et, prenant place près du

comte il l'écouta patiemment.

M. de Lanelet développa ses observations. M. Gillot était un brave homme dont personne ne se souciait. À peine le connaissait-on à Bellac, où on avait adroitement interrogé la famille Gillot. On savait seulement qu'il était dûment apparenté aux vieux Gillot, des Chazeaux, et que de son nom de baptême il s'appelait Sidoine, ainsi qu'Honoré et Médard. Catherine avait tout dit sur ce point, car M. de la Bastoigne était un galant auquel les femmes ne pouvaient rien longtemps cacher.

Mais Croisigny ne fut pas de cet avis. Il estimait que Catherine était une fine mouche, la Bastoigne un fat, et Dartigois un dangereux coquin. Et pour faire court, il conclut que ce n'était point la Haute-Ganne qui espionnait le Breuil, mais bien les gens du Breuil qui employaient le petit d'Aultry et le simple M. de la Bastoigne, pour se tenir

au courant de tout. Enfin il déclara que Gillot et Saint-Cendre devaient être un seul et même homme.

Debout derrière le lourd arazzi dont un pli arrondi l'entourait, Gilonne écoutait attentive grâce à un trou qu'elle avait percé avec un poinçon. Irritée contre M. de Croisigny parce qu'il avait su pénétrer un secret qu'elle se croyait seule à avoir deviné, elle l'avait vu s'avancer vers la tapisserie avec un sentiment de haine. La perspicacité de Gaspard la gênait, et en ce moment elle se figura qu'il la voyait à travers l'étoffe. Quand M. de Lanelet appela Croisigny et l'obligea de s'asseoir, elle en fut reconnaissante envers son tuteur. Puis elle méprisa son épaisseur d'esprit. Mais elle se promit de le soutenir dans son opinion, encore qu'elle la connût fausse, pour paralyser Croisigny et lui retirer l'honneur d'avoir découvert le marquis de Saint-Cendre. Car Gilonne ne voulait laisser

à personne la gloire de débarrasser Gabrielle de son importun mari. Elle considérait le marquis comme son spécial et intime ennemi ; et, comme tel, elle le tenait dans la plus petite estime, en se réjouissant de la sottise outrecuidance de cet homme qui osait venir lui disputer son amie.

— Tout cela, continuait M. de Lanelet, n'est point grave ; et que Saint-Cendre soit à cette heure vivant ou mort, peu nous en chaut. Ce qui m'apparaît comme beaucoup plus dangereux, c'est la victoire des huguenots révoltés sur M. de Strozzi. Il paraît que le maréchal a été fait prisonnier par les bandes de M. l'Amiral. C'est là une belle besogne et qui, malheureusement, a été menée un peu trop près de nous. Après un semblable avantage, pour inespéré qu'il soit, l'insolence de ceux de la Religion se trouvera considérablement augmentée. Tous les mauvais drôles vont dresser les cornes. Il

faudra, Gaspard, t'occuper de savoir par quel pays ces beaux protestants vont prendre leur route. Je suis porté à croire qu'ils se dirigeront du côté du Dorat, de préférence à tout autre. Mais comme on ne saurait se montrer trop prudent par le temps qui court, je te serai obligé d'examiner attentivement les abords du château et de le mettre à l'abri contre tout coup de main possible, encore que je demeure convaincu que personne n'osera jamais m'y attaquer. Va, mon garçon, établis partout une sévère et exacte police comme tu l'as fait dans ta compagnie, alors que tu étais capitaine de gens de pied. Il est vraiment fâcheux que tu aies abandonné le métier des armes, où tu montrais les plus belles dispositions. Ton caractère rêveur t'a toujours fait laisser les choses vraiment bonnes et utiles pour des spéculations philosophiques où s'épaississent les fumées de ton cerveau. Au reste, bien que tu sois

encore un enfant, tu restes maître de ton bien, il est malheureusement petit, et tu peux considérer ma maison comme la tienne... Si tu as besoin de quelque chose, je suis à ton service.

Passant ses mains sur son front altier qui semblait s'incliner sous le poids de préoccupations trop lourdes, l'oncle Christophe se leva et dit avec majesté :

— Ah ! tu es bien heureux, Gaspard, car tu n'as jamais connu, au cours de ta vie sans nuages, les tristesses qui nous sont amenées par les femmes. Pour moi, j'ai eu tous les malheurs avec celles de ma famille. Depuis ma très chère femme qui m'a donné en mourant, sans précautions, il y aura bientôt quinze ans, le seul chagrin qu'elle m'ait jamais causé en sa vie, jusqu'à ma nièce Gabrielle, toutes, voire ma sœur Héliettes de Vignes, m'ont causé et me causent encore les plus cruels soucis. Aujourd'hui il me faut... Ah ! que tu es heureux,

Gaspard !

Tirant sa montre, le vieux châtelain s'écria, subitement alarmé :

— Voici midi déjà ! Croisigny, nous sommes bien en retard, et cela par ta faute, tant tu mets de temps à exposer les choses les plus simples. Il est midi et j'ai promis à Gilonne de lui faire voir tout ce qui a été tracé, sur son désir, dans mon nouveau jardin. Adieu, mon garçon.

Il s'éloignait, souriant et propitiatoire. Mais se ravisant, M. de Lanelet revint sur Gaspard qui, rêveur, regardait par une fenêtre les grands arbres du parc dont les feuilles bruissaient sous la brise, et lui poussant sa canne entre deux côtes, il murmura d'un air gaillard :

— Ah ! à propos ! Je veux te faire un plaisir et te traiter en confident. Apprends donc, et garde pour toi, que j'épouse Gilonne aux vendanges. La chose est faite, et je suis



heureux de te la dire, à toi, le premier.

Et tandis que Croisigny, les yeux comme voilés d'un brouillard, chancelait sans qu'une fibre de son visage pâle donnât un signe d'émotion, et s'appuyait au chambranle, M. de Lanelet quitta la pièce en fredonnant une ariette.

Un pas léger qui résonnait sur le plancher, avec un bruit sourd de jupes, fit retourner brusquement Gaspard, et il se trouva face à face avec mademoiselle de Bonisse, qui lui fit une révérence exagérée comme celle d'une poupée qui se plie.

— Bonjour, savant monsieur de Croisigny ! — dit-elle d'un ton cérémonieux et plein d'une affectation comique. — Avez-vous donc abandonné vos grimoires pour descendre parmi les humbles mortels ? Ne pourriez-vous m'apprendre, si ce n'est point témérité de rompre vos méditations utiles, où se cache mon auguste tuteur,

M. de Lanelet, que je cherche depuis deux heures dans les appartements du château. Je suis fatiguée de courir.

Et, se laissant tomber sur un coffre, écrasant sous son corps svelte sa lourde robe de velours couleur de rat à devanture de satin zinzolin, couverte de broderies de Grèce en argent disposée par bâtons rompus, mademoiselle Gilonne posa ses longs gants auprès d'elle. Son jeune sein bombait, frémissant, son capot dont la doublure de satin gaufré dépassait en passe-poils verts. Et sa tête frisée par étages, se coiffait d'un chapeau à larges bords plats dont la forme pointue comme un pain de sucre portait une enseigne à quatre rubis et un plumet d'aigrette blanche.

— Êtes-vous donc allée vous promener à cheval, ce matin, mademoiselle? — demanda Gaspard d'une voix qui voulait paraître ferme.

Mais il n'osait la regarder au visage, car les

yeux de Gilonne le troublaient au delà de ce qu'il entendait laisser paraître.

— Pas du tout, monsieur Gaspard. Vous savez bien que je ne m'en irais pas sans vous, tant votre prudence enchante M. de Lanelet, mon tuteur. Vous êtes de ceux, monsieur Gaspard, à qui le Sultan, sans doute, confierait ses femmes, sur leur bonne figure et réputation.

Croisigny ne releva pas l'offense. Depuis longtemps il ne s'irritait plus des insolences de Gilonne. Mais la jeune fille s'écria gentiment en marchant vers lui :

— Tenez, monsieur Gaspard, j'ai un cadeau à vous faire ! Voyez quelle belle rose j'ai cueillie à votre intention. Je vous la donne en signe d'estime et de bonne amitié,

Et tandis que l'autre, tremblant, et comme inerte, demeurait debout devant elle, mademoiselle de Bonisse attacha la fleur éclatante au pourpoint noir en appuyant ses

main sur la place du cœur qui battait pour elle, plus vite que l'ordinaire mesure.

— Penchez-vous donc, monsieur de Croisigny ! — dit-elle avec impatience. — Jamais je ne pourrai faire passer la tige de cette rose et je me pique avec ses épines.

Tendant aux lèvres de Gaspard son doigt fin et délié où perlait une goutte de sang vermeil, limpide comme l'eau d'un grenat, elle les caressa d'un geste furtif, puis elle s'enfuit en criant :

— Je cours vers le jardin neuf. C'est là que mon vénérable tuteur m'attend !

— Comment ne pas l'aimer ? — se disait Gaspard en la regardant disparaître. Son malheur est de dépendre de cet imbécile de Christophe, qui est puissamment riche. Et puis, que sais-je, sans doute veut-elle m'éprouver ? Je la croyais, tout à l'heure, cachée derrière la tapisserie de cette salle, et maintenant je ne sais plus que penser. J'en

connais trop long sur la fausseté des femmes pour me fier aujourd'hui à leurs grimaces et à leurs abandons simulés alors que l'intérêt seul les guide. Et cependant je l'aime tout de même, sans calcul comme sans espoir, jusqu'à en mourir quelque jour, à moins que je ne m'en aille me faire tuer, et ce serait le plus raisonnable.

Mais Gilonne, en courant toujours, sa robe de cheval relevée d'une main n'avait pas dépassé le perron de l'est qui donnait sur le jardin de broderie, qu'elle tomba sur M. de la Bastoigne. Deux laquais le suivaient, veillant sur ses pas, et il s'avancait d'une allure mesurée et digne. Tout son torse était comme bardé d'un corps de grossier maroquin brun, tandis que son chef se couvrait d'une sorte de casque plat fait de la même matière. Seuls ses bras et ses cuisses vêtus de velours couleur de roi, n'étaient pas armés de cuir, car il avait en outre de

hautes bottes fauves fenestrées, agrémentées de jarretières bleues, qu'il portait, disait-il, pour l'amour de Catherine Gillot.

— Eh quoi ! monsieur de la Bastoigne, — fit Gilonne en évitant adroitement son baiser — êtes-vous donc pour aller vous battre, que vous êtes ainsi cuirassé ?

— Ce ne sont pas là, ma mignonne, des harnois contre les attaques des hommes, mais bien des boucliers propres à repousser les assauts du ciel. Vous voyez là, un costume unique et admirable que j'ai fait établir en peau de crocodile, animal africain dont la dépouille est propre à préserver de la foudre. Comme les orages sont, cette année, plus fréquents que de coutume, j'ai commandé au mégissier Léonard Housseau de Poitiers, mon fournisseur préféré, un pourpoint et un chapeau faits de la peau d'un crocodile qui a été acheté tout exprès à la foire de Troyes en Champagne, et c'est une grande

rareté.

— Voici, monsieur de la Bastoigne, une invention vraiment admirable, et en tous points digne de vous. Vous devriez bien me donner un petit morceau de cette substance précieuse, car j'ai grand'peur du tonnerre.

— Qu'à cela ne tienne, charmante Iris, j'en possède encore une pièce dont on pourrait vous façonner un bonnet. Je vous l'enverrai quelque jour.

— Non, je la veux, tout de suite ! Et j'entends aller la chercher dès aujourd'hui.

Et se suspendant au bras du bonhomme ravi, Gilonne lui déclara qu'elle irait, dans l'après-midi, avec M<sup>me</sup> de Follenbrais, au château de Vaucreuse et qu'elle y prendrait la fameuse peau de crocodile.

— Eh bien, je vous accompagnerai, ou, pour mieux dire, je vous emmènerai, — s'écria joyeusement M. de la Bastoigne. — Nous chevaucherons ensemble et ce sera une

charmante journée.

— C'est convenu. Mais — ajouta Gilonne avec un petit air mystérieux — ne dites rien à mon tuteur. Après dîner, je demanderai à Diane de monter à cheval avec moi, une fois que vous serez pour partir. Et sous couleur de vous reconduire quelques pas, nous irons tous de conserve à Vaucreuse ; ainsi rapporterai-je le miraculeux crocodile. Allons rejoindre M. de Lanelet qui doit s'impatientser au jardin des roses.

— Je vous écoute pour vous obéir, ma toute belle ! — soupira tendrement M. de la Bastoigne.

Elle le devança, en courant. Et, tout en suivant Gilonne d'une allure cassée qui le faisait ressembler à un grand héron se hâtant parmi les plates-bandes, le vieillard se félicitait intérieurement :

« C'est affaire de jours, maintenant. Cette petite dédaigneuse me viendra cour-



tiser où et comme je voudrai. Ah ! combien un duc — d'Orléans, je crois, — avait jadis bien fait de broder, sur la manche de sa huque, ces paroles notables : « Orcyne, vous y viendrez. » Elles y viendront toutes, et c'est pourquoi je suis bien supérieur à la grande majorité des jeunes gens d'aujourd'hui, qui sont naturellement frustes, maladroits et grossiers, et aussi sans grands moyens d'argent. Or, les femmes ne prisent rien tant que la délicatesse et aussi la générosité. »

Et, à trois heures de l'après-midi, M. de la Bastoigne ne doutait plus de son bonheur assuré, par les plus sages prévisions et les plus adroits calculs.

Pour déjouer la jalouse surveillance de Lanelet, il était parti seul, en avant. Mais il n'avait point dépassé la ferme des Charmettes où son vieux cheval hennissait faiblement à l'appel lointain des cavales, que ses valets lui signalaient deux dames avançant d'une

allure rapide et qui semblaient bien celles du château de la Haute-Ganne. C'étaient Gilonne et Diane qui galopaient sur des haquenées grises, suivies par trois écuyers dont la manche droite, coupée d'azur et d'or, répétait les couleurs de la maison de Lanelet. Sur la selle de velours grenat, piquée en losanges, le corps souple et long de madame de Follenbrais semblait bercé au bras d'un génie des airs. Hardie et gracieuse, Gilonne menait sa bête comme un page et multipliait les pesades. Depuis qu'elle demeurait à la Haute-Ganne, la jeune fille n'avait cessé de s'exercer à monter à cheval, car elle savait que M. de Lanelet chérissait entre tous l'art de l'équitation. En peu de mois, elle s'était rendue capable de suivre partout son tuteur, et nulle ne sautait mieux qu'elle une haie de quatre pieds ou un fossé de trois toises. Et elle consacrait des heures à travailler ses montures avec les écuyers dresseurs, aux

cabrioles à la longe, aux manœuvres entre les piliers. Elle connaissait les caveçons dentés qui matent les étalons rétifs, les mors à branches jarretées, à la connétable, à pas d'âne cannelé, arqué ou brisé; et Gilonne avait inventé un nouveau modèle de selle. Quand Florian Farnetz, l'écuyer principal du comte de Lanelet, parlait de mademoiselle de Bonisse, il portait la main à son chapeau et les larmes lui venaient aux yeux.

— Oui, monsieur, — disait-il, — elle a su diriger au bout de cinq jours, l'unique et insidieux Poupart, une mauvaise bête entre toutes, dont on aurait point donné dix écus, tant il était de dangereux usage. Et cela sans feu de paille, pétard, ni perche au chat. On voit rarement de pareilles choses.

Poussant sa jument près du barbe de M. de la Bastoigne, Gilonne ne tarda point à donner de l'inquiétude au bonhomme, car elle faisait caracoler et piaffer sa Mélusine

comme à plaisir. Il la pria donc de passer un peu en avant, sous prétexte d'accident possible : le Destin, sur qui il était monté, était prompt à donner des coups de pied contre toute attente. Et, ralentissant son allure, laissa l'animal paisible se mettre au pas de la Mahaut, qui portait l'indolente Diane dont la taille ronde se balançait mollement sur le séant ferme et rond pris dans l'emboîture de la selle. Et le seigneur de la Thibauderie se mit abonder en propos licencieux. Regardant sans modestie le corsage de madame de Follenbrais, il montrait ses dents enchaînées d'or, tandis que la dame riait en soulevant sa gorge, comme une Dryade chatouillée doucement par un faune.

Sous la chaleur lourde du ciel orageux où les nuées sombres frangées d'or se coupaient de loin en loin par un éclair de feu, les valets sommeillaient en arrière. Un courtaud tomba et les hommes s'aidèrent entre eux.

Bientôt un intervalle de plus de cent toises sépara les gens des maîtres. Puis, à un tournant de la route, Gilonne disparut malgré les appels de M. de la Bastoigne, qui l'avertissait que c'était là le mauvais chemin par où l'on allait au Breuil. Occupé avec Diane, qui voulait savoir comment il en avait usé envers la signora Lucrezia Ceccaldi lors du grand sac de Rome, le vieux seigneur ne se pressa pas de rejoindre mademoiselle de Bonisse, tant il trouvait luisants les yeux de sa divine voisine.

Mais quand il atteignit au second coude que faisait le chemin où s'était lancée Gilonne, M. de la Bastoigne, resta béant d'étonnement. Sur le bord de la route, de l'autre côté d'une haie, la jeune fille, jetant des cris aigus, se débattait entre les bras d'un grand homme qui, la tenant couchée sur son bras gauche, la fouettait sous ses jupes relevées, de la façon la plus outrageante.

Gêné par sa peau de crocodile, M. de la Bastoigne se mit à appeler à l'aide, sans avancer, malgré les objurgations et les clameurs désespérées de Diane, qui hurlait comme un chien décousu. N'écoutant, selon toute apparence, que son courage, madame de Follenbrais poussa son cheval sur la haie, qu'elle ne put lui faire franchir. Et certains ont reproché, dans la suite, à cette dame de s'être simplement approchée pour mieux jouir d'un si rare spectacle. L'homme vêtu de peau grise continuait de fouetter Gilonne de sa main dégantée, et la jeune fille disparaissait dans une sorte de tourbillon blanc et bleu fait de la soie et de la cambrésine des jupons où s'agitaient ses jambes fines et grêles, chaussées de bas gris à bandes noires et de pantoufles de velours brun. Enfin l'homme remit l'enfant sur ses pieds et s'éloigna sans s'occuper d'elle davantage.

À ce moment, les gens de M. de Lanelet et ceux de M. de la Bastoigne arrivaient au galop, car ils avaient entendu le bruit des voix. Haussé sur ses étriers, Florian Farnetz tenait déjà son épée dégainée. Faisant sauter la haie à son grand roussin qui écrasa le massif d'aubépine sous son poids, l'écuyer se rua sur l'homme qui se préparait à se mettre en selle, car son cheval était près de celui de mademoiselle de Bonisse, attaché à un arbre au bout opposé de la pièce de terre. Mais un coup d'arquebuse, parti d'un sentier où quatre cavaliers se tenaient immobiles, renversa le roussin du vieux Florian, qui s'abattit dans l'herbe. Quand les valets parvinrent à le rejoindre après avoir forcé une barrière, l'homme était déjà loin, comme les compagnons qui lui étaient venus en aide.

Désespéré, Florian voulait se passer son arme à travers le corps. Mais Gilonne,

tremblante encore, le visage empourpré de colère et de honte lui donna l'ordre de la remettre en selle. Puis, échevelée sous son attifet déplacé, sans chapeau, la robe souillée de terre, sourde aux questions de M. de la Bastoigne comme aux douces paroles de Diane, muette et farouche, mademoiselle de Bonisse mit sa haquenée à une allure désordonnée, dans la direction de la Haute-Ganne. Sur ces traces s'élança le vieux Florian suivi par les deux laquais de M. de Lanelet. M. de la Bastoigne et Diane revinrent lentement sur leurs pas et se mirent à la suite sans espoir de les rejoindre. Et, un des gens de la Bastoigne dit alors à son maître qu'il était presque sûr, après réflexion, de reconnaître les cinq coquins :

— Celui qui a tiré de la route du Petit-Boisseau est certainement M. Dartigois, le maître du Breuil. Quant au grand escogriffe habillé de gris qui a voulu, sauf votre respect,



assassiner mademoiselle de Bonisse, c'est probablement ce soldat qu'on appelle Gillot et qui est le cousin de Catherine Gillot, de Bellac. Enfin, monsieur, pour tout dire, je jurerais ma part de paradis que les trois derniers ne sont autres que ces valets de M. Dartigois, dont les noms les plus habituels sont la Foi, l'Espérance et la Charité. Il sera facile de les punir.

— Voici une histoire singulière et en tous points inattendue et bizarre ! — déclara M. de la Bastoigne avec son habituelle dignité. — Et j'ai bien fait d'arriver, sans quoi Gilonne eût été mise à sac par ce malotru chez qui je ne sais ce que je dois admirer le plus de son audace ou de sa paillardise. Nous vivons dans des temps qui ne ressemblent en rien aux autres.

Mais Diane objecta que pour violer une femme le premier temps ne consistait pas nécessairement à la fouetter ; et elle demanda

à M. de la Bastoigne son avis particulier sur la question. Le seigneur de la Thibauderie ne retrouva pas l'habituelle abondance de ses propos. L'oreille basse, il s'en allait sous sa peau de crocodile en songeant que cette sottise allait sans doute l'exiler à tout jamais du Breuil où il ne pourrait plus faire de visites à Catherine, dont il avait trop tôt, peut-être escompté les faveurs. Et, laissant Diane le harceler de ses brocards insolents et sournois, le vieil homme rentra avec elle à la Haute-Ganne. À ce moment, Gilonne, trouvant son tuteur en contemplation, dans son cabinet devant un portrait peint sur ivoire où l'on voyait un autre Christophe avec des cheveux et une barbe couleur d'ébène, lui déclarait :

— Si vous m'aimez, vous ne me laisserez pas sans vengeance ! Je serai à vous, de mon cœur comme de ma chair, le jour où je verrai ici, couché sur une table, le corps du marquis

de Saint-Cendre. Car il vient de m'outrager de la façon la plus affreuse et je veux vivre, d'ici là, couverte d'un cilice et m'abreuver de mes larmes !

De telle sorte que l'oncle Christophe en laissa tomber le mince tableau qui se brisa en deux sur le plancher avec un petit bruit sec. Et, modestement dissimulé dans l'embrasure d'une porte, le peintre d'images ne sut s'il devait ramasser le travail qu'il venait justement d'apporter. Se levant pour prendre dans ses bras sa désespérée pupille, M. de Lanelet posa ses pieds sur les deux lamelles d'ivoire qui éclatèrent sans remède, et apercevant l'artiste confondu, il le chassa d'un geste de son bras, à défaut de canne.

## VI

Lorsqu'elle s'était vue séparée de M. de la Bastoigne par un intervalle de cent toises qu'il ne chercherait point à rattraper, suivant toute prévision raisonnable, Gilonne avait poussé sa haquenée dans la direction du Breuil. Sans s'être encore fixée dans une conception bien nette, elle cherchait à rencontrer M. Gillot pour l'interroger et l'obliger à lui dire son nom véritable. Car elle demeurerait convaincue que celui-là, pas plus que les autres, n'oserait résister au charme

souverain de sa personne. Aucun homme n'avait eu l'audace d'exprimer, en sa présence, une volonté qui fût contraire à la sienne.

« Si ce Gillot, se disait la jeune fille, n'est autre que le marquis de Saint-Cendre, je me fais forte de le percer à jour, car je suis trop fine pour que quelqu'un me puisse tromper. Il se laissera fatalement séduire dès la première parole que je jugerai bon de lui adresser. Cela viendra naturellement, et il me jurera, comme tous, obéissance et fidélité. Je verrai alors ce qu'il me conviendra de faire, soit que je lui enjoigne de quitter le pays, soit que je l'amène à me confier ses projets en ce qui touche Gabrielle. Je pourrai l'amuser par de douces paroles, et le diriger vers une soumission moyennant quoi je lui ferais obtenir son pardon de M. de Lanelet.

En le flattant par de telles promesses, je le promènerais et l'empêcherais d'entreprendre quoi que ce soit d'utile ; et ce serait là le plus

beau. Ce dernier parti m'apparaît à tous les égards comme le meilleur. Et j'aurais soin, dans le cas où le marquis entamerait des négociations, de ne point tenir Gabrielle au courant de cette histoire, car j'ai tout à redouter de la faiblesse sans limites de mon amie à l'endroit de son mari. Je sens qu'elle l'aime comme au premier jour et que ce Saint-Cendre reprendrait trop aisément son empire sur elle.

» Je devrai déployer toute mon adresse — et je n'en manque pas, Dieu merci ! — pour obliger le marquis à s'éloigner : et pour cela, rien ne vaudra l'offre d'une grosse somme d'argent que son état de pénurie le portera à accepter sur l'heure même. Après quoi, une fois que j'aurai fait payer M. de Lanelet, le marquis de Saint-Cendre ira se faire pendre ailleurs. Et, comme dernière ressource, il sera toujours temps de lui faire comprendre qu'il ne dépend que de moi qu'on l'arrête dès le

lendemain. Un homme qui vient de passer par des dangers encore si récents n'hésitera pas à acheter sa tranquillité.

» Il faut avoir des lunes dans la cervelle, comme M. de Croisigny, pour s'imaginer que Saint-Cendre, sans autres moyens que l'amitié de Dartigois, puisse entreprendre de s'emparer de la Haute-Ganne avec ses tours et ses donjons. Ce que je redoute, c'est quelque intrigue du côté de Gabrielle. Si le marquis arrivait à lui faire parvenir une lettre, cela pourrait tout remettre en question. Mais sans doute cet aventurier est-il trop simple pour essayer d'un pareil moyen. Et je suis très heureuse que M. de Lanelet n'ait point voulu que l'on entrât en rapports avec Dartigois. J'ai eu quelque peine à décider mon Christophe à prendre cette décision, et j'ai vu le moment où Gabrielle demanderait à ce Dartigois un rendez-vous clandestin. Par fortune, je veillais, et j'ai été

en tout sa confidente. Tant que je serai à la Haute-Ganne, Gabrielle ne recevra point de nouvelles du Breuil, ou bien je ne serai pas comtesse de Lanelet. Enfin, si je me trouve tout simplement en présence d'un véritable Gillot, et en cela je ne saurais m'abuser, l'affaire tombe d'elle-même, et Gabrielle recouvrera du coup, sur un témoignage si précis, son repos comme sa liberté. »

Et, sans vouloir s'arrêter sur d'autres points qui pouvaient contrarier ses projets, Gilonne alla de l'avant, décidée même à se présenter à la porte du Breuil et à demander ce M. Gillot, qui causait tant d'alarmes dans le pays de Richemont.

Mais, comme elle passait dans le chemin creusé entre le coteau du Châtaignier et le haut pays de Villart et qu'elle se demandait si elle devait continuer de marcher tout droit devant elle, elle se trouva tout à coup en face d'un groupe de cavaliers qui s'avançaient



au grand trot. En tête, M. Gillot lui-même chevauchait un roussin poil de loup et M. Dartigois se tenait, botte à botte avec lui, sur un cheval rouan. Derrière les deux hommes à quelques toises, venaient les trois fidèles écuyers du maître du Breuil, Jean Nantiat dit l'Espérance, François Voullaud dit la Foi, et Louis Nogeaud dit la Charité.

Devant la jolie figure de femme élégante qui maniait sa fine haquenée dans la plus pure des allures observées en Italie, Saint-Cendre s'arrêta en laissant échapper un murmure d'admiration flatteuse.

Mettant sa jument en travers de la route, mademoiselle de Bonisse toisa les deux hommes qui hésitaient, puis elle déclara :

— Monsieur Gillot, voudriez-vous faire quelques pas avec moi ? Je viens vous communiquer des choses d'importance.

Dartigois et le marquis s'étaient à l'instant découverts ; mais, derrière eux, les

Trois Vertus Théologiques gardaient, dans leur immobilité, la plus mauvaise des figures, avec le bonnet enfoncé sur les yeux.

Réprimant un sourire dont l'insolence perçait sous son masque habituel de lourde indifférence, Dartigois dit simplement :

— Je vous laisse, mon cousin, avec mademoiselle de Bonisse. Je prends la petite sente qui longe les trois pâtureaux, vous m'y retrouvez quand vous aurez fini.

Et, tournant bride par une pirouette nette qu'il fit exécuter sur place à sa forte monture, Dartigois s'éloigna suivi de ses trois valets qui firent une pareille manœuvre et montrèrent les fourreaux de cuir accrochés aux panneaux des selles et renfermant des arquebuses de petite longueur. Et tous étaient armés d'épées et de dagues, de telle sorte qu'ils ressemblaient, sous leurs vêtements de peau tailladés, beaucoup plus à un parti d'arquebusiers à cheval qu'à des

campagnards en train de cheminer par les champs.

Plaçant son cheval à gauche de la haque-née de Gilonne, Saint-Cendre dit tranquille-ment, comme il remettait son chapeau gris :

— Qu'y a-t-il pour votre service, ma belle demoiselle ?

— Il y a, monsieur, que vous êtes le marquis de Saint-Cendre. Je suis mademoi-selle Gilonne de Bonisse, pupille de M. de Lanelet, et je viens vous parler de la part de votre femme, madame Gabrielle de Vignes.

D'un air placide, le marquis répondit, tout en regardant Gilonne avec une ironie qu'elle ne remarqua point sur le coup :

— Je suis très honoré de ressembler assez à ce fameux personnage pour vous donner une pareille illusion, ma petite demoiselle. Mais, ne vous en déplaie, je suis tout bonnement Médard Gillot, des Chazeaux, et, comme tel, entièrement à vos ordres.

— La façon dont vous portez la tête et votre manière de monter à cheval sont là, monsieur, pour me prouver le contraire.

— Je vous assure, ma chère demoiselle, que vous vous trompez, et M. d'Aultry a dû vous dire que je n'ai jamais servi le roi qu'à pied. Ce maudit roussin le sait mieux que personne : tenez le voilà encore qui...

Et poussant surnoisement son cheval contre la haquenée, M. de Saint-Cendre lui fit faire un tel pont-levis que, si Gilonne n'eût point évité en maintenant sa bête en arrière, elle eût été renversée. Un moment, elle avait vu les fers luire à hauteur de sa tête. Pâle et nerveuse, elle ramena sa jument effarée. À cette plaisanterie féroce elle avait reconnu, mieux qu'à tout autre signe, le terrible marquis de Saint-Cendre.

— Si vous m'écrasez, monsieur, — dit-elle en réprimant le tremblement que trahissait sa voix, — je ne pourrai vous faire

la commission dont m'a chargée Gabrielle... qui vous aime tant !

Gilonne acheva sa phrase, comme si elle y mettait quelque chose d'elle-même, avec un long regard luisant qui caressa le marquis. Tout en s'excusant sans hâte, il l'examina avec plus d'attention. Il admira sa grâce ténue ; sa beauté diaphane et subtile. Un instant il la trouva charmante dans sa fierté ingénue. Il la désira presque. En tout cas, il s'en amusait singulièrement.

— Voulez-vous me donner le pied, que je descende ? continuait Gilonne. Nous pourrons parler plus facilement que parmi les cabrioles de ces chevaux.

— C'est à votre choix, mademoiselle répondit le marquis. Mais je vous dis encore que je ne suis pas qui vous croyez. Un proverbe, que j'ai rapporté des lointains pays où j'ai jadis voyagé comme soldat, nous apprend qu'il ne faut point contrarier les

femmes non plus que les enfants, car c'est toujours sans utilité ni bénéfice. Vous êtes à la fois l'un et l'autre, je n'irai point contre votre volonté.

Déjà mortifiée par cette hautaine indifférence, Gilonne laissa filtrer entre ses longs cils crochus la flamme de ses grands yeux irrités, et le marquis s'en aperçut, ce qui lui causa de la joie. Car il trouvait autant de plaisir à faire palpiter la chair d'une femme sous la colère que sous les caresses. Gilonne, troublée, se demandait si elle devait poursuivre l'entretien. Son courage commençait à l'abandonner devant cet homme singulier dont la mine était bien celle du « vieux tigre » dont avait parlé Lignerolles. Saint-Cendre la charmait et la terrifiait ; jamais elle n'avait entendu homme osant lui parler ainsi.

Légère comme un oiseau délivré de ses liens, elle s'élança à terre, dégageant son

pied posé sur les deux mains jointes du marquis. Et, hachant de sa houssine les hautes herbes qui émergeaient d'un fossé, elle lui demanda :

— Voulez-vous que nous entrions dans ce pré ? Nous y serons tranquilles pour notre conversation. Et si, par hasard, mon tuteur et ses gens qui sont nombreux arrivaient, vous auriez le temps de partir avant que l'on ait franchi les clôtures. Car, avant tout, monsieur, je veux que vous croyiez à ma loyauté. Et je ne suis pas de celles qui attireraient même un ennemi, dans un guet-apens.

Mêlant ainsi la vérité au mensonge, Gilonne donnait à entendre au marquis que, dans le voisinage, il y avait des gens armés qui guettaient.

Saint-Cendre, d'un air indifférent, répondit sans autre geste que celui de mettre son épée tout engainée, dégagée des

pendants, sous son bras gauche.

— Je ne crains personne. D'ailleurs, Dartigois est de l'autre côté de cette pièce, avec son monde et des arquebuses. S'il y a bataille, vous vous abriterez derrière ces gros arbres où je vais attacher les chevaux, près des noisetiers. Veuillez passer, mademoiselle, et puis je refermerai cette barrière.

Quand ils furent au milieu du champ, tout enclos par des haies vives et épaisses d'aubépine et de houx, mademoiselle de Bonisse dit brusquement : — Pourquoi, monsieur, voulez-vous faire mourir Gabrielle de chagrin ?

Saint-Cendre regarda Gilonne et haussa les épaules. Depuis qu'elle était à pied, il la trouvait et trop petite et trop frêle. Amateur passionné des chairs blondes et riches, il restait sans appétit devant cette fillette qui lui faisait l'effet d'une poupée habillée avec art. Il répondit distraitemment,



comme s'il s'attendait à ne rien apprendre de particulièrement important :

— Est-ce bien cela, mademoiselle, que ma femme vous a chargée de me rapporter fidèlement ?

— Oui, monsieur. Et...

Mais Gilonne balbutiait. Elle se sentait moins sûr d'elle-même, et son plan devenait confus. Elle parla d'amour, de tendres sentiments, de devoirs.

Impatienté, le marquis lui coupa la parole :

— En somme, que Gabrielle désire-t-elle de moi ?

— Prendre vos volontés et faire suivant vos ordres, — répliqua Gilonne, doucement à tout hasard.

— Comment se fait-il alors, — demanda Saint-Cendre sans manifester d'étonnement, — qu'elle n'ait point vu Dartigois ? Nous avions chargé Gaston d'Aultry de la pressen-

tir à ce sujet. Mais avec ces petits jeunes gens on ne sait jamais que croire !

— C'est M. de Lanelet qui s'est opposé à cette entrevue — riposta Gilonne.

Elle ne se souciait pas de dire que, depuis quinze jours, tout son art avait consisté à empêcher Gabrielle de se trouver seule avec le petit Gaston. Elle continua :

— Mais, ici, je suis l'envoyée de Gabrielle. Parlez-moi donc comme vous le feriez à elle-même ; songez, monsieur, à l'ardente affection que votre femme n'a cessé de ressentir pour vous.

Saint-Cendre sourit vaguement, et il répondit sans amertume :

— Elle a eu sa façon de me la prouver. Mais, si elle m'aimait tant, pourquoi m'a-t-elle abandonné, alors que le premier de ses devoirs était de me donner un fils ?

Cette objection étonna Gilonne ; elle ne l'avait pas prévue.

— Mais, essaya-t-elle mollement, puisque vous étiez proscrit...

— M. l'amiral aussi a été proscrit ! Sa femme ne l'a point abandonné. Mais Gabrielle a fait mieux : elle s'est ouvertement ligüée avec mes ennemis.

— Elle avait tant souffert ! Il faut considérer les causes...

— Je suis seul juge, mon enfant, — intima Saint-Cendre à la défaillante Gilonne, — des droits que je prétends exercer dans ma famille. Maître et baron de mon épouse, je n'ai point à recevoir sa censure.

Et considérant Gilonne, dont le dépit allumait les yeux, il déclara avec une gravité forcée, et mitigée par une violente envie de rire :

— Et, puisque vous daignez porter une réponse à ma très fidèle épouse, vous voudrez bien lui redire textuellement mes paroles : Je suis tout prêt à pardonner à Gabrielle sa trahison, si elle me vient retrouver, et

je m'engage à ne point la punir. Et même, si ma personne ne lui plaît point, je lui permettrai de se retirer dans un couvent, mais seulement le jour où elle m'aura donné un fils qui perpétuera mon nom. Ce point est important, et la pauvre Gabrielle ne s'y est jamais arrêtée. En substance, je ne me suis pas marié pour une autre cause. Quant à sa religion, je ne prétends pas lui faire violence, et je lui permettrai l'exercice de son culte. Encore qu'il soit entaché d'erreur, cela me demeure complètement indifférent. Mais, aujourd'hui que l'Église réformée vient de remporter des avantages signalés, les condamnations ridicules ou injustes que j'ai encourues ne vont pas tarder à tomber d'elles-mêmes ; et je rentrerai, à la prochaine paix, dans tous mes biens et dignités.

Gilonne le sourcil froncé, écoutait en se mordant les lèvres. La colère s'amassait dans son cœur. Révoltée par la dureté et l'audace

qu'elle trouvait dans le discours du marquis, elle s'écria :

— Mais, monsieur, tout cela est faux ! Et vous serez toujours proscrit comme devant. Pouvez-vous ignorer que la nullité du mariage de Gabrielle sera établie sous peu par le Saint-Père des fidèles ? C'est une affaire de jours !

— Nous ruinons en ce moment l'autorité du pape de telle manière que ses arrêts n'ont plus une grande autorité. Vienne la paix, et ses décisions seront considérées comme nulles. En toutes choses, d'ailleurs, la femme doit suivre la volonté de son époux. C'est à Gabrielle de me demander s'il me convient de lui rendre sa liberté. Si, par hasard, entourée de mauvais conseils, elle est assez imprudente pour se prévaloir d'une décision venue de Rome, je serai le maître de la déferer, comme rebelle, à nos consistoires, et elle encourra une condamnation certaine.

— Vous parlez, en vérité, monsieur, — clama Gilonne persiflante, — comme si vous étiez le maître !

— Je le suis, mon enfant, en droit, si j'ose dire. Et, plus tôt que vous ne le croyez, je le serai de fait.

— Ne vous bercez pas avec d'aussi dangereuses illusions, marquis de Saint-Cendre, et n'oubliez pas qu'une effigie à votre ressemblance est encore suspendue aux gibets royaux en attendant votre corps ! Comment pouvez-vous ainsi nous braver lorsque, installé sur les terres de M. de Lanelet, vous devez craindre à toute heure qu'il ne lui plaise d'exercer ses justices ?

— Ma petite amie, — fit Saint-Cendre, conciliant, — vous parlez avec légèreté et avec trop d'abondance. Vous qui me semblez tant au courant des coutumes des seigneuries, oubliez-vous que vous êtes sur le bien de M. Dartigois qui le tient en franc

fief, encore que la Bastoigne et mon oncle Lanelet, le considèrent comme leur commun tenancier ? Mon ami Dartigois est maître ici autant que l'oncle Christophe dans son pays de Richemont. Dans tous les cas, je dois vous prier de garder plus de mesure dans vos discours, et, si vous voulez me faire quelque plaisir, cessez de me parler de ce vieillard imbécile qui est votre tuteur en attendant qu'il vous déniaise en qualité d'époux.

— M. de Lanelet — répondit vivement Gilonne rouge de dépit — est un trop grand gentilhomme pour se soucier de vos injures, monsieur de Saint-Cendre !

Et, comme le marquis la regardait d'un air gouailleur et enjoué, tant cette petite fille en fureur l'amusait, elle s'écria, indignée :

— Ah ! vous êtes bien le mauvais homme dont chacun parle ! Et vous n'avez pas de cœur !

— J'ai toujours été calomnié, — fit

Saint-Cendre, d'un ton magnanime. — Mais je pardonne à mes ennemis, car ce sont de pauvres gens, sans en excepter le Roy lui-même. Monsieur Ramus, dont vous n'êtes certainement point sans avoir entendu parler, ma chère enfant, dit couramment qu'il ne faut attacher aucune importance au témoignage des sots. Je suis fâché, en mon particulier, de vous voir entrer, encore que dénuée de preuves convaincantes, dans une indignation si fâcheuse. Votre joli visage ne se prête qu'avec peine aux expressions tragiques. L'air grave ne vous convient point, croyez-en un ami sincère. Votre divin profil, plus semblable à celui de Vénus qu'à tout autre, est en ce moment disgracieux, tant vos traits contractés s'efforcent de me rappeler le masque de la Gorgone Méduse qui pétrifiait les hommes assez malencontreux pour affronter son regard. Votre beauté claire et tendre...



— Trêve de vos compliments, monsieur, — s'écria Gilonne avec ce qu'elle put trouver de dédain et de hauteur. — Je ne suis pas venue ici pour les subir, mais bien pour vous proposer une transaction. Celle-là, j'espère, aura quelque chance de vous plaire : en deux mots, combien voulez-vous pour vous en aller ?

— Comment dites-vous cela, belle enfant ? — interrogea Saint-Cendre, d'un ton doucement protecteur.

Mais Gilonne ne comprit pas. Frémissant de haine, elle ne daigna pas se contenir ; elle laissa parler son cœur, cracha son mépris.

— Oui, on vous demande quel sacrifice dernier vous exigez de votre malheureuse femme pour vous éloigner à tout jamais ! on ne regardera pas à la somme, mais, pour Dieu, quittez le pays !

— Il n'y a donc jamais eu personne, ma petite amie, pour vous donner le fouet ? —

demanda Saint-Cendre avec une voix claire et sur un ton de particulier intérêt.

— Une pareille insolence ne me surprend pas de votre part ! — dit Gilonne en toisant le marquis.

— On ne vous à jamais fouettée, c'est un tort ! appuya-t-il. — Ce sera donc moi qui vous rendrai ce service.

Et laissant tomber son épée, il s'avança sur la jeune fille. Éperdue, livide de rage, elle leva sa houssine pour lui sabrer la figure. Mais la tige de baleine sifflante s'arrêta au milieu de sa course. Étendant l'avant-bras gauche par un geste habituel aux tireurs d'épée, le marquis para en arrachant la longue cravache qu'il jeta à terre. Puis, saisissant Gilonne qui, terrifiée, pleurait d'angoisse, il l'enleva lestement et, la tenant sur la saignée ployée, il leva ses jupes de la main droite et la fouetta sur son caleçon de soie, qu'il n'eut point souci d'arracher.

Ainsi prise, mademoiselle de Bonisse ramait dans l'air comme un cheval transporté à bord d'une galère se débat au bout du palan qui l'entraîne. Et elle se mit alors à pousser des cris perçants et furieux qui s'entendaient à une demi-lieue de pays, telles les plaintes d'une femme en mal d'enfant. Ils attirèrent Dartigois et ses écuyers, de même que M. de la Bastoigne et ses gens.

Quand elle se retrouva sur ses pieds, Gilonne chancela, comme ivre. Secouée par des sanglots, elle ne retrouvait point sa voix, que coupait des hoquets, et de longs spasmes convulsifs agitaient son corps. Sous elle le champ paraissait tourner; les arbres dansaient. Un moment, elle se désira morte, pour échapper aux regards de ceux qui venaient. Une fois remise à cheval, elle s'enfuit sans proférer un mot. Pendant tout le trajet, elle sut retenir ses larmes. L'air vif qui cinglait son visage ramena le calme dans

ses esprits troublés. Et, pour jouir de cette fraîcheur où se baignait le rouge de sa face, elle pressait l'allure furieuse de sa haquenée, qui jamais n'avait mené un pareil train.

Mais, quand elle fut dans le cabinet de M. de Lanelet, tout courage abandonna Gilonne. À grand'peine put-elle prononcer ses objurgations de vengeance. Bouleversée, pâmée comme si elle se sentait encore aux mains du marquis de Saint-Cendre, elle se laissa tomber dans les bras du vieillard, où elle s'évanouit. Elle attendit seulement, pour s'abandonner en toute sûreté à son trouble, que le peintre eût quitté la chambre.

## VII

Gabrielle arrivait alors, sur l'annonce d'une tentative de violence commise sur mademoiselle Gilonne par les gens du Breuil, croyait-on ; et certains incriminaient Dartigois. Cette nouvelle était venue à la marquise pendant qu'elle se promenait dans le parc avec Gaston d'Aultry, qui, sans profiter du premier entretien dont il eût pu jouir jusque-là seul à seul avec elle pour lui déclarer son amour, gardait une contenance timide et sentait les mots mourir sur ses

lèvres. Elle l'interrogeait sur Dartigois, sur ce qu'il avait pu apprendre touchant le défunt marquis, sur M. Gillot. Le « petit homme doré » répondait en balbutiant, osant à peine regarder cette belle femme dont les grands yeux battus luisaient si doux sous les larmes. Il se demandait par quel miracle il pourrait jamais les baiser, et il souhaitait de tomber moribond sur le banc où il se tenait assis près d'elle ; sans doute, alors, le visage de madame Gabrielle se pencherait-il jusqu'à effleurer le sien. De ce corps souple, moulé dans l'étoffe noire, il ne voulait rien se figurer, tant il craignait de mêler une profanation à son désir. Et il trouvait odieux, à cette heure, les conseils que M. Gillot lui prodiguait au sujet des dames : — « Mon Jeune ami, lorsqu'on en peut saisir l'occasion, il ne faut jamais hésiter à mettre, nue, voire de force, la femme qu'on désire, car rien ne fait mieux perdre le respect qu'on ressent à la courtoiser

habillée. »

Ces paroles apparaissaient à Gaston basses, grossières et immondes ; et il considérait ces voiles de veuve et ces longues jupes drapées comme des choses bénites où la main ne devait s'égarer non plus que sur une hostie consacrée.

Il s'essayait à former une phrase, mortifié de l'entendre sortir si banale et si plate :

— On ne saurait, madame vous voir sans vous aimer avec grand respect, et si M. Dartigois...

À ce moment, une chambrière effarée accourut qui dit à la marquise, parmi les halètements de sa gorge blanche luisant dans l'échancrure de sa guimpe :

— Que madame veuille bien venir ! mademoiselle Gilonne est évanouie, et on a voulu l'assassiner au Breuil !...

Sans s'occuper plus longtemps du modeste soupirant qui, par déférence, ne se crut

pas autorisé à la suivre, Gabrielle s'empressa. À grand'peine Marie Peyrusse put-elle garder entre ses doigts la traîne de la longue robe à deux queues. Et, quand la marquise entra dans le cabinet, M. de Lanelet s'élança si vivement pour fermer la porte derrière elle, que trois lés d'étoffe restèrent pris dans l'huis : Gabrielle tomba sur les genoux, à demi renversée en arrière.

Mais l'oncle Christophe, sans plus se soucier d'elle, s'écriait en se précipitant vers Gilonne qui gisait immobile, couchée sur une chaise à trois places, un coussin placé sous la tête :

— Vois ! ton bandit de mari vient de me la tuer !

Gabrielle, qui se relevait, s'affaissa comme frappée d'un coup de masse. Ses mains battirent l'espace, et, comme elles ne trouvèrent rien à saisir, la marquise roula sur le plancher. Ne sachant vers laquelle



des deux courir, le comte de Lanelet se décida pour Gilonne. Il lui frappa dans les paumes, l'embrassa sur tout le visage. Et il la suppliait :

— Gilonne, mon amour, mon petit cœur gauche, mon sang, ma vie, reviens à toi ! C'est moi, ton mari, ton Christophe qui t'appelle ! Mon Rayon de Soleil, réponds-moi !

Gilonne, qui avait entendu tomber Gabrielle, ouvrit un œil avec prudence, et se crut obligée à pousser un petit gémissement, en posant sa droite chargée de bagues sur la place où battait son cœur.

— Quoi ! — clama l'oncle Christophe encore plus alarmé — Serais-tu blessée ? Parle !

Faiblement Gilonne murmura quelques mots que Lanelet, sans les entendre, reçut dans un baiser. Passant ses bras autour du cou de son tuteur, dont elle froissa irrémédiablement la fraise, elle se redressa, en se tenant collée contre le pourpoint busqué. Et,

à ce moment, elle eut la pleine conscience de l'empire qu'elle exerçait sur le vieillard, tant elle le sentait trembler.

— Où suis-je ? — murmurait Gilonne suspendue à l'oncle Christophe. — Mais c'est Gabrielle qui est là, par terre ! Au nom du ciel, mon Christophe, occupez-vous d'elle ! Que lui est-il arrivé ?

Et, se levant avec une parfaite aisance, Gilonne se dirigea vers Gabrielle, étendue, qui faisait une grande tache noire sur le plancher quadrillé. Mais la marquise de Saint-Cendre, dont l'évanouissement n'avait rien de simulé, fut longtemps pour sortir de sa syncope. Il fallut qu'on apportât de l'eau d'ange, qu'on défit son corsage, et elle n'avait pas encore complètement repris ses sens lorsqu'on la porta dans son lit. Gilonne ne voulut point la quitter avant que le mire du château, M. Héliou Pélissier, eût déclaré qu'il en répondait sur sa science. Elle retourna

alors vers M. de Lanelet qui, la prenant sur ses genoux, voulut tout connaître de son histoire. Il lui promit des vengeance sans mesure et fit appeler Gaspard de Croisigny pour l'en constituer ministre. Demain, sans faute, on enverrait des sergents arrêter le marquis au Breuil, et on le livrerait au bailli de Bellac, qui prendrait les ordres du Roy. Si Gilonne le préférait, M. de Lanelet, usant de son droit de justice, ferait appréhender le bandit par ses sergents : on le pendrait au gibet principal, où elle pourrait tout à son aise regarder son offenseur accroché en compagnie de Dartigois et de ses valets, pour la bonne règle.

Mais M. de Croisigny, tout en écoutant les instructions du comte de Lanelet qui le chargeait de régler ces détails, émit des objections qui exaspérèrent Gilonne. Enhardie par la présence de son tuteur, irritée du calme de Gaspard qui se sentait défaillir

sous sa parole dure et méchante, elle déclara que jamais M. de Croisigny n'aurait le courage de mettre la main sur le marquis de Saint-Cendre qu'il craignait, et aussi parce qu'il redoutait les coups, vraisemblablement. Sans doute même M. Gaspard aurait-il laissé fouetter et outrager Gilonne de Bonisse, s'il l'eût accompagnée au lieu et place de M. de la Bastoigne, perclus, pour sa décharge, de naturelles infirmités.

Froidement, en apparence, mais avec un léger tremblement dans la voix, Croisigny répondit :

— Ce n'est pas mon métier d'arrêter les criminels. Il y a pour cela des prévôts et des bas officiers de justice. Saint-Cendre est gentilhomme comme moi, et même sa noblesse est plus antique que la mienne ; comme tel, il m'est sacré hors des actions de la guerre. Je puis l'appeler, et c'est ce que je ferai sans doute, s'il veut bien consentir à se

battre et me permettre de tirer l'épée contre lui...

Gilonne éclata et elle injuria même Gaspard, en invoquant l'autorité de son tuteur : elle parla pour l'avenir :

— Le voilà bien, l'hypocrite ! Tous les moyens lui sont bons. Voyez, monsieur de Lanelet, comme cet homme qui est votre obligé se dérobe ! Ah traître ! tu ne seras pas longtemps nourri ici quand la maison sera mienne !

Lâche et hésitant entre son amour pour Gilonne et l'estime profonde dans laquelle il tenait son ami, Lanelet essaya de calmer la petite. Mais, plus semblable à la furie Tisiphone qu'à la jolie fille élégante et fine que tous adoraient, Gilonne s'élança sur Gaspard qui, les bras croisés, la toisa d'un œil triste. Le poing levé, elle recula et se logea entre les jambes de M. de Lanelet qui, assis sur un coffre, se tirait mélancoliquement la barbe en gémissant :

— Du calme, mes enfants, du calme ! Voyons, Gaspard, mon enfant, pourquoi prends-tu plaisir à l'exaspérer ? Rayon de Soleil, mon amour, ne t'échauffe pas ainsi ! Pour mon repos, si tu m'aimes tiens-toi en paix ! Je te promets pleine et entière vengeance. Croisigny, comme moi, fera l'impossible pour te satisfaire, et tu sais qu'il te chérit vivement.

L'œil dur, la bouche crispée de dédain, Gilonne déclara ne pas tenir à l'affection de telles personnes ; Gaspard de Croisigny demeurerait immobile regardant comme au loin. Et plus tard Gabrielle qui, ayant fait retirer tout le monde de son appartement, s'était traînée vers un guichet d'où elle voyait et entendait la scène qui se passait dans la galerie des Armes, dit que sa figure ressemblait à celle du Juste qui mourut sur le Golgotha.

De sa voix grave, morne et fatiguée,

Croisigny, toujours debout, reprit :

— Saint-Cendre m'a sauvé la vie à l'affaire de Doullens, il y a de cela des années. Vous le savez tout comme moi, monsieur. Quand il m'eut dit : « Tu es mon homme, Gaspard de Croisigny, et tant que je serai vivant, une épée à la main, nul ne te nuira parmi ceux du parti », je me suis...

— Dis tout, Gaspard, mon enfant — interrompit le vieux seigneur ému, — dis tout ! Mon neveu t'a dit en propres termes : « Tu es mon homme, admirable Croisigny ! Et tant que je serai vivant, l'épée à la main, nul ne te nuira parmi ceux du parti, car jamais plus brave ne combattit contre nous ! » En effet, tu avais tenu seul contre vingt, avec ta demi-pique, le pas d'une maison pendant plus d'une demi-heure, et grâce à toi, les dames des Scarpes n'ont point été livrées aux soldats. Tu es un héros, simple et de grand cœur, Gaspard, et je t'honore pleinement.

Mais Gilonne, détournant les yeux, affecta de jouer avec la chaîne d'or qui faisait trois tours sur le col en velours brodé de son tuteur.

Ne m'en veuillez donc point, monsieur de Lanelet, continua Gaspard, de ne pas prendre vos commandements dans cette affaire. S'il s'agit d'emporter le Breuil de haute lutte, je suis prêt à endosser mon harnois et à montrer le chemin à vos hommes. Mais je ne puis m'en aller à Bellac dénoncer votre neveu...

— Je t'ai déjà dit, — répliqua l'oncle Christophe subitement mécontent et oubliant qu'il venait de gratifier Saint-Cendre du même titre, — que je ne considère plus ce vaurien comme tel. Et puis, en somme, tout ce que tu racontes ne rime absolument à rien. Je ferai mes affaires moi-même, c'est encore le plus sage. Mais, sur ton âme, Gaspard, jure-moi de ne dire à Gabrielle quoi que ce



soit de ce que nous décidons contre son mari. Faible et vacillante, sans volonté ferme pour punir, elle serait capable, tant sa douceur l'aveugle, de ne point marcher dans mes voies et de prévenir Saint-Cendre par quelque moyen subtil. Cela ne sera point, car je suis le maître. Ordonne donc, dès ce soir, à l'heure de l'assemblée, que toutes les portes du château demeurent closes et qu'elles ne s'ouvrent plus jusqu'à mon nouvel ordre. Jure-le-moi, sur ton honneur, Gaspard de Croisigny !

Étendant la main, Gaspard mit un genou à terre et prononça le serment, et M. de Lanelet sortit en tenant Gilonne enlacée. Mais Gabrielle demeurait terrifiée dans la longue antichambre où s'ouvrait le guichet donnant sur la galerie des Armes.

Dans sa vaste robe de chambre en baudequin ourlée de peaux de cygne, retenue par les seules emmanchures rabattues sur ses

saignées, elle se dressa craintive, comme si on l'avait entendue. A ce moment, prise de côté par le jour d'une fenêtre, elle apparut comme nue, tant sa chemise de baptiste qui affleurait ses genoux était transparente et fine. Ses jambes, chaussées de mules plates en velours garnies de fourrure, tremblèrent, car un pas cria derrière elle. Frémissante, Gabrielle, dans la lumière, rouge de honte, brûlant de fièvre, demeura. Le pas ne s'entendit plus.

— Qui vient là ? — dit-elle d'une voix sifflante sans pouvoir en raffermir l'accent.

— C'est François de Champoisel, portebarrau de M. de Lanelet — répondit une voix d'adolescent d'un timbre pur et clair, comme produit par l'organe d'une jeune fille.

— Et je vous prie, madame, de vouloir bien rentrer, afin que je puisse passer ; car je porte l'hydromel qu'attend monsieur le Comte.

— Pose ton barrau, murmura Gabrielle, et approche ici pour me parler.

Un garçon de quinze ans, blond et délicat comme une demoiselle, s'avança dans un frisson de soie ; ses larges et longues chausses étaient amples comme des jupes, et sa taille ronde et menue, ceinte d'une épée dorée et d'une dague, était tournée comme celle d'une femme.

— Écoute... articula Gabrielle en posant sa main sur la tête de l'enfant qui se tenait agenouillé devant elle, et en la maintenant pour qu'il ne pût la regarder au visage ; mais le geste fit descendre le lourd vêtement, qui entraîna la chemise : une agrafe d'épaule rompue laissa luire tout un côté de la gorge. — Es-tu bien sûr qu'il n'y a personne ici pour nous écouter ?

— N'ayez aucune crainte, madame, — dit de la même voix menue et respectueuse, le page dont l'œil brilla d'un éclat subit. — Ce passage est interdit, seule vous en avez une clef et moi l'autre. J'ai fermé derrière

moi; et, en face, la barre de la porte est baissée.

Se penchant sur François, Gabrielle reprit avec peine, comme si elle cherchait ses mots :

— Il faut que tu portes une lettre pour moi, au Breuil !

— Oui, madame, — répliqua-t-il en regardant le sein découvert, rond et régulier, comme celui de la grecque Hélène.

— À... un homme... qui s'appelle...

— Oui, madame. Je sais, — dit en souriant François, dont la tête cherchait à frôler le corps qu'il voyait palpiter sous la trame diaphane du lin, — à monseigneur de Saint-Cendre. Mais, madame, ce que vous commandez là est défendu par M. de Lanelet, qui vient de faire menacer, à nouveau, d'une punition terrible, quiconque oserait contrevenir à ses ordres.

— Si tu le fais, je te donnerai ce que tu

voudras.

— Je n'ose le dire, — murmura d'un accent tendre et voilé le page de soie brune en avançant son visage de fillette perverse à toucher plus haut que les genoux qui palpitaient devant lui.

— Fais ton prix, — lui intima Gabrielle en écartant la tête trop rapprochée de ses jambes,

— L'argent ne me tente pas, — soupira-t-il d'un ton dolent.

— Que veux-tu donc ? — chevrota Gabrielle, dont le visage, le cou et les épaules rougirent.

Mais, à un geste sournois qui définissait l'exigence, elle se cabra, révoltée.

— Ah ! tu es trop audacieux, enfant ! Oses-tu bien...

— Madame, vous êtes belle et pour vous je veux bien me faire tuer. À vous servir, je risque pis que le cachot et les verges. Il

s'agit ici de ma tête, car M. de Lanelet, pour l'exemple, n'hésitera point à me mettre a mort.

Sans le repousser, Gabrielle se recula, défaillante. Et, tandis que le page enhardi par son silence, baisait la chair frissonnant à hauteur de sa bouche, Gabrielle pleurant sous l'angoisse, tordait ses bras, hésitant sur le sacrifice. Toujours agenouillé, les yeux baissés, les mains jointes comme celles d'une effigie funéraire, l'enfant demeurait dans la pose que lui commandait le cérémonial princier observé au château de la Haute-Ganne,

« Il faut — se disait Gabrielle épouvantée et sans courage, en repoussant faiblement la tête blonde qui, frisée et soignée comme celle d'une fille, s'inclinait sous sa main, — il faut que Louis-Alexandre échappe. Périssent mon âme, s'il doit succomber sous leurs coups ! C'est trop mal vivre que d'être privée

de ses caresses, et je veux aller le retrouver au premier jour, dût-il faire de moi son esclave. Il faut qu'il vive... Mais à quel prix ? Et cet enfant, pour jeune et coquebin qu'il soit peut-être, ménagera-t-il mon honneur ? Cependant, je n'obtiendrai de personne ce que j'attends de lui à cette heure ; et tous les autres pages sont sans courage ni esprit. Si, par fortune, Gaston d'Aultry était resté au château, pour ma main à baiser, pour moins encore... Mais il est parti. Que décider et quelle honte choisir ? Faut-il que je vous adore, mon Louis, pour me laisser ainsi souiller par des baisers sous quoi je me sentirai damnée... Que Dieu m'assiste !... »

Et elle se signa. Mais le danger de son mari la glaçait.

— Pars donc, — fit-elle d'une voix plus hardie. — Voici ma bague. Tu la remettras au marquis et tu lui diras que demain, à la première heure, on viendra certainement pour

l'arrêter. Me le promets-tu ?

— J'irai, sur mon honneur de noble, madame, — répondit doucement le petit page aux grandes chausses. Sans doute y trouverai-je ma fin. Qu'il vous plaise donc de me donner la bonne moitié de la récompense promise, et, cette nuit même, monseigneur de Saint-Cendre sera prévenu. Puissé-je être pendu si je ne lui porte pas votre anneau !

Faiblement elle protesta. Avec des ruses de prostituée elle voulut éluder, gagner du temps.

— Il faut que je rejoigne bientôt le gouverneur, madame, dit le page, et l'occasion sera à tout jamais perdue.

La peur de manquer, par sa faute, la seule chance de sauver son mari décida Gabrielle. Résolue à subir l'outrage, elle se promit de l'atténuer, et d'être humble et docile. Elle saurait se rappeler les manèges que lui avait enseignés son mari.



— Paye-toi donc, paillard, et n'oublie pas que je suis toujours ta dame et maîtresse !...

Ce furent ses dernières paroles. La face voilée par ses bras entre-croisés, elle se laissa saisir aux hanches. Et lorsque, sortant comme une statue de chair de ses vêtements tombés sur les dalles, elle renversa, gênée par sa nudité somptueuse, le vase et le plateau d'argent déposés sur le pas de sa chambre, Gabrielle semblait une de ces nymphes de marbre qui foulent de leur pied fluet et cambré l'urne d'où s'échappe le cours onduleux des sources. Elle disparut, poursuivie par le page, derrière la tapisserie qui retomba lourdement. Sur l'échiquier noir et blanc du plancher l'hydromel serpentait en traînées sinueuses où baignaient le satin de la robe, la batiste de la chemise, les mules fourrées de menu vair, et l'épée à monture dorée.

Et c'est pourquoi M. de Lanelet pesta après François qui ne lui donnait pas sa

liqueur. On lui en apporta, de l'office, un barrau qu'il vida en compagnie de Gilonne. Consolée, la jeune fille jouait au tric-trac avec son vieux galant en attendant le souper, et on convint de ne point parler de la fâcheuse aventure. M. de Croisigny était remonté dans sa chambre où il vivait dans la société des livres. Mais, tandis qu'il lisait avec une grande attention le traité de Valturius sur l'art de mener les sièges et de pousser contre les murs une hélépole bâtie en forme de dragon ou de quelque autre monstre, son esprit était ailleurs et devant ses yeux passait la figure de mademoiselle de Bonisse qui le regardait sans amitié.

Quand François Bude de Champoisel quitta le grand lit drapé où la marquise avait dû subir ses ardeurs en les dirigeant pour ne point courir les risques d'un abandon sans apprêt, il fit bouffer ses chausses de taffetas carmélite où demeurait creusée l'empreinte

des formes, pour lui maintenant familières, de Gabrielle de Vignes, et il se dit sans orgueil, mais avec une satisfaction intime et profonde :

« La vie est une belle chose, à caresser de nobles dames : le goût de leur chair indolente et parfumée ne doit point passer vite. Je l'aimerai toute ma vie. Et puis elles sont singulières, parce que rien ne les étonne, et elles n'ont rien non plus, à apprendre. Cela tient à la hauteur de la race et à la délicatesse de leur nature. De celle-ci j'ai tiré, à mon grand plaisir et pour la confusion de sa pudique vertu, ce que la débauche la plus éperdue d'une ribaude ne pourrait jamais procurer. Et elle se tient, dans les pires moments, avec la modestie que dut observer la Vierge Marie quand elle fut visitée par son cousin Gabriel... Voici un gros péché et je suis un sot de chercher des comparaisons inutilement blasphématoires. Par la

Sainsambregoy ! des hanches de madame Diane de Follenbrais j'ai trouvé aujourd'hui les rivales, et ce qui suit est mieux encore. Et rien ne vaut mon étonnement que j'aie pu profiter de tout cela ; et je n'en dis pas plus, car M. de Lavergne nous enseigne qu'il faut se garder des intempérances de discours...

« Si M. de Lavergne voyait l'édifiant petit livre que ma cousine Anne a reçu du père La Bastoigne et qu'elle m'a chargé de lui traduire, il n'y aurait pas assez de verges dans tout le château pour réfréner mes mauvaises passions, comme le dit cet homme long, sec et maigre autant qu'un lévrier et qui danse le branle ainsi qu'un automate de bois frappe les heures d'une horloge. Il est dit dans cet auteur italien que la vraie manière de n'être pas trompé sur la beauté des femmes est de les faire aller et venir, nues comme madame Ève, par les chambres... Au principe je m'engage à ne plus manquer

et la marquise a subi bien triomphalement l'épreuve. Encore avait-elle au cou un bijou pendu à un jaseran noir. Je le lui ai laissé par oubli. La prochaine fois... Mais cette fois viendra-t-elle ? Il s'agit maintenant de payer galamment de ma personne. dussé-je y laisser ma peau qui, en maints endroits, a été baisée par mes nobles maîtresses, je m'en irai cette nuit au Breuil. Je dois en trouver les moyens ou je ne suis qu'un pauvre homme, encore que les vieux imbéciles qui règlent tout ici me traitent couramment de marmot. Je vous souhaite, bonnes gens, de pareilles nourrices...

« Si je rapporte le signe convenu, le lit de madame Gabrielle de Vignes, de l'austère et benoîte madame la marquise de Saint-Cendre, de la très vertueuse et très chaste madame la nièce du maître de la Haute-Ganne, — et je fais le signe de la croix, — ce lit respecté, tendu de brocart

et de baudequin, tapissé de cambrésine plissée couleur ventre de nonnain, ce lit excellent verra une fois encore des horreurs, comme n'en connurent point les dames de Prato que M. Raymond de Cardone fit mettre à mal sans aucune mesure. Et je tâcherai de venir la nuit afin de rester plus longtemps qu'aujourd'hui, car cette fois-là sera la dernière, tant cette belle et timide matrone semble connaître mieux la docilité que l'ardeur... Et puis on peut souvent se tromper, car les femmes ne se plaisent guère qu'à nous en faire voir de toutes les couleurs, comme on dit, et à s'amuser de nos soins. »

Mais, agenouillée contre le lit, son corps blanc et plus poli qu'un marbre disparaissant sous ses cheveux épars, telle une gerbe dont on a rompu les liens, parmi les boucles longues et déliées, sombres serpents de jais qui s'égarèrent sur les rondeurs de sa croupe, Gabrielle pleurait, enfonçant dans

sa bouche révoltée ses bras pleins et purs, pour étouffer ses cris de colère et de honte. Et, bien qu'enfermée sous tous les verrous de ses portes, elle tressaillait sans répit comme si quelqu'un fût là, qui pouvait la voir. Avec des soupirs profonds haletait sa gorge qu'elle écrasait contre la courtine raidie par l'or des broderies. Entre ses seins, l'agnus-Dei, relié au tour de cou de velours noir par une chaîne émaillée, laissait pendre sa loupe de cristal. Elle arracha avec horreur l'image bénite qu'elle n'était plus digne de porter. Et Gabrielle détesta sa chair, qu'elle venait de purifier dans la baignoire d'argent.

S'exaspérant parmi ses regrets, elle se sentait incapable de recommencer le sacrifice s'il se représentait aussi utile, tant elle se désespérait sous l'obscénité de ses rites. Elle suppliait Dieu de lui pardonner son crime, cherchait des excuses en se rappelant l'histoire du lévite d'Ephraïm. Et

elle ne savait pas ce qu'elle désirait le plus, ou d'apprendre que le page avait échoué, ou de le voir revenir avec des nouvelles du marquis. Elle se demanda si, quand reparaitrait l'enfant, lui apportant la réponse de Louis-Alexandre, elle le récompenserait encore, docile à ses volontés impudiques. L'honneur lui commandait de le faire. Et, à travers ses larmes, elle sourit amèrement, avec un frémissement de tout son être, à cette idée d'honneur qui lui commandait d'obéir à un serment arraché dans la posture où on la tenait au moment où elle l'avait proféré... La vertu, d'autre part...

Elle chassa ces pensées importunes. Trop faible pour sortir par une décision énergique de ces embarras où flottait sa volonté incertaine, Gabrielle s'en remit au temps : elle avait quelques heures devant elle. Debout devant son miroir, elle commença de remonter sa coiffure, mais sa nudité



l'humilia. Sur sa peau soigneusement épilée, fine et douce comme un satin d'Italie, entretenue par ces grands bains de lait qui épuisaient jusqu'à cinq fermes, elle sentait passer encore les mains de l'enfant aux doigts minces et agiles, poncés, et qui semblaient animés chacun d'une vie propre jusqu'à lui donner à croire qu'elle était aux bras de plusieurs. De longs frissons coururent sur son épiderme chatouillé par le souvenir, et qui devint rose par places. Elle palpita, se rappelant de pires approches. Et elle se trouva plus vile qu'une courtisane. Puis elle entra en rébellion ouverte, elle en voulut, un instant, à Dieu de ne pas l'avoir assistée en cette affaire.

Jamais, bien sûre, elle n'oserait raconter tout à son confesseur. Ce père Chaussade ne lui inspirait pas de confiance. On avait vu des prêtres dévoiler les secrets du tribunal de la pénitence. Et Gabrielle envia, tout

à coup, les gens de la Religion réformée, qui s'humilient devant Dieu seul en lui proclamant leurs fautes. Elle fut prise d'une terreur folle, car elle comprit qu'elle devenait hérétique. Et elle se vit, nue comme elle était, se tordant dans les flammes du bûcher en attendant les feux de l'enfer. Cependant, si Dieu ne l'avait pas mieux conseillée, c'est qu'il entraînait dans ses voies que Louis-Alexandre fût sauvé : il fallait s'incliner devant une volonté souveraine, le ciel ne permet de telles choses qu'à bon escient. Sans doute, les épreuves subies par Saint-Cendre et par son épouse avaient-elles fléchi la justice divine. Désormais Gabrielle pouvait aimer son mari le front haut. Elle avait payé assez cher, le droit de retomber dans ses bras. Et elle recommença de pleurer, appelant son Louis, que son sang demandait à cette heure. Pour le revoir elle aurait tout supporté.

Oui, mais elle avait été fausse et luxurieuse de corps et aussi de consentement. Non qu'elle eût trouvé quelque volupté à subir ce qu'elle avait dû accepter par un criminel contrat ; mais parce qu'elle s'était offerte comme une fille de joie en se présentant dans un désordre étudié aux yeux de cet adolescent domestique. Serait-il discret au moins ? Cela était probable pour le temps présent ; mais sans doute s'en glorifierait-il par la suite... Rien n'était moins important, car on ne le croirait pas... En tout cas, elle aurait dû choisir un autre que ce François, dont elle connaissait les regards... Aucun autre n'aurait accepté le périlleux devoir. Et Gabrielle rougit à se rappeler cette jolie figure sans sexe, blonde et frêle, gracieuse sous les frisons dorés continués par des pendants d'oreilles de perles. C'était elle qui avait donné ces bijoux à l'enfant, lors des grandes livrées ; elle ne songeait guère alors à

des choses abominables telles que de sentir ces pendeloques un jour lui érafler la gorge, ou que leur fraîcheur ferait frissonner ses reins. Quelle horreur ! Mais, en somme, ce n'était pas un homme, tout juste une mignonne fille perverse, et cela atténuait de beaucoup l'impureté. Après tout, cela n'avait été qu'une sorte de jeu, un simulacre de l'amour. Au sens strict des choses ce n'était point l'adultère.

« Oui, gémissait-elle, l'opprobre n'en subsiste pas moins !... Comment m'a-t-il traitée, et pouvais-je croire qu'un méchant page de quinze ans fût aussi instruit ? Si jamais sa mère vient me voir, il me semble que je courrai me cacher dans les caves. En quels temps vivons-nous, où des enfants, à peine sortis des jupes de leurs gouvernantes, n'ignorent rien des pires exigences de la luxure ? »

Et, un instant, Gabrielle pensa à la

possibilité de faire assassiner François, à empoisonner plutôt de ses mains ce blondin insolent dont les plamussades lui brûlaient les hanches ; et elle était marquise ! Mais c'eût été entrer dans une voie de crimes dont la violence épouvantait sa douceur. Sa nature de Poitevine, molle et sensuelle, répugnait à de telles pratiques. Sa punition allait être de tous les jours, à elle, et comment pourrait-elle aller et venir devant cet enfant qui la verrait nue sous sa robe, qui avait abusé d'elle en ses plus secrètes beautés, et qui l'avait quittée pour risquer sa vie dans l'attente de nouveaux plaisirs !

Tout en se revêtant, Gabrielle retrouvait un peu de courage. Mais elle se jugeait sans indulgence. Jamais elle n'aurait dû accepter un pareil marché où elle envoyait une autre créature à la mort. Mais, alors, elle abandonnait son mari qu'elle aimait plus que tout sur la terre, depuis qu'elle le savait

malheureux. Une telle raison la consola et elle se compara à Judith, mais à une Judith moins féroce, et qui ne tremperait pas ses bras dans le sang. Maintenant qu'elle se trouvait enfouie dans une robe montante qu'elle agrafa très haut, à cacher son cou, Gabrielle se voyait moins coupable, tout comme Ève quand elle voila avec les feuilles du figuier la claire splendeur de sa chair. Elle s'assit, et, la face entre ses mains, elle s'abîma dans ses réflexions, bannissant les remords importuns pour ne plus penser qu'à son mari qui était bien vivant et qu'elle reverrait quelque jour. Car telle était la confusion de ses idées, depuis plus de trois heures, sous la succession de tels événements, que la marquise de Saint-Cendre n'avait pu mesurer toute l'importance de la nouvelle concernant la résurrection de son mari. M. de Lanelet la lui avait jetée sans ménagements, mais le bon Gaspard seul la lui avait confirmée, avec

son autorité tendre et grave, quand il était venu en compagnie du mire Pélissier la visiter dans son lit. Gaspard seul la gênait ; son œil scrutateur et calme lirait sans doute la vérité sur son front. Et des pleurs vinrent aux yeux de Gabrielle à l'idée qu'elle rougirait devant son ami.

Lorsqu'on gratta à la porte de service, Gabrielle se réveilla en sursaut. Elle sommeillait, bercée dans un rêve qui la suspendait aux lèvres de Louis-Alexandre comme aux premiers temps de leur union. Elle tira les verroux. Derrière la chambrière se groupaient de jeunes têtes rieuses.

— Renvoie, Peyrusse, les filles d'honneur et qu'elles m'attendent dans leur parloir. Elles me prendront là pour me conduire à la salle à manger. Toi, reste ! Tu me coifferas et m'habilleras seule, comme d'habitude.

L'essaim des fillettes descendit l'escalier dans un bruit de lourdes jupes, de chuchote-

ments et de rires perlés. Car Gabrielle était si douce que tout ce petit monde ne la craignait pas beaucoup et péchait dans la discipline. Et cela contrariait l'oncle Christophe, qui tenait à l'observation des cérémonies exactes. Mais aujourd'hui elle ne voulait pas les laisser envahir sa chambre, elle s'effrayait de leurs mines éveillées : elles ressemblaient à des pages.

Avec distraction, Gabrielle écoutait les compliments de Marie Peyrusse qui la félicitait de n'être plus veuve. Parmi ses demoiselles d'atour, la marquise chérissait celle-là, particulièrement, pour son dévouement et sa sagesse attentive. Mince et d'un tempérament chétif, Marie semblait tirer de sa maîtresse comme un reflet de splendeur : elle vivait dans la traîne de ses robes et rien ne lui était plus heureux que de s'asseoir aux pieds de la marquise et d'écouter docilement les paroles qu'elle voulait bien prononcer.



À cette place, Marie se serait éternisée, en extase : Gabrielle était pour elle la gloire du monde et la fin de toutes choses.

« Si celle-là savait ! » songeait la marquise de Saint-Cendre tandis que Marie la dévêtait et lui passait une chemise brodée de soie bleue. Et elle frissonnait sous la batiste.

— Madame la marquise a froid, — dit l'empressée Marie ; — elle n'est point encore remise de son mal. Peut-être serait-il meilleur que madame se recouchât ?

Mais Gabrielle avait hâte de quitter cette chambre, où elle se sentait étouffée par l'air chargé de sa faute. Elle se fit habiller d'un riche costume ormuz et minime, surchargé d'arabesques d'or. La finesse de sa taille descendit en pointe sur la cotte de brocart historié, et ses énormes manches, à bandes reliées par des lacets couleur de triste amie, ferrés de vermeil, laissaient échapper la doublure crème que rattachaient de place en

place des cordelières d'argent. Assise sur un grand tabouret, elle prêta sa tête pour qu'on achevât la perfection de sa coiffure. Alerte et mesurée dans ses mouvements, Peyrusse marchait autour d'elle, passant la main ou le fer dans l'architecture savante des cheveux ondulés, crêpelés, dont la double courbure découvrait largement le front pour obéir à la mode. Un attifet de taffetas orange, piqué d'arrière-points violets, fut perché sur le casque noir et soyeux qui finissait à la nuque en petites boucles annelées sous lesquelles commençait la nudité de la femme, soigneusement dissimulée cependant, car Gabrielle posait son menton sur une courte fraise ruchée maintenue par un jaseran d'émail et qui atteignait ses oreilles chargées chacune de cinq saphirs et d'un rubis. Silencieuse et vive, Peyrusse tirait les colliers des coffrets, cherchait les bagues parmi les rangées des dessières, les pendeloques

dans les écrins. Elle choisit une chimère d'or rouge ayant entre les griffes l'écusson de Saint-Cendre, que les ailes éployées du monstre semblaient vouloir abriter. Et sur la blancheur du front étincela le joyau dans le feu de ses gemmes. Avec un petit pinceau chargé d'huile impériale, la chambrière lissa les arcs courbes des sourcils, elle aviva les yeux avec du fard rouget.

« Car il ne fallait pas, dit-elle, que madame la marquise parût pleurer un pareil jour, même pour faire plaisir à M. de Lanelet. »

Gabrielle ne releva pas le propos. Continuant sa besogne délicate, la fille posait tout religieusement à sa place. La marquise se laissait orner sans mot dire, par indifférence, et aussi pour ne pas ôter à la pauvre artiste le plaisir de sa besogne favorite. Dans son miroir lui apparaissait son visage ovale et régulier dont les grands yeux luisants

augmentaient la pâleur.

— Mets-moi un peu de rouge aux joues !  
Là !... Et du blanchet aux tempes. C'est bien.

Gabrielle se trouva belle ; elle se sourit machinalement. Et elle regretta que Louis-Alexandre ne fût point là. Certes, s'il l'avait vue alors, Gabrielle aurait laissé passer l'heure du souper. Elle soupira à se rappeler les années écoulées.

Heureuse et fière de ce qu'elle considérait comme son œuvre, encouragée par le sourire, Peyrusse ne remarqua point le soupir, et elle s'écria joyeusement, en frappant l'une contre l'autre ses mains teintés de fard :

— Oh ! que vous êtes belle, madame la marquise !

Et, agenouillée devant elle, la suivante tendait un miroir pour que sa maîtresse put aisément s'y mirer. Posant sa main sur la tête à coiffe de linon courbée devant elle, Gabrielle, douce pour cette humble créature

qui s'épanouissait dans la joie de contempler sa beauté, baisa Marie sur le front, et lui dit :

— Tu es une bonne fille, Peyrusse, et je te chéris tendrement. Sois toujours sage, petite, c'est la seule joie de la vie !

« Il me sied bien — continua-t-elle en elle-même — de conseiller la vertu ! »

Mais, tournant la tête, Gabrielle faillit pousser un cri de terreur. Sur son lit foulé, dans le désordre des courtepointes qui gardaient des empreintes de genoux, une arme brillait : c'était la dague de François de Champoisel, qui avait coulé hors du fourreau. Et elle se rappela l'impression de froid glacial que lui avait causée la lame glissant le long de sa peau durant une courte lutte où elle s'était redressée, rebelle, avant d'accepter le plus terrible moment de sa honte. Tremblante, elle retint Marie, toujours à genoux, qui tournait le dos à la couche.

« L'a-t-elle vue? — se demandait Gabrielle. — Et, si elle ne l'a pas encore remarquée, comment l'empêcher d'y porter son regard? »

Elle hésita un instant, puis brusquement :

Allons, Peyrusse, va vite me chercher un mouchoir brodé dans le cabinet de la petite encoignure... Non, pas là ! En face de toi !... Va donc, je les y ai mis moi-même !

Et tandis que la servante cherchait les mouchoirs, qui ne s'étaient jamais trouvés là, Gabrielle fit disparaître la dague dans un tiroir qu'elle ferma à deux tours de clef.

« S'il revient, — se dit-elle, — je lui rendrai son arme. Et, s'il ne revient pas, il sera toujours temps de la jeter dans la douve. »

Mais une autre pensée vint l'assaillir :

« Sa robe !... Elle avait laissé sa robe de chambre et sa chemise au milieu de

l'antichambre !... Et ses mules ?.. Et le barrau à hydromel ? »

— Cours, Peyrusse ! Va-t'en me cueillir une rose au jardin. Choisis-moi la plus belle, et qu'elle soit couleur de sang !

Quand la fille d'atour fut partie, Gabrielle voulut sortir de sa chambre. Mais, en touchant le seuil, elle foula les vêtements sous ses pieds : François, en s'enfuyant, les avait rejetés dans la pièce, et il avait emporté le vase et son plateau. Et même, quand il se présenta devant le maître des pages, il dit avec un beau sang-froid :

— Passant par la galerie de l'étage, j'ai maladroitement heurté madame la marquise elle-même, tant elle s'est présentée inopinément devant moi. Mais c'est elle, dans sa grande bonté, qui a voulu me demander pardon, et je ne savais où me mettre. Sa robe fourrée a bu toute la liqueur, mais il en est resté assez pour souiller le fourreau de mon épée.

— Tu le feras recouvrir à tes frais, — dit sévèrement M. de Lavergne.

— Voudriez-vous, monsieur, me permettre de remplacer M. de Palloix, qui est de service ce soir pour aller à Bellac avec les courriers du château ? Palloix m'a dit qu'il souffrait d'un accès de fièvre.

M. de Lavergne acquiesça, en principe. Toutefois, il en référerait à M. de Lanelet. Mais il recommanda, en tout cas, au page de bien tenir son cheval, car on irait à grande allure et le chemin était défoncé. Puis il s'éloigna majestueux, pour se préparer au repas.

Quand Gabrielle entra, sur le coup de huit heures du soir, dans la salle, suivie de ses filles d'honneur qui portaient sa queue de six pieds, ses gants, son flacon d'essence, son chasse-mouche, son bouquet et son cadenas, un cri d'admiration la salua,

— Que vous êtes belle, ma chère nièce !



— s'écria M. de Lanelet, — et que vous avez bien fait de quitter cet appareil de nonne qui vous convenait si peu ! La vilaine histoire d'aujourd'hui nous aura procuré au moins cette joie, qui est de vous voir en votre parfaite beauté.

Elle dut subir les baisers de tous. Mais, à considérer les pages agenouillés derrière la haute chaise de son oncle, elle éprouva un grand soulagement. François de Champoisel ne se trouvait point parmi eux. M<sup>me</sup> de Follenbrais s'élançait pour l'embrasser, et, il sembla à Gabrielle qu'elle y mettait une mauvaise ardeur et qu'elle ne l'accolait pas en femme. Gilonne regardait la marquise de Saint-Cendre d'un air singulier. Peut-être la jeune fille commençait-elle à comprendre la nature du penchant qui la poussait vers son amie, car elle ne s'en trouva pas jalouse. Elle mit ses lèvres sur les siennes avec une ardeur dont elle ressentit le trouble. Et Gabrielle,

pâle et inerte, défaillit en s'appuyant au dossier de son siège. Qu'avaient ils donc tous, hommes et femmes, à cette heure, qui paraissaient désirer sa chair ?

On s'assit autour de la longue table, et sur Saint-Cendre les malédictions se mirent à pleuvoir. M. de la Bastoigne, dont les dents frettées d'or s'acharnaient sur un aileron de perdrix, se montra le plus audacieux, et il avoua que, sans la haie trop épaisse, le fameux marquis aurait sans doute commis là son dernier méfait.

— Je n'avais qu'un mauvais cheval, dit-il pour s'excuser. Sans quoi, j'aurais réglé cette affaire en un tour d'épée.

Mais il dut s'interrompre, car, par une fortune contraire, son râtelier d'ivoire s'était engagé dans la chair de l'oiseau. La rodomon-tade parut à tous excessive et on continua de maudire le mari de la marquise. Diane de Follenbrais, tout en complimentant

Gabrielle, plaça entre deux douceurs :

— Voici, ma belle, qui va contrarier bien des projets. Heureusement que la nullité de votre mariage va être établie en bonne forme, si cela n'est déjà fait.

Lourdement, La Bastoigne, qui avait enfin affranchi ses mâchoires, proclama que Saint-Cendre serait détruit d'ici-là. Un silence gêné suivit. Seul, Croisigny regarda Gabrielle avec une discrète bienveillance : elle le remercia d'un coup d'œil où elle mit toute la grâce et tout le charme de sa personne. Ce colloque muet avait échappé à tous. Diane harcelait toujours la marquise. Passive, celle-ci répondit vaguement, suivant son habitude. À personne elle n'avait jamais voulu s'ouvrir de ses intentions. Gilonne, elle-même, ne pouvait rien en tirer touchant son mari. Et chacun trouvait qu'elle subissait avec beaucoup trop de mollesse la tyrannie de son oncle. Mais M. de Lanelet affec-

tionnait trop Gabrielle pour se plaire à la voir souffrir. L'amour qu'il ressentait pour Gilonne affinait en ce moment sa nature. Il comprit vaguement que tout cela contrariait sa nièce et il déclara qu'il ne voulait plus entendre parler de Saint-Cendre, que ce n'était pas là un sujet de conversation bien agréable, et il demanda à M. de la Bastoigne de narrer quelque bonne aventure du beau temps.

Le vieil ami du châtelain avoua qu'il en connaissait une particulièrement admirable. Il en avait été le héros. C'était à l'époque des chapeaux ronds, au moment où cette mode allait faire place à celle des bonnets à quatre braguettes...

Diane de Follenbrais, prise d'un fou rire, se renversa, bombant sa gorge bardée de brocart incarnadin, avec un hoquet mourant, comme si on la chatouillait.

— Il n'y a pas de quoi rire, madame, —

essaya le bonhomme vexé ; — l'inventeur en fut Patrouillet, qui y fit sa fortune jusqu'à se bâtir une maison rue de la Savaterie.

Mais la gaieté était devenue générale, car M. de la Bastoigne, qui aimait à divertir les dames, se perdit en opinions raisonnées sur les jupons et les caleçons dont il connaissait les plus beaux modèles. Ce n'était pas à lui qu'on passerait une pièce à bordure brochée pour une bordure espoulinée. Et fallait-il encore que celle-ci fût à deux faces...

Au plus beau moment du discours, M. de Lavergne entra. Long, sec et de très haute taille, ce personnage sans âge était uniformément revêtu de velours noir zébré de fines soutaches d'or. Diane le compara à une guêpe. Cérémonieux, comme il convenait, le maître des pages annonça gravement que tout était prêt et qu'il attendait les ordres de M. le comte pour expédier les courriers. Les yeux de Gilonne brillèrent à ces mots ; son

visage parut s'éclairer, tandis que Gabrielle, pâlisant sous le rouge dont Peyrusse avait chargé ses joues, se demandait :

« Mon Dieu ! arrivera-t-il à temps ? »

— M. de Champoisel, — continuait M. de Lavergne, — a demandé de remplacer pour ce service M. de Palloix qui est tombé souffrant. J'attends les ordres de Monsieur le comte pour autoriser cet échange.

— Tu peux régler cela sans moi, Lavergne, — dit l'oncle Christophe avec condescendance. — Que François aille donc à sa place, là-bas... Oui, parfaitement.

Il se reprit, car il avait eu la crainte de donner l'éveil à Gabrielle. Elle, étourdie, voyait tourner les lumières, ses oreilles tintaient.

— Enfin c'est pour le mieux, — continuait M. de Lanelet, — Champoisel fera très bien l'affaire ; quoique le plus jeune de mes pages, il est plein de courage et d'ardeur. N'était sa timidité excessive, cela ferait plus

tard un maître homme, encore qu'un peu petit de taille ; et il pique admirablement un cheval.

Un frémissement insensible agita les ailes du nez délicat de Diane ; elle caressait du bout de sa langue couleur d'écarlate, déliée et pointue, une cuiller d'or pleine de cotignac que sa main diaphane à reflets nacrés tenait à petite distance de ses lèvres. Ses longues paupières clignèrent plusieurs fois. Gabrielle se croyait dévorée par un feu intérieur qui eût éclairé son visage, tant elle sentait monter une rougeur cuisante à sa face ; elle se pencha sur le vase plein de fleurs qui se dressait devant elle. Croisigny paraissait perdu dans la contemplation du plafond, et il sembla à Gabrielle qu'elle eût défailli s'il se fut alors tourné vers elle. Mais Diane, sous ses cils bruns, coulait un regard sournois sur la confiture ambrée luisant comme un bloc de topaze. Le corail de sa bouche rejoignait

l'or de la cuiller continuant les gemmes étincelantes qui scintillaient à ses doigts. Ses cheveux couleur d'or fondu la coiffaient comme d'un pétase, et ses épingles, ses peignes à couronne, les pendeloques de ses oreilles roses n'avaient point tant d'éclat que ses yeux. Elle ressemblait à l'un de ces génies femelles qui gardent les trésors de la terre, s'abreuvent à l'eau des pierres précieuses, s'éclairent à l'orient des perles. Et Gaspard qui la contemplait, sans désir, crut voir une de ces divinités indiennes qui illuminent le fond d'un sanctuaire et à qui l'on sacrifie des hommes.



## VIII

Les six cavaliers partis de la Haute-Ganne se hâtaient dans la nuit. C'étaient trois courriers de la grande écurie montés à l'avantage, avec deux valets d'armes menant les chevaux de secours et un page. François de Champoisel, chevauchant un roussin cap de more, se demandait comment il pourrait tromper la surveillance des deux hommes qui galopaient derrière lui. Chargé du commandement de cette troupe, il cherchait à se figurer sa responsabilité moins lourde, se

forgeait des raisons pour excuser sa désertion prochaine.

Il fallait gagner Bellac et en revenir dans un temps qui ne dépasserait pas deux heures, si c'était possible ; les terres détrempées par les pluies augmentaient les hasards de l'entreprise. Et, si l'on était attaqué, par fortune, le courrier Martegoute précipiterait son allure, tandis que les autres hommes le flanqueraient, le précéderaient, l'entoureraient, pour le préserver des coups sans s'occuper de livrer bataille. Sous la clarté bleuâtre de la lune qui faisait luire par instants les dalmatiques échiquetées d'or et d'azur, se succédaient les emblavures et les coteaux boisés, les rangées d'arbres dont les ombres mouvantes effrayaient les bêtes qui s'ébrouaient sourdement. Du haut plateau où le château découpait sa silhouette sombre perdue parmi les châtaigniers et les chênes, les gens de M. de Lanelet avaient descendu

le chemin de l'Age et évité les fondrières de Courcellas, dont le calvaire détachait sa croix sur le ciel. Au Pic, ils prirent un mauvais chemin, trompés par un bouquet d'épine qu'ils avaient cru être celui de la Petite-Villotièrè; et la nuit devint si noire, tant les gros nuages s'amassaient sous la force du vent d'est, qu'ils ne gagnèrent Raucan qu'après une demi-heure de marche pénible dans des terrains défoncés.

Puis ils reprirent la bonne route, tirant sur les Granges du domaine. Auprès d'elles, des lumières brillaient encore aux fenêtres des deux maisons des gruyers. Poussant droit au nord, ils traversèrent le bourg des Vacqueurs où des chiens les poursuivirent avec des aboiements de colère; des vaches beuglaient. Et, au travers des bois du Roy, ils n'avancèrent plus qu'à tâtons. L'allée de chasse, ravinée par les pluies, étendait sous les pieds hésitants des chevaux son humide

tapis de mousse. Et telle était l'épaisseur de la voûte de verdure qui se cintrait sur leurs têtes, qu'on se dirigeait sur le bruit des pas de Martegoute, le premier courrier. Il fonçait en avant, écartant de sa baguette les branches qui menaçaient son visage.

Ainsi les émissaires du comte de Lanelet atteignirent le Vignaud sans s'être désunis au plus d'une longueur de bête. Mais, en coupant par la sente à Morin, on trouva une descente si raide, qu'un valet laissa buter son courtaud. Pour lui porter secours, François de Champoisel s'arrêta, donnant l'ordre au second laquais de continuer sans l'attendre. Et, quand l'homme fut remis en selle, le page, le laissant gagner de l'avant, se décida, tourna à gauche vers l'Age-Damont et s'engagea dans le chemin creux du Villard, galopant à tombeau ouvert. Et, songeant à Mme Gabrielle qu'il rejoindrait dans deux heures, peut-être, et qui se livrerait à lui

comme dans cette journée de plaisir, le plus grand qu'il eût encore tiré de la chair d'une femme, il arriva devant la porte du Breuil ; elle était fermée. À onze heures du soir, la chose était en soi naturelle. Sans quitter sa selle, François agita le grand heurtoir dont la lourde masse, martelant les ais, fit résonner toute la charpente sous ses pentures. Des hurlements furieux s'élevèrent ; des dogues donnaient de la voix, et des jurons, des malédictions, des claquements de fouet éclatèrent. Mais un judas s'ouvrit, et, dans la face tournante d'acier percée de trous pour la bouche et les yeux, un homme s'enquit.

— C'est, dit l'enfant, un courrier très pressé pour M. Dartigois.

— Et d'où venez-vous ? — fit la voix.

— Cela ne regarde que lui, et il s'agit d'affaires importantes.

— Fussiez-vous seul, je ne vous ouvrirai pas. C'est l'ordre. Passez au large, ou je fais

tirer sur vous. Ou bien, vous avez un signe, une lettre ? Remettez-les par le petit pertuis qui est au-dessus du marteau.

— Je ne puis vous abandonner le signe que je porte. Appelez M. Dartigois et dites-lui que je suis seul, qu'il n'y a pas trahison. Aussi bien vous pouvez me désarmer, si vous craignez quelque chose.

Des têtes parurent au-dessus des clôtures. Au milieu des murmures, les gens semblaient se concerter. Un petit battant, dissimulé dans l'huis, s'ouvrit, et Dartigois se dressa sur le seuil. Il portait à la main gauche une rondache dont le disque échancré laissait passer la lumière d'une esconce, sa droite tenait une courte arquebuse, prête. Dirigeant les rayons sur le cavalier qui demeurerait immobile, il reconnut le page comme étant de ceux de Lanelet.

— Croise les mains sur la poitrine ! dit-il. François obéit. Dartigois saisit le cheval

par la bride, visita la selle, il n'y avait pas de pistolets. S'avançant au dehors, quand il eut remis la bride a un des valets qui le suivaient, il scruta la campagne. Sous le clair de lune la petite plaine rase apparaissait déserte, et un homme s'y serait difficilement caché.

— Ouvrez la porte, — commanda le maître du Breuil, — faites entrer ce page et qu'on lui prenne son épée et sa dague. Tous ces serviteurs de Lanelet sont des traîtres.

François haussa les épaules :

— Tu es bien sot et bien hardi, Dartigois, — fit-il d'une voix de tête insolente et moqueuse, — de laisser toucher chez toi un envoyé de la marquise, ta maîtresse, dont tu as longtemps mangé le pain. Je viens de sa part trouver le marquis. Puisque tu es si défiant, je vais te donner la bague de M<sup>me</sup> Gabrielle de Vignes. Tu la porteras à ton maître et tu lui diras comment tu m'as traité.

— C'est bien, enfant, — répliqua Dar-

tigois durement. — Aussi bien monseigneur porte-t-il une chemise de mailles qu'il ne quittera plus désormais, s'il veut m'en croire ; et il ne craint guère un petit frelon de ton espèce.

— Dartigois, — fit François en poussant brusquement son cheval de telle manière qu'il échappa aux mains qui cherchaient à le retenir, — si tu continues, je te vais bâtonner comme un drôle que tu es.

Admirant ce courage, Dartigois dit avec calme :

— Laissez à ce petit bonhomme sa ceinture, et tenez-lui l'étrier, qu'il descende. Venez, l'enfant, je vais vous conduire vers le marquis. Plaise au ciel que vous ne soyez pas un agent d'embûches !

— Toi qui connus avant moi M<sup>me</sup> Gabrielle, lourdaud sinistre, peux-tu croire qu'elle veuille attirer son mari dans un piège ? Ton âme de rustre, épaisse et sournoise, ne



voit partout que trahison. S'il y en avait quelqu'une, ce n'est assurément pas moi qui serais ici à cette heure.

Dartigois ne répondit rien, parce qu'il évitait naturellement les discussions inutiles.

— Monsieur Gillot ! — appela-t-il par une fenêtre du rez-de-chaussée qui donnait sur une pièce éclairée par plusieurs flambeaux, dont la lueur illuminait tout un coin de la vaste cour. — Monsieur Gillot ! voici du nouveau pour vous. Vous plaît-il de recevoir un courrier d'où vous savez ?

Saint-Cendre ne savait rien de ce que voulait dire Dartigois. Il s'avança vers la croisée. À voix basse, l'écuyer le mit au fait ; et, par discrétion, M. d'Aultry quitta la chambre, où M. Gillot lui tenait sur l'amour et les cérémonies qu'il comporte le plus notable discours que l'adolescent eût jamais entendu jusque-là.

— Il n'est point — déclarait Gillot au

petit homme doré qui lui confiait la passion sans remède dont son cœur brûlait pour l'altière Gabrielle de Vignes — il n'est point, vous dis-je, de signe de deuil amoureux plus manifeste qu'un anneau d'or posé sur la boucle du soulier. Tenez, mon jeune monsieur, écoutez et profitez de cette histoire. Moi qui vous parle, je suis allé, pour l'amour d'une dame de Sienne, la jambe droite chaussée d'une botte fauve, dont la jarretière était de soie verte, et le pied gauche dans un escarpin de cordouan brodé de velours zinzolin. C'était alors la mode. Mais aujourd'hui les jeunes gens ne savent plus aimer.

A ouïr ce propos, Gaston avait soupiré comme si son âme fût sur le point de quitter sa misérable enveloppe. Et, sans oser protester contre ces paroles, il avait essayé, timidement :

— Il serait peut-être à craindre qu'une

pareille tenue ne prêtât aux mauvais propos.

— N'en ayez cure ! M. Ramus disait couramment... Non, je me trompe. Je veux dire : mettez l'anneau d'or ! N'oubliez pas non plus de retirer le cordon de votre bonnet.

— Vous croyez que cela se fait ?

— C'est du dernier galant. Et je vous recommande sur toutes choses d'ôter vivement ce souci qui est à votre chapeau !

— Mais je croyais avoir objecté d'Aultry indécis — que cette fleur représentait et les peines et les inquiétudes du cœur, dont un amoureux sincère est toujours abondamment bourrelé ?

— N'en croyez rien. Cela n'est pas de mise. Il faut, pour réussir dans les pratiques de la galanterie, n'arborer qu'emblèmes de bonheur et de triomphe, C'est à quoi répond absolument la marjolaine qui, il faut être né d'hier pour l'ignorer, est le naturel symbole

du bonheur. J'en suis donc à votre chapeau...

Mais ce fut à ce moment même que Gaston d'Aultry se vit obligé de quitter M. Gillot. Il le laissa, non sans regrets, mais sans abandonner l'espoir de reprendre prochainement une conversation si utile.

Quand le marquis fut seul dans la pièce, dont il ferma avec soin la fenêtre, le page entra. Et, tandis qu'il considérait avec attention la tête blonde de l'enfant découvert et agenouillé devant lui, avec son épée qui valait le corps en longueur et s'allongeait en arrière comme une queue, François dit gravement :

— Monseigneur, madame la marquise votre femme m'a intimé l'ordre de remettre son anneau d'or entre vos mains, ainsi qu'une tresse de ses cheveux. Qu'il vous plaise de les prendre. Elle espère que vous la reconnaîtrez à ces signes.

Et, ouvrant ses mains, jointes jusque-là,

il offrit à Saint-Cendre un faisceau souple et soyeux, long de plus de quatre pieds, qui se déroula comme vivant, laissant luire l'anneau dans lequel il était passé.

À toucher cela, une émotion subite gagna le marquis. Saisissant avec avidité la boucle noire et épaisse qu'il pétrit entre ses doigts, il eut la sensation de caresser Gabrielle de Vignes comme au beau temps où elle se donnait à lui tout entière. Il s'assit près de la table et demeura, le front reposant sur sa dextre, perdu dans des rêveries confuses où se dressait une femme dont la blanche nudité était celle des déesses de marbre. Il se rappela la douceur, la tendresse de Gabrielle, qui n'avaient pas eu de limites ; il vit palpiter des yeux veloutés à hauteur de ses lèvres, et une larme, mouillant le visage du marquis, roula sur les cheveux noirs qu'il couvrit de baisers.

— C'est bien, enfant, — dit-il au page

immobile qui, sous ses paupières baissées, regardait sournoisement ce débris de la chevelure où, il n'y avait que peu d'heures, il s'était baigné avec luxure ; — tu diras à ma chère femme que j'ai pleuré au souvenir d'elle et que voici plus de vingt années que cela ne m'est arrivé. Que t'a-t-elle chargé de me dire ? Parle !

— Monseigneur, madame la marquise vous fait savoir que demain les prévôts de Bellac viendront ici pour vous arrêter, sur la demande de M. de Lanelet.

— Je n'attendais pas moins de l'oncle Christophe ! dit Saint-Cendre.

Et, souriant sans colère, en enroulant la mèche de cheveux autour de son poignet, il ajouta :

— Quelle figure a faite l'auguste vieillard quand on lui a dit que j'avais légèrement fouetté sa précieuse pupille Gilonne de Bonisse ?

François déclara n'avoir point con-

naissance de cette histoire. Le mensonge apparut évident à Saint-Cendre ; il demanda durement :

— Quelles preuves peux-tu me fournir de la sincérité de ta mission ?

— Monseigneur, je suis parti de la Haute-Ganne, lorsque l'horloge sonnait dix heures, avec les courriers de M. de Lanelet qui se rendaient à Bellac pour porter au bailli la nouvelle de votre présence au Breuil. Je me suis détaché dans la nuit, et je suis venu ici.

— Tu as donc trahi ton maître ?

— J'ai obéi à madame la marquise.

— Et pourquoi plutôt à elle qu'à Lanelet ?

Le page avait préparé sa réponse. Lentement il parla :

— Nous détestons tous M. de Lanelet parce qu'il est dur et brutal, tandis que M<sup>me</sup> Gabrielle de Vignes est bonne et douce à

chacun. Tout autre page que moi, si je n'avais pas été, de fortune, en service auprès d'elle, serait venu ici, porter ses ordres. Car nous regardons comme le plus grand honneur de risquer notre vie pour elle, et tous nous souffrons de voir les pleurs dont on ne cesse de fatiguer ses beaux yeux.

— Et, sans doute, pour une bonne récompense ? — fit le marquis, sardonique. — J'imagine que ma femme t'aura promis de ces blonds écus d'or que l'on peut jouer à la bassette dans l'espoir de leur donner des frères, et qui servent aussi à endormir la vertu des dames lorsqu'on veut les visiter sous leurs draps.

L'enfant rougit :

— Monsieur de Saint-Cendre, Champoisel vaut Villebrune, je pense, et porte ses huit quartiers. Et, pour jeune et inexpérimenté que je sois, je ne payerais pas de telles paroles le messenger qui m'arriverait dans de



pareilles circonstances. Ingratitude est bien de vilain. Veuillez me donner vos ordres, M<sup>me</sup> la marquise les attend, il faut que je m'en retourne au plus tôt.

Se levant pour prendre une écritoire posée sur un buffet, Saint-Cendre appuya sa main sur la tête de l'enfant :

— Tu es un petit brave, et tu as bien fait de me répondre ainsi. Tu ne saurais mentir. C'est beau de ne pas avoir peur des hommes. Quant aux femmes, c'est autre chose, et si je ne connaissais la mienne pour froide et vertueuse, je n'augurerais rien de bon pour moi de la récompense qui t'est destinée ! Va te promener dans la cour où l'on te donnera du vin ou de l'hydromel, à ton choix. Je t'appellerai quand j'aurai fini d'écrire.

Et Saint-Cendre commença de tracer, sur le papier où criait sa plume, les caractères hauts de six lignes, réguliers et droits :

« Ma très chère femme, j'ai reçu vos bons

avis et j'en ai pleuré de tendresse. Mais il faut que vous vous teniez tranquille dans votre château jusqu'à ce que je vienne vous y chercher. Cela ne saurait tarder très longtemps. Pour le reste, si vous trouvez quelque avantage à me rejoindre, faites-moi tenir un mot et je serai là pour vous recevoir. J'ai passé votre anneau à mon doigt, de vos cheveux je me fais un collier. Plaise à Dieu que mes bras puissent en former bientôt un autour de votre divin cou que je baise. »

Et il signa : Louis-Alexandre, dans un paraphe qui prit le reste du papier. Satisfait de sa prose, Saint-Cendre se déclara qu'il avait bien fait de ne pas se livrer à des épanchements superflus, et qu'il était sage de ne pas s'ouvrir de projets trop nets. « Il ne faut point, se disait-il, que Gabrielle prenne l'avantage sur moi en me voyant amoureux d'elle comme au premier jour. Et si la lettre venait à tomber en mauvaises mains, elle ne

donnerait pas à mes ennemis d'indications utiles. » Il cacheta la cire rouge de ses armes, empreintes sur le pommeau d'une dague qu'avait conservée Dartigois entre quelques autres reliques du marquis.

Quand le page fut à cheval, le pli serré sous les boutons sans nombre de son pourpoint, Saint-Cendre lui recommanda la prudence :

— Va-t'en de ce pas, directement à la Haute-Ganne, ne retourne pas vers Bellac. Il te sera facile de faire croire que tu t'es perdu ; et tu diras aussi que ton cheval a roulé dans un fossé près des étangs du Vignaud. Dartigois va arranger ta toilette.

Armé d'un balai plein de boue, le maître de Breuil enduisit tout le flanc droit de la monture qui, au contact froid des brindilles, tournait en renâclant et pointait. A la cuisse, au bras droit, François fut plâtré, pareillement. Et, sans bienveillance, Dar-

tigois termina en lui promenant le bouleau fangeux sur la tête, souilla le bonnet, une moitié de la face. Mais, saisissant vivement l'instrument domestique, le page en donna un grand coup dans le visage de l'écuyer qui vociférait, furieux, la bouche remplie d'ordure. Un beau rire s'enflait dans la poitrine du marquis. François, piquant sa bête, disparut dans la nuit.

— Ne te mets pas en colère, Dartigois. Cet enfant est fidèle, aventureux et gentil ; avec lui tu t'es montré grossier et sans grâce. Va te faire savonner par notre belle Catherine, dont je vois la crinière dorée éclairée par les feux d'une bougie. Elle te regarde de sa fenêtre. Ne sois pas mécontent pour une pareille sottise. Et, ce qui est plus important, fais préparer cinq chevaux et autant d'arquebuses. Nous allons, avec l'aide des trois Vertus théologiques, offrir aux courriers de l'oncle Christophe une aubade

dont ils seront contents, à moins qu'ils ne jouissent d'un bien mauvais caractère. C'est au Vignaud que se donnera le bal. En route, je te raconterai les événements. Ils ont en soi une singulière importance, et je crois que tu as admirablement agi en récoltant, ces jours passés, les harnois et les armes.

— Monseigneur, dit Dartigois, car dès maintenant vous me permettrez de vous rendre votre titre, voilà qui est parler, et c'est plaisir de vous entendre.

— Va donc, mon ami. Qu'on me prépare des bottes et des pistolets. Je t'attendrai tout en causant avec ce petit d'Aultry, car il est propre à me distraire. Tu voudras bien, à ce propos, veiller à ce qu'il quitte le Breuil demain matin, à la première heure. Il entre dans mes vues que ce coquebin s'installe à l'hôtellerie de Seissat et qu'il ne la quitte plus. Je vais le disposer au départ.

Gaston d'Aultry fut très fâché

d'apprendre, par M. Gillot que Dartigois le tenait en méfiance, tant cet homme rustique se mourait d'une jalousie violente pour tout ce qui touchait à M<sup>lle</sup> Catherine.

— C'est à peine si moi, son cousin, je puis trouver grâce à ses yeux, et pour cette seule raison que j'ai été le compagnon des jeux de la belle, en sa première jeunesse. En trois mots, pour ne pas dire en quatre, je vous apprends que Dartigois désire que vous quittiez le Breuil...

Et sans écouter les timides protestations de Gaston, Saint-Cendre régla les choses. A l'hôtellerie du *Saumon d'Argent*, M. d'Aultry serait traité comme un roi. M. Gillot mettait sa bourse à la disposition du jeune homme ruiné par le jeu, il lui prêtait son meilleur cheval, le Roland, il irait le visiter tous les jours.

— Tout cela, mon jeune ami, si j'ose employer ce mot, n'a pas grande importance, et je vous prie de ne pas me remercier.

Revenons à des sujets plus gracieux. Ce que je vous conseillais au sujet de votre toilette d'amoureux sera merveilleusement propre pour réussir auprès de votre marquise. Aidez ma mémoire, car je ne sais, au juste, sur quel point je m'étais arrêté quand le courrier de mon oncle de Bellac m'a inopinément dérangé, pour un détail misérable, au reste, et en tout indigne de vous intéresser.

— Vous en étiez, monsieur Gillot, au chapitre des bonnets.

— Il est de beaucoup le plus important. Ôtez donc ce souci et portez une enseigne de Limoges toute simple, avec une passe en soie de Florence. On ne peut rien faire de plus galant.

Mais ne devrai-je pas me faire tailler un habit à ses couleurs ?

— À votre place, il y a longtemps que je l'aurais sur le dos. Mais, pour l'amour du Dieu juste, que demain l'anneau d'or soit

posé, en signe d'amour contrit... C'est bien le cas. Et ne doutez pas que, pour reconnaître tant de soins, votre dame ne mette bientôt des jarretières tannées, tout comme vos chausses... Quand vous aurez vu cela, alors vous pourrez vous dire heureux.

Gaston rougit. Le discours lui parut irrespectueux et vulgaire. Il ouvrait la bouche pour essayer d'une observation courtoise, mais M. Gillot continua :

— Ah ! il est un point essentiel. Attachez-vous bien à remarquer comment la dame portera ses gants lors de votre prochaine rencontre. Un jeune gentilhomme dont je dirigeais les exercices m'a appris beaucoup sur la valeur de ces signes.

Et il expliqua au naïf Aultry, fasciné par cet homme bourgeois qui n'ignorait rien des bonnes choses, que les gants passés de côté dans la ceinture indiquaient chez une femme un amour partagé et qui encourageait aux



confidences. Quand ce résultat important serait obtenu, rien ne s'opposerait à ce que M. d'Aultry envoyât à la marquise deux ou trois paires de bas tricotés à la mode d'Italie. Elle les porterait quelques jours, puis elle les renverrait à son galant.

— Ainsi, monsieur Gaston, vous sentirez sur vous, tant que vous les aurez aux jambes, la vertu amoureuse de ces bas. Quand j'étais jeune homme, pareille aventure m'arriva avec la fille d'un échevin. C'était, il m'en souvient encore, une grande et forte blonde dont les mollets furent à nul autre pareils. La belle me rendit mes bas craqués en dix endroits. Mais telle était la force de ces étuis amoureux que, si je les avais chaussés, je me trouvais poussé par une irrésistible force vers la maison de ma maîtresse ; à telles fins que j'y arrivai un jour à la mauvaise heure, et son mari, un grand vilain homme à face de Mathieu, me rencontra dans l'escalier. Il

tomba si malheureusement sur mon épée, tant sa hâte de descendre était grande, qu'il en prit une pleurésie dont il faillit mourir. Il ne s'en tira que par l'huile de chien roux. Je pourrais vous raconter mieux encore, mais j'aperçois Dartigois qui veut me parler, sans doute, et la nuit est bien près de son milieu. Dormez bien, mon jeune seigneur ! Et soyez sûr que dès demain j'irai vous visiter à Seissat. Je suis votre humble valet.

Saint-Cendre rejoignit Dartigois dans la cour. Ils sortirent à pied, une fois que le marquis eut mis ses bottes qui l'attendaient sur un banc avec une servante qui en boucla les jarretières, et le marquis l'embrassa sur le cou de telle force qu'elle poussa un cri aigu. Catherine parut à sa fenêtre et Saint-Cendre s'écria :

— Ce n'est rien ! une petite licence que prend Dartigois, car il est toujours en éveil. Bonne nuit, très chère cousine ! Nous allons

braconner un cerf chez M. de Lanelet, et je lui en enverrai les cornes. Dormez bien !

À quelques toises du Breuil ils trouvèrent les hommes et les chevaux prêts.

— Que vous êtes heureux, monseigneur !

— dit Dartigois qui tenait l'étrier. — Dans les moments les plus graves, vous demeurez toujours léger et rieur. Et vous n'avez que de belles choses, plaisantes et rares à la bouche. Aussi vrai qu'il n'y a de belles tartes que de Dourlans, comme disait mon grand-père...

— Piquons, piquons, Dartigois, mon bonhomme ! — interrompit le marquis. — Et prenons notre route sur le Vignaud, sans perdre un temps précieux. Quand nous reviendrons, la besogne faite, je t'apprendrai des choses merveilleuses. Pour l'heure il nous faut, à hauteur des gros chênes, où tu sais, occuper les deux côtés de la route, et porter par terre le courrier de l'oncle Christophe tant nous désirons connaître le contenu de

son sac de dépêches. Si d'autres compagnons tombent autour, nous tâcherons de nous en consoler.

Ils avancèrent pendant une demi-heure évitant les chemins battus, attentifs aux bruits. Puis ils occupèrent le lieu de l'embuscade. Allumant la lanterne de son bouclier, Dartigois examina le sol. Les gens de la Haute-Ganne n'étaient pas encore revenus : toutes les empreintes se montraient, dans la boue, la pince tournée vers Bellac. Puis un roulement sourd frappa les oreilles de Jean Nantiat, il annonça l'approche des cavaliers. Dans l'épaisseur du taillis chacun aviva le feu ralenti de la mèche, sortie de son étui repercé. Saint-Cendre vérifia le rouet de sa batterie à pyrite. Des ombres noires apparurent dans un frémissement de branches froissées et un cliquetis de mors ; six éclairs brillèrent, trois de chaque côté du chemin, séparés par une toise d'intervalle

entre chaque ligne, et les hommes du Breuil tiraient sur les autres à moins de deux pieds de distance. Un piqueur vida sa selle, roula en poussant un cri d'angoisse.

— À droite, à gauche, flanquez le courrier ! — commanda la voix vibrante de François. — A toi, Martegoute. Pique et ne t'occupe !...

Deux coups retentirent encore, puis quatre. Atteint au flanc droit, l'enfant chancela sur l'arçon. Sa main, dans l'habitude des exercices de la guerre empoigna la crépine d'arrêt ; le cheval se cabra porté par les rênes de bride. Dressé sur les étriers le page voulut tirer son épée. Une balle de pistolet lui troua la poitrine. Il glissa à terre, la tête en avant, gardant entre ses doigts crispés les courroies dont les queues étaient enlacées au poignet.

— À l'autre ! — vociféra Dartigois. — Poussez ! poussez, enfants !

Mais les courriers du château disparurent comme un tourbillon, laissant derrière eux un courtaud qui s'abattit sur un valet d'armes.

Saint-Cendre déboucha du fourré, à pied, un pistolet à la main :

— Assurez-vous de ces drôles, dit-il, et cessez la poursuite.

— C'est sagement parler, monseigneur, — déclara Dartigois qui, pareillement armé, fit irruption sur le chemin. — J'ai reconnu le vieux Martegoute qui galopait en tête et sur une bête noire dont le front portait une étoile blanche. Sauf votre respect, le bonhomme monte encore mieux que vous et moi : nous ne pourrions le joindre. Et il serait plus facile d'apprendre l'éthiopien à M. Palma Cayet, par exemple. Voyons quels sont ceux qui, bêtement, se sont laissé mettre par terre.

Et il dirigea l'esconce de sa rondache sur

un corps étendu devant lui. Saint-Cendre s'approcha, sous la lumière :

C'est cet imbécile de page ! Comment se trouve-t-il ici ?

Se soulevant, sans lâcher la bride du cheval qui tirait, l'enfant gémit :

— Prenez la lettre, et tâchez de la faire porter. Elle est là... sous... mon habit !

Saint-Cendre appela les écuyers qui s'empressaient près des gens tombés.

— Arrivez, les Vertus. Portez-moi, ce marmot sur la mousse, et faites doucement. Là, c'est bien. Appuyez-le contre un arbre.

— Il y a un valet vivant et un mort, annonça l'Espérance. Faut-il tuer le premier ?

— Fais-le garder par la Charité, et attends nous.

François, blanc comme un suaire, ouvrait des yeux dont les prunelles vitreuses ne semblaient déjà plus voir. Insensible, sans voix, il se laissa adosser à l'arbre, prendre la

lettre. Les mains du marquis, à caresser la chair des femmes, s'étaient faites assez légères pour manier un mourant sans lui arracher un cri :

— Malheureux ! Ne pouvais-tu revenir seul à la Haute-Ganne ?

Saint-Cendre, au contraire de sa coutume, parlait avec une triste douceur.

— Ils... m'ont retrouvé à... en bas du coteau... — murmura l'enfant. — Prenez la lettre... qu'Elle sache... que j'ai...

Une écume sanglante souilla ses lèvres, envahit le bas de face livide, et qui semblait celle d'une petite bête de meurtre qui se serait saoulée de sang.

— Peut-on l'emporter ? interrogea Saint-Cendre.

— Il est quasiment fini, — opina Dartigois indifférent — Autant le laisser trépasser tranquille.

Le marquis frappa du pied, irrité. La



mort de cet enfant le gênait. Il sentait obscurément qu'un lien mystérieux les unissait, dans cette nuit.

— C'est mal commencer, grommela-t-il. Et ce marmot me déchire le cœur avec sa façon de prendre congé, sans imprécations ni murmures.

Et se rapprochant de l'enfant, il s'assit, posa la tête sur ses genoux où elle roula inerte. Les yeux démesurément élargis semblaient rire.

« J'ai vu bien des gens mourir, songeait Saint-Cendre, et tout me porte à croire que j'en verrai encore quelques-uns. Mais celui-là me peine au-delà de ce que j'ai pu jamais éprouver. »

Dans la bave écarlate que ses poumons déchirés faisaient crever en bulles sur ses lèvres, l'enfant râlait lentement. Ses yeux, que voilaient les ombres de la fin prochaine, tournés vers les étoiles, il expira doucement.

Et au moment où son âme chétive s'envola sans révolte, il crut voir comme la forme blanche d'un corps de femme qui passait dans le chemin de Saint-Jacques, où palpi-taient des milliers d'astres brillants qui lui sonnaient une suave musique. Ainsi expira François Bude de Champoisel, quand il n'avait que quinze ans, comme ces mortels foudroyés par les Dieux jaloux pour avoir profané le lit des Déesses.

— Il faut, dit Saint-Cendre emmener cet innocent au Breuil, d'où nous le conduirons à Seissat pour qu'il soit couché en terre sainte.

— Ne croyez-vous pas, monseigneur, qu'il serait plus expédient de le faire transporter à la Haute-Ganne ?

— Sans doute, Dartigois ; mais qui se chargera de ce soin ?

— Il y a là, monseigneur, un de ceux du château, et nous attendions votre bon plaisir

pour le pendre.

— Garde-t'en, mon ami, comme d'une besogne inutile. Qu'on m'amène ce maraud !

Le prisonnier parut. Chargé de liens, il marchait sans entrain ni vitesse. Sous la lanterne, le marquis le regarda avec dureté. Puis brusquement :

— Veux-tu gagner dix écus ou bien être fait évêque des champs ? C'est à ton choix.

— Je suis à vos ordres, monsieur.

— Tu diras monseigneur ! — intervint Dartigois avec un grand coup de pied dans le fond de ses chausses.

— Tu vas remonter à cheval, commanda Saint-Cendre ; tu chargeras le corps de ce page, et tu présenteras les compliments de M. Gillot au comte de Lanelet. Puis, adroitement, si tu en es capable, tu remettras cette lettre à madame Gabrielle. Penses-tu pouvoir arriver jusqu'à elle ?

— Cette nuit même, monseigneur.

Je trouverai bien un moyen d'appeler sa chambrière Peyrusse, et je lui donnerai...

— Non. Tu demanderas à parler à la marquise elle-même, et tu lui diras que son mari lui adresse ce papier, et que son page a été tué contre ma volonté, et aussi contre toute attente. Mais n'oublie pas que, si on te demande de qui est la lettre, tu devras dire à quiconque, hors ces deux femmes, que c'est de la part de... attends !... oui... la baillive de Bellac.

— Je ferai ainsi, monseigneur.

— J'y compte. As-tu des écus, Dartigois ?

— Non, monseigneur. Et ce n'est pas la peine. La vie vaut mieux que l'argent, ce semble.

— Dartigois, les deux ont égale importance. Car, sans l'un, l'autre est sans utilité et sans charmes. Attends donc la plus prochaine occasion, — dit le marquis au valet, — et, quand tu passeras par le

Breuil, entre sans crainte. Tu toucheras la somme promise sur le simple avis de ton nom. Comment t'appelles-tu ?

— Geoffroy Lubert dit la Solive, des écuries de M. le comte de Lanelet, et tout à votre service.

— Va donc. Et n'oublie pas que, si je suis bon pour te récompenser, je le suis aussi pour te punir, si tu me trompes.

— Monseigneur, ma vie est entre vos mains. Je vous jure sur la tête de ma femme et de mes enfants que votre commission sera faite.

— C'est bien. Qu'on lui donne le cheval de l'enfant et que le corps soit lié sur l'arçon, pour qu'il ne glisse pas aux cahots de la route. Viens-t'en, Dartigois. Nous n'avons pas trop de la nuit pour prendre nos dispositions dernières.

L'homme, remonté sur le roussin de François, s'éloigna, escorté par les trois

Vertus théologiques, qui devaient le conduire jusqu'à la sortie des bois du Roy, de peur de quelque aventure.

Marchant botte à botte avec Dartigois, le marquis commença de parler :

— Ce marmot que nous avons si fâcheusement meurtri m'apporta des nouvelles importantes, et tu dois les connaître. Sache donc que l'oncle Christophe m'a lâchement dénoncé au bailli de Bellac et que demain, sans doute, la prévôté sera au Breuil pour m'arrêter.

— Elle trouvera à qui parler, monseigneur, — répondit Dartigois en caressant le pommeau sphérique du pistolet qui avait mis François par terre. — Et, comme on dit : « Quand on veut avoir de la bonne soie, on va à Lucques », si on désire chaud accueil, on l'a dès la porte de ma maison. Il faut, en effet, si l'on en croit le proverbe...

Mais le marquis interrompit Dartigois. Il

lui dépeignit les risques, supputa les chances d'un combat, examina les ressources. En somme, il ne craignait pas grand'chose : les gens de Bellac étaient trop inquiétés par les huguenots du Limousin pour donner un fort appui à M. de Lanelet.

Et Dartigois déclara que ceux de Seissat, en cas de besoin, marcheraient comme un seul homme. Si lui, Dartigois, était aimé dans ce village, le marquis y était adoré en tant que M. Gillot. Depuis qu'il les pratiquait, il y avait deux mois, son influence s'était faite considérable.

— Le curé lui-même prendra parti pour vous, monseigneur. Et il dira l'office en français, pourvu qu'on lui laisse son champ et aussi le droit de garder son faucon sur le poing. Et il épousera sa gouvernante, mademoiselle Marthe, pour la durée des troubles.

D'ailleurs, Dartigois tenait tous les

notables de Seissat par divers moyens, et il abondait en recettes pour nuire à M. de la Bastoigne qui les opprimait, comme à M. Lanelet qui cherchait à étendre démesurément son droit de justice. Il excitait sourdement les uns en accusant le châtelain de la Haute-Ganne de frustrer toute leur communauté des droits qu'ils avaient au pacage dans les prés que ce seigneur avait fait enclore. A l'entendre, M. de Lanelet les privait tout bonnement du droit de secondes herbes, et il leur avait cité l'arrêt rendu par le Parlement contre les propriétaires du Bort, en 1564. On avait bien su amener ceux-là à abandonner le monopole qu'ils comptaient établir sur le regain. Aux autres, il signalait les dégâts commis par les cerfs dans les emblavures, exagérait le dommage. Et Dartigois ne finissait jamais un de ses discours, autour duquel se réunissaient les paysans comme des oies entourant leur gardeuse, que par ces



mots :

— Croyez-moi, il n'est que temps d'en finir.

Il tirait ses principaux arguments des instructions détaillées que lui fournissait le vieux Gillot des Chazeaux. Ce bourgeois riche et probe, ennemi des nobles, jouissait d'une grande considération dans le pays de Bellac. Protestant autant par sentiment religieux que parce que la religion réformée flattait son indépendance, il appuyait toutes les revendications tendant à affranchir les individus du joug des traditions et des habitudes. Et sa science du droit était grande, car avant de s'installer procureur à Bellac, il avait exercé, vingt années durant, les fonctions de greffier au présidial de Poitiers. Retiré aujourd'hui dans la solitude de son domaine, il préparait une compilation annotée des coutumes.

Fort de ses conseils, Dartigois sapait à Seis-

sat le pouvoir des deux seigneurs. Et, amplifiant les termes dont usait le vieil homme de loi, il s'écriait publiquement :

— Vous comme moi avons droit à la jouissance du sol pour nourrir notre bétail. Les herbes sont la propriété de tous !

Toutefois, le maître du Breuil corrigeait dans l'application ce que ces doctrines pouvaient présenter de trop large. Et, sans en faire des questions de justice, il laissait battre cruellement par ses valets les imprudents qui osaient mener leurs bêtes sur ses terres. Le Breuil était, d'ailleurs, un bien particulier, ne mouvant d'aucune seigneurie. Et, quand M. de Lanelet qualifiait Dartigois de tenancier, il n'aurait pu apporter une preuve écrite de la validité de son dire.

Et Dartigois conclut en affirmant au marquis que, le jour où il voudrait, tout Seissat et même Le Verger marcheraient sur la Haute-Ganne.

— Oui, mon garçon, — approuva Saint-Cendre. — Quelque jour nous prendrons cette bicoque, car j'ai le droit comme tout le monde, je suppose, de coucher avec ma femme. Nous aurons, pour cette entreprise, un allié qui n'est point sans gloire. Cet unique et valeureux Clérambon accourra à mon appel. Sa dernière lettre me laisse entendre qu'il s'ennuie à sa Roche-Thulon ; car il ne veut plus aller à la guerre depuis la coûteuse journée de Messignac. En tous cas, avise pour demain matin, après le départ de notre coquebin d'Aultry.

Ils étaient arrivés devant la porte du Breuil. Moins d'une heure après, le marquis, entre les bras de Catherine, lui disait qu'elle était la plus mignonne des femmes, mais qu'elle voyait en lui le plus malheureux des hommes. Il lui raconta les mauvais desseins de l'oncle Christophe et ne craignit point de noircir la marquise.

« À six heures du matin, peut-être, on allait se battre au Breuil pour lui, proscrit et misérable, que l'on voulait arrêter. »

Catherine en pleura. Elle jura à son marquis qu'on la tuerait plutôt, et qu'elle entendait le garder dans son lit, où elle le couvrirait de son corps.

— Ce serait, mon petit cœur gauche, un trop tendre et somptueux bouclier à opposer aux coups de ces bélîtres ! N'ayez crainte, toute belle, j'ai parlé pour vous effrayer. Demain vous verrez de votre fenêtre la déconfiture des prévôts et des sergents.

Mais quand le marquis fût endormi, Catherine agenouillée sur le lit devant une petite image de cire, se désola dans ses prières, suppliant Dieu et la Vierge pour qu'il n'y eût point de sang versé, — cependant que réveillé en sursaut de son premier sommeil, irrité d'avoir à se débarrasser de ses bonnets de nuit et de la bigotelle avec quoi il reposait,

emmailloté comme la momie d'un pharaon égyptien, M. de Lanelet écoutait le courrier Martegoute.

Le bras gauche, cassé d'un coup d'arquebuse, pendait dans la manche ouverte, dont les broderies disparaissaient sous le sang coagulé en un enduit sombre et visqueux. Sillonné par une balle, le front gardait la trace vive du plomb qui l'avait effleuré, de telle sorte que le vieil homme paraissait pleurer du sang. Mais, sans s'occuper d'envoyer son serviteur blessé vers le médecin, M. de Lanelet se faisait répéter les détails, et il frémissait de colère et de rage. La lettre du bailli de Bellac lui rendit un peu de calme. A la lire, il lui sembla qu'un baume généreux lui venait fortifier le cœur. Le bailli lui promettait d'envoyer ses sergents au Breuil avec quelques cavaliers de la maréchaussée. Il ne pouvait faire davantage. Car ses cavaliers, à lui, battaient

le pays jusqu'à Saint-Symphorien et Razes, où avaient paru des bandes de huguenots. Près de Daumart, des coureurs avaient brûlé la ferme des Lucottes, tout pillé, emmené cinq femmes et deux hommes. Et tel était l'état des esprits que Bellac même se montrait comme disposé à refuser l'arrière-ban. C'est pourquoi le bailli recommandait au châtelain d'expédier, pour la même heure, vers midi, quelques-uns de ses sergents à verge blanche et deux ou trois gardes-chasses. Ces gruyers armés d'arquebuses prêteraient la main en cas de besoin.

— Oui, c'est commode ! — grommelait M. de Lanelet. — Il va falloir encore faire tuer de mon monde. Trois, cette nuit, voilà qui est déjà beau ! Mais demain... Ah ! les bandits, — s'écria-t-il furieux, — ils m'ont mis trois hommes par terre ! Quelle audace ! Mais sommes-nous bien sûrs que ce soit les gens du Breuil ? Qui a pu les prévenir ?

Et l'oncle Christophe agitait ses bras, brandissant le papier où pendait un cachet de cire rouge. Sous sa robe de chambre apparaissait en divers endroits sa personne décharnée ; Croisigny, qui l'avait rejoint dans sa chambre, pensa voir une effigie du Temps, car M. de Lanelet tenait de sa main gauche une des colonnes de son lit qui pouvait passer pour le manche d'une faux. Gaspard, interpellé, demeura muet. Il ne savait que croire. Incertain, il flottait entre des pensées contraires.

« Sans doute, se disait-il, Gabrielle aura fait avertir Saint-Cendre ? Mais comment a-t-elle su ? Elle était malade, couchée, pendant l'entretien de l'après-midi. Et cependant... »

Vive comme un trait de lumière, la vérité se fit dans son esprit. Il y avait un guichet dans l'appartement de la marquise, ouvert sur la galerie des Armes. Et il se rappela que le page François de Champoisel était

depuis quelques jours attaché à son service. Il avait la clef de cette antichambre. Il avait demandé à accompagner les courriers de Bellac. Où était-il maintenant ?

Et il se résolut à ne point parler, tant il aimait Gabrielle. Il l'admira. Fallait-il qu'elle adorât son mari pour sortir de son indolence timide jusqu'à risquer une pareille démarche !

Martegoute défailait. Tout à coup Croisigny vit la manche sanglante et ce bras qui semblait démesurément allongé.

— Et tu ne dis pas, pauvre vieux, que tu as un membre cassé ?

Une apparence de rire passa sur la face verdâtre de Martegoute. Il murmura entre ses dents qui claquaient :

— Ce n'est rien, monsieur... Je n'ai pas...

Mais Croisigny l'avait assis sur une chaise. Ouvrant la porte, il cria :

— Qu'on aille chercher le mire Hélion



Pélissier !

Souriant dans sa grande barbe déteinte, Lanelet demanda ce qu'il y avait. Croisigny ne lui répondit pas. Ecoeuré par l'égoïsme placide du vieillard, il craignait de ne pas pouvoir garder sa patience.

Mais le châtelain continuait ses imprécations contre les insolents qui avaient osé l'insulter dans la personne de ses gens. Il en tirerait une belle vengeance. Appuyé sur l'épaule d'un valet, le courrier se retira. Par sa plaie ouverte, s'échappait le sang, marquant sur les dalles de petites flaques écarlates.

À ce moment, Lubert entra. Il raconta la scène à sa manière. Il avait rapporté le cadavre de monsieur François de Champoisel ; quant au corps du piqueur tué, on l'avait laissé sans doute sur place. Caché dans les broussailles, lui, avait échappé aux recherches, rattrapé le cheval du page : et à mi-chemin, pris d'un remords, il était

retourné sur ses pas pour prendre l'enfant. Son mensonge échappa à M. de Lanelet, qui caressait sa barbe. Mais Croisigny entra en défiance. Quand Lubert, après avoir émis l'avis que ce devait être Dartigois et ses hommes qui avaient fait le coup, quitta la pièce, il l'accompagna au dehors :

— N'as-tu pas quelque pli à remettre ?

Gaspard fit sa demande à contre-cœur. Rien ne lui eût été plus pénible que d'intercepter une lettre destinée à Gabrielle. Et il se promettait de détruire, s'il le trouvait, le papier accusateur, sans le lire. Ainsi dans son âme troublée il établissait la balance entre son affection et son devoir. Il chérissait Gabrielle, il ne pouvait se décider à détester Saint-Cendre tant il prisait son courage. Et il trouvait misérables les intérêts et les haines qu'on exploitait pour les maintenir désunis. Quand Lubert lui jura qu'il n'avait aucun message sur lui et se déclara prêt à

se laisser fouiller, il se trouva soulagé d'un grand poids. Rentrant chez M. de Lanelet, il écouta ses malédictions, n'ouvrit aucun avis, essuya ses reproches et remonta se coucher.

Mais, Gabrielle, penchée sur la lettre de Louis-Alexandre, que Lubert lui avait remise entre les mains avec une adresse dont on ne le croyait pas capable, dévorait les quelques lignes en s'interrompant à chacune d'elle pour les couvrir de baisers. L'angoisse affreuse du réveil, qui lui avait rappelé sa promesse de se laisser aller encore aux bras de François, avait fait place à une douleur moins vive mais dont tout son être demeurait troublé. Quand Peyrusse l'avait appelée de l'antichambre, où la chambrière couchait, à travers la porte gardée ouverte, elle s'était dressée haletante.

— Madame la marquise, c'est un messager qui vous apporte une lettre... de Bellac !...

Et la fille d'atour avait dit plus bas :

— Une lettre venant du Breuil, et elle est de monsieur le marquis.

Elle s'était levée, d'un bond, avait passé une longue robe qui l'enveloppa jusqu'au menton. Et elle demandait à Peyrusse :

— Est-ce vraiment le page François ? Et t'a-t-il donné la lettre ?

— Non madame, — avait répondu la servante ; — c'est Geoffroy Lubert, le valet d'armes. Il m'a dit qu'on avait attaqué les courriers en route, et aussi que monsieur de Champoisel est resté mort sur la place.

Des larmes vinrent aux yeux de la marquise. Sans force, elle retomba devant son lit, sanglotant, écrasée de honte, vaincue, défaillante. Cette mort qu'elle avait souhaitée, lâchement, elle l'apprenait maintenant. Et Gabrielle restait terrifiée, comme si elle avait commis le crime, elle se dressa enfin, dolente :

— Fais entrer ce garçon, Peyrusse. Et veille, qu'on ne le surprenne pas.

Le valet raconta toute l'histoire. Il avait vu l'enfant couché sur la mousse, et sa bouche était pleine de sang. On en voyait un peu sur la lettre. M. de Saint-Cendre la lui avait donnée avec l'ordre de la remettre à madame la marquise. Geoffroy avait obéi, car il s'agissait de sauver sa vie. Tremblante, Gabrielle prit sa bourse, tira cinq pièces d'or, et les mit dans la main de Lubert, qui s'éloigna en la saluant jusqu'à terre.

« On a certainement raison de dire, — ruminait-il en soi-même, — que les dames sont moins généreuses que les hommes. Et cela tient peut-être à ce qu'elles ne connaissent pas la valeur véritable de l'argent. »

Quand elle fut seule, Gabrielle se jeta sur le papier maculé, regarda le cachet. On ne l'avait pas ouvert et les armes du marquis

s'y trouvaient empreintes. Dans sa misère, avait-il donc conservé son anneau ? — Elle rompit le cachet de cire. Ivre de joie, elle reconnut l'écriture de Louis-Alexandre ; pour Gabrielle, le reste n'était plus que détails. De ses baisers pressés elle mouilla ce papier où avaient passé les mains du maître glorieux de sa chair. Elle ne se souciait point des taches rouges, car elle avait oublié la mort de François.

Et les premiers feux du matin enflammaient les émaux des verrières que Gabrielle, accoudée à sa table où brûlaient les bougies dans leur flambeau, lisait et relisait encore la lettre du marquis de Saint-Cendre, s'acharnant sur ces signes comme s'ils devaient, par leur vertu, sans doute magique, faire apparaître le Villebrune qu'elle gardait toujours dans son sang.

Enfin, elle se jeta sur son lit cherchant le repos. Mais le soleil n'était pas encore

au-dessus de l'horizon que Peyrusse vint la réveiller, de nouveau. On faisait demander à madame la marquise si elle comptait assister aux obsèques de M. de Champoisel, dont le corps était en chapelle. La messe serait dite à dix heures. Gabrielle se sentit mouillée d'une sueur froide, elle crut voir se hérissier ses cheveux. Elle déclara qu'elle était malade, qu'elle ne quitterait pas sa couche de la journée, peut-être, et quelle voulait qu'on la laissât reposer. Mais quand la cloche tinta le glas des morts, elle s'enfouit la tête sous les draps, hurlant d'épouvante, comme si un petit corps glacé se glissait auprès d'elle. Elle frissonna malgré les chaudes courtepointes. Elle pensa à l'enfant qui froid et seul, allait dormir dans la terre, et elle supplia Dieu de la punir, se jura d'avouer son crime au père Chaussade, qui trouverait, c'était sûr, des paroles pour la consoler.

Sans se douter en rien du désespoir

anxieux de sa femme, le marquis de Saint-Cendre, assis sur le banc maçonné qui se fixait au mur près de la porte du Breuil, causait avec Dartigois. Celui-ci, suivant une habitude que chacun trouvait détestable, fumait du tabac dans une pipe de terre. A leurs pieds, des poules picotaient, se disputant âprement les miettes d'un massepain que grignotait le gentilhomme. La grande cour, au sol soigneusement battu, demeurerait déserte ; quelques colombes y promenaient leur plumage changeant, affairées à la recherche des graines. Des écuries, qui s'étendaient à l'aile droite de l'habitation où elles continuaient les celliers, les buanderies, les resserres et les cuisines, sortaient des ronflements de chevaux mêlés au bruit sourd des bat-flancs heurtés. Et des chiens blancs tachés de roux dormaient paresseusement au soleil. Le pigeonnier dominait de son toit pointu comme un cornet les couvertures



ardoisées des granges, alignées à gauche, et dont les portes fermées se présentaient vastes à laisser passer un rang de quinze hommes. Les greniers à fourrages et à blé faisaient face à la maison, et celle-ci regardait le porche massif, énorme, que surmontait un ouvrage fortifié continuant la défense du mur d'enceinte. Et de toise en toise étaient percées des archères étroites, intérieurement ébrasées pour rendre plus aisé le maniement des mousquets.

Bien que l'heure fût encore éloignée de midi, la ferme paraissait dormir. On ne voyait personne, hors les deux personnages assis sur le banc, et le silence n'était rompu que par le beuglement lent et doux des vaches qui agitaient leurs sonnailles dans les étables des grands bâtiments dont le faite s'élevait derrière l'habitation qui ne comportait qu'un étage. Une troupe d'oies blanches sortit de la mare creusée près de

l'entrée, pénétra sous le porche.

— Seraient-ce les prévôts de Bellac qui nous viennent enfin chercher ? interrogea Saint-Cendre.

— Leur arrivée, monseigneur, ne nous causera pas plus d'émotion. Ils trouveront à qui parler. Mes quarante domestiques et valets de labour les prendront comme une noix dans les mâchoires d'une pince.

— Il ne faut point, mon ami, traiter légèrement les gens de justice. En tout semblables aux guêpes et autres bêtes munies d'armes venimeuses, on ne les voit que trop souvent arriver par essaims épais.

Nulle journée n'avait trouvé le marquis plus gai ; et, d'une oreille toujours bienveillante, il n'avait cessé d'écouter un interminable discours de l'écuyer. Le bon seigneur se réjouissait intérieurement du jeu innocent où se complaisait mademoiselle Catherine qui, penchée au-dessus des pots de

fleurs à sa fenêtre, armée d'un petit arrosoir de cuivre rouge qu'elle avait rempli d'eau de senteur, faisait une pluie fine de parfums sur la tête nue, un peu dégarnie du marquis, et sur le bonnet de Dartigois. Enfoncé jusqu'à la racine du nez, ce bonnet raide et plissé avait la forme d'un mortier façonné en taffetas de Florence. Et il dissimulait une calotte d'acier surmonté d'une pointe aiguë.

— Je ne sais, — dit Dartigois, s'interrompant tout à coup de fumer, — quel est cet extraordinaire phénomène, et s'il est de bon présage ? Il pleut et le ciel est pur. Mais voici qui est plus admirable encore. À examiner ces gouttes, je les reconnais comme empestées de ces parfums que les femmes emploient avec d'autres superfluités ridicules.

— C'est peut-être, mon enfant, une faveur, ou pour mieux dire une attention délicate des oiseaux de ce ciel, à mon endroit,

pour me consoler des vapeurs pestilentielles que d'herbe à la Reine exhale en grillant dans ton petit fourneau.

Et comme Dartigois faisait précipitamment le geste d'abandonner sa pipe :

— Laisse, mon ami, et continue de prendre ton plaisir. La fumée de ton tabac, qui s'élève bleuâtre et légère, encore que malodorante, amuse mes yeux. Je me complais à admirer ces cercles insubstantiels qui s'enfuient de ta bouche gracieusement ouverte comme celle d'un tronc d'église. Ainsi les émanations du Tartare s'échappaient-elles des gouffres, dans ces endroits vénérés des anciens qui y plaçaient volontiers les antres divinatoires des Dieux.

— Comme vous parlez bien, monsieur le marquis. Je ne saurais trop le répéter, c'est un rare plaisir que de vous entendre. De tous temps vous abondiez en propos notables et j'en étais déjà frappé à cette époque,

déjà éloignée, de mon âge tendre où je me formais aux humanités près de votre illustre personne, tout en faisant grimper des cancre volants dans les jupes de votre gouvernante. La dame s'enfuyait en poussant des cris affreux; et vous, vous étiez là, comme de fortune, vous entendant à l'en débarrasser que c'était miracle. Une fois même un de ces insectes désobligeants et cornards se nicha dans son corset au défaut de la taille, et je crois que vous fûtes obligé de débarrasser mademoiselle Pernelle de sa chemise où le scarabée s'était audacieusement enroulé.

— Oui, je me rappelle, Dartigois. Nous étions également aventureux et paillards, et dénués de toute retenue sous l'empire de notre virilité naissante. Le château de feu le marquis mon père abondait en servantes et femmes de service, en dames même, dont la beauté était un fruit défendu, à en juger par l'assiduité que nous mettions à le mordiller

sans cesse. Entre toute, mademoiselle Pernelle était sensible et gracieuse, et elle n'avait que vingt ans. Aujourd'hui, sans doute, elle doit détester ses faiblesses, car le temps ne lui manque plus pour le faire. Il est doux de se souvenir... Mais continue, Dartigois, le récit que tu faisais de ce procès d'Angers où je fus condamné par contumace.

— Aussi vrai, monseigneur, qu'il n'est bonnes faux que d'Epernay, ces séances furent des plus belles qu'on vit jamais à Angers, tant par les mirifiques discours qu'on y entendit, que par la pompe dont fut entourée la cérémonie tout entière. Jamais la Justice ne revêtit plus majestueux appareil, jamais plus jolies robes de juges ne brillèrent aux feux du soleil, puis à l'éclat des bougies. Trois journées, deux soirées suffirent à peine aux magistrats pour énumérer nos crimes. Ils leur apparaissaient rares, curieux et variés. M. Pierre Ayrault lui-même siégeait au

milieu des présidents en velours cramoisi, des maîtres de requêtes en toges de satin, de correcteurs habillés de damas, et des auditeurs en simarres faites de taffetas. « Pierre qui ne rit pas » ouvrit le bal en accablant votre nom d'épithètes dont la violence démentait les principes qu'il professe avec tant d'abondance dans ses livres...

— Nous connaissons M. Ayrault, mon ami. Et ce n'est pas pour rien que cet aimable lieutenant criminel a été surnommé l' « Écueil des accusés ». À comparaître devant lui, on encourt une condamnation certaine; et il ne se soucie que peu, tant sa hâte d'invectiver l'accusé est grande, des paroles que celui-ci prononce pour se justifier. Pourtant cet animal sauvage fourré d'hermine nous déclare en maints endroits de ses compilations indigestes qu'il voudrait voir le juge muet. Mais il est bien rare que les actions des hommes, fussent-ils pourvus

d'une charge de magistrat payée à beaux deniers sonnants, soient conformes aux théories qu'ils professent.

— Oui, monseigneur. Et, loin d'être muet, « Pierre qui ne rit pas » se montra bavard insupportable et, si j'ose dire, plus baveux qu'un moutardier. Un maître des requêtes répondit à la philippique du lieutenant criminel par une catilinaire non moins véhémente; et son latin était en tous points détestable. Et, si loin que soient de moi les quelques sentences que j'ai conservées de mon existence antérieure de cuistre au collège de Navarre je ne puis sans chagrin m'en remémorer la platitude : *Planissimus inter rhombos* !...

» Ce vilain homme, monseigneur, était roux comme le chien de saint Roch ou de quelqu'autre bienheureux, je n'en suis pas sur ce point, et je passe. D'une voix blanche et comme empesée à l'instar d'une chemise



venue de Flandre, il s'écriait, en roulant des yeux, tels qu'un chat suspendu à une fenêtre : « *Nunc autem, nulla si quædam in præclaro foro voluntas, quod præopinor justissimum, obstet, machærophoros, nebulones aliosque sicarios, mæchos ibidem, indignissimam marchionis istius cataphractam phalangem, in vincula conjici, etiamsi faveamus utpote nobilitati, decet. Scutiferum autem Dartigosium sceleratissimo consilio...* » Il est certain que ce petit procuratuncule, pour parler comme lui, faisait montre, à l'égard de ma chétive personne, d'une particulière affection. Il ne se doutait guère que, dans le fond du prétoire, *Dartigosius iste* l'écoutait avec bienveillance, tout prêt à profiter de ses enseignements, *tacito sub amicæ pilo barbæ*, c'est-à-dire sous une barbe postiche. Le tumulte causé par un chien que l'on chassa à grand fracas après qu'il eut pissé contre toute retenue en divers endroits du prétoire,

m'empêcha d'entendre la fin de la phrase, mais je compris par la suite de son discours que son amplification tendait à obtenir une cravate de chanvre pour mon cou. Il la demandait avec constance. C'était là, à l'en croire, le plus beau présent, *quam gratissima dona*, à faire à la grande Thémis. Toute la salle, monseigneur, fut émue jusqu'aux larmes, et la femme d'un notaire en accoucha d'émotion, ce qui interrompit l'audience. Mais, quand le calme se fut rétabli après cet incident misérable, l'aventure de la dame de *Juranson*, *Juransonia Anna*, fut exposée avec les développements que commandaient les circonstances, et la langue latine venait à propos corriger, par sa majesté naturelle, ce que les faits avaient de licencieux en eux-mêmes.

» *Miseranda mater, flebilis Juransonia, castissima inter matronas*, notez — qu'elle avait, je crois, dix-huit ans, — *horresco*

*referens, egregii judices, nuda sicut Eva ante peccatum, niveus veluti, precor, quum flos... »*  
 Ici il devint tout à fait incompréhensible et son pathos retomba sur la principale : « *in cubilo per vim... »*

— Je dois t'arrêter ici, — dit le marquis.  
 — Car, entre toutes, Dartigois, cette accusation me pèse. Avec Anne de Juranson, je n'ai pas employé la violence. Dès que la dame m'a vu, elle s'est serrée dans ses draps pour me faire place... Ma modestie native m'empêche de continuer... Et, si elle a crié, c'est seulement quand je l'ai quitté, et par chagrin, sans doute. En vérité, mon ami, je la crois maintenant, cette belle Anne, capable d'avoir témoigné contre moi, et on ne sait plus à qui se fier sur cette terre. Parle-moi encore de mon procès ; tes propos me réjouissent en attendant le dîner.

Mais trois cavaliers entrèrent sous le porche. C'étaient les trois Vertus théologiques,

pareillement armées de corps d'armures noirs, de chapeaux de fer, de pistolets et aussi d'une arquebuse de calibre. Jean Nantiat, dit l'Espérance, annonça que les sergents de M. de Lanelet arrivaient accompagnés par trois gruyers et que derrière eux s'avancait le prévôt de Bellac avec son trompette, son porteur de verge et huit cavaliers de la maréchaussée. Ils seraient certainement au Breuil avant une demi-heure. Eux les avaient observés du haut du coteau boisé qui couronne Vincou, puis ils étaient revenus porter la nouvelle.

— Voilà qui est bien, mes enfants, — dit Dartigois. — Que chacun gagne son poste et se conforme exactement à mes commandements... Je continue, monseigneur, l'histoire de votre disgrâce. Quand il fut question de vous condamner, tous opinèrent du bonnet, sans remarques ; seul, un vieux correcteur qui dormait, se réveilla en sursaut, criant :

« Aux galères ! Aux galères ! » ainsi qu'il en avait l'habitude. Mais, voyant que personne ne renchérissait, il jugea un nouveau cri nécessaire et clama : « Pendus ! Pendus ! » sans s'apercevoir que la sentence était déjà prononcée. De telle sorte que chacun en prit un grand respect de la justice à la voir distribuée avec une pareille indifférence, en tout voisine de l'équité.

Et Dartigois continuait, narrant les circonstances de l'exécution. Les grâces des mannequins, revêtus de vêtements pris aux étaux des fripiers, furent sans pareilles, quand il se balancèrent au gibet sous un vent violent qui faisait voltiger ces simulacres de paille.

— Je ne me tins pas d'aise en me voyant ainsi enlevé dans les airs aux côtés de votre seigneurie. Je fus décroché par la suite, car je me procurai à Poitiers, par le canal de M. le Prince, — Dieu ait son âme ! — des

lettres d'absolution. Mais tout me porte à croire, monseigneur, que vous devez pendre encore au bout d'une corde, sous des loques effilochées de ratine ou de bureau.

— Ceci, Dartigois, est pour me rappeler à l'humilité. Je ne m'en suis jamais départi et j'ose dire...

La parole du marquis fut coupée par une sonnerie de claron. Du banc où ils étaient assis, Saint-Cendre et Dartigois virent une troupe d'hommes à cheval arrêtée à dix pas du porche. En avant, le trompette, revêtu d'une dalmatique bleue à fleurs de lys d'or dégageant ses manches brodées aux armoiries de Bellac, sonnait dans son tube de cuivre, dont la poignée laissait pendre sa bannière de cendal échiqueté. Il cessa brusquement sa musique et fit trois cris invitant le marquis de Saint-Cendre à sortir du Breuil et à venir se constituer prisonnier.

— Crie, mon garçon, crie ! — déclara

le marquis avec bienveillance. — Si tu veux même, on va t'apporter un grand hanap de vin pour ta soif.

Mais le trompette, qui n'avait sans doute pas entendu cette invitation courtoise, se retourna indécis vers le groupe des cavaliers ; il sembla prendre des ordres. Se rangeant aux côtés de celui qui paraissait être le chef, il se tint immobile. Après un moment d'hésitation, tous s'ébranlèrent, et entrèrent au pas sous le porche. Quand ils furent au milieu de la cour, un bruit sourd qui ronfla derrière eux leur fit retourner la tête. La lourde porte bardée de fer avait refermé ses vantaux. Des deux côtés de la cour les écuries et les granges s'ouvrirent : vingt hommes armés, montés sur des roussins et des courtauds, vinrent flanquer les étrangers de deux ailes symétriques, et dix hommes armés de mousquets vinrent compléter chaque haie qui, partant du marquis et de

son écuyer, se continuait jusqu'aux gruyers de la Haute-Ganne, occupant le dernier rang des intrus. Un silence, lourd comme les après-midi d'orage, pesa sur toutes ces têtes dont la plupart étaient coiffées d'acier. Sous le grand soleil brillaient les livrées des gens de justice, les animes à bandes dorées des gens de la maréchaussée. Se tenant botte à botte avec le prévôt de Bellac, vêtu d'une robe de velours tanné, monté sur une haquenée blanche, un tout jeune homme couvert d'armes noircies touchées d'or retenait d'une main impatiente son grand genêt isabelle, dont le harnois de velours bleu sombre, tramé d'argent, chargé d'appliques de vermeil et de floches de soie rejoignait un hausse-queue de clinquant.

— Regarde donc cette queue dorée, Dartigois, — dit le marquis d'une voix traînante ; — il n'a pas de moustaches non plus que de barbe au menton, et en tout il ressemble à



une jolie fille, pour faire croire peut-être que c'est Pallas qui nous vient visiter.

Sous la longue avance de la bourguignote façonnée en mufle de bête, les yeux de l'enseigne parurent s'allumer. Les larges jouées rembourrées de satin écarlate ne laissaient rien voir que son nez et sa bouche, d'un dessin pur et fier, pareils à ceux d'une statue grecque.

— C'est le jeune Vaudrezelles, Jacques-Henri par ses prénoms, — répondit Dartigois. — Il remplace ici son père, le bailli de Bellac. Je goûte peu ce blanc-bec insolent qui s'est vanté au sujet de Catherine. Si ma femme le reconnaît, je ne donnerais pas un denier de la peau cachée sous cette armure noire. L'homme du milieu, en velours, est un lieutenant de connétable. Il s'appelle Pierre de Boizier et est capitaine de cent hommes d'armes. Mais sa compagnie a fondu à la journée de Bassac. Peut-être

compte-t-il gagner ici, en tant que prévôt, de quoi la reformer. Et, comme dit l'adage « qui vient chercher de la laine s'en revient souvent tondu ». Quant a ce sergent qui tient, sans énergie ni plaisir, sa baguette de baleine comme un cierge...

Mais le prévôt Pierre de Boizier parla. D'une voix haute, il somma Louis-Alexandre de Villebrune, ci-devant marquis de Courtemer et Saint-Cendre, coupable de haute trahison, contumace et rebelle, de se remettre entre ses mains. Et il requit le sergent d'arrêter le coupable. Sans entrain, timide, hésitant, le sergent avança dans l'espace demeuré vide. Froidement Saint-Cendre marcha à sa rencontre. Le silence se rétablit, si profond qu'on n'entendait plus que des roucoulements de pigeons coupés par l'ébrouement d'un cheval. Le sergent étendit sur le marquis sa verge de justice, il le toucha à l'épaule pour lui faire entendre qu'il devait

le suivre en prison. La baguette arrachée des mains du sergent vola en l'air, retomba derrière les valets qui couchèrent leurs mousquets sur les fourquines.

— C'est bien, dit le marquis sans colère. Tu as fait ton devoir et tu peux te retirer avec les autres. Tournez tous bride et allez-vous-en !

Indécis, le prévôt rappela son sergent. Il voyait de tous côtés luire les canons des arquebuses. Si le marquis donnait un ordre, nul des gens de Bellac, bien sûr, ne sortirait de là vivant. Mais M. de Vaudrezelles, le rouge de la colère au visage, poussa son cheval sur Saint-Cendre.

— C'est donc moi qui t'arrêterai, misérable traître ! — cria-t-il, — puisque personne ne veut risquer...

Il ne finit pas sa phrase. Saisi au pied gauche par Dartigois, qui le renversa vivement, il vida les arçons, chut lourdement

à terre, dans le bruit sourd de ses armes froissées.

— Que personne ne bouge ; et gardez vos rangs ! — commanda Saint-Cendre d'une voix dure et claire. — Sinon, je vous fait tous arquebuser, sans merci.

L'épée de Dartigois menaçait le jeune homme à la gorge. Sous la pointe aiguë, il se tordait, fixé au sol par le pied de l'homme, qui l'écrasait au défaut des tassettes, et il jurait, dans sa colère impuissante. Au-dessus de la porte de l'habitation, une fenêtre s'ouvrit. Catherine parut, encadrée dans la verdure et les fleurs ; sa tête blonde, coiffée d'un attifet noir, s'inclina effrayée, et ses yeux, agrandis par l'angoisse, brillèrent dans les larmes.

— Mademoiselle, — dit Saint-Cendre avec un accent de galanterie noble qui fit sourire certains, car on s'attendait à un bon carnage, — quel est votre plaisir, et que

faut-il faire de ce méchant homme qui vous a si vilainement offensée ?

Tremblante, Catherine tordait ses mains fluettes, et ses bras roses jaillirent, sous le geste, des manches piémontaises de sa robe montante.

— Par pitié, monseigneur, ne tuez pas cet enfant ! Je ne veux point qu'on lui fasse du mal.

— Laisse-le donc, Dartigois ! Aussi bien ta femme est-elle une des plus douces créatures que Dieu ait jamais mises sur la terre ; et c'est péché que de la faire pleurer. Relevez-vous, monsieur. Ici, vous m'êtes doublement sacré, et pour votre courage et pour la protection dont vous couvre cette belle maîtresse. Vous êtes libre. On va vous remettre à cheval sans vous prendre vos armes, quoi que vous ayez tenté contre nous.

Puis, se tournant vers les gens du prévôt, ahuris :

— Vous pouvez partir. Sur mon honneur on ne fera rien contre vous et personne ne vous attaquera en route. J'ai donné des ordres. Et vous, monsieur le prévôt, soyez assez sage pour céder à la force. Entouré de murs, cerné par des hommes armés, vous avez fait votre devoir. Nul blâme ne vous saurait atteindre. Mais écoutez mes paroles : Je m'engage ici à ne pas entreprendre contre votre ville durant cette campagne, je m'y engage sur ma parole de Saint-Cendre. Et vous me connaissez assez pour savoir que je n'y ai jamais manqué. Si, par une imprudence dont je souhaite qu'on ne se rende pas coupable, on envoyait de Bellac contre moi, je vous jure que je prendrai la place et que j'y livrerai tout à mes soldats. Vous n'en voyez ici qu'une bien minime fraction et je m'occupe d'en lever chaque jour. Laissez maintenant la place aux sergents de M. de Lanelet, je les assure pareillement ; il peuvent

nous dire ce dont on les a chargés.

Le sergent à la verge blanche s'avança dans sa dalmatique d'azur à échiquier d'or. Du haut de son cheval, il lut un exploit où Juste Dartigois, maître du Breuil, était sommé de le suivre pour être jugé à la Haute-Ganne par le comte Horace-Christophe de Lanelet, chevalier de l'Ordre du Roy, châtelain dudit lieu et seigneur de la Ribière en Richemont. Il énuméra encore d'autres titres où M. de Lanelet se donnait comme juge d'épée et déclarait Dartigois déchu de son fief.

Mais celui-ci dénonça la vanité de ces revendications. La plupart étaient fausses. Et l'acte du seigneur de la Haute-Ganne était entaché de nullité pour cette cause importante que son sergent remettait une citation sur un territoire qui ne mouvait pas de sa seigneurie.

— En tout — dit-il avec placidité, — il

convient de procéder régulièrement. Aussi vrai qu'il n'est de bons draps gris que de Montevillier, cet exploit a été établi par un pauvre homme qui semble l'avoir grossoyé sous la menace de quelques coups de bâton. Et, c'est là, paraît-il, la seule monnaie dont le vieux Lanelet ne se montre point avare. Venez, sergent, dans cette chambre basse : je vais former opposition entre vos mains.

Et le marquis déclara au prévôt qu'il entendait agir pareillement vis-à-vis du bailli de Bellac :

— Comme vous le savez, sans doute, votre démarche n'est pas légale. À supposer que vous ayez commission pour faire exécuter le jugement d'Angers, comme le ban de la connétablie et le communiqué du Présidial de Poitiers, vous ne devez pas instrumenter en temps de guerre contre un mestre de camp de feu M. le Prince. Vous devez attendre la paix, où seront réglés les



cas de chacun. Le mien rentre dans les cas royaux. Et c'est pourquoi l'exploit de M. de Lanelet, qui a beaucoup trop pesé sur vos actes, ne saurait me toucher, non plus que Dartigois, qui agit ici par mes ordres. Quant aux réclamations qu'élevait le sergent à la verge blanche au sujet de la rixe de cette dernière nuit, rien ne peut, en bonne justice, nous en désigner comme les auteurs. Veuillez signer cette cédule et vous en aller en paix avec mes meilleurs compliments.

Et les gens de justice s'en furent grandement mortifiés d'une pareille audace.

— Pour agir avec une telle hardiesse, — dit le prévôt à M. de Vaudrezelles, dont les pleurs de rage n'étaient point encore séchés, — il faut que ces gens soient terriblement puissants. Et vous devez admirer les circonstances qui vous permettent de sortir vivant de leurs mains.

Mais le jeune homme ne répondit rien.

Piquant son cheval, il prit les devants et ne desserra plus les dents jusqu'à sa maison de Bellac.

## IX

Quand elle eut assisté au service funèbre de François de Champoisel — « retourné suivant l'expression du Père Chaussade, dans la paix des Justes pour prendre sa place parmi les brebis pures et sans tache du divin troupeau » — Gilonne courut à l'appartement de Gabrielle. Elle y venait appelée autant par une naturelle sollicitude pour son amie qu'elle savait malade, que par le désir de tromper le temps. Elle trouvait cette matinée interminable, se désolant

de ne pas voir arriver les messagers qui annonceraient l'arrestation du marquis. Et mademoiselle de Bonisse cherchait aussi à se renseigner sur d'autres points utiles.

« S'il est amené ici, se disait-elle, j'irai le visiter dans sa prison, car il n'est pas de spectacle plus doux à une femme que l'humiliation de son ennemi. Je me promets bien de n'avoir aucune pitié de sa détresse, et je m'amuserai de tout mon cœur à le promener par des promesses illusoires. S'il ne tient qu'à moi, ce misérable aventurier passera par l'estrapade avant que d'aller au gibet. Mon Christophe m'a juré que Saint-Cendre serait pendu avant que le soleil soit couché. Et si ce sont les gens de Bellac qui s'emparent de cette brute abominable, nous irons la voir accrocher à la potence où, n'était le respect que je dois à mon rang, j'attacherais la corde de mes mains. Et puis, je suis sûre que ce bandit mourra mal : car,

pour être brutal comme il s'est montré à mon égard, il faut habiter dans la peau d'un lâche. Il sera certainement damné. »

Mais une réflexion vint troubler la pupille et fiancée de M. de Lanelet dans ses projets de vengeance : Si Saint-Cendre, averti à temps s'était sauvé ? — Oui, mais qui aurait pu le prévenir ?

Et Gilonne, tout d'un coup, cessa de gravir l'escalier qui menait à la chambre de la marquise. Elle s'arrêta, subitement découragée et craintive. Une foule d'idées l'assaillit. Furieuses, pressées, elles l'assiégeaient de toutes parts.

« C'était sûr, Saint-Cendre avait été prévenu !... S'il n'avait rien su, pourquoi les gens du Breuil auraient-ils attaqué les courriers quand ceux-ci n'avaient certainement pas insulté les murs de Dartigois ? De pareilles aventures ne sont que rarement fortuites. »

Et Gilonne, se remémorait les circon-

stances. À en peser les détails, elle se sentait ramenée vers une certitude unique. Là était la vérité, le reste ne présentait qu'obscurité et mensonge. Et d'abord, comment se faisait-il que les hommes de la Haute-Ganne ne fussent point revenus ensemble ? Comment Lubert avait-il échappé aux coups, et quelle raison avait-il de rapporter le corps de François, fardeau bon seulement à l'alourdir dans un danger si pressant et d'où la seule vitesse pouvait réussir à le tirer ?

Et tout en se promettant d'interroger Lubert et de le faire parler par les offres d'argent et les menaces, Gilonne entra chez Gabrielle. Marchant sur ses pointes, imposant du geste silence à Peyrusse qui, timidement, voulait lui refuser le passage, elle pénétra dans la chambre. Légèrement elle souleva un des pans de la tenture du lit. Gabrielle, couchée de côté, la joue sur son bras replié, dormait d'un sommeil profond.

Promenant son regard par toute la pièce, Gilonne aperçut sur une table le flambeau dont la bobèche de cuivre en forme de calice retenait la cire fondue débordante, et puis une lettre ouverte. Sans perdre des yeux la marquise dont le souffle irrégulier dénonçait le repos agité, la jeune fille se rapprocha de la table, gardant le rideau dans sa main. Elle put lire à distance la grande écriture du marquis, contempler sa signature insolemment dressée au milieu de son vaste paraphe. Elle eut envie de cracher dessus, un flot de sang monta à son visage. Tremblant d'une rage impuissante, elle réprima une interjection de colère. Attirée vers le papier où les lettres dansaient devant ses yeux comme pour la braver, elle relisait les phrases faciles et hautaines de Saint-Cendre, et il lui semblait que ce pli avait été envoyé comme pour elle, en particulier outrage.

« Donc, se disait Gilonne haineuse,

Gabrielle aime ce criminel et lutte contre nous tous, dans l'ombre, pour le soustraire au châtement qu'il mérite. Et elle met cet exécrationnable hérétique bien au-dessus de moi, elle me méprise, puisqu'elle est insensible à l'infâme violence dont j'ai été la victime, et que tous ses efforts tendent vers un rapprochement avec son mari. »

Un moment elle eut envie de porter la lettre à M. de Lanelet ; de dénoncer Gabrielle, de demander qu'elle fût punie sans mesure. Se retournant vers le lit où son amie continuait de dormir en gémissant avec des mouvements gauches de rêve, elle la considéra d'un œil mauvais.

« Ainsi, la voilà, celle que je chéris entre toutes ! Sa douceur n'est qu'un masque savamment maintenu et qui abrite toute sa fausseté. Va, Gabrielle, ma chérie, je ne serai jamais ta dupe ; et malgré toi je saurai bien te débarrasser de cet homme odieux contre



qui tout mon sang et toute ma jalousie se lèvent!... Mais, à ton endroit, je ne saurais garder jamais une colère bien longue, tant ta beauté est rare et parfaite, et tant j'ai le désir de toi, de ton âme, comme de ta nature de femme! »

Inclinée sur la couche, elle allait saisir le cou de la marquise et la réveiller sous ses baisers. Mais, brusquement, elle se releva. Gilonne s'était ravisée, parce qu'elle pensait à la lettre :

« Elle se doutera bien que je l'ai vue. Et l'écriture en est telle qu'il faudrait être aveugle pour ne point la lire à trois pas. »

Gilonne saisit le papier, et lut encore les lignes où son ennemi s'exprimait avec une orgueilleuse assurance. Puis, le quittant comme à regret, elle le cacha sous un ouvrage de broderie abandonné sur la table, en ayant soin de laisser passer un coin.

« C'est là qu'elle portera tout d'abord

son regard, se disait Gilonne, et, à voir ce point blanc, Gabrielle se trouvera rassurée. Plus tard, peut-être, si sa mémoire la sert, s'apercevra-t-elle qu'on avait changé la lettre de place ; mais j'aurai eu le temps d'agir. Il faut pourtant que je l'appelle, sans quoi Peyrusse lui dira que je suis entrée, et certainement quelque soupçon ne manquera pas de lui venir à l'esprit. Quand on se sent en faute, tout vous est sujet de crainte. »

Et Gilonne attaqua Gabrielle en l'embrassant vivement sur les yeux :

— Bonjour, bonjour, ma mignonne ! C'est votre galant qui vient vous chercher !

Effarée, la marquise, qui, en songe, se voyait serrée de près par François et son mari, se dressa avec des cris d'effroi. Mal tirée de son sommeil, les sens engourdis, elle s'imaginait que le mort et le vivant menaient une sara-bande autour de son lit.

— Calmez-vous, Gabrielle, mon cœur !

disait Gilonne. On n'est pas sensible à ce point... Je vous laisse, car je ne fais que passer, en courant, vous demander si vous descendrez pour le dîner.

— Je ne sais encore, — répondit Gabrielle tremblante, tandis que son regard scrutait la surface de la table où elle ne distinguait plus la lettre de son mari. — Je vais essayer de me lever, mais je suis encore très faible, et j'ai passé une bien mauvaise nuit.

Quand Gilonne fut partie, la marquise demanda à Peyrusse si elle n'avait pas vu une lettre ouverte sur la table. La chambrière ne se rappelait rien. Mais le coin du papier engagé sous la broderie appelait les yeux. Peyrusse souleva l'ouvrage et tira le pli, ce dont Gabrielle fut grandement soulagée, car Marie ne savait pas lire, et elle pensa encore qu'ainsi cachée la lettre n'avait pu être remarquée par Gilonne,

Mais celle-ci, installée dans sa chambre, sous plusieurs verrous, était occupée à écrire. Penchée sur quelques billets de la main de la marquise, elle s'exerçait avec une attention opiniâtre à en imiter les caractères.

— Gabrielle ne se doutait pas, — murmurait la jeune fille en faisant crier sa plume sur un carré de vélin, — que lorsqu'elle m'adressait ces tendres correspondances à mon couvent, j'en tirerais parti, plus tard pour faire pendre monsieur son mari... Je ne pourrai jamais contrefaire ces *t*, et les *o* encore moins... Voici qui est bien mal tracé. Déchirons celui-là... Essayons toujours !

Et elle s'acharnait sur sa besogne de faussaire, étudiait, comparait.

« Je suis bien bonne, — se fournit-elle enfin comme consolation ou comme encouragement suprême, — d'attacher tant d'importance, à une copie servile. Depuis que ce Saint-Cendre a perdu Gabrielle, cinq

années se sont écoulées sinon plus, il a dû oublier la forme de son écriture comme la couleur de son style. »

Satisfaite de son œuvre, elle relut :

*Mes désirs sont vôtres, et je veux vous les exprimer cette nuit même. Pourquoi avoir tant tardé ? À onze heures du soir, je serai à la brèche du mur d'enceinte, en cet endroit du parc qui regarde le chemin des Charmettes. Là, vous trouverez qui ne cesse de penser à vous.*

GABRIELLE.

Et, tirant de l'aumônière pendue à sa ceinture de soie un cachet qu'elle avait dérobé sur la table de la marquise, elle alluma une petite bougie rose dressée dans un bougeoir d'agate, scella la lettre et n'y mit pas d'adresse, car elle avait toute confiance dans le messager Geofroy Lubert. Elle ne s'était pas donné la peine

de l'interroger, une fois sortie de chez la marquise. L'aventure de la nuit, pour son esprit délié, ne présentait plus maintenant de mystère. Évidemment, Lubert était l'homme qui avait porté et l'envoi de Gabrielle et la réponse du marquis. Il convenait de l'employer pour la suite. Après quoi, on saurait l'obliger à se taire ; les moyens ne manquaient pas. Pour le moment il fallait, avant tout, ne pas le mettre en défiance. Et mademoiselle de Bonisse fit appeler Geoffroy.

— Voici, lui commanda-t-elle, ce que tu porteras au marquis de Saint-Cendre. C'est de la marquise sa femme. N'en dis pas plus en remettant ce papier, soit entre ses mains, soit entre celles de Dartigois, ce qui serait mieux encore. En tout cas, fais-moi serment de dire que c'est la marquise elle-même qui t'a chargé de ce billet.

Lubert jura et reçut, avec des coups de bonnet sans nombre, la somme de cinq écus.

« Cela fait toujours une petite somme, — calculait-il tout en poussant son courtaud sur la route. — Voici une singulière aventure, et où il y aura beaucoup à gagner, si toutes les dames du château se mettent sur le pied d'écrire à ce M. Saint-Cendre. Mais je crains bien que tout cela ne finisse par une méchante histoire et où je laisserai ma peau. En tant que mon principal bien, celle-ci me demeure précieuse, à tel point que j'ai bien envie ne pas retourner, après ce coup à la Haute-Ganne ! »

Il se promet cependant d'y revenir pour toucher ses gages, car le terme approchait, et aussi pour d'autres raisons. Mademoiselle de Bonisse lui demanderait compte de son message et lui donnerait, peut-être, une petite gratification, encore qu'il n'eût point une confiance trop vaste dans la libéralité des femmes. Mais des craintes lui vinrent, tant il redoutait le sévère M. de Croisigny et

l'auguste comte de Lanelet avec sa barbe de fleuve. Lubert, dit la Solive, n'osait quitter le château pour aller chercher du service ailleurs, car il considérait les bras de l'oncle Christophe comme capable de l'atteindre au loin, sans soupçonner de combien il s'en exagérait la longueur. Et puis il était contrarié par l'idée de laisser sa femme et ses enfants à la ferme des Charmettes, sous le pouvoir capricieux du despotique châtelain. Et, tout en prenant le parti définitif de se modeler sur les circonstances, le valet entra au Breuil bien après que les gens de justice en furent sortis. Car le censier des Charmettes avait un vin de haut goût pour lequel Lubert professait une estime sérieuse; et c'était là ce qui l'attirait dans ce lieu, au moins autant que sa famille employée à garder les oies et aussi le menu bétail. Comme tels, la femme et les enfants de Geoffroy la Solive étaient aux champs, et le père de famille ne



les vit point. Il s'estima cependant heureux de boire deux pots de vin sous le toit qui avait abrité leurs têtes, et remonta à cheval tremblant d'émotion, comme s'il ne devait plus jamais revoir ces lieux familiers.

Mais, juste au moment où le maigre valet d'armes entraît sous le porche du Breuil, dont les murs semblaient tourner sous ses yeux, Dartigois parut. Suivant sa coupable habitude, il menaça l'inattendu Lubert de nombreux coups de bâton : car le maître du Breuil ne pouvait croire que cet être d'apparence misérable fût appelé au domaine par un autre mobile que celui de réclamer les écus promis. Ennemi de la prodigalité, et encore plus des gens de Lanelet, Dartigois s'avança menaçant. Mais, enhardi par le vin de Saint-Sornin, Geoffroy déclara que c'était pitié que d'entendre ainsi crier, et que le marquis de Saint-Cendre le recevrait, lui, la Solive, comme un mourant

les saintes huiles, quand il saurait de quelle part on venait. Le marquis accueillit, en effet le messenger avec cette habituelle bonhomie par quoi il se gagnait tous les cœurs. Il voulut que l'on servit à boire et aussi que l'on comptât les écus promis au valet.

— Ce gaillard sèche, mon ami, — dit-il à Dartigois, — tout comme un arbrisseau privé d'eau. Dévoré par la soif du gain et celle du vin en proportions égales, il nous offre le rare exemple d'un homme à qui une heureuse fortune permet de s'abreuver, comme il lui convient, en portant la main à sa bourse, et non pour la vider, mais bien pour la remplir... Tapis donc ce bochet, mon garçon, à la santé de ma femme et aussi de la tienne, si tu en as une, et fais danser les écus. Entre toutes j'en trouve la musique admirable. Si les nouvelles que tu m'apportes sont d'importance, tu recevras encore quelques unes de ces belles pièces

bonnes à empiler ou à faire rouler : c'est au choix. À ne te rien cacher, le second parti me paraît, en tout, préférable.

Et, attirant dans un coin le valet qui voyait déjà devant lui deux marquis, il lui donna à entendre qu'une bonne somme allait tomber encore dans le gousset de son haut-de-chausses en peau grise que Lubert était en train de serrer, sur les espèces remises, par des aiguillettes ferrées.

— Seulement, mon garçon, tu vas m'apprendre qui t'a remis ce billet. Quelque chose me dit qu'il n'est pas de ma femme. Le parfum dont est imprégné le papier n'est point celui dont usait habituellement la marquise, — continuait Saint-Cendre en flairant avec attention, — il me semble que je reconnais cette odeur où il entre plus de musc que de civette.

— Ce quelque chose n'a pas tort, monseigneur, aussi vrai que Gajoubert se laisse

voir du clocher de Saint-Barbeau. Et c'est mademoiselle Gilonne de Bonisse qui m'a confié ce billet de la part de votre femme en me recommandant de le bailler, de préférence, à M. Dartigois. Mais j'ai tenu à le remettre entre vos mains, tant votre noble générosité me touche.

— Je t'en fournirai des preuves encore plus effectives si tu dis à mademoiselle de Bonisse que tu as donné le papier à Dartigois. Et elle te saura un gré infini de ta délicatesse. Dans les choses de l'amour, les femmes ne prisent rien autant que l'adresse. Si tu veux rester à son service, comme au mien, et me rendre compte de tout ce qui se passera au château, je te promets des écus par douzaines.

— Sans doute, monseigneur, sans doute ! Mais ces écus, pour nombreux qu'ils soient, ne m'empêcheraient point d'être pendu quelque jour au bout d'une belle corde, si

M. de Croisigny...

— Comment ? — fit le marquis, avec un accent de mécontentement non feint, — Croisigny est encore à la Haute-Ganne ?

— Oui, monseigneur, et, en quelque sorte, secrétaire des commandements de M. de Lanelet. Et, comme tel, il dispose de tout dans la place. Il est en train de nous soumettre à une discipline militaire sous laquelle nous plions comme des petits garçons. C'est tout juste si on ne nous fouille pas quand nous entrons ou sortons. Mais, comme dit le vieux Florian, ça va finir.

Le marquis se tut, rêveur. Si Croisigny demeurait au service de Lanelet, enlever le château deviendrait une opération bien difficile et chanceuse. Car tous considéraient Gaspard comme un des plus habiles à mener ou à déjouer les travaux des sièges.

— Occupons-nous d'abord de cette lettre, murmura-t-il. Elle a la mine douteuse

d'un traître, aurait dit M. Turnèbe qui, si je dois en croire M. Ramus, mettait mal à propos dans ses discours pâteux des métaphores dépourvues de toute élégance. Attends un peu ici, mon garçon. Peut-être y a-t-il une réponse à faire ?

Et, montant chez Catherine, Saint-Cendre s'arma d'un canif de Bayonne emprunté au nécessaire, don de la Bastoigne. A la flamme d'une bougie, il fit chauffer la lame, la passa sous la cire du cachet, ouvrit le pli.

— Voilà, dit-il, qui est grossier. C'est vouloir me faire prendre de l'armoisin pour du taffetas, ou la peau d'une brune pour celle d'une blonde, toutes choses qui se reconnaissent dans l'obscurité de la nuit. Cette lettre n'a jamais été de Gabrielle : elle n'aurait pas terminé en signant autrement que « Vignes », puisque le sceau est à ses armes. L'écriture est malaisément contre-

faite, et la phrase est pauvre. Gabrielle, ma mie, vous êtes trop instruite et trop fine pour coucher sur le papier de pareilles lourdeurs. On veut encore m'assassiner. Mais quelle est la nature exacte de cette machination oiseuse ? Telle une jeune et faible araignée qui se flatterait d'arrêter un frelon dans ses rets, la triste Gilonne, que j'ai corrigée sans colère, tend autour de moi la trame fragile de ses ruses. Mais, très frêle pupille de l'oncle Christophe, je vais vous envoyer à ma place un mannequin que vous trouverez à vos souhaits, et ce sera le jeune Gaston d'Aultry... Dartigois, mon ami, fais-moi vite préparer un cheval : je dois me rendre à Seissat pour une affaire très urgente.

Quand il eut rétabli le cachet sur le pli refermé avec le canif chauffé, le marquis descendit et congédia Geoffroy Lubert qui buvait un dernier pot de vin :

— Tu peux partir. Et voici quatre autres

écus pour ta peine. Mais ne manque pas de dire à mademoiselle de Bonisse que l'on t'a fait attendre ici et que Dartigois t'a transmis ma réponse : « On y sera ».

Et M. de Saint-Cendre s'en fut à Seissat. Quand il arriva, au bout d'un quart d'heure, devant l'hôtellerie dont l'enseigne peinte représentait un saumon d'argent couronné d'or, dansant sur une mer d'azur, il s'enquit de Gaston d'Aultry. M. Antoine Jacquemart, maître de léans, reçut M. Gillot avec des salutations profondes. Et, à voir le gros homme parler, son bonnet blanc dans la main, à ce cavalier nouveau venu, les assistants se sentirent pénétrés de respect : car le célèbre hôtelier, dont les tartes aux anchois étendaient la notoriété jusqu'à l'Isle-Jourdain et Abzac, était connu pour sa morgue altière à l'endroit des gens de petit état.

— M. d'Aultry doit, en ce moment,



dormir dans sa chambre, — déclara-t-il en recoiffant sa face rubiconde. — Il n'est pas encore trois heures, et sa sieste n'est pas finie. Voulez-vous patienter un peu, monsieur Gillot, avec un flacon d'anis ou de quelque autre liqueur ? Ce me serait un particulier honneur que de vous faire tâter de mon nouveau vin épicé. M. de la Bastoigne en a fait enlever, ce matin même, une dame-jeanne de vingt pintes que ses valets portèrent dans un panier attaché sur des brancards, telle une demoiselle qu'on promène. J'ai fait cuire le vin sur un feu doux, comme il convient, pendant des heures, avec poivre long, gingembre, graine de paradis et clous de girofle. Cette rare potion ferait gigoter un mort. Et c'est un aphrodisiaque sans pareil. M. de La Bastoigne en tire le meilleur de sa condition ; M. de Lanelet, sans aucun bruit, en envoie toujours acheter quelques flacons. Mais vous, monsieur Gillot, vous n'en êtes

pas encore à user de pareilles pratiques, et les filles de Seissat le savent tellement bien que votre réputation est faite...

— Essayons de ce vin, maître Jacquemart, mon compère ! — interrompit le marquis avec une modeste condescendance. — Et menez-moi dans quelque salle où nous puissions deviser loin des regards du commun, autant que possible à l'étage. Ne manquez pas d'avertir le jeune monsieur dès qu'il passera la porte : je vais lui donner une nouvelle qui le fera courir comme une chèvre vers un bouquet de cytises.

— Montez donc par cet escalier, monsieur Gillot, et entrez dans la petite chambre qui s'ouvre sur le palier. Je vous rejoins avec la bonne bouteille.

Une belle femme, dont les cheveux bruns disposés en bandeaux plats apparaissaient sous la coiffe de cambrésine ourlée de broderie, se présenta au tournant des

marches. Sans modestie, le marquis, laissant errer ses mains dans l'ombre, reconnut son corsage et lui prit trois baisers. Il se disposait même à pousser la dame contre une porte entrebâillée qui laissait entrevoir un petit réduit favorable, mais le pas lourd de l'hôtelier se fit entendre, et la femme, s'échappant des bras du marquis, disparut derrière l'huis refermé. Saint-Cendre éprouva de cet échec un mécontentement considérable. Négligemment, il demanda à Jacquemart, qui avec des précautions infinies, lui versait son vin illustre :

— Quelle est donc cette fille ou femme qui demeure sur le premier palier ? Il m'a semblé, à la voir passer, qu'elle avait assez bonne tournure.

— Oh ! c'est tout bonnement mon épouse. Un peu revêche, Isabeau n'est point toujours dans ses bons jours, et c'est un dragon de vertu. Au contraire des femmes

de Seissat, elle ne vous chérit guère, et je suis obligé de la gronder souvent sur ce point.

— Que voulez-vous, compère Jacquemart ! — dit Saint-Cendre en vidant le hanap en verre peint qui brillait dans sa monture de cuivre, — on n'est pas écu d'or pour savoir plaire à tout le monde ! Mais parlons de nos affaires.

L'hôtelier en parla longuement. Un mouvement se produisait à Seissat, le curé lui-même ouvrait l'oreille aux bruits qui lui arrivaient de toutes parts.

Depuis la victoire des huguenots à Bassac, il penchait plutôt vers la religion réformée, car il ne possédait point de biens en dehors de la cure : comme tel, la sécularisation l'inquiétait peu. Si on lui promettait un temporel, il ne s'opposerait pas à ce qu'on célébrât le nouveau culte, et il dirait même la messe à la façon de Genève. Quant au pillage de l'abbaye du Repaire, ce projet le

trouvait indifférent. Un homme à ménager était le barbier dont la boîte peinte en bleu rechampi d'or, dressée au-dessus de sa porte s'apercevait de la fenêtre. Saint-Cendre y jeta un regard.

— La forme de cet étui donne à entendre que le barbier peut panser les plaies et faire toutes besognes de chirurgie. Il faut donc nous assurer son concours... Continuez, mon compère : tout ce que vous dites est plein d'un particulier intérêt.

Il en trouvait surtout à se figurer la femme de l'hôtelier dans un vêtement moins montant. Et tandis que Jacquemart lui développait les ressources de Seissat, il cherchait à créer des occasions de rencontre.

— Oui, monsieur Gillot, je nourris avec ce barbier, qui est un personnage important, des rapports qui, de jour en jour, se font meilleurs...

Approuvant de la tête, Saint-Cendre pen-

sait qu'avec la femme de Jacquemart les rapports seraient aussi, au premier jour, mis à leur meilleur point. Il pensait à la fermeté probable de sa chair, à sa belle stature, et puis il commençait à en avoir assez de Catherine. Un moment, il songea à s'installer à Seissat.

Mais l'hôtelier poursuivait son rapport. Le concours du boucher, maître Dindaux-Perrinet, était absolument assuré. Ennemi des prêtres, d'autant que le champ continuant son jardin était enclavé dans le bien d'un chanoine, il ne permettait plus à sa femme de se confesser. Aussi avait-il perdu la pratique de plusieurs personnes notables, dont celle du juge guêtré. Celui-ci, poussé par les femmes de son entourage, ourdissait contre le boucher de sourdes intrigues et le lésait ouvertement chaque fois qu'il rendait la justice sous l'orme de la place. Et il y avait bien d'autres gens encore qui attendaient le mouvement pour profiter et pêcher en

eau trouble. Chantagrelle, le bonnetier, apparaissait comme le particulier ennemi du sergent blavier Bachaux, qui lui avait naguère refusé sa fille. Mais le bedeau Lacassagne, par ses relations avec les Vinchat des moulins de Cheliveau, était un des adversaires les plus dangereux que pût trouver Dartigois sur sa route.

— Je vais vous expliquer pourquoi. Vous comprenez, monsieur Gillot...

— Oui, oui, j'entends, — murmura Saint-Cendre qui songeait : « Elle doit avoir une ceinture et des flancs magnifiques... »

— Les gens des moulins, reprenait Jacquemart, sont au moins une trentaine, et parfaitement armés d'arquebuses, mousquets et autres bâtons qu'ils ont achetés aux maraudeurs de Bassac. Et ils en possédaient déjà. Les six fils du vieux Vinchat sont tellement grands qu'on les aperçoit de deux lieues dans un pays plat, et ils s'amuse

les dimanches à tailler les arbres avec des épées à deux mains. Encore qu'ils ne soient qu'une demi-douzaine, ils démoliraient une haie de piquiers comme on fauche un champ.

Quant au messier Jean Villesot, c'était un homme simple et stupide que l'on pouvait avoir pour une pomme. Et hôtelier donna d'autres renseignements encore. Mais le complot se tramait toujours dans l'ombre et personne n'osait se mettre en avant.

Saint-Cendre rassura maître Jacquemart par des encouragements discrets. Les temps étaient proches. On verrait arriver sous peu de jours le grand chef à la voix de qui se soulèverait le pays. D'ici là il ne fallait rien entreprendre. En tout cas, l'histoire que l'on faisait courir sur la présence d'un grand seigneur au Breuil était un conte à dormir debout. Dartigois, comme d'habitude avait fait la mauvaise tête à propos d'incidents



de braconnage. Et si des gens de la Haute-Ganne avaient été tués, — ce qui n'était peut-être qu'un mensonge, — la rixe n'avait pas été commencée par Dartigois. Au milieu de tous ces commérages, on ne savait à qui entendre.

— Il faut de la prudence, mon compère, et se défier des faux bruits. Avant que Dartigois l'ait commandé, il ne faut rien mettre en branle. Un coup de main malheureux pourrait tout faire avorter.

Aussi, bien qu'excitant Jacquemart à redoubler d'énergie dans sa propagande, le marquis demeura vague. Il lui recommanda seulement de se garder des femmes :

— Leur principal rôle dans les conjurations est de les faire misérablement avorter.

— Il faut, déclara l'hôtelier, nous méfier de l'épouse du boucher, Julie Thouron. Entre toutes, elle m'apparaît comme per-

nicieuse et néfaste. Sa grande beauté lui assure sur son mari et sur bien d'autres un très important pouvoir, car elle trompe Dindaux-Perrinet sans mesure pour se pousser dans le monde. Et, par sa famille, riche et bien posée à Saint-Sornin, par ses sœurs mariées à des collecteurs des gabelles ou à des fermiers de l'impôt, elle tient ici le haut du pavé. Apparentée aux seigneurs de Blanzac et de Berneuil, elle incite son mari à acheter une charge et ne désespère pas d'acquérir la noblesse. En tout cas elle pourrait nous mettre sur les bras ceux de Blanzac et de Berneuil.

Saint-Cendre leva les sourcils avec dédain :

— Ceux-là, dit-il, ne sont pas à craindre, compère Jacquemart, car ils ont trop à faire de surveiller les bandes qui passent tous les jours du côté de Saint-Amand. Il y a eu des incendies et des pillages au Dorat, et les

forces de Bellac regardent de ce côté du pays. Le jour où nous marcherons, personne ne nous dérangera, soyez-en sûr. Mais est-il vrai que cette demoiselle de boucher soit d'une si parfaite beauté ? Cela me cause toujours une émotion agréable d'entendre parler d'une belle femme.

— Julie Thouron, monsieur Gillot, est une friande et assurée commère. Et, moi qui vous parle, malgré mes cinquante ans bien sonnés, dût mon estimable épouse m'arracher les yeux, je ferais bien encore une folie pour voir la doublure de ses cottes. Elle a des yeux qui brillent comme des cerises noires, des cheveux blonds couleur de blés mûrs, et une taille qu'on ne prendrait pas dans ses deux mains, il est vrai, mais qui est ronde comme le tronc d'un bouleau. Je pense que son corset abrite, sans besoin de les soutenir, les plus beaux tétons du monde et que ses jupes habillent des choses dont il

ferait bon profiter. Enfin, pour tout dire, elle est blanche comme la crème elle-même, rosée comme un cochon de lait, pour employer des expressions qui peignent exactement ma pensée. Et elle n'a pas plus de vingt-six ans, je pense. De telle sorte que ses deux filles semblent être plutôt ses sœurs et que le tout forme un très présentable trio.

— Je serais très heureux, — fit Saint-Cendre, qui souriait avec des yeux allumés, — de connaître cette intéressante famille. Vous ne manquerez pas, mon maître, de m'y mener quelque jour.

— Je veux, monsieur Gillot, vous présenter tout de suite ces Dindaux-Perrinet ! s'écria Jacquemart.

Mais Gaston d'Aultry entra, qui lui coupa la parole, et l'hôtelier se retira sur un léger signe de M. Gillot.

— Je vous apporte, mon jeune ami, dit celui-ci, un message admirable et qui vient

d'une grande dame. Comme je prenais le frais sous le porche du Breuil, une sorte de valet à cheval m'appelle et demande si vous vous trouvez là. « J'ai, dit-il, à remettre à M. d'Aultry, une lettre écrite par madame la marquise de Saint-Cendre. »

Gaston en demeura étourdi. Tremblant, il essaya de se lever, mais ses jambes se dérobaient sous lui.

— Vous ne vous moquez pas de moi ? supplia-t-il d'une voix altérée.

— Je n'oserais pas, mon jeune monsieur ; et la plaisanterie serait pauvre et détestable, en tout indigne de moi. D'ailleurs voici la lettre ; je vous laisse avec elle. Sans doute votre bonheur gagnera-t-il à être goûté dans le silence.

Mais Gaston supplia M. Gillot de rester. Et tandis que le marquis de Saint-Cendre le regardait avec un sourire vague qui éclairait à peine son long visage maintenu dans une ex-

pression lourde et grave, l'enfant lisait, hâlant, les lignes tracées par Gilonne :

*Mes désirs sont vôtres, et je veux vous les exprimer cette nuit même. Pourquoi avoir tant tardé ? À onze heures du soir, je serai à la brèche du mur d'enceinte, en cet endroit du parc qui regarde le chemin des Charmettes. Là, vous trouverez qui ne cesse de penser à vous.*

GABRIELLE.

Il ne pouvait détacher ses yeux du papier où les lignes lui semblaient danser. Et il sentait vibrer dans son cœur une amoureuse chanson : « Que je suis heureux ! que je suis heureux ! Et cela est-il possible ?... »

Elle avait donc compris le muet langage de ses regards timides, la souffrance qui s'augmentait par son trouble, quand il ne

pouvait trouver une phrase où son âme sût parler.

« Comme elle est intelligente, et bonne ! se disait-il. Comme elle est douce, et que ce sera chose délicieuse d'être aimé par elle ! »

Il étouffait dans sa poitrine trop étroite, tant elle s'enflait de joie et de fierté. Allant et venant par la pièce, il regardait le papier, puis le portait à sa bouche. Orgueilleux, il examinait le cachet où les armoiries ténues disparaissaient dans les éclats et les brisures de la cire. Il se crut maître de tout, des hommes comme de la terre, prêt à mépriser sa part de paradis. De Gabrielle, un instant, il oublia la beauté pour ne plus penser qu'à son titre et à sa richesse. Et il répétait machinalement :

— Gabrielle, madame Gabrielle. Gabrielle de Vignes ? Je la verrai ce soir, ce soir !

« Tu ne verras rien du tout, mon bonhomme, — disait à part soi Saint-Cendre,

— que trois ou quatre camarades qui t'enverront courtoiser l'affable et riante Proserpine chez le gracieux Pluton. C'est une chose singulière de penser comme il est facile de mener un enfant, voire un homme, à sa déconfiture par un piège aussi grossier. »

Mais Gaston continuait sa promenade. Enfin il se rappela l'existence de M. Gillot. Il courut à lui, saisissant ses mains, il voulut l'embrasser, ce à quoi M. Gillot consentit de bon cœur, en souvenir de l'homme de Cariote.

— Pardon, — disait Aultry se confondant en regrets, — pardon, mon digne, mon brave, mon excellent ami ! Et vous avez pris la peine de faire tout ce chemin pour m'apporter cette admirable nouvelle ! Je veux que vous lisiez cette lettre, elle est à vous autant qu'à moi...

Non, vraiment, mon jeune monsieur, vous me comblez ! Elle est pour vous tout



seul, et vos remerciements sont superflus. J'ai voulu vous apporter moi-même ce billet, tant je tenais à ce qu'il ne s'égarât pas en route par quelque hasard malheureux. Si vous ne l'aviez pas reçu, j'en aurais été très marri...

Et Saint-Cendre ajouta en lui-même :

— « D'autant que je n'aurais su qui envoyer à ta place. »

Il ne s'arracha qu'avec peine aux étreintes de M. d'Aultry. Il lui donna quelques derniers conseils, comme celui de prendre le bon cheval qu'il lui avait prêté, le Roland. Et, tout en suivant le chemin accidenté qui, par Géraud, aboutissait à l'allée maîtresse du Breuil, il se félicitait de son invention.

« Je vais les mettre dans un bel arroi, à la Haute-Ganne ! Et je donnerais gros, encore que pour l'instant tout mon bien soit en espérances, pour voir la mine de l'oncle Christophe quand il recevra le moineau

qu'on lui apportera au lieu et place du faucon son neveu ! Va, mon brave Lanelet, je te rendrai ton coup de la rue de la Limace en prenant ta taupinière et ma femme par la même occasion. Si je suis rempli de tendres désirs à l'endroit de Gabrielle, j'en nourris de non moins vifs à l'égard de ses biens, car ils sont à moi, quoique l'on m'en prive. Quant à toi, Christophe, si tu n'es pas tué dans la bagarre, je jure que tu étrenneras un collier de chanvre tout neuf, et qu'à l'instar d'un évêque des champs tu béniras avec tes pieds les bons compagnons qui divertiront Gilonne, les dames et les demoiselles que l'on trouvera dans ton château. Après quoi, on mettra le feu aux quatre coins, sans préjudice du milieu, et tout le monde y trouvera son compte... Je voudrais bien voir la femme de ce boucher. Jacquemart m'est apparu, en diverses occasions, comme un grand et merveilleux connaisseur, et ce qu'il me dit

de cette Julie Thouron mérite d'être noté. J'y penserai par la suite, et aussi à sa femme, l'hôtelière, qui a de si beaux bandeaux. S'il se produit à Seissat quelque tumulte, mon premier soin sera de m'assurer de ces deux commères, sous couleur de les protéger. Je les garderai dans mon quartier, dût Catherine en sécher de désespoir. Mais tout me porte à croire qu'elle fera bon ménage avec elles, et, d'ailleurs, de cette dolente blondinette je commence à me lasser. »

Par une suite naturelle, les pensées du marquis le ramenèrent vers son oncle. Il eût désiré assister à sa confusion :

« Quelle figure a-t-il dû faire en entendant le rapport de ses sergents ? De colère, le vieux Fleuve, *Eridanus pater*, en dévore sa barbe... Il y aura des fouettés, ce soir, à la Haute-Ganne. Mais je crois qu'hommes et femmes seront battus plus rudement que ne le fut la pimbêche Gilonne de Bonisse

dont les reins ont frémi sous ma noble main. Cette péronnelle, pour fraîche et soignée qu'elle fût, ne m'a donné aucun désir. J'en tire de favorables signes pour la conservation de mon énergie. Car j'ai entendu beaucoup de gens, grands experts en la matière, dire que le goût des tendrons nous vient comme un signe de première décadence. Celle de l'oncle Christophe doit être à son dernier terme, et il en est de même de son ami La Bastoigne, qui s'enrichit au sac de Rome où il se distingua comme secrétaire d'un baron allemand. Aujourd'hui, ce pillard nous apparaît comme une figure de marionnette façonnée par quelque artiste macaronique pour représenter ces grotesques qui abondent sur les tapisseries. Mais La Bastoigne a de grands moyens et il dispose dans son château de Vaucreuse, je le sais, de quelques canons. Il ne faut point qu'il les prête à Christophe. La semaine prochaine,

je m'occuperai de cette affaire... Que ne puis-je jouir, en ce moment, de la mine apoplectique de l'oncle et, par surcroît, de la femme de Jacquemart ! Je tâterai Dartigois pour voir si cette demoiselle ne pourrait, par hasard, passer quelques jours au Breuil... Qui me donnera le spectacle de l'admirable Christophe ? »

La colère de M. de Lanelet éclata, en effet, formidable, hors de toute mesure. Lorsque, sur le coup de trois heures, ses sergents à verge blanche vinrent lui rendre compte de leur infructueuse mission, et lui remirent les oppositions formées par le marquis et Dartigois, le vieux gentilhomme fut pris d'un étourdissement. On craignit un coup de sang, et on voulut le mettre au lit. Mais jetant sa canne à la tête du mire Hélion Pélissier qui s'approchait pour le saigner, avec sa lancette et son bassin porté par l'apothicaire Benoît Flicoteaux, il se

leva, tira son épée et chargea les sergents qui, sautant par les fenêtres, se sauvèrent à travers le jardin. Et Lanelet lança son arme dans les jambes du dernier.

— Qu'on me raconte la scène, s'écria-t-il, et mieux que cela ! Par le pied fourchu, que personne ne mente ! Je vais en faire pendre quelqu'un, c'est sûr !

Mais la galerie était vide, tous s'étaient enfuis à l'exception du seul Croisigny qui, ramassant l'épée dont la pointe s'était fichée dans le stylobate de chêne, fit remarquer froidement au vieillard que ce n'était pas là le moyen de s'éclairer.

— Ah ! voilà qui est bien rentré de pique noir, — s'écria Lanelet, — que d'entendre cet animal avec sa morale stoïque... Il faut que tu n'aies pas de sang dans les veines ! Tu subirais tout, toi, sans rien dire ! À quoi m'es-tu bon ? Je me le demande.

— Cette parole est de trop, mon

cousin ! — répondit froidement le comte de Croisigny. — De vous à moi elle sera la dernière. Dès ce soir je quitterai votre château, emportant pour tout bien le regret d'avoir été assez sot pour vous servir. Adieu.

Et, lentement, après avoir lâché l'épée qui tinta sur le plancher, Gaspard s'éloigna. Mais Lanelet le rejoignit, lamentable : « Il n'abandonnerait point son vieil ami dans des circonstances pareilles... » Et comme l'autre tirait toujours vers la porte, il saisit son bras, l'arrêta :

— C'est une félonie, une trahison ! Tu n'as pas le droit, Gaspard ! Ou plutôt... non... pardon, mon enfant ! Oui, je m'humilie, j'ai mal agi, j'ai eu tort. Tu comprends, toi qui es sage, que la colère peut égarer un malheureux dans mon cas. Voyons, Gaspard, mon enfant, embrasse-moi ; je te jure...

Croisigny lui obéit, par bonté. Il sentait que tout allait au désordre dans le château

et que s'il partait, Saint-Cendre y entrerait dans quelques jours. Sans connaître les plans de Dartigois et de son maître, il en augurait mal pour la Haute-Ganne et il songeait à emprunter à La Bastoigne ses canons. Il s'en ouvrit à Lanelet, mais celui-ci le pria d'attendre encore, rien ne pressait. À ce moment, Gilonne entra, elle voulait parler à son tuteur, en particulier. Il l'emmena dans sa chambre. Là, tout d'abord, il aperçut un grand pli scellé de rouge déposé au milieu d'une table. Qu'était-ce encore, et qui avait apporté cela ?

Gilonne déclara qu'elle ne savait rien sur cette lettre. Cependant elle croyait se rappeler qu'un courrier l'avait remise comme venant de Bellac. Lanelet rompit les sceaux où l'avers de francs à cheval demeurerait empreint. Ces anciennes monnaies avaient servi de cachet. Sur le dos du vélin il n'y avait pas d'adresse. Quand il eut ouvert le



pli, il s'étonna, car des caractères imprimés, découpés dans un livre et collés, s'alignaient côte à côte en un assemblage insolite.

— Qu'est-ce, dit-il, que cette mosaïque ? Et à quoi rime ce ridicule et curieux travail ? Regarde donc, Gilonne.

Mais la jeune fille venait de s'esquiver en criant qu'elle reviendrait tout à l'heure. S'armant de ses besicles dont les verres ronds étaient unis par un fil d'or coudé, M. de Lanelet lut :

*Ce soir, à onze heures, devant la brèche du mur d'enceinte qui regarde les Charmettes, le marquis de Saint-Cendre viendra pour l'amour d'une dame. La justice des hommes y trouvera peut-être son compte.*

« Voilà, se dit Lanelet perplexe, une nouvelle intrigue qui se trame. Suis-je le maître ici ? C'est ce dont je commence à douter.

Pour aujourd'hui, je ne prendrai conseil que de moi-même et je ne parlerai à personne de cette singulière prophétie. Qu'elle est vraie, et j'en profiterai comme il convient, ou bien elle est une pauvre plaisanterie, et je ne veux pas qu'on se moque de moi. Rien n'est plus fâcheux pour l'auteur d'une farce adroitement machinée que de n'en plus avoir de nouvelles. »

Et, sifflant dans un tube de vermeil pendu à sa chaîne de cou, le comte de Lanelet cacha le parchemin dans un tiroir. Un valet de chambre parut.

— Qu'on fasse venir Florian Farnetz, sur l'heure !

Le vieil écuyer arriva. Depuis l'affaire de Gilonne, il n'osait plus se montrer, et ses jambes tremblaient sous lui.

« Que va-t-il m'arriver ? » pensait-il. Car il avait appris, en route, la formidable colère du maître.

— Florian, mon brave, — lui dit le comte sans rudesse, — tu peux profiter d'une belle occasion de réparer ta faute. Je sais que ce soir l'homme qui a frappé mademoiselle de Bonisse viendra, vers onze heures, à cette brèche du parc que l'on n'a pas encore aveuglée, du côté des Charmettes. Avec quelques valets et des arquebuses, la chose sera facilement réglée, et vous m'apporterez votre gibier dans la galerie des Armes, aussitôt le coup fait... Va, mon vieux, et que Dieu t'assiste !

Sans dire un mot, l'écuyer sortit. Gilonne rentrait alors dans la chambre, et, souriant ingénument, elle demanda à son tuteur s'il y avait encore quelque nouvel incident,

— Non, ma mignonne, — dit avec majesté M. de Lanelet. — Mais si tu veux veiller avec moi, ce soir, dans la galerie des Armes, tu verras un spectacle qui te réjouira, je pense. À ce propos, n'avais-tu pas quelque chose de

particulier, à me dire ?

— J'aurais désiré savoir, mon cher tuteur, — dit-elle en s'asseyant sur les genoux du vieillard, — si ce Saint-Cendre a été puni suivant ses mérites.

— La nuit ne se passera point qu'il ne soit mort. Ne m'en demande pas plus, et embrasse-moi. J'entends que personne ne parle ici de cet homme, et surtout que Gabrielle ne reçoive aucun avis.

— Vous serez obéi, monseigneur, — fit d'un ton cérémonieux la jeune fille, en s'échappant des mains tremblantes qui s'égarèrent autour de sa taille.

Mais elle sut retrouver Gaspard de Croisigny, qui lui raconta la bravade de Saint-Cendre devant les gens de justice. Et elle comprit que le gentilhomme se réjouissait de ce que le marquis, son ami en somme, n'avait pas été arrêté. Aussi, pour le payer de ce qu'elle croyait une particulière confiance,

elle lui déclara pour rompre l'entretien :

— Vous êtes, monsieur Gaspard, tout aussi bavard que les femmes, pour qui vous semblez nourrir un philosophique dédain. Et ce n'est pas d'un homme d'honneur de confier à la première venue...

Irritée du sourire pâle de Croisigny, qui n'ignorait pas que Gilonne était le conseil attitré de M. de Lanelet, elle continua, rouge de colère, les yeux luisants :

— Oui, vous pouvez vous moquer... Vous agissez mal en me racontant ces secrets que vous avez juré de garder !

Sa méchanceté retomba comme une flèche qui a émoussé sa pointe, et elle avait dépassé le but. Sans même relever son propos, Gaspard lui donna la main pour la conduire dans la salle à manger. Mais là, toutes les sages combinaisons de l'oncle Christophe furent déjouées par l'arrivée inopinée de M. de la Bastoigne. Vêtu de drap

d'or et de damas à fleurs comme un courtisan d'Italie, le châtelain de Vaucreuse s'arrogea les honneurs du banquet. Il apportait des nouvelles du fameux Saint-Cendre. Cet homme admirable faisait parler de lui dans le pays. Et, sans se soucier de la colère de Lanelet qui devenait blanc comme un linge, de la figure empourprée et contractée de Gilonne, il continuait de narrer les détails de l'arrestation manquée.

— Jamais les gens du Roy n'ont rencontré une réception aussi bien ordonnée. Chacun s'est retiré satisfait, hors le jeune de Vaudrezelles qui a voulu faire le fendeur de naseaux. Sans ma mie Catherine, le butor aurait été passé à l'épée... Je crois, entre nous, que Catherine lui a sauvé la vie pour l'amour de moi, parce que cet enfant est mon neveu, à la mode de Bretagne, comme on dit...

Et La Bastoigne, suçait un os de coq de Limoges avec délicatesse pour ne point léser

ses dents frettées d'or, donna d'autres détails importants. Le prévôt lui-même, chez qui il était allé faire la partie de tric-trac, les lui avait fournis. Saint-Cendre et Dartigois devenaient des personnages dans le pays, et il était dans les choses possibles qu'ils y devinssent maîtres et rois.

— Prenez garde à vous, mesdames ! car ces gaillards exerceront les anciens droits, si j'en crois la renommée, avec une luxure continue.

Penchée en arrière, Gabrielle sourit faiblement. Tous remarquèrent son attitude. Allait-elle prendre parti contre son oncle ? Mais madame de Follenbrais raconta quelques-unes des plus scandaleuses amours du beau Saint-Cendre.

— C'est trop, — dit Lanelet impatienté, — s'occuper de ce mauvais sujet.

Et il affecta de parler à voix basse avec Gilonne, qui était assise à gauche. La voix

cassée de La Bastoigne avait repris son discours.

— Enfin, mon vieil ami, ton neveu me devient sympathique. À ta place, je recevrais l'enfant prodigue ; et je suis prêt à fournir le plus gras de mes veaux. Que lui reproche-t-on, après tout ? Quelques histoires de voleurs et de jupes ! Il n'y a pas là de quoi fouetter un page. À Bellac, Saint-Cendre commence à rallier les suffrages. Et cela, sous le simple nom de Gillot : car peu de gens, là-bas, connaissent sa qualité véritable. Sans m'occuper de savoir par qui il a été dénoncé, — et chacun dit que ce ne peut être que par un de ses anciens valets...

M. de Lanelet devint très rouge tandis que Gilonne, pâle comme la cire, envoyait au vieillard garancé et doré un regard chargé de haine.

Sans le remarquer, La Bastoigne continuait :



— On dit là-bas que tu as eu tort de prêter tes gruyers et tes sergents à verge pour cette mauvaise besogne...

— C'en est assez, n'est-ce pas, La Bastoigne ? Je dis nettement que je ne veux plus que le nom de Saint-Cendre soit prononcé chez moi !

— D'autant qu'il devrait être enfermé avec la robe jaune des détenus insolvables, — appuya un certain M. de la Touaille qui se faisait héberger au château.

Un « parfaitement, monsieur, vous avez mille fois raison ! » fut le remerciement de l'oncle Christophe. Mais Gabrielle, attachant sur le détracteur de son mari ses grands yeux luisants, le toisa de telle sorte que le jeune homme rentra sa tête dans sa fraise qui se redressa autour de lui, comme ces fleurs qui, le soir venu, referment les pétales de leur corolle. Lanelet, fort de cet appui inespéré, approuva encore M. de

la Touaille : « Saint-Cendre avait été un fléau pour chacun, pour sa femme tout la première. »

Avec un sourire que certains trouvèrent singulier, Gabrielle haussa les épaules. Elle leva le nez vers le plafond, puis considéra madame de Follenbrais. Et elle vit très distinctement celle-ci passer, dans les plis de sa jupe couleur d'Espagnol malade, un billet à M. de Palloys, tandis que ce page ramenait un plat d'argent par-dessus son épaule. Alors Gabrielle pensa au petit François, à la pollution de sa chair, au meurtre. Et elle demeura comme insensible à tout ce qui se disait autour d'elle. D'ailleurs, rien ne l'intéressait plus à cette heure. Elle avait appris l'essentiel, c'est que Louis-Alexandre n'avait pas été arrêté. Il lui donnerait quelque jour de ses nouvelles, mais pour lui en faire tenir elle n'avait confiance en personne.

Elle regagna sa chambre et dormit encore

dans les bras de Saint-Cendre qui ne quittait plus ses songes. Mais elle croyait entendre des coups de feu, des murmures confus, des pas lourds : un moment, elle se demanda si elle rêvait encore ou si elle était éveillée. Dressée sur son séant, elle n'entendait plus que les battements de son cœur. Appelant Peyrusse, elle demanda d'où venait tout ce bruit.

— Je ne sais pas, madame. J'ai vu passer des lumières, et je suis sûre qu'on marche dans la galerie des Armes.

— Va donc voir par le guichet ce qui se passe, et reviens me le dire.

Au bout d'un instant, la fille d'atour entra tremblante :

— Ah ! madame ! C'est M. d'Aultry qu'on vient de tuer ! Et il est couché tout de son long sur une planche, éclairé par vingt flambeaux.

En effet, les verdiers de la Haute-Ganne embusqués par Florian Farnetz, qui les

avait choisis parmi les plus habiles tireurs, venaient d'arquebuser le petit Gaston d'Or au moment où, penché sur l'encolure de son cheval, il envoyait un timide appel dans la nuit. Sous les coups de feu il avait roulé dans la douve, précipité en contrebas de quinze pieds. Le Roland s'était enfui au galop sans qu'on pût le rejoindre. Mais à la lueur des décharges le verdier Rutière avait reconnu l'habituelle monture de Gillot du Breuil. Quant à l'homme on l'avait tiré du fossé et entré dans la salle sur un battant de porte.

Devant cet enfant mort, le vieux Lanelet demeurait béant ; et Gilonne, qui avait battu des mains tout d'abord, en voyant arriver ce corps les pieds en avant, s'était assise, morne et abattue sur un coffre. Posé sur deux chaises, l'huis de chêne peint en gris présentait son fardeau d'où le sang encore chaud filait et descendait, vermeil. Et tous se taisaient, de telle sorte qu'on percevait

le bruit des gouttes lourdes qui s'écrasaient sur le plancher. Jamais mademoiselle de Bonisse n'avait vu un homme tué ; et elle tremblait, claquant des dents, si fort qu'elle serrât les mâchoires, et ses mains semblaient lui échapper pour danser sur la quille brodée de sa robe en baudequin minime.

— Oh ! le pauvre ! murmurait-elle. Qu'il est mince, et qu'il a l'air malheureux !

Allongé sur la tablette, le petit homme doré apparaissait grêle et chétif, délicat comme une demoiselle prise dans des vêtements masculins. Seul, son visage apparaissait nu, et sa tête, car son bonnet était resté dans la douve. Ses mains serraient leurs doigts repliés sous les gants de velours sombre à boutures de soie claire. Les traits effacés et mous s'étaient figés dans une expression de stupeur, de saisissement, d'horreur. De ses yeux vitreux, qui épou-  
vantaient Gilonne, des larmes avaient perlé,

laissant sur son visage décoloré et blafard des traînées luisantes.

Car, à ce moment où il avait expiré, s'étaient fixées, dans son cerveau déchiré par le plomb, les mêmes pensées qu'au jour où, pour la première fois, il avait rencontré madame Gabrielle :

« Si cette dame me disait d'aller me faire tuer quelque part, je m'y rendrais sur l'heure. Et ce serait chose douce de mourir pour elle, si ce n'était par ses mains. »

Mais la marquise n'avait jamais posé sa main sur ces cheveux, maintenant souillés de la boue sanglante qui masquait toute une moitié de la mine. Et la fange tachait pareillement le costume de velours noir galonné d'or, les chausses écarlates dépassant au-dessus des bottes blanches dont les éperons dorés retenaient les pieds en l'air. De chaque côté de la porte, les manches pendaient, doublées de taffetas couleur de

Roy ; à un gond était accrochée la grande épée d'Allemagne dans son fourreau de peluche rouge. Troué de dix coups de feu, l'enfant perdait son sang jusqu'à tarir ses veines, car on avait usé d'arquebuses de gros calibre. Son front était ouvert à la racine du nez, la tempe gauche fracassée, le cou traversé. La poitrine hachée, tant on avait tiré de près, semblait béante, et dans la sanie brune qui empoissait les rayures d'or, un morceau de papier apparaissait.

— Par quelle fâcheuse erreur a-t-on assassiné cet innocent ? disait M. de Lanelet. Et n'avez-vous donc pas pu voir sur qui vous dirigiez vos balles ?

Mais les gruyers déclarèrent que la nuit était si noire qu'ils avaient fait feu au juger. Tous croyaient avoir affaire à M. Gillot, dont on connaissait le cheval ; la chose était inexplicable.

— Que pouvait-il chercher à cette heure

dans mon château ? se demandait Lanelet.

— Il y a, monseigneur, opina le vieux Florian, une lettre qui dépasse de son pourpoint. En la lisant, peut-être...

— Prends-la donc, et donne-la-moi !

Gilonne s'approcha, malgré sa terreur : elle voulait savoir. Et elle reconnut le billet qu'elle avait fait porter à Saint-Cendre. Oubliant le cadavre, elle ne pensa plus qu'à sa haine. C'était encore cet homme qui prenait l'avantage sur elle ; tout ce qu'elle entreprenait tendait donc toujours à sa propre confusion !

M. de Lanelet, malgré le sang qui teignait le papier, put déchiffrer les caractères écrits. Ses sourcils se froncèrent.

— Emportez ce malheureux, dit-il, et que le barbier s'occupe de faire sa toilette. A toutes fins utiles on constituera un procès-verbal que vous signerez, et le mire Hélion Pélissier me fera une déclaration



écrite. Après quoi, on mettra M. d'Aultry dans un suaire, puis en un cuir de cerf, et le père Chaussade, ou mon chapelain, fera sur lui des prières. J'aviserais demain pour les funérailles.

« Après tout, pensa-t-il, ce blanc-bec venait pour les beaux yeux de Gabrielle. C'est à n'y pas croire. Je ne puis pourtant pas le faire ensevelir à Seissat. Les esprits y sont si mal disposés que cela donnerait lieu, sans doute, à une mauvaise histoire. »

Et, quand il fut seul avec Gilonne, il s'écria profondément affligé :

— Ah ! ma mignonne, que de soucis me donne cet abominable Saint-Cendre ! Avec lui, je n'aurai jamais ni paix ni tranquillité sur la terre... Gabrielle maintenant est d'accord avec lui, qui l'eût cru ?

Il voulut que Gilonne lût le billet, car en elle seule reposait maintenant sa confiance.

— Crois-moi, mon enfant, marions-nous

le plus tôt possible, quand il est temps encore. Tu m'aideras dans ces affaires difficiles, où je ne sais qui employer.

Et il continuait exagérant ses tracas. Il avait besoin d'une âme dévouée, d'un cœur qui battit à l'unisson du sien. Il parla à Gilonne de charité, la compara à Antigone. Car, sur sa nièce Gabrielle, M. de Lanelet ne pouvait plus compter depuis qu'elle donnait des rendez-vous à des hommes qui n'étaient pas même son mari.

Mais Gilonne prit la défense de son amie : Gabrielle était incapable d'une pareille félonie et personne à la Haute-Ganne, non plus qu'ailleurs, n'avait le droit de soupçonner sa vertu.

— Qu'est-ce alors que cette lettre ? — soupira le vieux seigneur désespéré. — Et ne suis-je plus le maître ici, que tout le monde me berne ?

— Je vais donc vous dire la vérité, mais

promettez-moi, mon bon tuteur, de ne pas me punir ?

— Eh quoi ! mon Rayon de Soleil, serais-tu donc — gémit l'oncle Christophe, — mêlée en quelque chose à ce meurtre ?

— Hélas ! oui. C'est moi qui ai fabriqué cette lettre ; et je l'ai fait porter au marquis de Saint-Cendre. J'ai pareillement composé l'avis anonyme où l'on vous annonçait sa visite pour cette soirée. Punissez-moi donc si vous croyez que j'ai mal agi. Je voulais me venger de votre abominable neveu.

— Et tu as bien fait ma Gilonne ! s'écria Lanelet. Tu es une fille de courage et de tête. Si tu n'as pas mieux réussi, c'est que, par quelque précaution ténébreuse, le bandit a déjoué nos artifices ! Il importe peu que ce d'Aultry soit mort, puisqu'il venait pour parler à Gabrielle, dans la nuit, avec des intentions coupables. Rayon de Soleil, mon amour, jure-moi que tu te laisseras épouser

demain, dans la chapelle du château... Viens... je veux...

— Non, je vous en supplie, Christophe, — murmura faiblement Gilonne, tandis que le vieillard, dont elle exaspérait les désirs, la saisissait, frémissant de luxure. — Non, laissez-moi !... Pas ici... près de ce sang ! Et surtout pas avant notre union devant Dieu. Je crois que je mourrais de honte...

Froissée, la chevelure en désordre, la fraise retournée, elle s'échappa vivement. Puis elle s'écria :

— Pas avant que le marquis de Saint-Cendre ait été tué !... Si vous me laissez faire, ce serait bientôt, demain, je pense... Et alors, mon Christophe, je serai toute à vous.

— Fais donc à ta guise ! — déclara le vieux châtelain, dompté. — Fais pour le mieux. Mais, par le Dieu juste ! ne commets pas d'imprudence.

La jeune fille se retira sans se douter que

Gabrielle, attentive, n'avait perdu ni un mot ni un geste de la scène. La marquise en tressaillit d'horreur.

« Comment croire, — se disait-elle en se remettant au lit, — que cette charmante fille puisse former des complots aussi abominables, et faut-il que mon nom serve pour mener à bien de pareilles noirceurs ? Ainsi ces deux enfants, François de Champoisel et Gaston d'Aultry sont morts par ma faute ou à mon occasion... Puisse le sang de ces innocents ne point retomber sur ma tête ! Et je jure de prier chaque jour et de faire dire des messes pour le repos de leurs âmes, comme je prie pour Louis-Alexandre.

Et Gabrielle s'endormit en priant la Vierge et le Christ de protéger son mari. Cependant elle ne ressentait pas de terreur : car elle avait une trop ferme croyance dans l'habileté du marquis pour craindre qu'il pût tomber dans les pièges de Gilonne.

— Et elle-même, je ne puis la haïr ! soupirait-elle. Louis l'a fouettée, ce qui est une grave injure et elle se venge comme elle peut. Depuis tous ces événements, Gilonne se montre envers moi moins confiante, et, par moments, elle me fait peur, tant ses yeux brillent à s'attacher sur moi... Il faut que je la confesse quelque jour. Dès demain, je veux lui parler longuement.

Mais Gabrielle n'en put trouver l'occasion. De grand matin, Gilonne était allée aux écuries, où l'on dressait pour elle une haquenée d'Espagne, achetée par M. de Lanelet comme cadeau de fiançailles. Suivie de Florian Farnetz et de trois piqueurs, elle galopa dans le parc, se fit montrer la brèche où M. d'Aultry avait été tué, demanda quelle était la largeur du fossé.

— Il a perdu son revêtement, mademoiselle, et, comme vous voyez, on travaille à le refaire : ainsi comblé, il ne mesure point

deux toises, car l'éboulement a été tel à la suite des dernières pluies qu'un cheval pourrait franchir l'espace, surtout à dix pas d'ici. Oui, là... Au nom du ciel !...

Tandis que le vieil homme continuait son explication, Gilonne qui avait reconnu l'endroit, enlevait lestement sa bête qui retomba sur le glacis où elle se reçut sur ses quatre pieds juste au bord de la douve. Pour deux longueurs de fer en moins, elle aurait roulé en contrebas.

A l'exclamation désespérée de Florian répondirent les cris d'admiration des terrassiers qui, du pied de la courtine éventrée, avaient vu passer Gilonne sur leurs têtes. Mais aucun des valets, non plus que Florian, n'avait risqué semblable saut. Ils durent faire un grand tour pour gagner la porte principale dont le pont était levé, de telle sorte qu'au bout d'un grand quart d'heure ils retrouvaient les seules traces de la haquenée

marquées dans la boue. Mais au défaut du chemin des Charmettes les empreintes se perdaient dans la terre labourée.

— Je pense, dit un des valets, que la demoiselle aura poussé du côté de la Villotièrre. Elle se rend souvent dans le pays pour visiter les malades, chez Peyrussaud, ou ailleurs.

— Essayons ! fit l'inquiet Florian. Et plaise à nos saints patrons qu'il n'arrive pas encore quelque mauvaise histoire. Cette belle demoiselle coule entre les doigts comme de la neige fondue. C'est un lourd souci que celui de la garder.

Près de la Villotièrre, où ils arrivèrent à grand travail d'éperons, tant les sentiers étaient malaisés et glissants, les gens de M. de Lanelet retrouvèrent mademoiselle Gilonne. Elle causait avec un beau garçon qui, dans l'enclos précédant sa maison, cueillait des fleurs qu'elle réunissait en bouquet. Devant



cet entretien pacifique, Florian sentit son sang se calmer : car, depuis que Gilonne avait disparu après son saut, le bonhomme avait pris la fièvre et ne vivait « quasiment plus. » Chargé par le comte du soin de surveiller sa pupille dans ses chevauchées aventureuses, le vieil écuyer se comparait à un homme qui porte un oiseau sans liens sur son poing, et qui a peur de le voir s'envoler à la première occasion propice. L'amour respectueux et comme paternel qu'il portait à la charmante fille dont il menait les exercices était plus grand encore que la crainte à lui inspirée par l'oncle Christophe. Florian, soulagé, respira longuement.

— Nous pouvons nous arrêter ici, les enfants ! Quand la demoiselle aura fini de grappiller la treille de Jean Leychanaud, elle nous reviendra sans dommage. Sa haquenée est attachée là, rongant l'écorce d'un arbre comme si c'était du pain blanc.

— Tu m'entends, Leychanaud, — disait Gilonne tout en suçant des grains de raisin que le maçon voyait rouler avec envie entre ses lèvres vermeilles.

— Tu peux me regarder, et ce n'est point la peine de trembler comme cela. Je me doute bien que tu me trouves plaisante et belle. C'est marché conclu, et je vais, comme nous le disait la sœur Agathe qui nous apprenait l'écriture à Poitiers, te mettre les points sur les i. Le jour où tu auras tué le marquis de Saint-Cendre, ce bandit qui se cache sous le nom de M. Gillot, je viendrai coucher dans ton lit, et tu feras de moi à ton plaisir. Est-ce clair ?

L'œil luisant, la figure froide et hautaine, elle dit cela avec une tranquillité parfaite. Mais un brouillard entoura Jean Leychanaud, qui vit monter comme une épaisse nuée rose où il pensa disparaître. Sa treille dansait. Il s'appuya à la haute barrière

pour ne point tomber. La bouche sèche, les yeux éblouis, il resta longtemps silencieux. Et ce fut son visage à lui qui rougit, à se sentir toisé par mademoiselle de Bonisse.

— Ah ! ce serait trop beau ! — balbutia-t-il. — Mais ce serait encore plus mal, mademoiselle Gilonne, de vous moquer d'un pauvre tenancier comme moi, en lui promettant ce qu'il voudrait payer de tout son sang ! Et vous ne ferez jamais cela, parce que...

— Ce n'est pas ton sang que je demande, Leychanaud, — interrompit-elle, — Je te le répète encore : le jour où tu auras tué Saint-Cendre, foi de fille noble, je viendrai coucher dans ton lit... Au-dessus de ta cheminée je vois deux bonnes arquebuses, et moi, je suis une jolie fille, fraîche au delà de ce que tu peux croire. Et tu trouveras doux le temps où tu me feras compter à ta guise les solives de ton plafond. Si mes gens n'étaient pas là à bâiller comme des plaideurs

qui attendent sous l'orme, je t'aurais montré quelque chose de ce que tu posséderas, si tu veux. En me mettant à cheval, tu pourras te rendre compte, un peu sommairement de ce que je vaux. Tiens, imbécile !...

Elle lui mit un grain de raisin dans la bouche, puis elle lui présenta une fleurette pourprée qu'elle tenait serrée entre ses lèvres. Ivre, stupide de luxure, comme engourdi, le géant prit la fleur et la couvrit de baisers.

— Oh ! laissez-la-moi, mademoiselle Gilonne, je vous en prie.

— Elle est pour toi. Et tu m'auras aussi ; tu me cueilleras le premier, m'enlevant ce qu'une fille sage a de plus précieux sur la terre. Après quoi, tu pourras me mépriser, comme de juste.

— Oh ! mademoiselle Gilonne, comment pouvez-vous dire cela ? gémit-il doucement avec des larmes dans la voix.

— Comme l'épée méprise le fourreau, —

ricana Gilonne provocante en s'éloignant un peu dans la direction de ses gens.

Et elle reprit :

— Fille dépucelée, pour beaucoup, ne vaut pas plus que bouteille vidée ! Enfin, tiens-tu le marché ?

— Pourrais-je refuser, mademoiselle ? Et quel honneur me faites-vous ! La chose sera réglée demain, au plus tard.

— Et le même jour, sous toi, tu entendras pleurer ma vertu... Mets-moi donc à cheval.

Mais, avant que les lourdes mains maladroites et tremblantes eussent pu saisir autre chose que les raides plis cassés du velours de sa longue robe, mademoiselle de Bonisse était emboîtée dans sa selle à corne et faisait tourner sa monture.

— Pense à moi ! — cria-t-elle à Jean qui, le bonnet à la main, pâle d'émotion, la regardait manœuvrer.

Elle le salua avec sa gerbe et lui murmura,

penchée sur la crinière fauve de sa jument alezane :

— Vise bien à la hauteur du foie, c'est la meilleure place ; et charge d'au moins trois balles fendues en quatre. Ne tire point à plus de sept ou huit pas. Adieu, ou, pour mieux dire, au revoir ! Il ne tient qu'à toi, mon cher, de savoir comme j'ai la peau fine !

Gilonne s'éloigna, sans regarder derrière elle. Au tournant du chemin, elle donna la botte de fleurs à un de ses valets.

— Porte cela avec soin, et tu le donneras à madame de Follenbrais en lui disant que Jean Leychanaud la salue avec respect. Elle saura ce que cela veut dire.

Un rire insolent passa dans les livrées d'azur échiquetées d'or.

— Cette dame, déclara un des valets, est en chasse pour trouver des garçons partout. Elle fait, en quelque sorte, Marie la Ribaude. Et il faut que mademoiselle Gilonne soit assez

simple et faible pour se charger de ses belles commissions !

Sur le seuil de sa porte, où, dans le lierre et la clématite, s'enguirlandaient des fleurs d'automne, Jean Leychanaud se disait :

« Quand je n'aurais pas la joie de jouir de cette adorable fille, je tuerais cet hérétique Saint-Cendre parce qu'il a osé la fouetter. Et il l'a battue lâchement, parce qu'elle n'a pas voulu le contenter platement et salement, au milieu d'un champ, sous le regard des gens du Breuil. Mais mademoiselle Gilonne me trompe, sans doute?... Et, cependant, quelque chose me dit que ce n'est pas ça absolument. Peut-être aussi est-ce un caprice de grande dame ?...

Et, tout en se forgeant des rêves que sa nature primitive n'osait trop étendre dans la volupté charnelle, tant il se sentait le cœur dolent à cause de mademoiselle Gilonne, Jean rentra chez lui, visita ses armes. Il

arrêta son choix sur une grande arquebuse presque de la taille des butières, et qui les égalait en portée comme en justesse. Depuis longtemps elle lui valait de beaux succès dans les assemblées du pays : à chaque fois, il avait gagné le plus haut prix. La batterie à mèche lui apparaissait comme plus sûre que le chenapan ou le rouet, tant un raté était à craindre. Frottant avec une peau de chamois, ointe de graisse de cerf, les pièces d'acier brillantes couvertes de rinceaux gravés qui couraient de plus en plus fins sur les huit pans du canon, il caressait avec amour le fût de néflier précieusement incrusté d'ivoire,

« C'est par toi, Madelon, — ainsi Jean nommait-il son arquebuse, — que j'aurai la plus merveilleuse des vierges ! »

Et il murmurait :

— Tu ne me tromperas pas.

Il cherchait, tout en continuant sa besogne, à se bien pénétrer des habitudes de



Saint-Cendre qui, depuis cinq jours, rôdait du côté de la Villotièrre. Cette ferme perdue sur un petit plateau abrupt portait adossées au mur de ses greniers, du côté de Bellay, des maisonnettes basses. D'autres, un peu plus loin, se blottissaient comme perdues dans les broussailles. Et Jean se demandait quel motif pouvait bien amener le marquis vers cette misérable bourgade, dont l'habitation à lui, Leychanaud, était la seule qui eût bon aspect.

« On me l'a dit grand amateur de femmes. Sans doute vient-il pour quelqu'une du pays ? Mais je n'en connais pas une qui mérite seulement un regard. Cependant la grande Macée Labourlade... Peut-être?... Oui, ce doit être sa peau fraîche et ses cheveux couleur de tan qui attirent ici notre homme. D'autant que la belle-fille du père Boucheron est peu surveillée dans la ferme. Et son mari ne veut point qu'elle durcisse

ses mains blanches dans d'autres travaux que la couture. Il est à croire que la Macée prend ses rendez-vous avec son marquis chez la mère Françoise Labourlade, sa tante, qui est réputée comme une des plus hardies procureuses de la Bastoigne... »

Et, à se rappeler les circonstances, Jean Leychanaud s'affermir dans une certitude.

Tous les soirs, vers huit heures, Saint-Cendre arrivait à cheval, prenait le sentier des Quignons, évitant la ferme ; et passant par le petit bois, entrait dans la maison de la vieille Labourlade, en filant derrière un petit lavoir.

« Je n'ai donc qu'à me mettre en embuscade sous les gros chênes à gauche du sentier des Quignons. J'arquebuserai l'homme à dix pas et le lieu est tellement désert et écarté, qu'on n'entendra point le coup. Où bien on croira que c'est un des Boucheron qui s'en va braconner un lièvre... »

Sans se douter de ce que l'on tramait contre lui, autour de la chair tendre de la belle Macée Labourlade qui n'avait point dix-neuf ans, le marquis causait alors de cette gracieuse personne avec M. Dartigois. C'était par le maître du Breuil que Saint-Cendre avait connu Macée, un jour qu'elle apportait une guimpe brodée pour Catherine. Assis sur le banc de la cour, il conseillait à Dartigois d'envoyer Catherine à Bellac. Il fallait que la demoiselle partit le plus tôt possible, car la région devenait de moins en moins sûre, et Saint-Cendre ne voulait pas que « notre Catherine », devint, par quelque mauvais hasard, la proie d'un stradiot ou d'un argoulet. Pour les soins du ménage et la bonne cuisine, on demanderait à l'hôtelier de Seissat de prêter sa femme Isabeau Chesneau, pendant quelques jours, et on ferait venir Macée Labourlade à la semaine pour soigner le linge de chacun.

Dartigois savait ce que parler veut dire :

— Monseigneur, la chose est raisonnable.

Dès ce soir vous trouverez Isabeau installée ici, et à votre particulier service. J'en fais mon affaire. Je vais conduire moi-même Catherine chez l'oncle des Chazeaux et j'irai ensuite chercher la femme de Jacquemart à Seissat. Quand il vous plaira, j'enverrai Catherine pour qu'elle vous fasse ses adieux...

— Non, mon ami, j'aime mieux ne point la voir. Son chagrin me pèserait ; et, si nécessaire que soit cette séparation aux grands intérêts que nous avons à débattre, mon courage s'amollirait devant les larmes de ta touchante et séraphique épouse. Les circonstances m'obligent, d'ailleurs, à m'absenter, et je ne rentrerai que tard. Donne-moi aussi quelque argent, s'il t'en reste encore... Ah ! à propos as-tu sous la main un garçon qui sache se servir d'une arbalète ?

— Monseigneur, la Charité, avec la

sienne, tue les petits oiseaux au vol. Et à quarante pas, je l'ai vu abattre des hirondelles.

— Voilà qui est merveilleux. Cède-moi cet aimable garçon pour aujourd'hui, et qu'il m'attende ici avec deux chevaux et son arbalète. Je vais écrire quelques lettres, et sans doute, demain, je te fournirai des nouvelles rares qui te réjouiront...

Dartigois s'éloigna. Il admirait son maître, tant il le trouvait abondant en solutions ingénieuses pour les cas les plus difficiles. Et, à se comparer au marquis, il s'estimait moins que poussière. L'accident du petit d'Aultry, dont il venait d'apprendre tous les singuliers détails, l'avait particulièrement enchanté. D'autant qu'il avait vu, aux premières heures du matin, revenir le Roland avec la bride rompue, les chasse-mouches du poitrail pleins de sang ; et il y avait deux balles dans le rembourrage d'une bête. A ce spectacle, le maître du Breuil avait cligné de

l'œil en faisant la grimace de celui qui casse une noix entre ses dents machelières.

— Ça t'apprendra, mon garçon, à t'en aller faire le Jacques, à un âge aussi tendre, autour des jupons de notre marquise !

Telle avait été l'oraison funèbre de Philibert-Henri-Gaston d'Aultry de Véragues, prononcée par M. Hannibal-Juste-François Dartigois.

Dans la chambre du rez-de-chaussée, le marquis de Saint-Cendre écrivait :

*Monsieur mon oncle, c'est animé par le grand désir de vous plaire que je vous fais tenir cette lettre. Le messenger aérien qui vous l'apportera n'a point à craindre le sort que vous réservez aux gentilhommes qui viennent vous visiter la nuit. Car, au contraire de M. d'Aultry, dont la déconfiture nous apparaît évidente, celui-ci porte une tête de fer, et, semblable au dieu Mercure, il vole par ses pieds ailés. Ceci dit, comme il convient*

*toujours d'aller vers le nécessaire, je vous informe que si vous ne me rendez pas Gabrielle de Vignes, ma femme, que vous détenez avec votre habituelle hypocrisie, beaucoup plus afin de profiter de ses biens que pour lui être secourable, je me verrai dans la nécessité de vous punir. Et, dût votre barbe trois fois teinte, chaque matin, en prendre un mauvais pli qui serait le dernier, je vous ferai pendre à la maîtresse porte de votre bicoque, que vous avez récemment fait embellir bien inutilement, car je la brûlerai à en faire un petit tas de charbon. D'autre part, je vous conseille d'épouser au plus tôt votre prude et maigre Gilonne afin d'être sûr de profiter des prémices de sa vertu. Encore que j'y croie peu, cette vertu courra, le jour de votre pendaison, de nombreux et mauvais hasards.*

*J'ajoute à ces propositions honnêtes la promesse de prendre, à la Haute-Ganne, tout le monde, hormis vous, à quartier. Car je vous considère comme la seule cause de tous les malheurs qui font pleurer votre entourage.*

*En attendant avec une impatience, qui*

*s'augmente sans cesse, le moment où je pourrai vous revoir, je vous salue, monsieur mon oncle, comme il convient. Et comptez que je vous rendrai ce qu'à la cour vous et les autres appelez encore « le coup de la Limace ». Je demeure ce neveu respectueux et empressé que depuis quelques années vous poursuivez comme un loup gris. Quand la bête se retourne, on passe ordinairement par ses dents.*

» Ceci est pour l'oncle Christophe. S'il n'en étouffe pas d'apoplexie, tant sa nature est apaisée et douce, il arrivera un phénomène contraire, et il trépassera de la caquesangue. Songeons maintenant à Gabrielle, ce qui est une autre façon de mortifier Lanelet, car il lira, tout le premier, ce billet ;

*Je vous rends mille grâces, madame, pour la peine que vous avez prise de me faire arquebuser. Et, n'était une naturelle timidité qui me tient, je*



*viendrais, de ma personne, vous baiser les mains et mieux même, en signe de particulière reconnaissance. Vous avez eu l'admirable attention de tuer l'homme sans offenser le cheval, et vous saviez combien je tiens à ce roussin qui va aux trois allures d'une façon à nulle autre pareille. C'est là un procédé dont je suis touché jusqu'aux larmes et qui augmente, s'il est possible, la violente amour que j'entretiens depuis plus de sept années pour vous. Et, certes, ma flamme n'est point près de s'éteindre, je la sens même se diviser en deux faisceaux, dont le premier vous est tout spécialement attaché, mais dont le second, moindre sans doute, s'en va vers mademoiselle Gilonne.*

Ce pathos imbécile produira sur l'oncle l'effet d'un coup de sang. Continuons :

*J'aurai bientôt, laissez-moi me flatter de cet espoir, le moyen de vous donner, tout comme à votre aimable secrétaire, mademoiselle de Bonisse,*

*les preuves de mon ardeur qu'un aussi petit accident n'est point fait pour diminuer. Croyez, madame, que je n'ai jamais brûlé d'un feu plus violent à l'égard de votre peau, qui est une belle œuvre de Dieu et plus douce que ces lys des champs dont le grand Salomon a chanté la gloire. Aussi, comme eux, n'a-t-elle pas besoin de vêtements filés. A la seule idée de vous tenir entre deux draps, ou sur un seul, car je ne voudrais en rien vous déplaire, mon courage se double et me pousse à une résolution courageuse qui serait de donner à cette charmante Gilonne une part du plaisir quasi divin que je prendrai avec vous.*

*En appelant de tous mes vœux ces heureux moments, je vous baise tendrement, madame, et demeure en tout votre humble et obéissant valet.*

« Après ces balivernes, attaquons le principal !.... »

Et, comptant ses lignes avec soin, Saint-Cendre écrivit :

*Tenez, madame, en fermant cette lettre, je me demande si vraiment vous n'êtes pas folle, et si je ne dois supplier le Roy de vous faire mettre en quelque maison de fous. Ce serait pour moi la seule façon d'avoir la paix. Il est fâcheux de voir un tel spectacle. Il faut vraiment que vous ayez perdu l'esprit pour croire que je vous laisserai tromper ainsi ma confiance. À dire vrai, je soupçonne notre oncle Christophe de vous en donner à garder. Mais tout cela, ma chère prend sa fin, et c'est moi, Louis-Alexandre qui vous le dis.*

*(J'ajoute ceci dans votre spécial intérêt.)*

« Gabrielle, — se dit-il en terminant, — a été initiée par moi aux mystères des correspondances secrètes. Elle saura lire ce que je veux lui dire dans ces dernières lignes. Car elle est trop délicate pour se laisser prendre à la plate banalité du premier morceau.

Il appela la Charité. Louis Nogeaud parut.

— On te déclare le plus habile au tir de l'arbalète. Je vais donc te confier une commission rare : elle ne saurait être remplie par un maladroit. — Regarde ces deux lettres. Te chargerais-tu, avec ton arme, de les envoyer au château de la Haute-Ganne ?

— C'est une chose facile, monseigneur, et que ferait un enfant. Il faudra sans doute, les adresser chacune dans une fenêtre différente ?

— Non, parce que nous ne connaissons pas suffisamment les êtres. Il serait bon que les flèches vinssent se ficher dans un volet de la façade habitée afin qu'elles soient bien remarquées et qu'on ne puisse les supprimer sans témoins.

— Ce sera fait, monseigneur. Je vais choisir deux viretons.

Il les tira de la trousse en peau de truie d'où dépassaient les pointes à ailerons. Soigneusement Nogeaud enroula le papier

autour du court fût de chêne renflé. Après quoi, le marquis cacheta écrivit les adresses, et il expédia la Charité.

— Si par hasard tu peux adresser un de ces fers empennés dans le dos de mon oncle Christophe, sois bien sûr de toute mon indulgence ; et même tu recevras une forte et considérable récompense, surtout si tu loges tes barbillons dans son manteau sans le blesser gravement.

— On fera en sorte, monseigneur.

Quand Nogeaud fut parti, Saint-Cendre écrivit encore. Il voulait répondre au comte de Clérambon qui lui avait fait, il ne s'était pas écoulé une semaine, parvenir un billet. Il le relut avec attention :

*Très cher ami, ce que tu m'écris m'intéresse fort, et je crois, tout comme toi, qu'il y aurait à gagner. Mais si grand que soit mon désir de faire l'expédition avec toi, je ne pourrai*

*t'envoyer du secours ou marcher de ma personne avant deux longs mois. Je n'ai pas d'hommes, ou si peu que rien. Et encore suis-je obligé de les faire passer par les verges, quand je ne les pends pas par trois et par quatre, tant leur indiscipline me fâche. Il est à peu près impossible de changer les Français en gens de guerre. Toutefois Casimir de Taubadel est arrivé ici avec cent reîtres, et il veut tenter quelque chose de compte à demi avec moi. Son frère Christian-Ernest doit le rejoindre avec quelques lansquenets. Si je pouvais le décider...*

« Voici qui mérite considération, se disait Saint-Cendre. Évidemment, Clérambon est, comme toujours, plein de ressources. Mais il se défie de moi. Les affaires de cette importance ne se traitent pas par lettres. Il faut que je me décide à partir pour la Roche-Thulon. Nous touchons à la mi-

septembre. Encore dix jours, et je me mettrai en route. Je vais faire part de cette décision à Dartigois, qui réglera tout ici, et pour le mieux, en mon absence. Nous approchons du moment où l'on va bouter les fers au feu. Pourvu que l'Amiral, emporté par son entêtement sauvage, ne se laisse pas aller à quelque imprudence irréparable, pourvu qu'il tienne la campagne deux mois encore, je reprendrai ma femme et négocierai, en temps utile, une bonne et solide paix avec le Roy. On me reverra alors à Paris, avec plaisir, comme précédemment. »

## X

Tout en suivant la lisière du Bois du Roy pour gagner la Villotière par la traverse des Granges, Saint-Cendre pensait toujours à M. de Clérambon. Il se demandait si son ami consentirait à l'aider de ses hommes et de son argent dans ce qu'il voulait entreprendre. Supputant les chances, il rejetait les conditions défavorables, s'exagérait les avantages de l'opération : car, en toutes choses, le marquis envisageait, par une naturelle audace, les conséquences les meilleures, sans



s'inquiéter en rien de celles qui pouvaient être les pires. À se figurer la forte position de la Haute-Ganne, la solidité et la continuité de son enceinte, la profondeur de ses douves, il s'obligeait cependant à reconnaître que, par ses seules ressources, il ne pourrait jamais enlever ce château. Depuis deux mois qu'il en relevait les approches, qu'il en avait établi un plan avec Dartigois sur le témoignage des gens du pays, il n'avait pas encore pu découvrir le point faible. Si M. de Clérambon ne venait pas à son secours avec des hommes et du canon, la fortune du marquis de Saint-Cendre échouerait misérablement devant le logis de l'oncle Christophe, quatrième comte de Lanelet.

« Opiniâtre et vaniteux, ainsi que je le connais, se disait Saint-Cendre, il n'en viendra jamais à un accord avec moi, et il empêchera Gabrielle de me rejoindre. Puis, quand la paix sera faite, je me retrouverai

Jacques comme devant, ruiné et proscrit, réduit à me terroriser chez Clérambon ou ailleurs, car M. l'Amiral ne prendra pas plus de soin de moi qu'aux fois précédentes. Il faut donc aviser et profiter de ces troubles pour conquérir ma femme de haute lutte, et par là je retrouverai ma situation dans le monde. Autrement, tout le bien de la marquise profitera à Lanelet qui l'exploitera de concert avec quelque communauté religieuse, où il dirigera Gabrielle sans lui laisser le moyen de se réconcilier avec moi. Tant que je ne mettrai pas, au matériel, la main sur Gabrielle, aucune influence morale ne pourra la rejeter dans mes bras. Il faut donc que je la possède effectivement et que j'en aie un enfant dont j'administrerai la fortune. »

C'était là le point le plus important à ses yeux. De Gabrielle de Vignes, Saint-Cendre se souciait comme un poisson d'une pomme.

L'émotion vive dont il s'était senti saisir lorsque François de Champoisel lui avait remis la tresse de cheveux, n'avait point longtemps troublé son cœur. Vivant dans le moment présent, le marquis n'était pas accessible aux sentiments de durée non plus que de profondeur, tant une impression nouvelle venait vite remplacer la dernière qui, toujours fugitive, avait éveillé ses sens. À cette heure, son désir était pour l'hôtesse de Seissat, si blanche sous ses bandeaux noirs, et aussi pour Macée Labourlade, dont les cheveux couleur de tan étaient encore plus fins, plus soyeux et plus riches que ceux de Catherine, maintenant exilée dans sa famille à Bellac. Cette grande Macée, jeune femme exquise et délicate, bourgeoise confinée dans une habitation campagnarde, le ravissait par son excessive docilité et ses appétits inconscients qui ne s'égarèrent point en discussions sur la moralité des cas.

« Quand j'aurai repris mon rang dans le monde, je ferai jouer quelque belle comédie en mon hôtel, où cette jolie fille paraîtra sous des voiles légers, pour figurer une Hamadryade sortant de l'écorce grossière d'une yeuse. Je ne connais point à la cour de jambes mieux modelées ni plus fières, et le galbe de ses flancs serait un modèle particulièrement précieux à ce Jean Goujon qui taille dans la pierre des figures de nymphes. Mais, si peu que je connaisse la femme de l'hôtelier Jacquemart, elle se distingue encore comme de beaucoup préférable et ce doit être tout le portrait de Junon, dont les bras ne connurent point de rivaux. À traduire le poète Martial, j'ai appris que cette belle reine des dieux se montrait avec son époux Jupiter d'une complaisance sans pareille, tout comme Cornélie, mère des Gracques, avec M. Gracchus. La demoiselle Isabeau ne saurait avec moi plus mal faire, et

elle me séduit par son apparence de statue, car je déteste particulièrement ces femmes qui, n'ayant de leur sexe que l'indispensable accessoire, et pour le reste semblables en tout à des garçons, ne présentent à nos yeux que des formes pauvres et indécises, sans doute pour nous ramener à ces mœurs qu'ont prônées certains poètes antiques en glorifiant des unions de bergers. Je répugne à de telles pratiques, parce que la chair des femmes peut nous satisfaire au-delà de tout. Et cette majestueuse Isabeau m'en fournira bientôt la preuve. Plaise au dieu Cupido que je la trouve ce soir occupée à fermer les volets de ma chambre et aussi les rideaux de mon lit...

Et, trompant les ennuis de la route par ces méditations plaisantes, le marquis atteignit le sentier qui menait au pays de la Villotièrre. Indifférent au paysage doux et harmonieux qui étendait sous ses yeux ses tons bruns,

gris et bleuâtres, comme au charme de cette soirée d'automne où des vapeurs montaient des terres retournées, il continua de pousser son cheval. S'ébrouant dans la paix du soir, le Roland mêlait l'haleine humide de ses naseaux aux buées roussâtres qui par endroits se faisaient violettes, aux légères nuées accrochées par traînées diffuses entre les rameaux ténus des halliers. Sous les sabots de la bête s'écrasaient les feuilles mortes que la brise enlevait, par moments, en tourbillons pressés. Puis tout retombait dans le calme où la nature s'endormait comme une belle femme mûre sûre de sa beauté, dans la tranquillité et le silence, drapée par les premières ombres de la nuit.

Saint-Cendre évita les constructions massives de la ferme. Sur la droite, il prit la petite sente abrupte et mal tracée des Quignons, longea le coteau accidenté des Rutières, dont les cimes boisées disparaissaient comme bues

par l'ombre. Un oiseau de nuit passa avec un gémissement.

« Cette sotte bête présage quelque fâcheuse histoire ! pesta-t-il. Et ce chemin est si mauvais que jamais je ne rattraperai le temps perdu. Je suis affreusement en retard. Il est beaucoup plus de huit heures et Macée m'attendait pour sept. Elle va me recevoir avec des pleurs qui lui donneront la mine d'une Madeleine échevelée et dolente. Mais je suis à même de les sécher. Ce que je vois de moins gai, c'est que mon souper sera froid... Ah ! qu'est ceci ? Les vers luisants n'ont point cette couleur à cette époque de l'année, ils sont d'ailleurs généralement rentrés dans la terre !... Ou je ne connais plus rien des choses de la guerre, ou ce point rouge que j'aperçois là-bas, à cinquante pas, est une mèche d'arquebuse tirée de l'étui et que le souffle d'un homme attise. Ça ne peut être que dans quelque intention malveillante...

Ou bien, un braconnier peut-être ? »

Et, arrêtant son cheval, le marquis vit en effet briller une tache en tout pareille à une braise incandescente, dans le massif sombre des chênes dressés sur la gauche. Il reconnut le feu. Sans doute n'y avait-il là qu'un seul homme : le danger n'était donc pas très grand. Et Saint-Cendre se décida à continuer son chemin vers mademoiselle Macée qu'il avait hâte de rejoindre. Mais il descendit de sa monture ; il arma un des pistolets à rouet pendus à l'arçon de sa selle, dégaina son épée, qu'il mit, la pointe en arrière, sous son bras gauche, et il commença d'avancer caché par l'épaule de son cheval, qu'il tenait de la main droite. Au bout de cinq pas, il se ravisa :

« Que je suis simple ! se dit-il. Si le coup m'est destiné, on verra bien que le cheval n'a pas de cavalier, et on me tirera quand j'aurai le dos tourné. Rappelons-nous une de ces bonnes ruses que Dartigois m'a si souvent



enseignées... »

Il marcha avec précaution dans la direction opposée au feu de la mèche, qui brillait toujours dans le brouillard grisâtre et attacha son cheval à un baliveau. Puis, entrant dans le bosquet, il coupa avec son épée un fort bâton de la longueur d'une toise, ôta son manteau, le disposa sur la branche et le coiffa de son large chapeau de pluie. Poussant son cheval dans le sentier, marchant courbé en avant pour s'abriter mieux, il maintenait le mannequin sur la selle à hauteur convenable. Le chapeau vola en l'air tandis qu'un éclair rougissait le tronc des chênes, une forte détonation retentit, répétée trois fois par l'écho. Le manteau et le bâton suivirent le chapeau dans sa chute tandis que le cheval maintenu pirouettait en masquant Saint-Cendre, mais sans se cabrer ni s'écarter dans une défense violente, car le Roland était un roussin dressé au bruit des

armes et qui n'avait peur de rien.

Jean Leychanaud avait quitté son abri. Il démasqua sa haute stature, qui atteignait six pieds et sa taille était forte comme le tronc des chênes qui l'entouraient. Sans précautions, il s'élança sur la masse noire qui gisait à terre, s'inclina avidement pour dévisager le marquis de Saint-Cendre qu'il avait été assez heureux pour tuer sur la place, car rien ne remuait. Mais un coup de botte lui arriva sur l'oreille, qui le trouva en faux aplomb, et Jean roula à terre en poussant un sourd hurlement de terreur. Quand il voulut se relever, le pied de Saint-Cendre pesait sur sa poitrine et la pointe d'une épée était appuyée sur son cou, lui piquant déjà la pomme d'Adam à travers le collet de son épais balandran. La lame tranchante se dressait devant ses yeux ahuris ; à l'écarter, il se fut détaché les doigts. Et, au premier mouvement qu'avait fait le maçon pour

échapper au pied lourdement chaussé qui lui foulait l'estomac, l'acier aigu lui avait entamé la peau. Jean Leychanaud n'était pas un homme de grand courage, et dans sa condition rien ne l'obligeait à en déployer. Sa force physique et son adresse au maniement de l'arquebuse lui avaient toujours jusque-là attiré le respect, et c'était lui qui, aux grandes soirées de village, à Seissat comme ailleurs, se chargeait d'arrêter les rixes et de mater les ivrognes. Jamais il ne s'était trouvé en face de plus fort que lui. Ainsi renversé, il succombait sous la terreur, attendant le coup de la fin où le fer le saignerait comme un porc, prêt, pour sauver sa peau, à abandonner tout son bien.

Désespéré, abattu, plein d'une rage impuissante dont il s'efforçait de réprimer la poussée, il resta étendu, immobile, dompté, farouche comme un Titan foudroyé. Et il cherchait en soi un moyen pratique

de se tirer honnêtement d'affaire. Mais Saint-Cendre parla :

— Écoute, mon garçon, et surtout ne bouge pas, sans quoi je serai obligé, à la confusion des géants tes parents, si je m'en rapporte à ta taille, de te piquer sur la terre comme un de ces scarabées que des maniaques conservent dans leur cabinet. Si pauvre que soit ici la lumière, je crois voir, à ta personne comme à tes habits, que tu n'es pas de la condition des vagabonds et bandouliers qui attaquent les gens pour leur prendre la bourse. Il me semble même que ta figure m'est déjà connue...

Et le marquis se pencha sur le maçon qui essaya de détourner la face ; mais la pointe de l'épée l'empêcha de dissimuler ses traits à la bienveillante attention de Saint-Cendre qui dit sans colère :

— Prends garde, tu vas te faire blesser, mortellement sans doute, tant les plaies au

cou sont mauvaises. J'ai tout lieu de croire que je vois en toi ce gigantesque gaillard, admiration naturelle des filles et terreur habituelle des hommes, qui habite non loin d'ici, à la corne du champ Nicot ? Oui, je ne me trompe pas, tu es bien ce Jean Leychanaud dont chacun chante la gloire égale à celle du guidon de M. de Montpensier, effroi prodigieux des pucelles.

— Eh oui, c'est bien moi, monsieur le marquis, monseigneur... Puisque vous connaissez tout le monde, et que vous êtes sorcier, faites-moi grâce... Je vous dirai...

— J'y compte bien. Et puisque tu sais si bien mon nom, je devine aisément de quelle part tu es venu ici, et cela m'afflige, car je te prêtais quelque bon sens. Lève-toi donc et ramasse ton immense arquebuse, comme aussi mon chapeau et mon manteau que tu as troué sans motifs, et ne prends pas ce bâton coupé en deux par une balle,

encore qu'il ait représenté mon corps dans notre petite comédie... Et marche devant moi, me précédant vers la maison de la vieille Labourlade. Je t'y invite à souper. Entre deux bouchées que tu es sans doute porté à mettre doubles, tu me raconteras les détails de cette conspiration ridicule. N'essaye point de t'enfuir. Car j'ai dans une main mon épée et dans l'autre un pistolet tout armé.

Étourdi encore par l'émotion, tant il avait vu sa fin proche, vacillant sur ses jambes, Leychanaud obéit et se tint à la tête du cheval, sous la menace du pistolet du marquis. Car celui-ci, ayant rengainé son épée, gardait dans sa droite l'arme à feu dont le maçon, si peu qu'il se retournât, voyait étinceler le canon gravé et doré sur ses huit pans.

— Ce n'est point la peine de me menacer, monseigneur, gémit-il d'un ton frondeur, je n'ai pas d'autre arme que ma dague, et mon

arquebuse est déchargée. Foi de Leychanaud, je ne tenterai rien contre vous.

Ils étaient arrivés devant la maison basse, dont la porte entr'ouverte laissait passer un long filet de lumière. Au bruit, une femme apparut sur le seuil. Et, inondée par la lueur des flambeaux dressés derrière elle, la chevelure de Macée Labourlade sembla s'enflammer subitement. Vêtue d'une longue robe blanche dont les manches largement évasées découvraient ses bras nus, relevés dans un geste où, pour mieux voir, elle tenait ses deux mains en toit au-dessus de ses yeux, elle s'avança vers le cheval. Mais, à la vue du grand Leychanaud, elle recula, se sauva effrayée vers la porte.

— Macée, ma mignonne, — lui cria Saint-Cendre, — en vous enfuyant ainsi, vous nous donnez le spectacle ravissant de ces belles et grandes comètes qui épandent dans le ciel la gerbe étincelante de leur queue.

Mais il fait meilleur vous voir de face, car vos yeux sont de la couleur du lapis lazuli ou pierre d'outremer, et votre bouche ressemble à deux arcs de corail. Accourez, ma mie, que je vous baise. Et ne vous effrayez pas de ce grand garçon : c'est un ami qui vient souper avec moi pour continuer une conversation utile.

Jetant sur le maçon, qu'elle connaissait un peu de vue, le regard mécontent et envieux d'une femme dont on traverse inconsidérément les amours, Macée s'approcha de Saint-Cendre qui déjà, tandis que le maçon lui tenait l'étrier, avait mis pied à terre. Elle se suspendit à son cou, sans aucune honte, devant Jean qui maussade, tenant le cheval au mors, assistait à la scène en songeant à ce qu'il perdait dans cette néfaste soirée. Mais, sur l'invitation du marquis, il remit la bête à un petit garçon qui l'emmena dans la cour, et il entra dans la maison.



— Macée, ma toute belle, mon petit cœur gauche, — disait le marquis, — commande à notre mère Labourlade qu'elle fasse au mieux et qu'elle nous traite bien, et laisse-nous seuls. Il s'agit d'affaires graves et importantes. Je te verrai, après le repas, s'il en est temps encore. Je te dirai par surcroît, que j'ai l'intention de te faire venir au Breuil, où Dartigois a besoin de toi pour son administration domestique : car sa femme a dû partir pour Bellac. Je t'engage donc à arranger cette petite chose avec les tiens et à te faire conduire au Breuil le plus tôt possible ; demain matin sera le mieux.

Il la laissa, tout heureuse, oublieuse déjà de la désagréable surprise que lui avait produite l'apparition inopinée du triste Jean Leychanaud.

Elle ne lui pardonna pas toutefois complètement :

— Comme si cet animal, — soupirait-

elle, en aidant la mère Labourlade, qui, courte, ronde et mafflue, semblait une citrouille qui eût roulé dans une robe de bureau noir munie d'un tablier blanc, — comme si cet animal n'aurait pu choisir un autre moment!... C'est encore un pique-assiette de ce pauvre M. Gillot.

Mais Saint-Cendre avait fait asseoir Leychanaud, en face de lui, à la table qui étalait sur sa nappe blanche des plats et des pots pleins dont l'étain brillait sous la clarté de six bougies. Et le maçon admirait ce luxe domestique qui resplendissait avec le chêne et le noyer ciré des arches et des coffres. Le feu de sarments pétillant dans l'âtre vaste et profond s'y mirait par larges traînées rougeâtres. À manger du civet de lièvre arrosé d'un vieux vin qui lui réchauffait le cœur, il se trouva les foies plus chauds. Touché par la bonne grâce du marquis, il regrettait presque, maintenant, son action.

— Sers-toi, mon garçon — dit Saint-Cendre d'un ton aisé — et ne te crois pas obligé à garder vis-à-vis de ce lièvre, bien passager de mon oncle Christophe, une modération qui ne serait point de mise... Ainsi, mon pauvre ami, Gilonne de Bonisse a voulu te faire le coup de Poitiers ?

Jean Leychanaud s'arrêta dans le geste qui portait un morceau de viande brune à sa bouche. Le marquis était-il donc sorcier pour connaître son secret ? Et qu'était-ce que ce coup de Poitiers ?

— Ne prends pas cet air d'étonnement propre à un fondeur de cloches, ami, et parle-moi en confiance. Mais je vais te raconter tout d'abord ce que nous appelons « le coup de Poitiers », car il ne saurait demeurer dans mon esprit aucun doute touchant le mauvais marché qu'à dû te proposer la charmante pupille de M. de Lanelet.

Et, partant au hasard sur une piste que

sa seule perspicacité lui signalait comme bonne, le marquis inventa une histoire à dormir debout. Il gardait comme seul indice le renseignement que lui avait fourni Macée, tandis qu'auprès de son cheval il la tenait dans ses bras :

— Prenez garde à Jean, m'a chargé de vous dire maman Labourlade, il paraît que ce matin on a vu Gilonne de Bonisse causer avec lui sur le pas de sa maison.

Partant de cette dénonciation, Saint-Cendre brocha un petit conte. Gilonne, lorsqu'elle était aux Annonciades de Poitiers, aurait eu à se plaindre d'un cadet de Fromenteau. Pour s'en venger, elle aurait poussé un des jardiniers du couvent à assassiner son offenseur, sur la promesse qu'elle fit à ce rustre simple et luxurieux de payer le meurtre par l'abandon de son corps. Une fois le Fromenteau tué, Gilonne avait laissé le domestique pénétrer la même nuit dans

sa chambre, à la faveur de l'obscurité. Mais, quand il mit la main sur elle, mademoiselle de Bonisse poussa des cris affreux qui réveillèrent la communauté tout entière. Les mortes-payes prirent les armes et se saisirent du trop confiant jardinier qui, jeté en prison, dévoila toute la conspiration, tant la torture l'aida utilement dans ses confidences. Le témoignage de mademoiselle Gilonne fut entre tous écrasant ; et cet homme mourut, accroché à un gibet pour le double crime de viol et de meurtre, tandis que la jeune fille recevait des félicitations publiques pour sa vertueuse et désespérée résistance.

Les sourcils froncés, le rouge de la confusion à la face, le grand Leychanaud écoutait, et il se trouvait malade de colère. Ce qui était le plus clair dans l'aventure, c'est que la demoiselle du château avait voulu se jouer de lui pour le mener à sa perte.

— Tudieu ! s'écria-t-il, la méchante

bagasse ! Cette petite peste s'est bien moquée de moi ! Eh bien, monseigneur, vous avez deviné juste, et je vais tout vous dire !

Et il exposa toute la machination, appuya sur les détails, et dépeignit les coquetteries éhontées de Gilonne ; sa haine éclairait sa mémoire.

— Ah ! si je pouvais la tenir !...

— Tu la tiendras quand tu voudras, — déclara tranquillement le marquis en poussant une jatte de faïence pleine d'écrevisses devant Leychanaud. — Remplis ton verre et bois à sa confusion ! Tu auras cette pim-bêche à toi. Et, si elle n'est point soumise, tu l'attacheras aux quatre colonnes de son lit, ce qui est extrêmement commode. Oui, tu l'auras, et plus tôt que tu ne crois. Cela dépend de toi. Et, moi qui te parle, je m'engage ici, sur ma parole, à te la donner le jour où je prendrai le château du vieux Lanelet, car j'y mettrai tout à sac.

Les yeux du maçon s'éclairèrent de concupiscence et de mauvaise gaieté :

— Voilà qui serait bien beau !... Ah ! monseigneur, quand vous monterez à l'assaut, ce sera moi pas un autre, qui vous couvrirai de ma rondache. Et je ferai travailler mon arquebuse pour votre gloire. C'est alors qu'on ne me fera pas prendre des bâtons pour des chrétiens ! Quant à la jolie demoiselle, je jure Dieu qu'elle pourra invoquer la Vierge et ses saints, elle saura de quel bois je me chauffe !

— C'est bien, mon garçon, j'approuve ta généreuse colère. Tu viendras donc avec nous quand il sera temps. Et ton art de maçon pourra nous être utile pour mener certains travaux du siège...

Le marquis avait dit cela un peu au hasard. Mais il devint subitement attentif, sans perdre son air détaché et indifférent, car le maçon murmurait, comme parlant à son

hanap où étincelait le vin couleur de sang :

— Prendre la Haute-Ganne ? Cela n'est pas si difficile que le croient certains. Tout ça dépend du point où se dirigerait la sape.

Et il vida le bocal d'un air entendu.

Tout en versant à boire à Leychanaud, que le vin rendait loquace, communicatif et confiant, Saint-Cendre répondit d'un ton froid :

— Je crois connaître le bon endroit. Il faudra percer d'abord la chemise crénelée du parc, puis attaquer la seconde enceinte du côté de la grande écurie où le mur a moins d'épaisseur et où des brèches mal aveuglées...

Mais Leychanaud haussa les épaules avec un sourire de pitié, il osa même interrompre le marquis :

— Tenez, monseigneur, pour donner des coups et même pour en recevoir, à vous autres nobles demeurera toujours l'avantage. Mais en ce qui concerne la bâtisse, vous n'y



comprenez pas grand chose...

Il se reprit, car il craignait d'être allé trop loin. Mais, rassuré par la mine bienveillante du marquis, il continua.

— Sauf votre respect, monseigneur, la maçonnerie c'est mon affaire. Eh bien, je vais vous dire. moi, comment vous entrerez dans la Haute-Ganne, en trois ou quatre jours, sans que personne puisse vous en empêcher l'accès.

— Dis-nous ça, mon ami, et buvons à cette prochaine victoire. Elle t'enrichira tout d'abord par le droit que tu auras au butin, et elle te permettra de te divertir, à discrétion, avec la sucrée Gilonne, comme aussi avec beaucoup de filles, demoiselles et dames renfermées dans le logis fortifié de l'oncle Christophe. Ce ne sera pas moi qui arrêterai tes débordements sur ce point.

D'une voix basse et lente, comme s'il craignait qu'on n'entendît ses paroles, le

maçon parla. Adroitement, il pétrissait un tranchoir, et, sous ses lourdes mains aux doigts noueux et courts, la pâte prenait la forme du château de la Haute-Ganne, avec ses enceintes et ses six tours. Incliné devant son architecture de mie de pain, Leychanaud dévoilait les mystères des fortifications, assez récemment établies par un architecte poitevin : lui, Jean y avait travaillé.

Le flanc à ruiner était celui-là même qui apparaissait comme le plus inaccessible et le plus fort. La tour du sud-ouest, dite du Maréchal, greffée sur la roche escarpée du plateau, se trouvait en faux aplomb parce qu'on n'avait jamais pris la peine de combler les vieux souterrains du réduit dont le sous-sol était percé avant la construction de cet ouvrage, qui datait seulement de cent ans. On avait abattu l'énorme donjon, et ses fondations avaient servi à établir la grande pièce d'eau en fer à cheval qui précédait la

cour d'honneur. Et, en remaniant tout cela, on n'avait pas pensé aux anciens appareils. Le sol était resté miné et toute l'aile gauche du château était intéressée dans cette rupture d'équilibre, car on avait supprimé du coup une énorme courtine qui unissait le réduit à l'ancienne tour aujourd'hui reconstruite en l'air. Les souterrains se creusaient à cinquante pieds de profondeur, lorsque les fondations de la tour nouvelle n'en atteignaient pas vingt. Leychanaud se chargeait de pratiquer à flanc de coteau un puits par où l'on accéderait à ces caves. En affaiblissant les fondements par une galerie de mine facile à mener parmi des matériaux abandonnés et des remblais, en les cimentant par places, en les soutenant partout par de grandes poutres reposant sur des étauçons, on suspendrait la tour du Maréchal sur ces arcs-boutants. Puis on mettrait le feu aux pièces de bois et on amènerait la chute

définitive de l'ouvrage, en s'aidant aussi de quelques barils de poudre...

Mais ici le marquis éleva des objections. Les fourneaux produisaient souvent de singuliers accidents. On avait vu des tours ainsi minées et attaquées se soulever, puis retomber dans un meilleur et plus sûr aplomb. Et il cita le château de l'Œuf, et la tour de Maître Odon, au château de Coucy. Encore que les Bourguignons eussent mené, en ce dernier lieu, le travail de sape sous la direction de pionniers liégeois, une moitié seulement de cette tour avait glissé en contre-bas et le résultat avait été petit.

Leychanaud déclara qu'un pareil mécompte n'était pas à redouter. Les parties excavées étaient vastes à contenir la tour tout entière. Par l'emploi judicieux de quelques tonneaux de poudre, son équilibre serait détruit, et elle ne résisterait pas au choc à cause de son mauvais appareil où

les parpaings n'étaient point régulièrement opposés aux boutisses. Sa chute amènerait d'abord celle de la courtine du sud ; la muraille du château, du fait de ses encorbellements sottement compris, serait alors précipitée dans la douve. Et, ensuite, la masse énorme de moellons et de pierres de taille écraserait la digue mal construite sur les plans de Palissy ; en partie ruinée, elle arrêterait tout juste l'eau des fossés. Leychanaud avait, l'année dernière encore découvert et signalé des suintements ; mais M. de Lanelet avait déclaré que « cela n'avait pas d'importance ». La digue tomberait sous la poussée des eaux qui, se ruant dans les cavités du sous-sol, disparaîtraient par les pentes en laissant les douves à sec. Ainsi se démasqueraient les poternes des sous-sols, dont les portes de fer sauteraient facilement sous les pétards. Et d'ailleurs cette dernière entreprise serait inutile. Par la brèche béante au-dessus des

débris de la tour cornière, la Haute-Ganne s'ouvrirait devant les envahisseurs comme un vaste pâté entamé devant l'appétit d'un goinfre.

Quand ils se quittèrent, vers minuit, à cet endroit même du château où Leychanaud avait tenu à mener Saint-Cendre pour lui dévoiler son plan à la favorable clarté de la lune, le marquis et le maçon étaient absolument d'accord. Saint-Cendre avait maintenant une garantie morale à apporter au soupçonneux Clérambon, dont il détenait depuis quinze jours le courrier Justas sans se décider à lui donner une lettre. Mais, en rentrant au Breuil, le marquis prit le ferme propos d'aller à la Roche-Thulon, de sa personne.

Une surprise heureuse l'attendait au logis de Dartigois. Quand il entra dans la chambre de Catherine, où il couchait d'habitude, il vit la belle Isabeau Chesneau qui vaquait,

par la pièce, aux soins de sa toilette de nuit. Et le marquis de Saint-Cendre sut un grand gré à Dartigois d'avoir si bien servi ses intentions les plus chères. Il put se consoler du contre-temps où il avait failli perdre la vie tout d'abord, et qui l'avait obligé à abréger, au détriment de son plaisir, les caresses qu'il avait l'habitude de prodiguer à mademoiselle Macée, avant comme après le souper. Puis il s'endormit content de soi comme des autres rassuré sur les événements dont il entrevoyait le dénouement raisonnable. À la fin des troubles, il aurait repris son rang dans le monde. Mais la belle hôtelière de Seissat, éveillée, dans le désordre profond et inattendu de sa chair, se demandait si elle avait encore le droit de faire sa prière après ce qu'elle avait subi pour n'avoir pas osé refuser.

— Je crois, — dit au matin le marquis à Dartigois — que nos affaires se portent vers une condition meilleure. Hier, j'ai appris des

choses considérables et tu vas les connaître. Mais c'est par grand hasard que je n'ai point été assassiné.

Et il raconta sa dernière aventure, s'enquit ensuite de Catherine.

— Ah ! monseigneur ! Elle a versé toutes les larmes de son corps et rien n'a pu la consoler ! Votre nom ne quittait point ses lèvres et elle me demandait pardon, se roulait à mes pieds, se confessait pour des crimes extraordinaires. Des bêtises, enfin ! Il a fallu que nous l'emportions de force hors du logis, et on a dû, pendant une partie du chemin, la maintenir sur sa mule ; de telle sorte qu'avec mes valets j'avais tout l'air de ces gens qui mènent une fille au marché des Turcs. Son père et sa mère auront soin d'elle comme d'une petite reine ; et elle se calmera, oubliera aussi son désir qui est maintenant d'entrer dans un couvent.

— Bast ! — fit Saint-Cendre gracieusement — c'est une linotte qui tôt ou tard



saura se faire une raison. Il est préférable que notre Catherine ne soit pas ici quand nous aurons des troupes, car on doit craindre tout de l'habituelle licence des gens de guerre. À ce propos, je te remercie de m'avoir amené cette sage demoiselle de Seissat. Elle a...

Et, pinçant le bras de Dartigois, le marquis lui parla à l'oreille avec un rire gras et narquois d'homme fat qui salit une femme. Sous la confidence, le maître du Breuil ronfla en pointant ses yeux comme s'ils fussent ceux d'un crabe, naturellement dressés au bout de tentacules mobiles.

— Enfin, mon ami, c'est comme cela. Et parlons de choses plus graves. Car l'inaction me pèse et je veux entreprendre contre mon ennemi, tant je me sens plein de courage. Je ne sais rien de plus fâcheux que de voir une bonne arme se rouiller sans jamais luire au soleil. Vois-tu, Dartigois, l'épée, comme la femme, n'est vraiment belle que toute nue.

Assis sur son banc. Dartigois se frotta le dos au mur en signe d'approbation, tels ces lourds animaux des forêts qui s'ébrouent entre les troncs pressés des grands arbres.

— Y a-t-il du nouveau à Seissat ?

Dartigois déclara que le parti gagnait en importance. Le curé préparait un sermon pour acheminer les esprits vers la réforme, et on l'avait entendu prononcer des paroles élogieuses sur Calvin. L'hôtelier donnait à boire à tous ceux qui paraissaient le mériter. La petite guerre de chicane se continuait avec M. de Lanelet, mais on ménageait systématiquement les terres du vieux La Bastoigne qui avait déjeuné la veille chez le boucher entre Julie Thouron et sa fille aînée.

Ce repas, pour populaire qu'il fût, avait laissé le châtelain de Vaucreuse dans les dispositions les meilleures ; et il essayait de faire partager à son ami Lanelet ses prévisions optimistes. Mais l'oncle Christophe était ex-

trêmemment mortifié. Se promenant avec son fastueux voisin, sous la treille de son jardin en broderie, il pestait contre Saint-Cendre et le dénigrait sans mesure.

— Son insolence passe les bornes. Croistu qu'il m'a adressé au moyen d'une arbalète une lettre de menaces et d'injures. J'ai trouvé cette adresse provocatrice enroulée autour d'un vireton. Ce trait, en se fichant dans un volet, à la fenêtre de ma chambre, m'a réveillé au milieu de la nuit...

— C'est une espièglerie misérable, mon cher, déclara La Bastoigne. Tu sais que ton neveu a toujours été un polisson sans respect pour les hommes comme pour les femmes. Tu feras mieux, ce me semble, de lui rendre sa Gabrielle qui, prétend-on, ne demande qu'à retourner avec lui. Ne fronce pas ta mine et ne prends pas cet air furieux, car il n'y a personne ici pour te voir. Ce que je t'en dis, mon vieux Lanelet, est dans

ton intérêt et aussi sans témoins. Ainsi pour tes affaires de Seissat, ton obstination t'attirera, tôt où tard, des ennuis dans le pays. Il n'est point sage de provoquer la colère des mouches dans leurs guêpiers. Sois bien convaincu, mon bonhomme, que ton neveu fait la loi dans nos bourgs, qu'il y apparaisse comme Saint-Cendre ou en simple qualité de Gillot...

Mais M. de Lanelet éclata. Il blâma La Bastoigne qui nourrissait de pareilles idées. Les seigneurs devaient se soutenir entre eux, et il se plaignit amèrement de ses tenanciers. Depuis que Saint-Cendre était dans le pays, le comte avait avec eux des difficultés continuelles au sujet des bois des Guerreux où les paysans voulaient s'arroger le droit complet de pacage comme celui de coupe dans l'ensemble des ventes.

— Je leur ai offert l'abandon en toute propriété des futaies s'ils voulaient renoncer

à déboiser par les forêts de la Bétoule, encore que j'aie racheté jadis une partie des droits de fouage ; les misérables n'ont pas accepté. Aujourd'hui, ils étendent leurs dégâts jusqu'aux bois du Roy que ne suffisent plus à protéger les gardes-marteaux ni les verdiers.

Au reste, il les croyait tous excités par ceux du Breuil, où Dartigois faisait le roitelet tout comme à la Ribière et à Goutepagnan. Et, dans sa rancune contre l'injurieux personnage, l'oncle Christophe s'écria :

— À Dieu plaise que nous puissions bientôt faire rentrer les cornes à tous ces gueux qui deviennent ingouvernables !

M. de la Bastoigne approuva cette colère. Mais, sans s'essayer à la diminuer, il objecta que les temps n'étaient point favorables aux redditions de comptes. Il fallait promettre beaucoup et voir venir. Sans doute, les temps changeraient. Pour l'heure, il était impossible d'empêcher les vilains de couper

les arbres. D'autant que chez lui-même, comme ailleurs, ils n'en demandaient plus la permission, bien qu'il fût d'usage constant de ne la leur point refuser. À la vérité, il attendait la première occasion pour faire un accord avec Saint-Cendre, dont il commençait à soupçonner les projets. Mais il ne fit point cette confidence à Lanelet.

Celui-ci, toujours rouge de colère et gesticulant, reprit en menaçant de sa canne quelque ennemi invisible qui se fût caché derrière ses raisins :

— Sous prétexte de faire des poutres pour leurs maisons, ceux de la Couture m'ont abattu deux cents pieds de chênes, et je ne compte point les ravages des bestiaux. Cela t'est facile, à toi, de prêcher la patience !

Et, frémissant de rage contre Dartigois et Saint-Cendre, il s'éloigna en brandissant sa baguette sans écouter La Bastoigne qui, poussif et cassé, courait après lui le long de la

treille. Son indignation s'augmentait par la lettre hautaine de son neveu et ce qu'il y disait de Gilonne. Sans s'arrêter un instant sur l'idée que le marquis pût accomplir ses menaces, car il le considérait comme dépourvu de moyens, Lanelet s'irritait de trouver maintenant partout des contradicteurs. Seule, Gilonne demeurait en tout de son avis au milieu des mauvais conseillers qui lui criaient, sur divers tons, de rendre Gabrielle à son mari. Outre que cette séparation d'avec sa nièce l'eût fortement gêné dans son argent, tant il s'était habitué facilement à considérer la fortune de la marquise comme sienne, il ne voulait, à aucun prix, entendre parler d'un rapprochement qui eût permis à Saint-Cendre de rentrer en grâce, par l'influence dont Gabrielle disposait dans l'entourage du Roy. Et il redoutait que Nemours eût laissé assoupir sa haine et que ce Savoyard refusât de s'employer pour détruire Saint-Cendre

définitivement.

« Et puis — se dit-il pour se consoler — tout cela ne rime à rien. Songeons plutôt à Gilonne et à vaincre son obstination qui me désole. Quel besoin si pressant a-t-elle de la mort de ce mauvais sujet qui videra bientôt le pays ? Et pourquoi retarder tant mon bonheur ? Elle seule ici m'apparaît comme pleine d'intelligence et de cœur. Ah ! que je suis mal servi ! Que fait Croisigny ? Et pourquoi n'a-t-il pas déjà donné la chasse à ce maraud de Saint-Cendre, épouvantail bon pour les oiseaux ? Mais au lieu de s'appliquer à cette besogne utile, il perd son temps à réparer mes fortifications et à remettre toute la Haute-Ganne sur l'ancien pied de guerre, comme si mon bandoulier de neveu pouvait, avec le rustique Dartigois et quelques paysans effrontés, s'emparer d'une forteresse qui soutint jadis victorieusement un siège de trois ans contre les Anglais ! »



Et, avec l'espoir de rencontrer Gilonne, M. de Lanelet s'enfonça dans le parc. Mais, au détour de l'allée des Dames, non loin de l'étang où les cygnes battaient des ailes dans une pluie de perles liquides il aperçut la silhouette de Gabrielle, assise sur un banc de pierre. M. de Lanelet s'enfuit précipitamment, car il évitait tout entretien particulier avec sa nièce, et il se garda bien de passer par une autre allée où toutes les petites filles d'honneur dansaient des rondes ou tressaient un chapeau de fleurs, dans la crainte qu'elle n'allassent annoncer sa venue. Redoutant toujours une explication, il ne voulait voir Gabrielle qu'en public, sachant que par une dignité naturelle la marquise de Saint-Cendre ne parlait jamais alors de ses affaires avec son oncle le châtelain dont elle respectait le cérémonial exact.

Mais Gabrielle ne devina point la présence de Lanelet. Elle réfléchissait dans

le silence de cette matinée d'automne où la tristesse des arbres, semant leurs feuilles que retenaient à l'aventure les draperies des statues, répondait à l'angoisse secrète de son cœur. Inclinée sur l'accoudoir du siège taillé en hémicycle, elle voyait devant elle les termes de marbre engainés qui semblaient sortir de la terre ; et les masques des faunes qui riaient d'un air insolent et mâle lui rappelaient le visage de son mari. Un mince filet d'eau s'échappant par la bouche d'un mascarón parmi les végétations parasites, tombait avec un bruit clair dans la conque soutenue par des dauphins enroulés. Sous la mousse, qui les mangeait comme une lèpre, s'amollissaient les contours des sculptures ; les herbes glauques pendaient de la vasque comme la chevelure d'une Néréide morte, et dans une fêlure qui s'élargissait entre les deux moitiés du pédoncle, se dressait une touffe d'iris. Et, à entendre goutter cette eau,

Gabrielle demeurait dolente comme si ce fussent des larmes qui seraient tombées sur son cœur.

Dans une échappée de la muraille verdoyante formée par les chênes plus vieux que le château lui-même, elle voyait aussi les hauts peupliers, sveltes comme les nymphes des sources, dont le rideau tremblant cachait en partie l'étang. La superbe ordonnance des jardins s'étalait au delà, où les longues treilles régulièrement cintrées alternaient avec les parterres de broderie ; là des fleurs de toutes nuances variaient leurs teintes dégradées vers les centres clairs, à l'instar d'un immense tapis. Un grand paon bleu et vert, perché sur la balustrade de cipolin supportant des vases de faïence peinte, prêtait sa traîne d'émeraude, ocellée d'or et d'azur, aux caresses du soleil de septembre, sous quoi elle paraissait vibrer en se glaçant de longs reflets de pourpre. Puis, l'oiseau

déploya sa queue, et des pierres précieuses semblèrent voltiger dans l'air. A Gabrielle ce paon disait l'orgueil morne et la vanité de toutes choses ; le luxe dont elle jouissait la ramenait vers celui qui, loin d'elle, traînait une vie misérable. Aujourd'hui, dépouillé de tous ses biens, il était proscrit et honni par tous ceux qui jadis courbaient le front devant lui avant de tendre la main.

Où était-il maintenant ? Peut-être, à regarder au delà des murailles du parc, le verrait-elle passer dans quelque champ ? Mais la surveillance de l'enceinte était devenue telle que Gabrielle ne daignait plus s'en approcher. D'ailleurs, peut-être était-il parti. Pourrait-elle jamais le rejoindre ? Et elle se désespérait devant les sourdes menées de Gilonne qui toutes tentaient à faire assassiner le marquis. Jamais elle n'avait tant aimé Louis-Alexandre qu'en cette matinée solitaire ; et, à son souvenir, elle frissonnait,

puis se laissait aller à une torpeur douce où s'engourdissait tout son être. — Ah oui!... elle l'avait bien dans le sang, son Louis-Alexandre !

Pour le revoir, il lui semblait qu'elle, eût tout accepté. Car pour essayer de le sauver, elle s'était imposé un sacrifice dont elle ne saurait plus jamais oublier la lourdeur... D'autant que cela était resté entre elle et Dieu. Et son confesseur, le Père Chaussade, n'en avait pas été instruit.

— Je voudrais, — murmurait-elle, comme si le marquis pût l'entendre, — tomber ici dans vos bras, Louis, et puis mourir auprès de vous... Mon Louis!... Mon Louis !

Et sa plainte s'élevait, douce, de son sein palpitant ; ses yeux riaient, on eût pu la croire folle.

Ah ! comme elle se trouvait changée!... Jadis le souvenir de l'affreux inceste la trou-

blait à un tel point qu'elle se serait reconnue incapable de prêter son corps au devoir même du mariage, même pour la procréation de l'héritier qu'elle devait à la race. Mais aujourd'hui, le seul souvenir de François de Champoisel la rendait tellement humble qu'elle se fût indignée de nourrir encore quelque pensée de révolte. Elle comprenait que sa religion ne privait aucune faute de pardon et que l'expiation suffit à effacer le crime ; à Dieu seul appartient le droit de ne pas accorder ce pardon, mais il apparaissait à Gabrielle comme trop miséricordieux pour ne pas fléchir... Et, plus que jamais, elle aimait son Louis, toute sa chair le demandait comme son âme, et, même à soutenir en soi le contraire, elle sentait qu'elle aurait menti.

Mais une secrète angoisse la tourmentait, sans répit, comme aussi la terreur. Tout semblait lui présager une fin prochaine, et elle avait peur de mourir, parce qu'alors elle

serait privée même de l'espoir, et ne jouirait plus jamais des caresses de Louis. Si elle s'enfuyait du château, dans la nuit, peut-être pourrait-elle le rejoindre ?

Elle ne devait point le faire : les ordres du marquis étaient là. Sa dernière lettre était formelle. Sans s'arrêter au bavardage licencieux de ce billet qu'une main inconnue avait planté avec un carreau d'arbalète au volet fermé de sa croisée, Gabrielle avait lu ce qu'il y avait d'utile. Le premier mot de chaque ligne, au dernier paragraphe, s'enchaînait avec le suivant en une phrase bien nette :

Tenez-vous en paix, ayez confiance en moi.

LOUIS-ALEXANDRE.

Ainsi elle ne devait pas quitter le château. — Mais aurait-elle le courage de mener cette vie plus longtemps ? — Désespérée, sans

force, elle enfouit son visage dans ses mains, longues et fines malgré leurs gants épais de velours brodé. Elle essaya de se reprocher sa lâcheté, mais, à se voir si misérable, elle se laissait aller en une grande pitié de soi-même.

Et, adossée à une gaine de marbre, Gabrielle pleura. Elle pleura parce qu'elle trouvait le monde atroce ; la vie, mauvaise en soi, pour tous, avait été pour elle amère au delà du pire, quelle qu'eût été la modestie de ses désirs. On n'avait pas le droit de séparer ceux que Dieu avait unis, surtout quand ils voulaient se rejoindre... Mais alors, elle n'aurait pas dû demander cette séparation qui avait poussé son mari vers sa ruine.

Maintenant, sans indulgence, elle se reprochait sa complicité avec Nemours, cette alliance avec l'homme au cœur bas qui, tremblant sûrement devant l'épée d'Alexandre comme il avait tremblé devant les Rohan, l'avait étouffé sous les sacs des légistes. Sans



doute, elle avait mal agi, et Dieu l'en punissait sans mesure. Les encouragements de son confesseur la trouvaient sans joie et ses promesses sans confiance : elle soupçonnait le Père Chaussade d'être un instrument de son oncle Lanelet. Elle n'attendait plus rien du ciel parce qu'elle se croyait indigne. Et elle avait eu conscience de cette indignité tout entière au jour où elle avait compris que si, d'aventure, Louis-Alexandre mettait la main sur elle, elle tomberait sans force dans ses bras, esclave d'une volupté dont la seule pensée faisait alors monter la rougeur à son front, Ainsi, pour sacrifier à son amour-propre trahi, pour se glorifier au regard du monde, elle avait séparé sa chair de sa chair, et son corps meurtri en criait.

Et c'est pourquoi Gabrielle chérissait de jour en jour Gaspard de Croisigny d'une amitié plus vive, tant elle le sentait habile à lire dans son cœur ; elle avait foi en sa ferme

et délicate affection. Une communauté de souffrances les unissait. Et puis Gaspard était le seul au château qui ne déversât point sur le proscrit l'immondice des calomnies les plus basses. Plus d'une fois il avait fait l'éloge de Saint-Cendre. La veille encore, au souper, sa parole s'était élevée grave et froide, encouragée, sans doute, par les yeux de Gabrielle qui le caressaient d'un remerciement furtif. Et, contre tous, il avait continué, parlant de justice, exaspérant Gilonne comme si M. de Croisigny eût trouvé un amer plaisir à faire luire de colère ces prunelles claires qui, en tout autre temps, ne reflétaient pour lui qu'indifférence et dédain.

Et Gabrielle cherchait à se rappeler les paroles de Gaspard :

« Je n'en ai pas connu de plus courageux à la guerre, et auprès de lui nous sommes tous de petits garçons. Je l'ai vu, l'épée à la main, seul contre cinq, en abattre quatre,

faire reculer... »

Mais Gilonne avait haussé les épaules, laissant tomber d'une voix sifflante :

— Vous avez, tous qui êtes ici, une fâcheuse peur de ce monsieur.

Et elle s'était emportée de telle sorte que l'oncle Christophe lui-même, avalant sa barbe, s'était vu obligé de lui imposer silence.

Mais, si Croisigny pouvait dire la bravoure de Saint-Cendre, son éclat sans pareil dans les joutes, sa main terrible dans les rencontres, seule Gabrielle aurait pu parler de sa tendresse hautaine, de la fascination puissante qu'il exerçait sur toutes les femmes. Et elle se demandait si après tout elle avait bien le droit de tant blâmer sa mère de n'avoir pas su y résister ? Madame Héliette de Vignes eût bien été la première...

« Ce n'est la faute de personne. Pourquoi les demoiselles le suivaient-elles, en laissant tomber leur masque, dans les rues,

l'attendaient-elles sur le pas des portes, s'offraient-elles à lui de toutes manières, effrontées ou discrètes, suivant leur mérite ou leur condition ? — Un astrologue que j'ai consulté, au grand péril de mon âme, m'avait établi son horoscope où prédominait le signe du Taureau. Il m'a parlé de Pasiphaé, d'autres choses encore, mais je les ai oubliées ! Ce que je n'oublierai jamais c'est que, quand Louis vous a tenue dans ses bras, on ne saurait se consoler de son absence. »

Et pourtant, c'était elle qui l'avait voulue, cette absence. Elle se revoyait chez le procureur dont les paroles tombaient comme une hache, dont chaque coup tronçonnait une joie de sa vie. Devant les questions brutales de l'homme au rabat, sa délicatesse se révoltait ; et, ne sachant pas mentir avec une suffisante discipline, elle se voyait chaque jour assaillir par de nouvelles questions qui se tournaient comme autant d'outrages.

S'insurgeant contre les textes dont la dureté froissait ses sentiments les plus chers, sans jamais contenter ses rancunes, Gabrielle rendait les procureurs responsables des dispositions de la coutume. Aussi changeait-elle souvent de conseil, tant elle se désolait de ne point rencontrer une opinion qui demeurât invariablement de tous points d'accord avec son désir. Et puis les insinuations, les sous-entendus, les sourires faux et licencieux de tous ces robins l'exaspéraient. La basoche lui faisait tout l'effet d'un antre de prostitution où l'on fouillait sa chair ; et elle se révoltait à chaque écueil qui se dressait devant sa pudeur outragée. Elle voulait que cette pudeur fût respectée sans que sa vengeance en souffrit.

Mais, un jour, comme elle pleurait son malheur chez madame Catherine et s'étendait sur la désolation de sa vie, la Reine-mère laissa entendre, en fixant sur

Gabrielle ses gros yeux au regard lourd et profond, qu'elle s'intéressait à cette disgrâce. Et, le lendemain, l'illustre avocat Versoris vint la visiter dans le couvent des Augustines où elle s'était retirée. Celui-là parla à la marquise avec autorité et douceur. Elle se soumit devant une volonté qu'elle devinait conforme à la sienne. Elle répondit aux questions, se défendit les appréciations inutiles ; la mine grave et attentive du grand légiste lui avait rendu confiance, elle se laissa conduire et guider.

— Nous avons, madame, plus d'un moyen pour vous soustraire à l'autorité mauvaise de votre mari, avait déclaré Versoris. L'habitation séparée, que demande en principe toute femme qui a subi de mauvais traitements, est pour nous le point essentiel. J'écarte le chef d'adultère, car ici la loi ne vous fournit pas de recours. Le mettant hors du blâme de l'épouse, quand il est commis par

l'époux, elle reconnaît cet époux comme sire et baron de sa femme ; comme tel, il n'a point à recevoir sa censure. Ne discutons pas sur ce point, tout débat serait stérile. Il est heureux pour vous que le marquis de Saint-Cendre n'exige pas votre réintégration au domicile conjugal, car vous seriez contrainte de l'y rejoindre et de cohabiter avec lui. Nous ne reconnaissons pas, en effet, de séparation volontaire, parce que la séparation des biens devant intervenir fatalement, il pourrait y avoir fraude...

« Et c'est pourquoi, madame, si vous voulez me suivre, il y a toujours action de juge. Et dans votre affaire, c'est le juge séculier du domicile de votre mari qui seul est constitué compétent. Ne vous inquiétez point de ce détail, nous lui avons fait parler, et le plaisir du Roy est que vous ne souffriez en rien, tant il vous trouve intéressante. Mais suivant l'usage, ce juge doit vous faire

entrer tous deux, vous et votre mari, dans la salle du conseil, et il essayera de vous réconcilier, vous ayant entendus ensemble. Ne vous émouvez pas sur mes paroles. Cette démarche est toute dans la théorie, en ce qui touche votre cas. Le marquis ne se présentera pas, soyez-en sûre. Et dès demain, je vous conduirai moi-même devant le magistrat. »

En effet, M. de Saint-Cendre ne se donna pas la peine de comparaître. Vivant dans le lit d'Héliette de Vignes, il n'avait que faire de se lever de si grand matin. Aussi le juge ordonna-t-il que Gabrielle se retirerait pendant six mois dans un couvent où son mari aurait la liberté de la voir. Et on expliqua à la marquise que cette disposition tendait à rendre un rapprochement possible, si jamais elle en venait à le désirer.

Mais elle se jura de ne jamais l'accepter. Et elle trouvait abominable cette loi qui réservait tous les droits de l'époux adultère,



voire incestueux, au détriment de l'épouse, même quand elle n'avait point fauté. Alors Versoris lui cita, par habitude, le vers de Juvénal que les procureurs lui avaient déjà récité. Aujourd'hui encore, dans le parc de la Haute-Ganne, Gabrielle en murmura les mots qu'elle n'avait pas cessé de comprendre :

*Dat veniam corvis, vexat censura columbas...*

Versoris, après cet hexamètre, avait su la consoler d'un mot :

— Nous allons, madame, faire maintenant traîner le procès de la séparation des biens jusqu'à ce que le marquis, votre mari, commette quelque irréparable faute. Je puis vous dire, en confidence, que l'hérésie le guette. Asile des mécontents et des turbulents de tout rang, l'Église réformée ouvrira tôt ou tard son sein à M. de Saint-Cendre

dont la place est toute marquée parmi les huguenots d'État. Nous l'attendons aux premiers troubles. Déjà j'ai obtenu le séquestre de votre fortune, et vous pouvez ainsi être sûre qu'elle ne sera pas dilapidée. C'est là le point essentiel. Et, comme il faut tout prévoir, je vais introduire une action auprès des tribunaux ecclésiastiques.

Pour suivre de plus près son conseil, Gabrielle se plongea dans l'étude du droit canon. Elle vécut parmi les docteurs en théologie. Elle connut les cas *de fœdere matrimonii*, apprit l'opinion de l'Église sur les abus que son époux avait exigés de son corps. Elle reconnut avec horreur qu'elle les avait tous commis. Mais aucun n'entraînait la nullité du mariage, son confesseur l'avait bien éclairée sur ce point. Ainsi rien ne venait lui apporter un espoir. Elle maudit le concile de Trente pour avoir

proclamé irrévocablement, le 11 novembre 1563, dans sa vingt-quatrième session, l'année même où elle s'était mariée, l'indissolubilité du mariage, « avec anathème contre les contrevenants ».

— Ainsi madame — lui expliquait le bénédictin Dom Dufour, de Vannes, — le principe canonique demeure incontesté; et, comme maître Versoris a dû vous le dire, le droit civil reste muet sur le divorce encore qu'il l'établisse en quelque sorte par la séparation matérielle, et il convient de...

Mais Dom Gustier, de Najac, avait interrompu son confrère :

« Il y avait divorce et divorce, et cela variait aussi suivant la qualité des personnes. Tout en respectant la valeur du sacrement, l'église reconnaissait au moins dix-sept causes de nullité de mariage. Et le droit canonique permet alors une nouvelle union... »

Dom Dufour répliquait vivement :

— La marquise me permettra de lui dire : Oui, si le mariage n'a pas été consommé.

Gabrielle avait refusé sur ce terrain toute intervention des casuistes. Bien qu'on lui prédit des choses merveilleuses, elle n'aurait jamais risqué le salut de son âme à commettre le mensonge que certains lui conseillaient, comme si son enfant mort n'avait pas dû se lever de la tombe pour venir témoigner contre elle. Elle ne pouvait pas dire qu'elle n'était pas devenue avec son mari une seule et même chair. Et, devant son attitude obstinée, les docteurs s'étaient retirés en déclarant que le pape lui-même y mettrait son *Non possumus*.

Le procès traîna cependant assez longtemps pour ruiner Saint-Cendre et l'obliger à disparaître après l'enlèvement de madame Héliette de Vignes. Les accusations politiques s'amassèrent contre lui ; en trois ans, il fut proscrit, rebelle, contumace, héré-

tique. En quelque point du royaume que le marquis se trouvât, le glaive fut sur sa tête. C'est alors que M. de Lanelet avait décidé Gabrielle à se mettre sous sa protection ; elle accepta avec l'autorisation du Roy, qui l'avait jusque-là tenue en garde. Et aujourd'hui la marquise de Saint-Cendre regrettait cette décision prise trop à la légère ; elle regrettait son indépendance dans le couvent où se passait sa vie calme et simplement magnifique. À la Haute-Ganne, la tyrannie de l'oncle Christophe l'enserrait de toutes parts. Dans le fait, il l'emprisonnait, disposait de son bien contre tout droit, en la promenant avec une demande en nullité de mariage qui devait toujours revenir avec le sceau du Saint-Père. Longtemps elle avait vécu dans l'attente de la bulle pontificale sans découvrir la fraude de Lanelet prolongeant ainsi la tutelle qu'il exerçait sur son bien. Croisigny, un jour où il la trouvait trop triste l'avait édifiée sur ce

point.

Mais, molle, douce et prudente, Gabrielle n'avait jamais fait éclater l'explication d'où elle devait sortir indépendante. Elle vivait au jour le jour dans des espoirs vagues, jusqu'à l'heure où Lanelet lui avait annoncé sans ménagements, tant il comptait lui plaire, la mort de Saint-Cendre. Alors Gabrielle oublia toutes ses rancunes et ses haines; abîmée dans sa douleur, elle s'accusa de la perte de son mari, ne voulut plus rien se rappeler du marquis hors ses belles qualités et sa tendresse. La nouvelle de sa résurrection qui lui arriva avec une brutalité pareille, ne fit qu'augmenter ses regrets. Elle sentit que Louis-Alexandre était toujours dans son sang. Elle entrevit le moyen de connaître encore des joies; et aujourd'hui, appuyée contre le terme de marbre où grimaçait une tête à front cornu, elle se remémorait les seules paroles de Versoris qui lui parussent

dignes d'être maintenant retenues :

« La réconciliation après séparation était toujours possible. »

Elle en était là quand la voix claire de Gilonne arracha Gabrielle à ses réflexions. Mademoiselle de Bonisse s'avancait dans une robe verte en velours de Gênes dont la queue était portée par deux petites filles soigneusement parées. Trois autres suivaient portant une mandoline, une viole, un parasol fermé, des raquettes.

— Allez jouer mes mignonnes, avec vos amies sous les arbres. Chantez, dansez, amusez-vous. Quand il en sera temps je vous rappellerai ! Bonjour, Gabrielle, ma chérie, comme vous êtes belle, ce matin, avec vos grandes manches italiennes, et comme vos chiffres y sont richement brodés ! Mais vous avez encore pleuré ? Ne pouvez-vous donc pas être sage et vous conduire mieux en ne nous causant pas de chagrin ?

Elle embrassait Gabrielle gentiment sur les yeux, sur les oreilles, un moment elle essaya de la baiser sur le cou, au défaut de la fraise finement ruchée qui surmontait le haut col cerclé de cinq colliers d'or, dont le plus gros laissait pendre une pomme de senteur sertie dans une loupe d'argent. Mais la marquise s'éloigna sans brusquerie en lui disant de cette belle voix chaude et grave qui lui valait partout beaucoup de respect et dont le seul Louis-Alexandre avait jamais su changer le ton :

— Assieds-toi près de moi, Gilonne, et parle-moi franchement. Pourquoi n'as-tu jamais voulu me dire ce qui s'était passé entre toi et mon mari, le jour où il a levé la main sur toi, et pourquoi nourris-tu à son endroit une haine aussi féroce ? Et pourquoi enfant, as-tu voulu faire assassiner cet homme auquel ses ennemis les plus acharnés ne marchandent pas leur estime ?



Gilonne avait baissé les yeux sous le regard franc de son amie. Le feu mauvais qui brûlait en eux glissa, furtif, entre les longs cils crochus de ses paupières, et elle sourit avec candeur tout en rougissant comme une vierge intimidée :

— Gabrielle, ma chérie, — murmura-t-elle en prenant la marquise par la taille et en couchant sa tête frisée au petit fer par dessus les étages de laiton qui soutenaient sa coiffure, sur la poitrine ronde qui bombait le corselet busqué — je vous en prie ne parlons pas de cette vilaine histoire, elle me met la honte au front. Laissez-moi vous dire plutôt combien je vous aime et laissez-moi aussi vous tenir, comme cela, dans mes bras.

Frémissante, troublée, Gabrielle sentit son visage s'empourprer. Vivement elle se dégagea tant elle trouvait la caresse de la jeune fille ardente. Elle regarda de côté ce joli visage dont l'expression se faisait

langoureuse, hardie et sournoise. Et à ce moment Gabrielle de Vignes eut peur, tant Gilonne de Bonisse lui rappelait ce François de Champoisel qui gisait sous les dalles de la chapelle. Mais en un instant le masque de Gilonne reprit son aspect enjoué et modeste, ses yeux recommencèrent à rire avec cet éclat qui leur gagnait tous les cœurs. Et sa mine innocente et ouverte rassura complètement Gabrielle.

— Bien sûr, se dit-elle, je me suis lourdement trompée. C'est une enfant de caractère léger et espiègle, et elle ne demande qu'à jouer. Elle ne sait point ce qu'elle fait et elle manque de modération en toutes choses. Voyons Gilonne, mon cœur, reprit-elle, parle-moi en toute franchise. Je suis, tu peux en être sûre, celle qui t'aime le plus sur la terre. Pourquoi t'obstines-tu à marcher contre moi, dans la nuit, quand tu connais mon secret désir ? Et n'ai-je point le droit,

tout comme toi, de jouir aussi de la vie ?

La mauvaise lueur s'alluma encore sous les paupières brillantes de la jeune fille. Mais gardant son expression insouciante et naïve, elle s'écria drôlement :

— Que me dites-vous donc là, la plus belle ? C'est un logogriphe avec quoi vous voulez m'intriguer ?

— Gilonne, insista Gabrielle avec plus de fermeté, mon oncle m'a souvent priée de prendre sur toi l'autorité d'une mère, ou d'une sœur aînée si tu préfères. Je veux donc aujourd'hui que tu me répondes quand je t'interroge comme telle. Tu as essayé de faire assassiner le marquis de Saint-Cendre. Ce malheureux M. d'Aultry est mort percé de coups, par ton abominable ruse. Je le sais... Non !... pas de dénégations, Gilonne... Entends-tu ?

Et saisissant la pupille de l'oncle Christophe par les poignets, elle l'obligea de

la regarder en face :

— Je ne veux pas, entends-tu, de ces hésitations, de ces mensonges. Je veux savoir enfin si tu es pour moi une amie. Si tu m'aimes...

— Oh ! Que vous êtes belle Gabrielle !  
— s'écria Gilonne en jetant sa tête blonde sur le giron de la marquise où sa face se perdit dans les broderies de la quille en baudequin moins doré que ses cheveux en désordre — Que vous êtes belle et que je vous aime !

Et tandis que Gabrielle lui maintenait les bras, cherchait à l'éloigner d'elle, mademoiselle de Bonisse pleurait avec des cris convulsifs, mouillant le drap de soie de ses larmes, et son corps jeune et souple palpitait, frémissant, sous les sanglots plaintifs et lents.

— Au nom du ciel, s'écria Gabrielle épouvantée, qu'as-tu, ma fille, mon enfant !... Gilonne... écoute-moi !

Mais la tête pâmée de mademoiselle de

Bonisse roula décoiffée dans ses faisceaux de crins cendrés, elle demeura inerte. La marquise appela, sans oser la lâcher, tant elle craignait de la voir tomber dans quelque accès de mal caduc, peut-être. Les petites filles accoururent; toutes, sous la conduite d'une gouvernante, s'empressèrent. On mit sur une chaise pliante Gilonne qui ne reprenait pas ses sens, et on la charria à grand peine comme des fourmis qui entraînent un papillon velouté vers leur fourmilière. Enfin, trois jardiniers se rencontrèrent qui portèrent la demoiselle dont la gouvernante Lebureau soutenait la tête; et ils déposèrent la chaise sur le perron du château avec son précieux fardeau, où les femmes de service la reçurent. Mais aussitôt déposée à terre Gilonne déclara qu'elle allait mieux, que c'était un étourdissement passager, qu'elle voulait avant tout être tranquille. Et seule, dans sa chambre, rongant ses petits poings

gantés de vert elle murmurait :

— Ah ! Gabrielle, Gabrielle, tu ne veux donc pas comprendre ? Pourquoi ne veux-tu pas comprendre que je ne veux pas que ton mari te rejoigne ?

« Quelle singulière enfant, se disait Gabrielle pensive, comme elle est sensible, et combien fine est la pâte dont elle à été modelée ! L'ardeur malade de son affection me trouble. Je ne peux, je ne dois pas croire... Louis-Alexandre m'a pourtant parlé de ces femmes qui... comme Marie-Anne de Beaudenier ?... Non, ce n'est pas possible ! »

Songeuse, elle remonta vers le château, suivie par son escorte de petites filles qui avançaient sérieuses et compassées dans leurs robes à plis raides qui atteignaient jusqu'à terre. Et elles ressemblaient à autant de cloches qui auraient marché. Quatre d'entre elles soutenaient la double queue carrée, tandis que les manches du corsage

à la bolonaise pendaient à toucher le sable. D'autres portaient des mouchoirs, des chasse-mouches, des flacons ; et, semblable en tout à une petite vierge, tant son visage était pur, la jolie Anne de Champoisel était chargée d'un grand bouquet. Coiffée, par dessus son attifet bleu brodé à points d'œillets d'argent, d'un large chapeau noir à taillades d'où pendait un plumail d'autruche blanche, Gabrielle marchait doucement, alourdie par son costume de baudequin découpé, chargé d'appliques, de galons, où l'or, le bleu et le blanc s'unissaient en parties égales. Croisigny, qui rentrait par le même chemin, s'écria en l'apercevant :

— Voici la reine de Saba qui vient visiter le bienheureux ermite Antoine ! Je vous salue, marquise ; telle une tour d'ivoire, vous vous dressez majestueusement parmi ces enfants qui devraient vous encenser avec des cassolettes de vermeil. Et si ce peintre d'Italie

que j'ai connu jadis, il se nommait Titien, je crois, vit encore, il arrivera quelque jour ici, sur votre renommée de parfaite beauté, pour demander la faveur de vous figurer en pied.

Gabrielle, souriante et gracieuse, s'appuya sur le bras de Gaspard, encore qu'il fût couvert de poudre et que ses chausses fussent tachées de boue. De celui-ci toute appréciation lui paraissait importante et tout compliment précieux. Flattée de son opinion, elle le remerciait du regard, tandis que l'autre, sa toise à la main, gardait le nez dirigé vers la terre, comme livré à des calculs intérieurs.

— Tu es bon, Gaspard, lui dit-elle. Et je t'aime, ami, en toute confiance, tant tu es désintéressé et grand. Mais ta mine est soucieuse, attentive et triste, parce que tu travailles toujours.

— Il faut bien — reprit Gaspard de sa voix morne, ironique et sans joie, —



mettre notre Troie en mesure de conserver sa nouvelle Hélène... Mais pardonnez-moi, Gabrielle, de me laisser aller à ces plaisanteries indiscrètes. Vous savez ce que je pense de tout cela. Si Lanelet n'avait pas reçu ma parole, je vous conduirais moi-même à votre mari : car vous méritez mieux, l'un et l'autre, que l'existence à quoi vous vous trouvez condamnés. Mais la vie est ainsi faite que nous sommes toujours dirigés dans des voies où ne voudrions pas librement cheminer. Vous avez, dans votre malheur, encore qu'injuste et atroce, une consolation, Gabrielle : c'est de vous adresser à Dieu. Pour moi, il y a beau temps que cette ressource dernière m'a irrémédiablement échappé.

Gabrielle eut envie de répondre à Gaspard qu'elle ne trouvait plus, à sa honte, la consolation suffisante. Mais elle s'arrêta, de peur d'être entendue, et serra doucement le bras vêtu de peau grise où s'appuyait sa main.

## XI

Sur la maîtresse tour de son château, le comte Odet de Clérambon écoutait l'astrologue Galéas Chrysogoni qui marmottait des phrases confuses en suivant le décours des astres. La longue silhouette du Grec se dressait sur la dernière plate forme, exagérant sa hauteur sous la lumière de la lune, et la nuit était si claire qu'on distinguait jusqu'à l'éclat de ses yeux. Couché sur un lit de repos, M. de Clérambon regardait les étoiles qui palpitaient dans l'espace, et la couleur

du ciel était celle d'un bouclier d'acier bleui. Son visage pâle et fatigué semblait figé dans une expression maussade, dure et pensive ; la forme de son corps se perdait dans les plis de la vaste robe fourrée qui l'enveloppait du cou jusqu'aux talons ; et une femme, adossée contre ses genoux, jouait avec les bagues sans nombre qui chargeaient la main gauche de l'homme, égarée parmi les colliers de son cou. Repliée sur elle-même, la femme se perdait à demi dans le drap de la robe où elle faisait une tache pâle, car elle était vêtue de soie jaune et blanche. De ses pieds, chaussés de babouches dorées, on n'apercevait que les pointes crochues comme des becs de galère ; et, par places, étincelaient les bijoux massifs et énormes dont ses bras, sa gorge et sa taille étaient cerclés. Sa tête, petite et ronde, coiffée d'un casque d'or d'où retombaient des pendeloques qui sonnaient à chacun de ses mouvements comme le mors et la

muserolle d'un cheval, semblait plier sous le poids de la chevelure trop lourde, serrée en épaisses nattes brunes qui s'échappaient de la coupole d'or pour serpenter sur les épaules et fuir le long des reins. Certaines de ces tresses encadraient la face qui en paraissait plus blanche, tant était profond le noir des cheveux et aussi des yeux qui semblaient occuper plus que la moitié de la face. Veloutés, lumineux et doux, en tout semblables à ceux des gazelles du désert, ces yeux s'allumaient dans l'ombre à considérer M. de Saint-Cendre qui bâillait dans une chaise à dossier de cuir, en attendant que Galéas Chrysogoni voulût bien se décider à parler.

Mais, silencieux, celui-ci maniait son arbalète. Avec une minutieuse attention, il la dirigeait contre la milice céleste et prenait des hauteurs, Puis, abaissant son instrument, il l'abandonnait pour s'armer d'une baguette

divinatoire, consultait un grimoire, une sphère armillaire de cuivre, et il demeurait plongé dans des problèmes sans fin, dont la difficulté l'amenait à mettre son menton dans sa main. Comme à regret, il finit cependant par dire :

— J'aperçois plus d'un tracas majeur dans la troisième maison. Et comme Aldébaran s'est voilé tout à coup, ce que j'ai déjà remarqué pour toi l'an dernier...

Clérambon tressaillit légèrement, tandis que l'astrologue demeurait hésitant. Et Saint-Cendre ne put cacher un mouvement de colère et de dépit. La fille de Chypre ne le quittait pas du regard.

— Tu médites en ce moment sur une entreprise, continuait l'astrologue ; et les signes du ciel sont là pour t'avertir : ils ne sont pas favorables.

Les sourcils froncés, Saint-Cendre haussa les épaules, et ses doigts battaient la mesure

d'une marche pressée sur les accoudoirs de son siège. Il envoyait au diable ce Galéas Chrysogoni dont la figure longuement drapée lui faisait l'effet d'un disgracieux éteignoir. Car, outre qu'il ne nourrissait aucun amour ni confiance à l'endroit des nécromants, il voyait bien que celui-là, juif cabaliste, sans doute, et dangereux entre tous, était décidé, par des raisons encore inconnues, à empêcher Clérambon de partir pour la Haute-Ganne. Alors toutes ses espérances, à lui, s'en allaient d'ores et déjà en fumée.

— Examine avec soin, Galéas ! — fit la voix tranchante de Clérambon. — C'est une chose importante et il ne faut point en juger avec légèreté. Si tu es fatigué, repose-toi : nous avons tout le temps, l'heure passe à peine minuit, et rien ne présage que des nuages fâcheux viennent nous obscurcir le ciel.

Et M. de Clérambon retomba dans son mutisme sans qu'un seul geste eût accompagné ses paroles. Au-dessous de lui, la demoiselle de Chypre allongeait et ployait son corps élançé, se détendant avec des mouvements onduleux et souples de bête. Puis elle glissa à terre et coula, dans sa démarche molle et oblique, rythmée par le claquement de ses pantoufles et la résonance de son orfèvrerie, jusqu'à atteindre Galéas Chrysogoni. Et elle lui parlait d'une voix brève et saccadée que son souffle entrecoupé brisait par instants. En langue grecque, elle l'objurguait, pendant qu'indifférents en apparence, accoudés sur le parapet de fer forgé qui unissait deux merlons, ils paraissaient s'intéresser au seul spectacle de la Roche-Thulon qui s'étendait endormie à leurs pieds dans ses enceintes et ses tours dont les toits pointus dressaient leurs girouettes a vingt pieds en contrebas.

Du fond de la chaise où il semblait sommeiller, Saint-Cendre examinait Hélène Haïssa et la déshabillait avec cette bonne expérience qui ne le trompait jamais. Et l'on eût dit que la jeune femme sentait l'autorité de son regard qui la dévêtait : car, à chaque pensée du marquis, touchant une partie de son corps frémissant, elle avait la sensation de voir glisser sa longue et étroite tunique rayée d'un blanc cendal vergeté d'or, ses caleçons de satin jaune étroits aux chevilles où sonnaient des anneaux d'argent lourds comme des entraves, sa chemise en mousseline de Calicut, sa camisole d'arani vermeil. Un moment, elle frissonna comme si elle se trouvait nue. Se détournant légèrement elle considéra par-dessus son épaule Saint-Cendre dont elle croyait sentir le souffle embrasé sur sa nuque, à cette place où sa chevelure mourait en frisons ténus et soyeux. Mais il était toujours enfoncé dans



sa chaise. Elle le caressa d'un clin d'yeux furtif où tremblèrent ses paupières lourdes et fardées. Ses prunelles sombres, striées d'or, se fixèrent sur celles du marquis, et la Grecque en ressentit comme un grand choc...

« Cette belle fille qui a l'air de toujours dormir, pensait Saint-Cendre, vient seulement de s'éveiller, on dirait. Suivant toute justice, je dois désirer que ce soit à mon particulier profit. Le carême-prenant qui a nom Clérambon ne me paraît pas idoine à opérer un pareil miracle. »

— Il faut, — fit Hélène troublée au plus profond de son être, comme une femme qui subit une violence sans y vouloir résister, — il faut, Galéas, que ce seigneur réussisse dans ce qu'il entreprendra. Je désire que tu défendes ses intérêts avec le langage des étoiles, et tu auras les trois tasses en or que tu semble tant convoiter.

Sans se détourner, le juif de Grèce répon-

dit :

— Cela doit être. Et si tu ne m'avais point fait de promesse, les choses iraient de même ; les tasses d'or n'y peuvent rien. Cet homme est né sous le signe du Taureau. À lire dans sa main, je suis sûr que j'y verrais les particularités du Moloch. Partout où il passera, les femmes tourneront leurs regards vers lui comme les fleurs s'inclinent sous la chaleur du soleil. Mais, comme le soleil, ton étranger brûle ce qu'il touche, et c'est le Baal dévorateur qui vit en lui, adoré par les anciens Mages, fidèles au culte du feu. Au Dieu-Taureau il convenait de livrer des vierges. Prends garde à toi, Hélène, à cause de lui il te faudra endurer de grandes et profondes tristesses.

— Dussé-je fondre au contact de ses lèvres comme la cire tombée dans la braise ardente, j'ai soif de ses baisers. Toute ma chair s'est levée quand il a paru. Ce serait

ma joie de vivre comme aussi de mourir par lui et pour lui. Je veux Galéas, que tu le protèges.

— La cabale pénètre tout. Ignores-tu, Hélène, que son entreprise tend à le rapprocher d'une autre femme, qu'il en a amené ici une autre avec lui, qu'il en est encore d'autres ?...

Tremblante, la Grecque, dans un sanglot qui trahissait son angoisse, l'interrompt :

— La fatalité nous pousse, murmura-t-elle. Par la tristesse, nos cœurs sont secoués comme les feuilles sèches par le vent d'hiver et broyés dans le tourbillon. L'arbre de la vie ne nous laisse tomber qu'avec la connivence des astres. Tout se fait par eux qui règlent jusqu'au vol de l'oiseau. Il convient que les événements s'accomplissent. J'aime ce seigneur de France. Je veux qu'il soit heureux et content.

« Il y a des années, — se disait Saint-

Cendre, — que je n'ai goûté à la chair des filles de Grèce. Entre toutes, celle-ci est élégante, délicate et fine. Ce serait une bonne chose de dormir entre ses bras frais, et sa gorge me serait un merveilleux oreiller pour ce faire. Je tâcherai de décider Clérambon à me la céder quand je serai nanti de quelque argent et je la mettrai dans la suite de Gabrielle. Si peu que j'aie laissé d'écus à la Roche-Thulon avant la ridicule affaire de Messignac, je dois les réserver, pour l'heure, vers un usage plus pratique. Enfin, j'y réfléchirai. »

Et Clérambon, toujours perdu dans ses rêveries, songeait à la vanité des richesses et de toutes choses, à la sottise des hommes, et surtout à la passion malheureuse qu'il nourrissait encore malgré ce qu'en pouvait sa raison. Sans se faire d'illusions sur la fausseté de cet amour tout de commande et où sa tête seule le maintenait engagé, il se moquait de

lui-même, et aussi de mademoiselle Duhalier dont il ne pouvait se consoler. Il se laissait toujours aller, en souvenir, ne voulant se rappeler d'elle que sa parfaite beauté. Il rejetait l'espoir, mais aspirait vaguement à une condition meilleure. Il se taxait de fou, sans indulgence. Chaque jour faisait sa mélancolie plus profonde, aggravait son intime misère ; et il s'enfonçait sans joie dans un système de violences qui ne satisfaisait point ses rancunes. Car il ne se forgeait aucune excuse sur leur pauvreté et leur injustice. Il était sombre et dur sans conviction ; sa volonté s'usait et versait dans l'indifférence, encore qu'il la méprisât comme trop voisine du bien. C'est pourquoi, ne s'intéressant point aux projets de Saint-Cendre, il attendait, pour se décider, que Chrysogoni lui dévoilât la signification des astres, et lui évitât la peine de choisir une détermination nette, tant le dégoût de la vie le tenait.

La demoiselle de Chypre retourna vers Clérambon. Mais, en passant, elle effleura Saint-Cendre de ses vêtements et l'enveloppa dans la flamme chaude de ses yeux baissés. Doucement ému par le frisson de la soie vibrante qui semblait continuer la chair, le marquis admira Hélène dans la pureté de son profil, la pâleur mate de son teint, le balancement de ses hanches. Et il respira avec une volupté sans retenue le parfum pénétrant et violent de jasmin qui persista après que la fille grecque se fut éloignée. Sans paraître même soupçonner le manège dont il ne perdait pas un geste, M. de Clérambon, appuyé à demi sur son esclave allongée contre lui, demanda à l'astrologue s'il ne lui plaisait pas de remettre au lendemain l'étude des astres,

— Parleras-tu cette nuit, mon père ?  
Ou devons-nous attendre quelque plus favorable soirée ?

— Celle-ci — déclara lentement Galéas Chrysogoni — se fait propice entre toutes. Les conjonctions parlent d'or, de bataille et d'amour. Les dangers se mêlent aux succès, la gloire des armes appelle la gloire de l'or. Et la Balance est là pour dire qu'on le pèsera par quantités énormes. Il y a du sang. Non point pour vous, messeigneurs : comme le Dragon menace Andromède, des femmes seront sacrifiées sans que Persée intervienne. Le juste cependant prévaudra. Dans les ruines, comte de Clérambon, tu cueilleras la fleur d'or. Au champ de la Fortune, ton étoile brille d'un éclat sans égal. Vois comme elle scintille entre toutes les autres. Vénus et Mars livrent bataille à Saturne. Mais ici ce n'est pas dans ta maison. Saturne y règne, ainsi qu'avant, en maître. Mets-toi donc en route pour l'or, puisque tu ne cours pas risque de la vie.

Pendant plus d'un quart d'heure,

Clérambon demeura silencieux. Sur la plate-forme de la tour, personne ne parlait. À demi enfouie sous la courtepointe brodée, Hélène regardait Saint-Cendre qui commençait à souffrir d'une envie immodérée de sommeil. Dans la paix de la nuit, on entendait seulement l'appel lent et mesuré des sentinelles qui s'excitaient à veiller. L'horloge sonna une heure. Enfin M. de Clérambon prononça les paroles que le marquis de Saint-Cendre comptait ouïr chaque jour depuis une semaine :

— Je crois, Villebrune, que nous ferons bien de descendre vers nos chambres, car la nuit d'octobre est fraîche. Dors bien et repose tranquille. Demain nous attaquerons les points importants de ton affaire. Pour aujourd'hui, veuille bien te contenter de savoir que j'irai avec toi à l'attaque de la Haute-Ganne, suivi de tout mon monde. Tu as ma parole.



Machinalement engourdi par le froid, Saint-Cendre lui serra la main, en murmurant :

— Je n'attendais pas moins de toi.

Et, à part soi, il reprocha au comte de Clérambon d'avoir trop tardé à prendre une résolution si conforme à ses intérêts.

Depuis que le marquis avait quitté le Breuil, quinze jours s'étaient écoulés, dont sept avaient été pris par la route, tant les chemins étaient difficiles et mauvais.

Et, cette nuit du 9 octobre 1569, Saint-Cendre réfléchit profondément dans son lit drapé où le souffle doux de la belle Isabeau Chesneau s'élevait régulier et discret, comme si, même dans l'abandon du sommeil, la timide hôtelière demeurât sensible à l'honneur que lui faisait le marquis, en lui permettant de partager sa couche. Mais, sans s'occuper de la dévouée compagne de son voyage, Saint-Cendre se demandait si

les premiers froids n'allaient pas arriver, qui l'empêcheraient d'investir la Haute-Ganne. Car, malgré Les assurances formelles du maçon Leychanaud, il doutait de la réussite rapide d'une escalade et n'osait pas escompter la ruine possible de la Tour du Maréchal,

« Les reîtres consentiront-ils à marcher si le temps se met à la gelée ? »

Cette idée le tint longtemps éveillé. Et, contre son habitude, il ne s'occupa point de l'endormie, dont les longs cheveux, noir d'encre, à reflets bleuâtres, échappés du bonnet de nuit en satin bleu piqué, s'épandaient sur l'oreiller marqué d'arabesques rouges, éclairés par un nautille de cristal suspendu contre le fond du lit.

« J'ai la parole de Clérambon, se disait Saint-Cendre, — et c'est là l'essentiel. Le baragouin de son juif cabaliste m'a servi en cette affaire, et je dois admirer le hasard par-

ticulièrement harmonieux des choses. Mais quand mon ténébreux ami consentira-t-il à se mettre en route ? Voilà huit jours que je vis ici reclus, claustré pour des raisons qu'il me donne comme politiques, et je n'ai rien vu du château non plus que des troupes qu'il renferme. Cette maussade ville de pierre est en tout semblable au cheval de Troie qui contenait toute une phalange armée dans ses flancs sans que rien ne permit de le soupçonner du dehors. Tel est l'esprit d'ordre et de discipline qui anime Clérambon qu'il ne faut s'étonner d'aucune singularité à la Roche-Thulon. Sans doute, demain, me fera-t-il passer avec lui quelque'une de ces revues où se complaît son amour pour les alignements corrects et les manœuvres exactes. C'est toujours un divertissement de voir les reîtres mener leurs caracoles et dérouler régulièrement leur limaçon. Et puis, cela se termine invariablement par un

grand dîner. En somme, tout est au mieux pour l'instant. Et, si j'avais cette fille grecque ici couchée en place de l'uniformément douce et résignée Isabeau, je prendrais le temps en patience. Mais que doit penser Dartigois de mon silence ? Je lui avais promis des nouvelles, et je n'ai rien pu lui annoncer, car les Trois Vertus Théologiques sont ici prisonnières avec moi.

Et le marquis sourit tout à coup à se rappeler l'étonnement de Dartigois, le dernier jour de sa présence au Breuil. Quand l'écuyer, de grand matin, — il y avait de cela deux semaines, — avait pénétré dans la chambre, il avait vu une tête blonde et une tête brune, pareillement décoiffées, disparaître sous les draps à chaque épaule du marquis. Et Dartigois avait loué cette domestication intime que son maître savait imposer aux plus rebelles. Car Macée Labourlade ne passait point pour absolument facile, on la

réputait demoiselle hautaine, despotique et capricieuse, et Isabeau Chesneau était crainte pour sa morgue et sa pruderie qui faisaient loi à Bellac comme à Seissat.

— Ah ! monseigneur, — s'était-il écrié avec une tendresse émue, — vous vous entendez à les mener, nos belles ? Et ce n'est pas à vous qu'on en remontrerait sur ce point. Aussi vrai qu'il n'est bons cuirs que de Brabant, comme on dit, vous savez où sont les peaux fines. Si votre lit était assez grand, je gage que toutes les dames et filles du pays se battraient pour y trouver une place, dussent-elles s'y serrer comme des merlus dans un saloir. Ah ! si madame la marquise vous voyait, elle ne vous trouverait pas changé !

Dressant l'oreille sous la couverture où elles étaient blotties chacune sous un bras de M. de Saint-Cendre, Macée et Isabeau se sentirent secouées d'un même trouble.

Leurs pressentiments ne les avaient pas trompées : M. Gillot était bien un grand seigneur, et sûrement sous ce nom se cachait le fameux marquis de Saint-Cendre. Et toutes deux se serrèrent plus étroitement contre lui, à confondre leurs têtes sur sa poitrine. En ce moment, heureuses de leur bonne fortune, elles ne se haïssaient plus comme la veille, au soir, quand Saint-Cendre, sans ménagements, avait trouvé plaisant et gracieux d'amener mademoiselle Macée dans la couche où reposait déjà l'hôtesse de Seissat, dont le cœur encore troublé faisait haleter la gorge de marbre.

— Il faut, monseigneur, avait continué Dartigois, abandonner ce petit Monde, pour gentil et distrayant qu'il soit. Les chevaux vous attendent, et je vous conduirai, sauf votre bon plaisir, jusqu'à Saint-Pardoux. Je vais appeler un valet pour vous apprêter, si vous le jugez utile.

Mais, d'une seule voix, les demoiselles, rassurées et fières d'être couchées avec le marquis avaient déclaré qu'elles étaient là pour son service, Empressées à l'aider dans sa toilette, elles soupiraient à l'idée de ne plus le revoir. Son absence durerait longtemps, peut-être ?

— Je vous en prie, monseigneur — essaya timidement l'hôtelière de Seissat en s'appuyant contre Saint-Cendre, tandis qu'elle unissait par des aiguillettes les manches de velours à son corps de peau de cerf, — emmenez-moi avec vous ! S'il est nécessaire, je prendrai le costume d'un homme. Je couperai mes cheveux. Je vous suivrai partout. Je me battrai même : pour vous, j'en trouverai le courage. Et je suis endurante et forte ! Je me tiens très bien à cheval.

Souriant, de cet air auguste et bienveillant qui faisait rire ses yeux alors même

qu'il pensait à autre chose, et qui lui gagnait tous les cœurs, Saint-Cendre avait daigné approuver :

— Va donc t'en entendre avec Dartigois, ma fille. Pour éviter tout inutile scandale auprès des gens de Seissat, tu diras au maître du Breuil qu'il doit t'amener jusqu'à Berneuil en criant à tout le monde qu'il te conduit à Bellac pour une affaire dont je te laisse le choix. Il vaut mieux que tu voyages sous des habits de femme et sur un bât à planchette, soit avec un valet, soit sur une haquenée d'allure douce, car nous mènerons une chevauchée de quinze jours par des chemins malaisés. Et surtout ne nous encombre pas de valises et accessoires inutiles.

Et sans que Macée, occupée à broser un manteau, soupçonnât cet arrangement qu'elle n'eût point subi sans murmure, le marquis s'était mis en route, après avoir



séchée les larmes de la blonde lingère, qui lui envoya avec un dernier baiser :

— Monseigneur, je ne vous oublierai jamais. Dites-moi que vous m'aimiez mieux que cette grande femme noire qui n'a pas même eu la délicatesse de vous mettre à cheval !

Et elle glissa dans la main de Saint-Cendre qui allait faire tourner son roussin, un sachet brodé. Sous l'étoffe piquée il sentit glisser une épaisse boucle de cheveux, qu'il serra dans sa ceinture en se promettant de l'unir à la tresse de Gabrielle en un commun bracelet,

« Je recommencerai ainsi cette belle collection que j'ai sottement perdue à Messignac, avec tant de choses bonnes à conserver. »

Par Saint-Pardoux, où il rejoignit Dartigois et Isabeau Chesneau qui avait su réduire tout son bagage à la charge d'un sommier, il avait atteint Puypériér où il coucha.

On le prit, dans l'hôtellerie du *Coq Limoges*, pour un riche bourgeois voyageant avec sa demoiselle, escorté par de bons et solides valets. Car, outre le courrier Justas, et deux domestiques de la ferme, les Trois Vertus Théologiques étaient là qui devaient rester attachées à la personne du marquis pendant toute la durée du voyage. Près du relais de Saint-Pardoux, où tous les chevaux avaient été, la veille, enlevés par des huguenots ou catholiques, car on n'avait pu connaître le vrai, Dartigois s'était écrié en confiant à M. de Saint-Cendre ces compagnons choisis entre tous :

— Aussi vrai, monseigneur, qu'il n'est rôti que de perdrix, vous ne pourrez jamais trouver meilleurs serviteurs. Et ils sont armés comme ne le furent jamais les arquebusiers de M. de Strozzi. À vous quatre, vous valez un corps de troupes !

Et il avait ajouté mélancoliquement, en

prenant congé du marquis de Saint-Cendre :

Adieu, monseigneur. En me séparant de vous je crois perdre mon petit cœur gauche. Aussi vrai qu'il n'est bonne écarlate qu'à Londres, je sèche de chagrin à me voir retourner seul vers Seissat pour vous préparer la besogne. Daignez me donner de vos nouvelles. Corps et bien comme devant, je reste à vous, tout acquis. Je pleurerais, si une pareille chose n'était en soi injurieuse et capable de faire croire que je puisse douter de votre succès ! Quant à mes Trois Vertus, c'est comme si je laissais partir mes petits boyaux eux-mêmes !

Et saisissant brusquement la main droite dégantée de Saint-Cendre, il la baisa en laissant échapper une larme qu'il chercha à rattraper dans un vague grognement. Piquant son cheval, Dartigois s'éloigna, morose. Mais, un instant après, il revint à grande allure.

— Ah ! monseigneur, cria-t-il essoufflé,

pardonnez-moi. J'ai pour vous une commission importante.

Et, se rapprochant botte à botte avec le marquis il murmura :

— C'est une lettre de Catherine pour vous, et je l'avais oubliée ! Mais, que le diable m'enchaîne, si je sais où je l'ai mise !

Et, se frappant le front, sous son chapeau de fer recouvert de feutre, Dartigois se rappela qu'il avait laissé, dans la précipitation du départ, le pli dans sa chambre :

— Je vous dépêcherai, monseigneur, dès mon retour, un homme monté qui vous l'apportera.

— Ce n'est pas la peine, mon bon ami, — fit le marquis de son air le plus gracieux, — Ne crève pas tes chevaux pour une pareille affaire. Je sais ce que Catherine veut me dire. Tu lui diras que je la remercie et que je lui baise les joues.

Et Dartigois, sous les feux du soleil

d'automne, poussa sa bête dans la direction du Breuil, heureux que le marquis de Saint-Cendre ne se fût point montré irrité de son inqualifiable distraction.

A Sauzet, le troisième jour de route, le marquis et ses gens s'étaient querellés avec des rôdeurs protestants qui prétendaient faire la loi dans l'auberge et obliger Isabeau à les servir comme une ribaude. Saint-Cendre avait tué deux des bandouliers avec son épée, Louis Nogeaud avait brûlé la cervelle à un troisième, et François Voullaud, dit la Foi, avait, d'un grand fendant, ouvert le ventre du chef principal qui tomba parmi les brocs en répandant ses entrailles. C'est pourquoi, sans modération, le courrier Justas s'était réjoui en demandant à l'agonisant s'il n'était point naturellement apparenté à ces barriques grossières, qui laissent échapper leur lie en même temps que leur vin. La bande, réduite à cinq hommes, s'était enfuie

en criant qu'on reviendrait en force. De telle sorte que le marquis jugea utile de ne pas attendre une nouvelle attaque où il n'y avait rien à gagner, tant ses hommes trouvèrent peu dans les dépouilles des morts. Au milieu de la nuit il quitta Sauzet, doubla l'étape. Mais quand, sur le coup de midi, il atteignit Villars, car il avait dû descendre vers le sud, à cause des partis que l'on signalait vers Saint-Silvain, les chevaux étaient fourbus et celui de mademoiselle Chesneau, qu'elle avait laissé butter, boitait plus bas que l'âne d'un marchand de sauce verte. Il fallut perdre deux jours dans une petite hôtellerie où une rixe éclata entre des rouliers et des marchands de pieds fourchu. Quelques cavaliers arrivèrent de Montaigut pour réprimer le tumulte, car un sergent blavier avait été meurtri sur la place. Afin de mettre tout le monde d'accord, les hommes de la maréchaussée tapèrent sur les deux

partis et fêlèrent les crânes. En se retirant, ils emmenèrent le cheval de Jean Nantiat. Mais l'Espérance ne fut pas longtemps sans s'apercevoir du larcin. Le marquis voulut donner de sa personne. Il partit avec François Voulaud et Louis Nogeaud, déclarant qu'avec la Foi et la Charité il saurait remonter l'Espérance, car dans les plus mauvaises aventures M. de Saint-Cendre ne manquait jamais d'un bon mot. Il chargea si âprement et d'un tel élan sur les gens du Roy que ceux-ci, gênés par leurs prisonniers, se firent cruellement froter. Quatre des meilleurs restèrent par terre, les autres prirent le galop comme allure de retraite, et les rouliers enchaînés demeurèrent maîtres de s'en aller. Mais Saint-Cendre se garda bien de les délivrer de leurs fers estimant qu'il n'y aurait pas de sûreté devant leur nombre, et il flétrit leur révolte ; puis il s'en retourna avec deux chevaux de plus. Ainsi l'Espérance

récupéra son courtaud et mademoiselle Isabeau fut nantie d'un roussin aux frais de la ville de Montaigut. Cette aventure, pour plate et banale qu'elle fût, obligea le marquis à dissimuler sa route. Il remonta vers Villette, fila par Saint-Léger et se retira dans la forêt de Fayolles où il passa deux jours à attendre Justas qu'il avait envoyé en avant, et qui faillit se faire tuer sous les murs de la Chapelle-Taillefert, où il était connu. Car dans tout le pays de Guéret on haïssait fort les gens du comte de Clérambon pour leurs cruautés et leurs rapines. Trois fois ils avaient pillé les bourgs avoisinant Saint-Christophe, et la veille on les avait vus ramener de Montmauri plus de trente filles et femmes assez belles, des charrettes de butin, deux cents têtes de bestiaux, et ils avaient massacré ou noyé le reste dans l'étang de la Garnèche. Toute la nuit on avait vu les flammes monter.



Deux jours plus tard, M. de Saint-Cendre faisait son entrée à la Roche-Thulon, le 30 septembre 1569. Le comte de Clérambon avait reçu son ami dans la première cour ; et sans se perdre en discours superflus, il l'avait félicité sur sa marche rapide, la beauté de sa compagne, la bonne mine de ses valets.

— Tu vas demeurer ici quelques jours, — déclara-t-il en terminant, — et dans un certain isolement. Mais je pense que tu as une trop agréable maîtresse pour t'effrayer de cette retraite. Nous nous verrons la nuit, seulement : car je mène, en ce moment, des affaires politiques si particulières et si étrangement compliquées que, dans ton intérêt comme dans le mien, il faut que personne ici ne soupçonne ta venue. Jusqu'au jour du départ, on ignorera ton nom. Ici, comme au Breuil, tu seras M. Gillot.

Connaissant la haine de Clérambon pour les paroles inutiles, Saint-Cendre

n'avait pas insisté. Et il avait vécu six jours entiers à la Haute-Ganne [*la Roche-Thulon ?*] sans sortir de son appartement aménagé avec un luxe somptueux dans la troisième tour de l'Est, que l'on appelait la Marcelline. À l'étage supérieur, les Trois Vertus Théologiques étaient également captives avec les deux valets du Breuil, et Saint-Cendre passait son temps à mal user de la belle Isabeau Chesneau qui souhaitait que cette détention durât toujours. Mais le marquis la quittait la nuit, conduit vers la terrasse de la maîtresse tour par des passages secrets où l'on ne rencontrait pas un homme. Guidé par l'intendant Berruyer, homme sec et froid qui ressemblait à un bedeau de paroisse riche, avec son costume de bombasin noir où une chaîne d'or brillait sur la poitrine, Saint-Cendre montait l'interminable escalier disposé en vis de saint Gilles. Sur la haute plate-forme du donjon, il assistait aux pra-

tiques de l'astrologue Galéas Chrysogoni qui l'assassinait avec ses longues phrases oiseuses. Mais il se distrayait en éprouvant sur la demoiselle de Chypre, invariablement pelotonnée aux pieds du silencieux Clérambon, la force amoureuse de son regard.

Et, maintenant, encore éveillé, Saint-Cendre trompait l'insomnie en songeant à la taille souple et longue de la Grecque, au galbe délicat et arqué de ses hanches, à la pureté de ses flancs déclives comme la panse d'une amphore, et que n'avait jamais meurtris un corps de baleine ou d'acier, à la force de ses jambes dont il devinait la forme sculpturale et fière sous la soie et les anneaux d'argent.

Quand il fut réveillé, de grand matin, par Jean Nantiat qui grattait à sa porte, il l'envoya promener comme de coutume, et lui déclara qu'il n'avait rien de mieux à faire que de dormir.

Mais l'Espérance insista :

— Monseigneur, M. de Clérambon m'a chargé de vous dire qu'il y aurait parade à huit heures et qu'il vous priait de bien vouloir y assister. Nous sommes ici qui attendons votre bon plaisir pour vous armer.

Tout en ajustant sur le collet de buffle, lacé au droit de la poitrine et couvert d'œillets et de boucles, les diverses pièces d'une armure noire à minces liteaux gravés et dorés, l'Espérance se désespérait. Jamais il ne pourrait enclore le buste du marquis dans l'étroit halecret dont il ne parvenait pas à joindre le plastron avec la dossière.

— Serre, mon ami, serre sans crainte, — disait paternellement Saint-Cendre ; — il est certain que, dans mon inaction au Breuil, j'ai cruellement engraisé. Avant que de partir pour cette fâcheuse déconfiture de Messignac, il y a un an de cela maintenant, j'avais laissé ce harnois à la

Roche-Thulon, parce que je le trouvais trop large. Aujourd'hui je ne m'y peux plus loger sans quelque peine. Ainsi vont les affaires humaines, elles ne se contiennent jamais dans une juste mesure. Nos désirs...

Mais ces remarques bienveillantes et philosophiques prirent brusquement fin, car le souffle lui manqua tout à coup. En serré dans sa courroie de ceinture maintenue par la Charité, tandis que le genou de l'Espérance faisait béliet contre la dossière et que les bras vigoureux de la Foi lui comprimaient le ventre, le marquis, enlevé de terre, ne reprit sa respiration qu'en retombant hermétiquement bouclé dans son corps d'acier noir, où il semblait élancé comme une jeune fille qui eût porté une braguette de fer.

Isabeau Chesneau en conçut une vive admiration. Et, s'interrompant de dresser les barbes rebelles d'un grand plumail d'autruche noir et jaune qui surmontait la

bourguignote à mascarons repoussés, elle déclara avec une joie décente et tranquille :

— Ah ! monseigneur ! vous avez à cette heure une taille plus fine que la mienne. Comme vous êtes beau !

— Oui, ma mie, — répondit Saint-Cendre en lui envoyant un baiser du bras qui lui restait libre, car le gauche était tenu par Nantiat qui passait le brassard. — Et je ne saurais choisir un plus gentil modèle et dont j'aime autant à faire le tour... Ah ! mes enfants, quelle entreprise difficile ! Voilà ce que c'est que de se laisser amollir loin des utiles travaux de la guerre... Et dire, — conclut-il avec une mélancolie hautaine, — que pareille cérémonie se renouvelait jadis chaque fois qu'Héliette de Vignes se faisait corseter !

Mais, comme la mine d'Isabeau s'allongeait dans une expression de véritable tristesse, il reprit :

— Ne te fais pas de chagrin, mignonne, et viens ici que je t'embrasse. Cette dame Héliette était une de mes parentes, et tu n'as en rien à la jalouser. C'est un gros défaut que l'envie.

Pressée contre la cuirasse striée d'or, Isabeau murmura :

— Pardonnez-moi, monseigneur ! On n'est jaloux que de ce qu'on aime.

Et, doucement, dans sa démarche molle où ondulait le balancement superbe de ses hanches, elle retourna vers son travail, heureuse de tenir sur ses genoux le grand casque dont elle supportait le poids, fière à l'idée que son seigneur était capable de le coiffer sans fatigue.

Saint-Cendre, tout armé, descendit pour gagner la première cour. Derrière lui on portait ses gantelets, sa bourguignote, son épée et ses éperons. Pris du cou aux genoux dans son anneau à longs cuissots,

écaillée comme une queue d'écrevisse, il avançait, telle une haute et svelte statue de bronze noirci damasquiné d'or. Quand il eut chaussé ses éperons, ceint son épée de guerre à garnitures bleuies, mis ses gantelets et armé sa tête, il monta sur un cheval dont la sellerie était de velours, de cuir et de soie à ses couleurs, avec des chasse-mouches à clous argentés et un hausse-queue de cliquant. Un plumet s'épanouissait en gerbe sur le carrefour de la têtère, une pissière de satin brodé habillait le poitrail, et l'arrière-train se cerclait d'une semblable croupière.

« C'est, paraît-il — se dit le marquis — une rare et belle cérémonie qui se prépare pour que les montures soient ainsi habillées et à tous crins comme celle dont on use pour aller au sacre d'un roi. Clérambon, selon son habitude, a mené les choses avec libéralité. Son luxe, poussé à la profusion, éclate dans les livrées de mes sept valets vêtus de neuf. »



Tous portaient, en effet, des dalmatiques aux couleurs de Saint-Cendre, où le velours de Lyon, le taffetas et le drap d'or n'avaient point été épargnés.

« Ce cher ami a dû faire confectionner tous ces vêtements brodés, tandis qu'indifférent en apparence à mes sollicitations pressantes il me laissait mourir au Breuil tout à la fois d'impatience et de gras fondu. Mais je ne dois pas nourrir à son égard une reconnaissance trop vive. Et d'ailleurs, au prix qu'il les paye, la soie et le galon ne peuvent pas manquer à cette Roche-Thulon où s'entassent les produits de ses rapines. Et puis, selon le probable, la dépense sera acquittée par moi, et avec usure, quand nous réglerons nos comptes après la campagne finie. Ce sera l'oncle Christophe qui payera la note. Mais, en tant que naturelle héritière, Gabrielle sera lésée ; et moi, par conséquent, je souffrirai dans

mes intérêts immédiats. Ce sont là, d'ailleurs, des détails en tout indignes d'arrêter plus longtemps mon attention. Comme le dirait Dartigois, on ne fait pas une crème sans casser quelques œufs. Voici venir un trompette vert et noir ainsi que deux hérauts d'armes empanachés qui, sans doute, me cherchent. Nous allons voir Clérambon et sa bande, et MM. les reîtres, en merveilleux appareil. »

Suivant l'homme au clairon, dont le cheval blanc encensait en secouant son mors souillé d'écume, tant le savon avait été appliqué en épaisseur à l'embouchure, le marquis pénétra sous l'énorme porche cintré de la maîtresse tour, où cinq cavaliers pouvaient passer aisément de front. Il traversa trois cours avant que d'atteindre la dernière porte qui donnait sur la vaste esplanade où, plus d'une fois, il avait assisté Clérambon dans la direction des exercices.

Au milieu du grand terrain soigneusement battu, enclos de toutes parts par une chemise dont les créneaux surmontaient la banquette coupée de place en place par des bastions qui dépassaient comme des avants de galères, se dressait le maître de la Roche-Thulon. Monté sur un cheval d'armes noir bardé d'acier gravé et doré, le comte de Clérambon portait par-dessus son harnois de même travail une robe étroite de velours écarlate, insigne du commandement suprême, indiqué aussi par le démesuré plumail blanc qui recourbait ses pennes en crosse à trois pieds au-dessus de son armet, dont le bec pointu semblait celui d'un gigantesque passereau aveugle.

À la sonnerie du trompette, il leva son mézail, et sa face blême apparut, encadrée dans le fer étincelant chargé de bandes dorées et dans le velours cramoisi de la coiffe qui dépassait à border les joues. S'avancant avec

sa suite de dix officiers et cinquante pages qui formaient un groupe où l'éclat des métaux se confondait avec le chatolement des soies et des plumes, des brocarts et des damas, il salua le marquis de l'épée. Puis, quand celui-ci l'eut rejoint, Clérambon le prit par la main et le mena devant le front des troupes qui portèrent les armes. Cent cinquante cavaliers divisés en deux masses flanquaient de leurs escadrons profonds la triple ligne des gens de pied rangés sur un déploiement de soixante hommes. Tous ces fantassins avaient les corselets et les morions suivant le modèle de Pise, une manche de velours noir et vert, des bras de mailles ; la plupart avaient des arquebuses et des mousquets, quelques autres des piques, et leurs épées, leurs dagues étaient engainées dans des fourreaux de velours. Mais les reîtres étaient tous pris dans des armures noires et blanches, leurs chevaux étaient gris de fer, et de tous ces

soldats les plumets et les aigrettes étaient noirs, uniformément.

— Messieurs, — clama M. de Clérambon d'une voix haute et vibrante, — je vous présente en ce jour le marquis de Saint-Cendre, mestre de camp de MM. les Princes, qui va vous mener à la guerre avec moi.

Les exclamations des gens de pied se mêlèrent aux rauques vivats des Allemands, car tous connaissaient le fameux marquis, et chacun se réjouissait à l'idée de marcher sous ses ordres, tant on savait qu'il y aurait à gagner.

Une sonnerie de clairons rétablit le silence, et M. de Clérambon parla :

— Je vous ai réunis, messieurs, pour que M. de Saint-Cendre puisse vous regarder en bel ordre. Vous allez défiler devant nous. Et, si nous sommes satisfaits de vos manœuvres, nous saurons vous en montrer notre

contentement. Apprenez, à cette heure, que nous partirons demain pour la guerre.

Des clameurs étourdissantes accueillirent ce propos qui visait le principal. Mais, après une pirouette, mettant son cheval au galop sur deux pistes, M. de Clérambon recula pour laisser aux troupes l'espace nécessaire à leurs manœuvres. Au milieu de la musique des trompettes, des hautbois et des fifres, du roulement des tambours, du grincement des violons, les corps se mêlèrent, tourbillonnèrent avec art, et reprirent leur place comme des objets emportés par le remous d'un fleuve se tassent, accumulés dans un bief, suivant leur ordre de naturelle densité,

Sous les yeux attentifs de Clérambon et de Saint-Cendre, la petite armée défila sans qu'une pointe de pied dépassât une autre, et les muserolles des chevaux étaient alignées de telle sorte que les serre-files se

laissaient seuls voir par le flanc et que les jambes des chevaux indiquaient par leur nombre la profondeur des rangs. Quand un gros passait, le rittmestre, trottant de côté, se détachait, venait saluer le colonel, — car M. de Clérambon faisait porter, à ce titre, derrière lui la grande enseigne blanche, et aussi son guidon coupé de sable et de sinople sur quoi était figuré un moine pendu, — et demeurait à sa droite, à trois longueurs en avant, jusqu'à ce que ses hommes fussent passés.

Mais le colonel des reîtres, M. Casimir de Taubadel, se tenait botte à botte près de M. de Clérambon, sous la main de l'épée, et M. de Saint-Cendre était du côté du montoir. Raide et ferme sur sa selle de velours, le cadet poméranien approuvait ou blâmait d'un léger mouvement de sa mâchoire saillante terminée par une courte barbe rousse taillée en pointe. Sa mine était hautaine, dure,

revêche et la table de son nez semblait rentrée dans son crâne, car il avait reçu du margrave Alcibiade de Brandebourg-Culmbach un coup d'estramaçon dans une affaire d'intérêt privé. Sous l'avance de sa bourguignote façonnée en mufle de bête, ses yeux luisaient, fauves, couleur d'escarboucle, inquiets et continuellement en mouvement dans le calme absolu de la face. Ses longues moustaches blondes étaient tordues en vrille et dépassaient d'un demi-pied les jouées à oreilles bombées qui défendaient les côtés de sa tête longue et solide. Son drapeau, couleur de poil, était dressé derrière lui aux mains d'un rittmestre de six lustres plus vieux que lui, paraissant au moins soixante ans, avec sa barbe blanche divisée en menues tresses nattées, qui retombaient jusqu'à la ceinture de son plastron d'acier noirci.

Et tous les cavaliers d'Allemagne, quel que fût le rang où ils combattissent, mon-



traient sous leurs armures à longs cuissots en écrevisse, noirs striés d'argent, des manches et des chausses démesurément vastes, à crevés, à taillades, par où passaient des doublures de soie claire ; et ces vêtements s'étranglaient sous les courroies reliant les diverses pièces des harnois. Les reîtres défilèrent par rangs de quinze hommes sur une profondeur de dix cavaliers par file, et à leur tête marchaient des timbaliers empanachés, comme des coqs, faisant résonner leurs cuves de cuivre voilées par des tabliers de cendal brodé, couleur de tan, avec l'aigle de Brandebourg étalé. Et les mêmes armoiries marquaient les sayes des hommes, qui levaient haut leurs courtes baguettes. Elles descendaient et montaient à la cadence de la marche, soutenant le son âpre des cuivres. Derrière, en queue, les valets, armés plus à l'aventure, avaient des airs de maîtres, tant leurs bêtes de bât ou de selle étaient bien tenues ; beaucoup

menaient des chevaux de main, des faucons et des chiens. Les vivandières, les femmes et les enfants gardaient une tenue militaire, et ils ne se confondaient pas comme les têtes d'un troupeau pressé. Des bas-officiers, qui les surveillaient de près, Clérambon admira l'exacte police ; car sans souci des personnes, ils donnaient a propos de la canne sur ceux qui semblaient entrer en désordre. Et toutes ces femmes passèrent sur leur mules, leurs courtauds ou leurs sommiers ; beaucoup tenaient des petits nouveau-nés dans leurs bras, et l'on se réjouit à voir une d'elles qui portait un singe, une autre qui sous son manteau avait un renard à collier d'orfèvrerie. Toutes ébouriffaient des chevelures rousses ou fauves, d'un blond ardent, queue de vaches, et la plupart étaient teintes. Et leurs joues lourdes, leurs yeux indifférents et fixes ajoutaient à leur air obstiné, et sauvage. Les larges jupes étalées sur le flanc des

montures découvraient leurs pieds, arrêtant aux chevilles les plis des étoffes riches et luisantes, chargées de bandes de velours bleu, orangé, écarlate, couleur de safran, avec des broderies, des appliques, des empièçures, des guimpes tuyautées où brillaient des chaînes, des jaserans bossués d'émaux, des pendeloques, des cœurs d'argent, des grains d'ambre. Leurs chapeaux de feutre ou de peluche, à tons chauds et violents, étalaient des ailes démesurées, refendues, dont la portion dressée sur le front retenait accrochée une enseigne de vermeil ou de plomb. Une toute jeune fille, très pâle, vêtue de baudequin ormuz et de damas minime, se distinguait entre toutes par son élégance et sa beauté. M. de Saint-Cendre ne dissimula pas un mouvement d'impatience à voir un des caporaux directeurs la frapper sans mesure avec sa baguette parce qu'elle ne pouvait retenir son gros mulet blanc, qui voulait

gagner un rang. Car le marquis estimait que, s'il est régulier de violenter une femme pour jouir de son corps, c'est toujours un tort de la frapper même au nom de la discipline militaire.

En dernier, défilèrent les pages. On trouva leur tenue médiocre, et, sauf les vingt premiers qui manœuvrèrent avec fermeté, l'éperon au flanc des bêtes, ils furent taxés de mollesse. La plupart de ces adolescents avaient des mines résignées et craintives comme celles de bêtes que l'on a chargées de coups et qui ont peur de la main. Et le sévère M. Berruyer, monté sur un roussin poil de loup, les houspillait plus que de raison avec une verge de baleine noire munie d'un pommeau d'argent.

— Cet animal, se dit Saint-Cendre, a l'air d'un sacristain qui mène des écoliers volages. C'est étrange, mais que le feu saint Antoine soit au fond de mes chausses si ce

ne sont pas là des filles que Clérambon a revêtues de grègues et de pourpoints avec des épées qui battent en tous sens ! Elles se cramponnent assez mal à ces selles où elles meurtrissent leurs mignons séants. Cet ami, facétieux comme beaucoup de gens tristes, a trouvé là, sans doute, quelque nouvelle manière, rare et inattendue, de nous divertir en mystifiant ce beau sexe avec qui il n'est point cependant autant brouillé qu'on le dit : à m'en rapporter aux seules apparences, je dois croire que la demoiselle de Chypre...

Il fut tiré de sa méditation par le comte de Clérambon qui le priait de passer avec lui une revue de détail :

— Je sais — murmura-t-il légèrement à l'oreille de Saint-Cendre, qui, logée derrière une fenestration en rosace de la jouée, pouvait entendre facilement — je sais, très cher ami, que ces soins méticuleux t'ennuient au-delà de tout dire. Il faut cependant y sacri-

fier aujourd'hui, si tu tiens à garder l'estime de ces Allemands. Tu as produit sur eux une impression excellente : ne fais donc rien qui puisse la diminuer. Quant à mes gens de pied, tu te les concilieras en levant leurs punitions et en leur promettant des pillages sans fin ni mesure. Tu peux aussi leur annoncer la distribution prochaine d'une belle quantité de vivres apportés par des filles qui serviront à les divertir. Prépare ton discours, tu parleras quand on aura sonné au ban.

Lentement, pendant trois longues heures, M. de Saint-Cendre examina les soldats. Avec une attention patiente il releva les fautes de détail, rectifia les défauts des harnachements. En langue allemande, il interrogea les reîtres, s'enquit du nom des rittmestres, des qualités de leurs hommes, de leurs forces et de leurs désirs. Tous admiraient la régularité de ses remarques, sa connaissance des choses militaires. Trois

clous manquaient aux courroies d'un brasard, le marquis s'en aperçut, et, par d'autres minuties encore plus fines, il prouva à tous qu'en ne lui en donnerait pas à garder sur le moindre point de l'équipement ou du service en campagne. Après les reîtres, les gens de pied devinrent l'objet particulier de ses soins, et il leur fit des observations sur la manière de compasser la mèche, comme aussi de fixer une dague de Bayonne dans le canon des mousquets. Il blâma avec modération les piquiers qui ne faisaient point l'exercice avec une suffisante perfection, encore que les hampes des piques fussent de cinq pieds plus courtes que celles des Espagnols. Pour mieux juger de leurs moyens, il commanda trois manœuvres difficiles. Puis, ayant formé les fantassins en un hexagone qui devait entourer le bagage, il se tint au milieu et envoya l'ordre aux reîtres de les venir charger. Durant un quart d'heure,

ce fut un tumulte assourdissant de coups de pistolet, de décharges d'arquebuses où retentissaient les âpres sonneries des cuivres, la voix des capitaines. Et la fumée devint si épaisse qu'on ne reconnaissait plus personne. Plusieurs hommes furent blessés, d'autres foulés aux pieds des chevaux.

Enfin quand tous les corps se furent reformés en bel ordre, M. de Saint-Cendre adressa une allocution aux gens de pied, cependant que les reîtres regagnaient leurs quartiers établis dans les communs de la troisième cour, où trois cents chevaux pouvaient manger leur avoine, à l'abri, dans des auges de chêne.

— Messieurs, à ne point être content de vous, on serait accusé justement d'une ignorance absolue à l'endroit des choses de la guerre. Vous avez manœuvré avec précision et ensemble, vos alignements sont demeurés corrects; et pour tout dire, je ne sais ce



qu'il convient d'admirer le plus en vous, de votre discipline ou de votre solidité sous les armes. Recevez ici tous mes compliments, capitaines, officiers, bas-officiers et soldats !

Et, dans un roulement de tambours, sur un commandement de M. de Clérambon, un peloton s'avança. Vingt hommes désarmés étaient menés par les prévôts, et l'auditeur lut un long rapport annonçant qu'ils allaient être pendus pour la bonne règle, car la plupart s'étaient rendus coupables de rébellion. Saint-Cendre demanda leur grâce :

— Ce serait grand dommage, monsieur le colonel, de faire exécuter ces braves gens que la chaleur naturelle de leur sang, comme aussi une impatience extrême d'en venir aux mains, a poussés dans les mauvais sentiers de la mutinerie. Il nous est indiqué, par la sagesse comme par les usages, de flétrir leur indiscipline, rien ne saurait l'excuser :

le soldat qui n'obéit point à ses chefs est un criminel qui peut causer à certaines heures, le désastre de ses compagnons ; partout il est honni, à juste titre, comme préjudiciable et funeste ; hors de l'obéissance, le soldat ne peut qu'errer et se perdre...

Continuant de dévider la plate monotonie de ses phrases toutes faites, M. de Saint-Cendre parla longtemps dans le silence morne des lignes cuirassées d'acier.

— Aujourd'hui, conclut-il, je vous demande, monsieur le colonel, au nom de tous ces braves gens comme au mien, de vouloir bien pardonner. Ces garçons combattront au premier rang, dès la prochaine affaire. Et ils nous prouveront, en se faisant tuer sans lâcher pied, que si la clémence est un devoir du commandement, l'observance exacte de la discipline est le principal mérite du soldat.

Et, comme M. de Clérambon déclarait qu'en l'honneur de M. de Saint-Cendre,

il consentait à faire grâce, le marquis se retira, salué par des cris enthousiastes. Un anspessade sortit des rangs et annonça, pour toute la compagnie, qu'on remerciait M. le Mestre de Camp, et que l'on se tenait prêt à marcher pour lui tant qu'il y aurait une balle à tirer, tant qu'un pied de fer resterait emmanché dans les mains. Et les drapeaux s'abaissèrent devant Saint-Cendre qui était revenu sur ses pas.

— Il est bien fâcheux — se disait le marquis en rentrant dans le château avec M. de Clérambon et sa suite — que l'oncle Christophe ne soit pas présent à cette belle cérémonie. Sans doute entrerait-il en accommodement sur l'heure, à moins qu'il ne succombe, de ce coup, sous une attaque de haut mal.

Quand on l'eut débarrassé de son armure, le marquis se prépara à se rendre chez M. de Clérambon qui l'avait prié pour un grand fes-

tin. On le revêtit de ses meilleurs habits et Isabeau lui dit, tandis qu'elle nouait les aiguillettes de ses chausses :

— Il paraît, monseigneur, que j'aurai l'avantage de vous servir pendant le banquet. Je m'y amuserai fort, car jamais je n'aurai vu tel spectacle. M. de Clérambon m'a envoyé une femme d'atour avec des vêtements de page où est une manche bleue et rouge brodée richement à vos armes. Ainsi déguisée, je devrai me tenir derrière votre chaise avec une touaille et un bassin. J'en suis bien heureuse, et je tâcherai d'être assez belle pour vous faire honneur, encore que vous n'ayez pas besoin de cela pour briller entre tous les seigneurs qui seront placés près de vous.

Saint-Cendre approuva la mesure. Et il pensait :

« Si seulement ce Clérambon se faisait servir par sa demoiselle de Chypre !... J'aurais

le plaisir de voir cette charmante jeune fille serrée dans un pourpoint ; et ses yeux me distrairaient pendant cette beuverie tudesque. Ils m'aideraient à passer le temps. Car, avec les Allemands, on sait bien quand on se met à boire, mais on ne sait jamais quand on en finit. »

Assis en face de M. de Clérambon, au bout extrême d'une longue table ployant sous l'argenterie de dix châteaux, Saint-Cendre se trouva pris entre deux rittmestres silencieux et sauvages, qui ne desserraient les mâchoires que pour manger. Des trente convives alignés, dix seulement étaient Français, et il y avait un Anglais, un Danois et deux Suisses ; M. de Taubadel étirait ses moustaches à la droite de M. de Clérambon, et le porte-étendard à la barbe tressée venait immédiatement ensuite. Saint-Cendre apprit que ce vieillard était un oncle maternel du margrave au nez brisé, et il lui porta, après

qu'on eut bu à M. l'Amiral, comme de raison, sa particulière santé : On mangea des hérons dressés tout rôtis sur des farces, des coqs de Limoges montés avec leurs plumes, des pâtés de truites et des compotes de pruneaux où s'allongeaient de petits cochons dorés au four. Des râbles de lièvres hérissés de lardons et de clous de girofle vinrent accompagnés de brochets qui nageaient dans du lait d'amandes. Et chacun s'extasia sur une carpe longue de deux pieds et qui pesait vingt-cinq livres ; M. Berruyer lâcha sa baguette pour la dépecer avec une truelle d'or.

Le second service suivit sans que l'on rompit le silence. Se gorgeant de petits gibiers et d'œufs au gingembre, les Allemands vidaient sans cesse leurs bocaux armoriés. Des valets s'empressaient de les emplir avec des brocs d'argent qui tenaient plus de dix pintes, et ils les levaient à grands efforts de bras. Les sommeliers

s'empressaient dans l'office, et, du guichet à la table, c'était une chaîne continue de pots qui s'échangeaient, taris et remplis. Par les verrières chargées de cabochons épais, le jour filtrait verdâtre. Et, au dehors, la pluie tombait du ciel couleur d'encre, de telle sorte que l'on voyait bien juste les viandes sur les tailloirs et les sauces dans les assiettes. Sur la vaisselle plate résonnaient les couteaux.

Mais, au troisième service, où l'on présenta un sanglier entier, les écrevisses furent distribuées avec profusion, arrosées de vin du Rhin. Alors des voix se laissèrent entendre. Car M. de Taubadel, ayant porté la santé de M. de Saint-Cendre avec son hanap à deux anses où s'étaient vidées deux bouteilles, les carrousses coururent le long de la table et chacun salua son voisin en criant : *Vivat* ! Et M. de Taubadel cria par-dessus tout le bruit, à tue-tête, un *Gaudeamus* qui lui concilia la bienveillance des lettrés. Ceux-

ci, sans compter Saint-Cendre qui regrettait les repas de femmes nues où avait paru le grand Antoine Muret, étaient nommément deux capitaines de gens de pied, MM. de Gouges et de Bastardy qui, déjà saouls comme des bourdons, s'interrogeaient sur les opuscules d'Erasme. Et M. de Bastardy, connu pour son avarice, loua fort cet auteur pour l'éloge ingénieux qu'il avait présenté de la fourmi. M. de Gouges affirmait que cette apologie s'étalait dans la Nef des Fous. Mais la parole lui fut coupée, au plus beau moment, par le margrave qui déclara, à travers la table, que si lui, Casimir-Maximilien-Ernest de Taubadel-Frauenbries, s'était trouvé à Messignac jamais ce petit M. de Strozzi n'aurait gardé l'avantage. Saint-Cendre et Clérambon échangèrent un pâle sourire, pendant que tous tombaient d'accord pour considérer le colonel général de l'infanterie comme un pauvre homme.



L'obscurité devenait plus épaisse. Alors, comme on dressait pour le quatrième service, entrèrent trente pages qui portaient chacun un flambeau. Et certains, parmi les convives, remarquèrent que beaucoup de ces enfants semblaient succomber sous le poids. Uniformément pris dans des habits de taffetas noir où le pourpoint à longue taille s'unissait par des aiguillettes ferrées à des grègues longues et de dimensions énormes, les pages remirent les lumières aux valets qui les posèrent sur la table. Ils s'avancèrent vers le buffet de l'orfèvrerie où le majordome leur mit aux mains des aiguières et des serviettes. Puis, un à un, ils se dirigèrent vers les sièges des convives que leur désignait M. Berruyer avec sa baguette. Et ils se tinrent immobiles et droits sous les grands bonnets qui les coiffaient jusqu'aux sourcils.

« Par la messe ! — se disait Saint-Cendre, — ce sont là les demoiselles amazones que j'ai

vues ce matin emmenées par leurs chevaux derrière les pages mâles du château... Isabeau est parmi elles. Et c'est bien elle qui me rejoint; j'en aimerais autant une autre... Ah! voici qui va mieux! Au dossier de Clérambon, qui la cache aux trois quarts, je vois la demoiselle de Chypre et elle me dit bonjour, joyeusement, de ses yeux. »

Et, tout en se nourrissant de foies de volaille qu'il chérissait avec une particulière faiblesse, Saint-Cendre réfléchissait sur les moyens possibles de s'emparer d'Hélène Haïssa, qui lui souriait d'un air sournois, quand elle ne sentait plus peser sur elle d'autre regard que celui du marquis.

L'entrée des pages passa inaperçue de beaucoup. Une vapeur lourde se répandit lentement dans la salle où les bougies semblaient mourir dans la danse de leurs petites flammes rouges. Les fumées des vins rendaient les idées incertaines, et les

yeux s'obscurcissaient. Mais tous les dîneurs s'occupaient activement à boire le vin vieux de Bourgogne qui circulait sur un petit chariot. C'était un affût de canon en bois de Brésil ; ses flasques et ses roues étaient frettées d'acier doré, et il supportait une dame-jeanne clissée en guise de fauconneau ou de sacre. Chacun, après avoir rempli son verre ou son bocal, faisait rouler la machine sur la nappe, et les voix montaient, surtout celle de M. de Bastardy qui, ému jusqu'aux larmes, déclarait l'invention admirable. Et il souhaita ne plus aller à la guerre qu'avec une telle artillerie. Un rittmestre qui n'avait pas encore parlé fit alors une gageure que son voisin traduisit en français : M. de Lieberkühn se faisait fort de porter son cheval d'armes sur ses épaules et de se promener ainsi chargé, tout autour de la table. Personne ne releva son dire. Et M. de Taubadel, dont l'insolence était notoire,

haussa les épaules en demandant si Samson ne se trouvait pas là, d'aventure, avec les portes de Gaza. M. de Saint-Cendre en profita pour proposer la santé de Dalila. Et il fit comprendre à la Grecque, qui ne le quittait pas des yeux, que c'était à elle qu'il s'adressait sous ce nom.

Mais M. de Clérambon s'était levé. De sa voix dure et claire il parla :

— Messieurs, c'est aujourd'hui le dernier jour que j'ai l'honneur de vous traiter dans ma maison. Vous excuserez la petitesse de mon hospitalité : nul n'est tenu à plus que ne le comportent ses véritables moyens...

Ici chacun sourit. L'excès de modestie apparaissait par trop ironique. Des exclamations flatteuses se mêlèrent aux grognements des estomacs satisfaits. Et beaucoup supputaient la valeur de l'argenterie, sans doute de peu inférieure à la somme de deux cent mille livres. Quelques-uns, à voir les dimen-

sions des pièces, regrettaient en soi de ne pouvoir adroitement dissimuler une saucière ou un plat dans leurs hauts-de-chausses. Un alfier fut assez habile pour s'emparer d'un moulin à poivre.

— Mais, messieurs, continuait Clérambon, si je pouvais croire que vous vous soyez trouvés satisfaits de mon traitement, je tirerais ma meilleure récompense de l'idée que j'ai pu être agréable aux meilleurs comme aux plus durs soldats dont puisse s'enorgueillir le parti...

Ce fut un tonnerre d'applaudissements, de clameurs sauvages, de cris de toutes sortes. Deux voisins, un Allemand et un Français, les yeux humides d'émotion, s'embrassèrent le verre en main, de telle sorte qu'un troisième reçut la contenance d'un grand pot dans son col. Au hasard, il envoya un coup de poing qui atteignit un page à l'épaule. Avec un faible cri d'angoisse

qui se perdit dans le tumulte, l'enfant laissa tomber son aiguïère ; le liquide parfumé de lavande, de verveine et d'ambre, se répandit sur les dalles. Tous les autres pages devinrent plus pâles que leurs touailles, renfonçant entre leurs épaules leurs têtes coiffées de bonnets à l'arbalète. Mais un regard furieux de M. Berruyer rétablit l'ordre. L'aiguïère fut relevée vivement, remplie de nouveau.

« J'ai cru — pensait Saint-Cendre — que jamais cet ami ne se tirerait de l'entortillement de sa phrase, longue et plate comme une épée bâtarde. Antoine Muret comparait cette rhétorique aux écheveaux embrouillés par la patte malicieuse des chats pendant le sommeil des filandières. De pareils discours sont cependant bien suffisants pour ces brutes. »

— Et parmi eux, débitait Clérambon, parmi ces hommes excellents qui livrent le bon combat, vous brillez du plus vif éclat,

messieurs les Allemands. Nous sommes heureux que vous vouliez bien vous associer à nos guerres pour nous apprendre vos excellentes pratiques, car entre tous vous valez dans le difficile métier des armes...

La figure morose et hautaine du margrave Taubadel se déforma comme s'il voulait rire, son nez parut rentrer, en basculant, dans sa face, mais sa mine revêche ne put exprimer la joie. Un *Hoch* ! admiratif proféré à mi-voix, et répété par les reîtres, appuya cette marque de bienveillance.

— Je bois à vous, monsieur de Taubadel, et à vos rittmestres ici présents ! Mais ce n'est point tout que de boire ; si je vous ai fait goûter à nos vins de France, — et cela n'est point fini, laissez-moi me flatter de cet espoir, — je veux aussi vous faire tâter de nos filles. À votre intention, messieurs, j'ai fait un choix parmi mes captives de guerre. Derrière chacun de vous il s'en trouve une, et

je vous donne ces filles en tout bien. Toutes, comme vous pourrez le voir, sont belles et elles sont de famille noble...

Sur un signe du majordome, tous les bonnets étaient tombés. Des têtes de jeunes femmes apparurent, blondes, brunes, fauves, rousses, couleur d'ocre, couleur de châtaigne, sombres, claires ou ardentes. Et à un autre signe, venu du buffet, les chevelures s'épandirent sur les épaules, en cascades de jais, en coulées d'or, en gerbes de blés mûrs.

— Vous en disposerez comme vous voudrez. Toutes ont été dressées aux exercices de la guerre, à la pratique des chevaux, afin qu'elles puissent vous suivre dans vos campagnes, au hasard des marches. Mêlées aux pages, elles ont ce matin défilé devant vous. J'ajoute qu'elles sont, pour la plupart, sages et pucelles, et la plus vieille n'a point dépassé seize ans. Si toutefois mon choix n'a pas su aller au-devant de vos goûts, je



vous laisse, messieurs, naturellement libres d'échanger ces enfants à votre convenance...

Les exclamations laudatives coupèrent la parole au comte de Clérambon. Mais les Allemands ne se donnèrent pas la peine de regarder les demoiselles qui, tremblant sur leurs jambes, se tenaient aux dossiers : car les fauteuils paraissaient danser sous leurs yeux agrandis par l'épouvante. Les Français, se retournant à demi, considéraient leurs proies d'un air insolent, gracieux, allumé et railleur, et certains étaient ivres au point qu'ils virent deux femmes au lieu d'une. Mais, par circonspection et cautèle, ils ne dirent absolument rien, car ils comptaient profiter d'une erreur.

Au bout opposé de la table, la voix de Saint-Cendre s'éleva tout à coup.

— Dis-moi, Clérambon, puisque les échanges sont autorisés, ne voudrais-tu pas troquer ce merveilleux page noir, qui se

tient derrière toi, contre celui qui se trouve derrière ma chaise ?

Croyant à une plaisanterie, Isabeau Chesneau baissa le nez en souriant, très gênée. Mais Clérambon qui la toisait depuis quelques instants, répondit :

— Avec plaisir, très cher ami. Nous nous devons au commun exemple. Je me sépare d'Hélène, et je vous la donne ; d'autant que je trouve votre amie très belle, et elle me convient parfaitement. Allez, Hélène, rejoignez M. de Saint-Cendre, il devient dès aujourd'hui votre maître.

Un éclair brilla dans les yeux de la Grecque qui, baisant la main que le comte de Clérambon lui abandonna distraitement, se hâta vers la place qu'elle désirait le plus occuper sur terre. Étourdie, accablée, sans voix, se croyant victime d'un mauvais songe, l'hôtelière de Seissat s'éloigna à son tour. Elle mendia un regard où Saint-Cendre lui

laissât comprendre qu'on se moquait d'elle et que c'était un simple jeu. Mais la honte et la terreur, l'embarras de trahir sa faiblesse en s'évanouissant sottement au milieu de tous ces hommes qui, par bonheur encore, ne s'occupaient pas d'elle, lui tinrent lieu de courage. Se glissant derrière les pages femelles et les valets, Isabeau vint se ranger derrière M. de Clérambon. Sans même la regarder, celui-ci lui tendit ses mains pour qu'elle les baignât dans le bassin sous l'eau de l'aiguière. Quand ce fut fini, il les essuya dans les longs cheveux bruns, bouclés et soyeux dont il admira la finesse. Puis il se remit à causer avec M. de Taubadel qui, le nez sur son assiette, n'avait même point remarqué une vierge blonde dont le galbe pur était celui des madones peintes par l'Italien Raphaël Santi.

— C'est une Lamothe-Gondrin, lui expliquait Clérambon. Elle est tellement

belle que, lorsqu'on me l'a amenée, j'avais d'abord arrêté de la garder pour moi-même. Mais je trouve aujourd'hui à la placer comme il convient. Sa famille vous la rachètera, vous pouvez en être sûr, sans regarder à la somme. Si bien que vous trouverez là et plaisir et profit.

Tout en entretenant le margrave, M. de Clérambon faisait des signes à Saint-Cendre. Mais, occupé d'Hélène sous l'œil de la défaillante Isabeau, celui-ci ne semblait pas comprendre. Impatienté, le comte appela un maître d'hôtel, lui parla à l'oreille. Le domestique s'approcha du marquis et lui dit à voix basse :

— M. de Clérambon vous prie, monsieur, de vouloir bien dire quelques paroles en allemand à messieurs les reîtres.

Saint-Cendre se leva et il parla avec assez d'élégance la langue qu'il avait apprise au cours de ses voyages en Bavière. Il se perdit

en considérations générales sur la valeur tudesque, les bienfaits de la guerre, le plaisir qu'il y a à jeter les gens par les fenêtres de leurs maisons, à trousser leurs femmes et leurs filles, et aussi à leur prendre leur argent. Pour ce faire, tous les prétextes étaient bons. La différence de religion suffisait à expliquer les violences. Car on n'est pas obligé à garder de ménagements envers les hérétiques. Les papistes le sont tous ; et il n'y a point de meilleur Dieu, ni plus véridique que celui de Luther. C'est pourquoi les catholiques, adorateurs d'idoles, étaient tous des bandits de la plus détestable espèce, et leurs compagnes des prostituées dont on pouvait, dont on devait même, user et abuser sans méchef. Et il signala, comme le plus mauvais de tous, M. de Lanelet qui, pareil à Nabuchodonosor, était ivre d'injustice et d'orgueil. Ce fou furieux tenait son repaire à la Haute-Ganne, où il détenait captives

les compagnes des meilleurs protestants en général, et celle de M. de Saint-Cendre en particulier. Mais Dieu ne permettrait pas longtemps à une pareille iniquité de fleurir. M. de Taubadel, plus semblable à Josué qu'à tout autre roi ou juge, n'aurait qu'à apparaître, les murailles de la Haute-Ganne tomberaient au premier choc, le colosse aux pieds d'argile s'effondrerait. Derrière les fortifications ruinées on trouverait de l'or à ramasser à la pelle, du vin à remplir vingt celliers, des demoiselles et des dames à livrer aux chiens comme Jézabel, et des gens à pendre, dont Lanelet tout le premier. Et le marquis termina en se comparant au pauvre Naboth, et il dépeignit son oncle sous les traits d'Achab.

— Les reîtres en pleurèrent d'émotion. Et M. de Taubadel, se levant à son tour, parla avec majesté et lenteur :

— C'est bon, monsieur de Saint-Cendre.

Ne vous laissez pas aller au chagrin ; notre pasteur, M. Blasius Apfelkopf, vous consolera, je le ferai appeler quand vous le jugerez convenable. Nous voulons tous servir et nous faire tuer avec vous !

Quand on quitta la table, sur ces paroles qui soulevèrent un émoi généreux, beaucoup d'Allemands, et tous les Français qui avaient voulu leur tenir tête, furent emportés par les laquais, car ils n'auraient pu utilement poser un pied devant l'autre. Saint-Cendre se retira avec la demoiselle de Chypre qui tenait son épée dont elle embrassait la poignée ; M. de Clérambon, après avoir annoncé que le départ était pour le lendemain matin, à six heures, avait disparu au bras de la brune Isabeau. Pâle, comme si elle fût déjà morte, l'hôtelière de Seissat sentait son cœur sauter comme s'il voulait quitter sa poitrine. Il lui semblait que son sang s'était figé dans ses veines, rien en elle ne vivait que ce cœur

haletant qui demandait à fuir son enveloppe glacée. Machinalement, elle reçut l'épée, le manteau dont la chargea le majordome, longea des couloirs dont elle n'apprécia pas la longueur ; elle entra dans la chambre du comte.

Là, tremblante, attendant le furieux assaut de violence ou les objurgations obscènes, elle recula, comme une bête menacée, jusqu'à un angle obscur où elle se blottit. Mais, de sa voix lente, morne et distraite, M. de Clérambon lui dit, sans dureté :

— Calmez-vous, mademoiselle. Il faut que vous soupiez tranquillement, après quoi l'on vous mènera coucher. Je vais vous envoyer des femmes qui auront soin de vous.

Et il s'éloigna : car il voulait connaître les derniers rapports des bas-officiers, recevoir un courrier annoncé, modérer l'orgie des soldats qui avaient dû abuser du vin et se disputer les femmes qu'il leur avait fait



distribuer. À mesure qu'il se rapprochait des quartiers, le bruit des voix montait plus distinct, et M. de Clérambon sentait croître sa colère contre ces gens qui, sans désordre ne pouvaient point s'amuser.

Seule dans la chambre, Isabeau s'enferma à trois tours de clefs, puis elle se laissa aller sur une chaise où elle pleura longuement. Réfléchissant sur la condition de sa vie, désormais impossible, elle s'affermir dans la nécessité de mourir. Pour elle, tout était fini, à cette heure. Du moment que le marquis de Saint-Cendre l'abandonnait à un autre, c'était qu'il ne l'aimait plus, qu'il ne voulait même plus lui permettre, à elle, de l'aimer. Donc ce n'était plus la peine de vivre. Sans s'apitoyer sur son existence brisée par le scandale de la fuite, sur la honte qui l'accompagnerait partout, Isabeau ne regretta rien. Au jour où elle s'était offerte à M. Gillot, dans l'escalier de sa maison,

elle avait senti que cet homme était pour toujours maître d'elle, de son corps comme de son âme. Et cette âme allait retourner vers Dieu, qu'il lui convenait maintenant de fléchir par ses prières.

Agenouillée contre le lit de l'homme qui était maintenant son maître, elle s'abîma dans les oraisons. Insensible au bruit que menaient les chambrières, heurtant à l'huis, annonçant qu'elles apportaient le souper, la suppliant d'accepter leurs soins, Isabeau répondit qu'elle était couchée, que M. de Clérambon avait la clef, et qu'elle l'attendait au lit. Les femmes s'éloignèrent, et le silence se rétablit, calme et profond. Alors Isabeau chercha une arme pour se frapper. Avisant une dague sur la table, elle la tira du fourreau, reconnut en perçant le bois l'acuité de la lame, mesura la force du coup. La chair était sans doute plus facile à traverser qu'une planche de chêne. Une simple piqure, pro-

fonde, sous le sein gauche, et elle entrerait dans l'oubli de tout, dans la paix absolue de la mort. Sa nature froide et réfléchie, peu ouverte aux spéculations religieuses, lui laissait soupçonner que cette mort est un éternel sommeil dont un Dieu, plutôt indifférent, ne vient point tirer les hommes.

Lentement, elle dégrafa son pourpoint, écarta sa camisole de satin bleu, son corps de cambrésine brodé, sa chemise de batiste à entre-deux ajourés. Sa gorge jaillit, pointa, comme le poitrail d'une bête cabrée, blanche et ferme, dressant ses globes d'albâtre entre quoi M. de Saint-Cendre avait souvent oublié les tribulations journalières. Isabeau ne s'attendrit pas sur la parfaite beauté, sur la fière maturité de sa chair. Saisissant la dague, elle ferma les yeux et frappa. L'arme mal dirigée glissa sur une côte, une douleur âpre et cuisante de coupure fit frémir la peau déchirée. Et Isabeau comprit que jamais elle

n'aurait le courage de se poignarder. Alors elle chercha autre chose.

Un collet de buffle, suspendu à un crochet, lui indiqua ce qu'elle devait faire. Ce vêtement de guerre, qui gardait la forme d'un homme, ressemblait à un pendu. Son fort lacet, de fil et de soie tressés, à travers un œillet, descendait jusqu'à terre. Isabeau le détacha, le disposa en boucle par un nœud coulant où elle passa son cou plein et gras, cerclé de deux plis fins et d'une courbe parfaite. Une fiche de fer, dont la tête pyramidale brillait à huit pieds de haut au milieu d'un panneau, lui sembla ce qu'il y aurait de meilleur. Elle approcha une chaise, se dressa sur ses pointes jusqu'au grand clou où elle fixa le lacet par plusieurs tours, solidement. Et alors, avec des précautions qui rassuraient sa lâcheté trop prudente, elle piétina le siège par mouvements saccadés et brefs jusqu'à le faire osciller. A une secousse involontaire

qu'elle donna pour reprendre son équilibre, la chaise bascula. Les pieds menus chaussés de velours noir rencontrèrent le vide. Et avec un faible cri, un instinctif mouvement d'affreuse terreur qui porta les mains à sa mâchoire coupée par le cordon, Isabeau Chesneau tomba étranglée. Quelques longs spasmes agitèrent ses jambes, replièrent ses bras, firent saillir sa langue hors de sa bouche distendue. Puis elle demeura immobile, détachant sa grande masse sombre, sous ses cheveux épars, le long de la tapisserie où M. de Clérambon, en rentrant vers onze heures du soir, par la porte d'un couloir secret, la trouva appliquée.

Et comme le comte était convaincu qu'il inspirait une haine singulière aux femmes, il demeura persuadé que la belle créature dont il ignorait jusqu'au nom, s'était tuée pour ne point subir ses caresses. Il la fit vivement décrocher et porter chez M. de Saint-Cendre

pour qu'il en disposât selon son plaisir. Et tout en s'endormant il se dit :

« Saint-Cendre porte malheur à tout ce qui l'approche. Il est cause que cette magnifique commère s'est donné sottement et vilainement la mort. Et, ce qui est bien plus grave, il m'entraîne comme précédemment, vers une affaire pourrie et dangereuse. Voici que M. l'Amiral accumule sottises sur sottises. Qu'est-ce encore que cette nouvelle, reçue à l'instant, d'une défaite éprouvée par le parti ? La lettre de Puysieux est formelle. Il me mande que tous nos gens de pied ont été taillés en pièces à Moncontour, il n'y a pas cinq jours. Les courriers qui nous apportent les mauvais messages semblent voler sur les ailes du Temps sans se régler sur son sablier. Tout cela me trouble. Il faut que j'en aie le cœur net. »

Et M. de Clérambon, se levant, en bonnet de nuit et en robe de chambre, s'en

fut trouver l'astrologue Galéas Chrysogoni qui, tenant à ses vases d'or, lui déclara que le désastre de l'Amiral, prévu par lui, du reste, ne pouvait en rien diminuer les chances de M. de Saint-Cendre. Et le comte de Clérambon retourna vers son lit, rassuré.

« L'important, se dit-il, est que les reîtres ne connaissent point cette histoire avant que nous ayons enlevé la Haute-Ganne. »

## XII

M. de Lanelet ne fut point longtemps sans apprendre que son neveu avait quitté le Breuil, et il en prit avantage pour humilier Croisigny sur son ignorance des choses de la vie pratique.

— Mon pauvre Gaspard , — lui déclara-t-il un matin, — ton amour pour les spéculations philosophiques te rend de plus en plus impropre à l'action. Avec ta toise et tes plans, tu me fais tout l'effet de ces gens qui s'en vont par les campagnes, armés



d'une baguette et consultant un grimoire, pensant découvrir des trésors cachés. Toutes les dépenses à quoi je me condamne pour rectifier les ouvrages de mon château, sous ta savante direction, sont autant d'argent perdu. Tu me ruinerais, si je n'y mettais bon ordre. Comme tu le comprends très bien, malgré ta fâcheuse obstination, Saint-Cendre est allé se faire pendre ailleurs. J'ai imposé, par mon attitude ferme et décidée, à ce fendeur de naseaux, et nous voici, pour jamais, débarrassés de sa sinistre et disgracieuse personne.

— Vous vous trompez, monsieur, insistait Croisigny. Il s'est éloigné momentanément, si j'ose dire, et d'une façon transitoire. Le marquis, comme les grands chevaux, prend de la carrière pour mieux et plus loin sauter. Vous allez, au premier jour, le voir arriver avec quelques centaines de compagnons qui vous enfumeront dans

votre logis. C'est pourquoi il nous convient d'être prêts à le recevoir.

— Qui peut te pousser, mon enfant, vers de telles rêveries ? Ne saurais-tu donc une bonne fois reconnaître que ta sagesse infaillible se trouve en défaut ? Et ne cesseras-tu jamais de vouloir, quand, même, avoir raison ?

Et, comme M. de Croisigny lui faisait remarquer que les troubles allaient croissant à Seissat, que Dartigois avait fortifié le Breuil dont les murailles terrassées pouvaient défier des forces considérables, Lanelet s'écria, triomphant :

— Mais tu ne vois donc pas, malheureux, que Dartigois s'est mis en sûreté parce qu'il considère tout comme perdu ! Abandonné aujourd'hui de tous, il se tient en défense. Patience ! je le retrouverai, et plus tôt qu'il ne le croit !

M. de Lanelet se félicita pour sa sagesse.

Il avait tout prévu. Bientôt, avec M. de la Bastoigne, il s'en irait punir les gens de Seissat et incendier Le Breuil. Mais sa colère éclata lorsque Croisigny lui dénonça La Bastoigne comme suspect. Aux yeux de Gaspard, le châtelain de Vaucreuse abondait en mauvaises intentions.

— Oui, c'est entendu ! Tout le monde trahit ici et il n'y a que toi de pur !... Heureusement, mon garçon, que je n'ai pas été assez simple pour t'écouter. Si j'avais suivi tes conseils, j'aurais sottement rendu Gabrielle à ton Saint-Cendre, et je me serais ainsi exposé à l'opprobre, au mépris de mes pairs, à la colère du Roy. J'aurais fait là une belle besogne !

— Meilleure que vous ne le supposez, — interrompit Croisigny froidement, — Et il est encore temps de la faire. Je vous le déclare, Lanelet, vous êtes, comme nous tous, en grand danger. Avant qu'il soit dix jours,

Saint-Cendre sera ici avec les gens d'Odet de Clérambon et peut-être deux cents reîtres. Je me suis tenu, jour par jour, au courant de ses démarches. Si vous n'en venez pas à un accord raisonnable, vous serez tué dans votre place, que le marquis et son ami, homme qui ne rit jamais, mettront à sac et incendieront sans aucun regret.

Mais M. de Lanelet, haussant les épaules, sortit de sa chambre en claquant la porte, et s'en fut retrouver Gilonne. Elle le menait, depuis peu, à la baguette, définitivement. Maîtresse absolue au château, la jeune fille n'attendait point son mariage pour faire peser sur tous une autorité sous quoi chacun pliait. Silencieuse, prudente et molle, Gabrielle vivait complètement retirée. Elle ne cherchait même plus à provoquer une explication avec son oncle. Sa confiance entière dans la force de son mari suffisait à la rassurer. D'ailleurs Dartigois, soucieux

de rentrer dans ses bonnes grâces, l'avait fait prévenir adroitement que le marquis de Saint-Cendre reparaîtrait, plus tôt qu'on ne l'attendait, et qu'il entrerait en maître à la Haute-Ganne. La présence de l'Amiral et de ses troupes dans le Poitou rendait courage à ceux de la Religion. Et Gabrielle se disait que la doctrine lui importait peu, en somme. Si Louis-Alexandre le jugeait convenable, elle prierait Dieu en français, comme ses cousines de Soubise. C'était à son mari de lui dicter, en cela comme en tout, sa conduite. Et elle négligeait le Père Chaussade.

L'oncle Christophe, dans la matinée du 6 octobre, se crut décidément victorieux. Un courrier venait de lui apporter la grosse nouvelle : le duc d'Anjou et Tavannes avaient, trois jours auparavant, mis, en déconfiture complète les huguenots de M. l'Amiral et celui-ci avait reçu un coup de pistolet dans la figure. S'il n'était pas mort, il n'en valait

guère mieux. De ses gens de pied, plus des trois quarts étaient restés le nez dans l'herbe, à Moncontour; et les cavaliers s'étaient dispersés comme les feuilles emportées par le vent d'automne. Pour cette fois, c'en était fait du Parti.

Gaspard de Croisigny ne partagea point ces prévisions optimistes. Son langage froid glaça l'enthousiasme de M. de Lanelet, et un petit frisson passa dans le dos des dames qui achevaient de dîner.

— Cette circonstance, affirma-t-il, est des plus fâcheuses pour nous. Chacun sait que ce Coligny, et je l'aime peu en mon particulier, n'est jamais plus redoutable qu'au lendemain d'une défaite. C'est alors qu'il déploie les ressources dont abonde son esprit rompu à toutes les pratiques de la politique. Les Allemands et les gentilhommes huguenots vont inonder le pays, et M. de Saint-Cendre trouvera en eux de naturels

alliés. Au lieu d'avoir affaire à quatre ou cinq cents hommes de Clérambon, nous aurons à lutter contre mille ou quinze cents, sinon plus. Croyez-moi, monsieur de Lanelet, il nous faudra doubler la garnison, ici, en faisant rentrer tous les gardes, sergents, gruyers et verdiers, tous les valets de labour, tous les hommes enfin sur qui nous pouvons compter. Je ne vous donne pas dix jours avant que le pays soit couvert par les sauterelles protestantes.

Gilonne s'écria, en accentuant son mépris, qu'une semblable racaille ne serait jamais capable d'insulter les murailles de son château. Car, maintenant, en tout, la fiancée de l'oncle Christophe affirmait une attitude possessive. Elle déversa son dédain sur ceux de la Religion, en disant que ce n'étaient pas quelques gueux et bandouliers qui l'empêcheraient d'aller se marier à Bellac. Mademoiselle de Bonisse avait laissé enten-

dre à M. de Lanelet que ce serait du meilleur effet pour tout le Richemont que d'honorer l'église de Bellac par ces noces magnifiques, qui se termineraient au château de la Haute-Ganne devant un concours énorme de peuple. Pour avoir la jeune fille, le vieillard eût consenti à l'épouser sur la girouette de son plus haut toit. Tout ce qui venait de Gilonne lui semblait admirable et grand. Il s'était fait habiller un oreiller avec le satin bleu turquin d'un caleçon de sa pupille.

Par esprit de courtisans, tous désapprouvèrent Croisigny dont on sentait périlcliter l'influence. On but à la confusion de l'Amiral, à la gloire de monseigneur le duc d'Anjou, « dont la radieuse jeunesse s'enflammait glorieuse dans l'éclat des armes. Tel un autre Mars... » suivant l'expression de M. de la Touaille. Celui-ci poussait sa femme, en toutes occasions, dans les jambes du vieux châtelain. Mais cette blonde fanée, délicate,



un peu sur le retour, dont la chevelure teinte en rouge était, en tout temps, couverte de poudre violette, ne quittait ni jour ni nuit, Diane de Follenbrais. Et elle la couvait d'un œil luisant et surnois, tandis que Gilonne, plus dissimulée, caressait Gabrielle d'un pareil regard.

Sous la réprobation de tous, Gaspard de Croisigny ne courba pas la tête. Il but comme les autres à Monsieur, au maréchal de Tavannes, après avoir porté la santé du Roy, tout d'abord, ce que les autres n'avaient pas fait. Chacun ressentit le blâme. M. de Croisigny commençait à déplaire à tout le monde, comme ceux, d'ailleurs, qui ne nourrissent pas ces minces pensées et ne couvent pas ces petits intérêts par quoi l'on se rattache au commerce des hommes.

— Si vous m'en croyez, mon maître, nous nous rendrons ce tantôt à Seissat. Il s'y passe des choses singulières, et nous verrons ensem-

ble si la nouvelle de la journée de Moncontour à fait rentrer les cornes à nos ennemis.

M. de Lanelet répondit à Croisigny qu'il irait certainement. Il espérait que, semblable à ce Saint Thomas dont il partageait l'incrédulité robuste, son ami Gaspard reconnaîtrait ses erreurs quand il les toucherait du doigt. M. de la Touaille proposa de faire une grande promenade où l'on emmènerait les dames, et on aurait une escorte de gens armés. Mais M. de Croisigny combattit le projet : il le trouvait en tout malséant, imprudent ; et cette bravade ne rimait à rien d'utile.

Dans l'après-midi, le vieux châtelain et son ami arrivèrent à Seissat avec une petite troupe de valets munis d'épées et de pistolets. Sur leur route, ils n'avaient rien vu de notable. Le domaine de Dartigois montrait ses flancs mornes, soigneusement terrassés, entourés de fossés où croupissait

l'eau des mares, partout maintenant taries. Croisigny loua le caractère pratique de la fortification. À l'hôtellerie de Seissat, les deux seigneurs furent reçus par le patron Antoine Jacquemart qui vint à leur rencontre et leur tint l'étrier. Partagé entre des intérêts contraires, l'hôtelier se demandait alors vers quel parti il devait pencher ; son influence contre-balançait, pour l'heure, celle du boucher Dindaux-Perrinet qui tenait, disait-on, pour les catholiques. Croisigny, qui connaissait les affaires profondes de Seissat, où il entretenait des espions, avait bien recommandé à l'oncle Christophe de ménager l'hôtelier.

Mais M. de Lanelet ne se put retenir de faire une plaisanterie facile. Avec une bienveillante ironie, il demanda à maître Jacquemart si le marquis de Saint-Cendre lui rendrait bientôt sa femme dont on disait pourtant tant de bien. Et, par surcroît, le

comte fit cette question avec une voix de tête qui s'entendit jusque dans la grande salle où nombre de gens buvaient et mangeaient attablés. Antoine Jacquemart, malgré son teint haut en couleur entretenu par les bons vins et la flambée de la cheminée monumentale où rôtissaient de conserve jusqu'à trente chapons, en rougit sous son bonnet blanc. Sans tenir compte d'une toux opiniâtre de M. de Croisigny qui traînait ses bottes sur le sable des carreaux, menant grand bruit, M. de Lanelet continua :

— Oui ! il paraît que ce beau Monsieur vous a enlevé votre demoiselle Isabeau, la plus sage des femmes ! Enfin, pour tout dire, il vous a fait tous cocus ici, comme ce valeureux Dartigois...

— Il y a, monseigneur, exagération dans ces dires, répondit Jacquemart. Et mon épouse a été attachée à la maison du marquis de Saint-Cendre, votre neveu, comme dame

gouvernante. À tout propos les méchantes langues se donnent de l'occupation. Veuillez entrer ici. Je vais faire goûter à ces messieurs un certain muscat, dont je suis sûr qu'ils achèteront plus d'un tonneau.

Quand ils furent assis dans une petite pièce du rez-de-chaussée, Croisigny annonça à Lanelet que sa belle plaisanterie lui coûterait l'alliance des gens de Seissat, qu'il caressait depuis quelques jours.

Si Dartigois s'était de fortune trouvé dans la salle basse, avec tous ces buveurs, nous étions tués sur la place. Jacquemart, lui, ne vous donnera pas un coup de couteau, mais il vous mettra tout le village à dos.

— Va, Gaspard, mon ami ! — fit M. de Lanelet sur un ton magnanime. — Prends, comme d'habitude, fait et cause pour mes ennemis !

À ce moment passa dans la rue une jeune femme. Juchée sur de hauts patins de bois

brun incrustés de nacre, elle s'avanceit à pas comptés en dandinant ses flancs où se bombait une jupe en cloche retombant par raides plis symétriques. Elle relevait, de sa main droite, cette robe de velours couleur vert de gris, dont une large bande de pareille étoffe, noire et jaune, cerclait la circonférence à un pied environ de l'ourlet. Et elle découvrait un jupon de camocas brodé, à images bleu passé, sur un fond cendré, gouttelé d'or. Ses manches énormes, à égaler trois fois la largeur de son buste, étaient divisées en partitions rattachées de place en place par des aiguillettes ormuz ferrées d'argent. Et dans les crevés de la peluche brune, comme glacée d'écarlate, bouffaient les coques de la doublure en damas blanc. Son corsage à petite empièçure, très court, n'épaississait point la taille ronde, greffée harmonieusement sur le galbe allongé des hanches. Lacé par devant, il découvrait carrément, très

bas, les épaules et la gorge, qu'abritait une pèlerine à haut col, épanoui au ras des oreilles, faite de baudequin capucine, tigrée de larges galons de soie brochée ayant des luisants d'émeraude. Par l'ouverture de ce petit manteau qui n'atteignait pas les coudes, la chair rose marquait une tache claire où se modelaient les seins menus qui reposaient, comme deux jumeaux, en un même berceau, pressés dans la blancheur brodée de la guimpe. Entre leurs pointes se couchait un cœur de vermeil terminant la longue pendeloque d'un jaseran d'émaux, qui scintillait sur le tour de cou en velours noir.

La tête petite, et très jeune, était comme drapée dans une épaisse chevelure fauve où les rayons du soleil faisaient miroiter des floches ambrées, dorées, ardentes comme un métal qui fuit du creuset. Ébouriffée sur le front, cette crinière rejoignait presque

les sourcils, tracés comme au pinceau, et se fondait dans l'ombre d'un grand chapeau de soie et de bièvre dont les larges bords tailladés ployaient sous les enseignes, les bijoux, les chaînes d'or et les petites images de plomb colorié. Un panache d'autruche vert, frisé d'orange, s'enfuyait par derrière, descendant de deux pieds jusqu'aux reins où les barbes des plumes se mêlaient à l'or des cheveux épandus sur le dos.

Cette femme avait l'air d'une jeune fille, presque d'une enfant ; mais elle marchait sans embarras ni audace. Ses yeux aux larges paupières baissées semblaient palpiter sous la peau diaphane, réticulée de fines veines bleuâtres, frangée de cils noirs fournis et serrés se relevant en courbe flexueuse. La bouche, de ses lèvres un peu fortes, faisait une petite moue dédaigneuse où brillaient les dents égales et polies comme celles d'une bête de proie.



Ainsi elle s'avavançait, et chacun lui trouvait l'air très convenable. Et on enviait sa richesse : car, par les fentes sans nombre de ses gants musqués, on voyait luire les bagues qui chargeaient ses doigts.

Elle était suivie d'un laquais qui portait un singe sur l'épaule et qui tenait en laisse un barbet. Un nègre more avait un gros livre sous le bras gauche, un perroquet sur le poing droit, et un bouffon habillé de drap rouge et de taffetas courait derrière, en chantant des vers licencieux, sur un air de musique d'église.

Mais, quand cette petite procession passa, dans sa singulière ordonnance, sous la fenêtre de la salle où MM. de Lanelet et de Croisigny s'entretenaient avec l'hôtelier du *Saumon d'Argent*, le vieux seigneur demanda d'où venait une aussi ridicule et scandaleuse mascarade. Avec plusieurs coups de bonnet, destinés sans doute à la dame, le patron

Jacquemart répondit :

— Vous voyez là, monseigneur, une demoiselle, maîtresse d'un rittmestre saxon, M. de Bernstein, qui est logé ici, chez Jacques Ernoul, derrière la cure.

— Une pareille coquine — déclara Lanelet avec une majesté sévère — devrait être enfermée étroitement. Et, en tout autre temps, j'y mettrais bon ordre. Volontiers je la ferais arrêter par mes gens et fouetter sur l'heure.

— On pourrait certainement mieux en faire — essaya M. de Croisigny.

— Comment ! — s'écria Lanelet sans lui répondre, avec un ton de subite inquiétude, — y a-t-il donc des reîtres dans le pays ? Et cela sans que j'en aie été informé !

— Ils sont arrivés ce matin — fit l'hôtelier riant sous cape — au nombre d'une soixantaine, je pense. M. Dartigois les a logés dans sa métairie de Pierrefitte.

— Bien ! pesta Lanelet. Des beaux fuyards de Moncontour !

— Je ne crois pas, monseigneur ; on dit ici que ces pistoliers allemands viennent du pays de Combrailles et qu'ils se sont détachés d'un parti qui a pris son campement au château de la Roche-Thulon, chez M. de Clérambon.

— C'est parfait ! grogna Lanelet. Croisigny, tu t'occuperas de ces vauriens et tu veilleras à ce qu'ils ne puissent nous nuire. Mais j'en reviens à cet injurieux bouffon et à la déplorable catin qu'il escorte, vêtue comme une Hérodiade de comédie, sur les tréteaux de la foire.

— Votre rigorisme m'afflige, mon maître, — dit Croisigny avec un accent railleur. — Voyez comme elle est fraîche et vermeille... Considérez la sans colère, tandis qu'elle distribue quelques blancs à des malheureux... Elle repart, maintenant. Voyez encore comme elle choisit gentiment les places où

il y a le moins de crotte pour y poser ses petits patins. Sa chevelure fauve caresse amoureusement ses joues et sa croupe, les premières sont veloutées comme une pêche mûre, le reste...

Je ne sais ce que tu as aujourd'hui dans la tête avec tes sottes histoires, Gaspard ! Une gueuse de cet acabit...

Mais l'hôte intervint en faveur de la belle enfant, qui s'éloignait en faisant claquer ses patins sur les dalles : elle n'avait point passé seize ans !

— Et c'est grand dommage, monsieur, continua Jacquemart, quand on pense que c'est une demoiselle de bonne famille. Les coureurs de M. de Clérambon l'ont prise, avec sa mère et ses sœurs, au château de Peyrat-la-Nonière, où ils ont tout saccagé et brûlé. Il paraît que dans certaines salles on marchait parmi le cristal brisé à y cacher ses éperons ! Cette mignonne a été donnée

au rittmestre par M. de Clérambon, qui dans toutes les places prises, répartit sans exception les femmes entre les gens qui ont marché à l'assaut, tant ce seigneur a l'habitude de tout régler suivant une exacte justice. M. de Bernstein entretient mademoiselle Henriette magnifiquement, à la mode de son pays.

— Encore qu'un peu fluette, — déclara Croisigny d'un air détaché, — elle paraît pourtant remplir très agréablement ses vertugadins ; et son corsage est en fleur. Elle ressemble même à mademoiselle Gilonne...

Mais M. de Lanelet l'interrompit sèchement, bien que M. de Croisigny eût pris le temps d'ajouter :

— Comme la lune ressemble au soleil !

Et, tout au soin de ramener le mécontent Jacquemart, il le regarda en clignant de l'œil, trinqua avec lui en heurtant son hanap, suivant la coutume des Allemands.

M. de Lanelet n'admettait point qu'on pût établir une comparaison, voire quelconque, entre cette fille de harnais noirs et sa pupille. Il blâma Croisigny sans mesure. C'était profaner le nom de la charmante enfant dont il était heureux et fier de porter les couleurs et qui l'avait agréé pour époux...

Alors, M. de Croisigny s'écria, impatienté sans doute de regarder la jarretière rose et or avec ses bouts frangés à cannetilles qui battaient la botte fauve du bonhomme :

— Allez, c'est bien ! Vous en êtes tous amoureux à en devenir stupide, si ce n'est déjà fait... Jacquemart, envoyez-moi un pot de vin muscat !... Oui, tous, entendez-vous, mon maître, jusqu'à ce capitaine Neygeaud que j'avais toujours pris pour un sage ; tous depuis cet imbécile de La Bastoigne jusqu'aux porte-écuelles des chemins ! Je crois, Dieu me damne, avoir aperçu hier un sergent blavier gravant le chiffre de

mademoiselle de Bonisse sur l'écorce d'un hêtre ! Au reste, elle se moque de vous tous et je suis porté, pour ma part, à lui donner là-dessus raison.

Et, se laissant aller à la révolte ouverte contre Lanelet qui l'exaspérait, mécontent de se sentir lui-même subjugué par le charme de Gilonne, il ajouta, avec cet âpre plaisir que certains éprouvent à insulter la femme qu'ils aiment, comme s'ils prenaient en cela une revanche sur leur intime misère :

— N'empêche que Saint-Cendre seul n'a point été sa dupe. Il lui a levé les jupes et l'a fessée comme une petite bourgeoise peut l'être par monsieur son papa ! Rare et magnifique spectacle !

M. de Lanelet, outré, ne resta point maître de sa colère. Tandis que M. de Croisigny humait paisiblement le pot, il frappa violemment le plancher de son épée, qu'il tenait comme une canne, et un des

tranchants sortit à travers le velours élimé.

— Voici une gaine qui vient certainement d'Allemagne — opina, railleur et conciliant M. de Croisigny qui, au bruit, posa son pot. — Passez-moi donc votre estocade ; je gagerais que c'est là du frêne frauduleusement monté avec du papier en lieu et place de veau. On ne sait plus, par le temps qui court...

Mais M. de Lanelet lui coupa la parole par un juron, et jeta son épée sous la table. Le souvenir de l'affront infligé à Gilonne par le marquis de Saint-Cendre venait de le souffleter.

— Saint-Cendre, clama-t-il, est une brute et un bandit, la racaille des routes ! J'aurai sa peau quelque jour ! Stupide et grossier, accessible aux seuls sentiments qui dégradent, ce soudard est fait pour finir au bout d'une corde neuve. Et c'est moi qui la fournirai !

— Bah ! vous vous calomniez, et lui avec ! Il est de meilleure maison que nous,



notre Villebrune. N'oubliez pas ce point, qui est important. Et puis, n'en déplaise à votre auguste personne, c'est, avec Nemours, l'homme de France que les femmes ont le plus aimé. Et on dit qu'elles continuent de le faire, au moins dans ce pays. Il est encore, mon maître, très beau compagnon...

Ici, le vieux châtelain objecta que la patte d'oie de Saint-Cendre faisait proverbe aux environs et que sa gravelle n'était ignorée de personne.

— Il l'a, comme vous, comme moi ! — continua l'impitoyable Croisigny. — Et il n'est pas obligé, comme vous, de porter son épée à la manière d'un sergent, par crainte d'une ceinture qui vous coupe les reins, ni comme moi de s'en aller parfois à la guerre en simple collet de buffle, pour éviter la pression de la cuirasse. Vous êtes jaloux de votre neveu et vous le dénigrez sans cesse. En cela vous avez tort. C'est souvent rendre un

grand service à ses ennemis que de les traîner dans la boue. A leur profit, l'exagération éclate, et, à défaut de mieux, ils bénéficient de la pitié. Il convient de s'y prendre à deux fois avant de faire des martyrs. Et puis, après tout, si votre neveu a caressé un peu vivement votre Gilonne, ç'a été d'une façon particulière et qui emprunte de sa violence modérée un caractère absolument paternel. Enfin, il n'a pas plus de quarante ans, je pense...

Mais Lanelet l'interrompit :

— Oh ! pour cela, s'écria-t-il, tu te trompes ; comme sur tout, du reste. Saint-Cendre est né, je le sais, en 1523, j'ai des preuves...

— Et moi je gagerais une grosse somme que, quoique étrillée, votre divine Gilonne en tient un peu pour ce grand destructeur de vertus...

Mais M. de Lanelet éclata :

— Brisons là, Croisigny ! Sur mon âme, je crois que c'est une plaisanterie, et non point des meilleures. Aussi bien elle à assez duré. Si tu ne veux pas avoir affaire à moi...

— Paix là, mon maître ! — dit tranquillement Croisigny satisfait d'avoir épanché sa bile. — Je n'ai point voulu vous offenser. Et il ne faut pas donner ici, quoi qu'il arrive, le spectacle de nos petites discordes. L'objet en est trop pauvre. Mais mon esprit se tourne naturellement, en mon for intérieur, vers le côté plaisant des choses, et je pensais, tout à l'heure, en voyant passer cette belle demoiselle à la mode d'Allemagne, si richement coiffée et enjuponnée, aux hasards où nous tient la vie de cette terre. Ils sont souvent singuliers et ils prêtent toujours à la réflexion...

Et, comme l'hôtelier rentrait dans la salle, Croisigny le renvoya :

— Jacquemart, ne pourriez-vous nous

chercher un plus grand pot de vin muscat ?

Quand le patron au bonnet blanc fut parti, Gaspard continua :

— Je songeais donc à la figure que nous aurions, vous particulièrement, si notre Saint-Cendre, s'emparant quelque jour du château de Votre Seigneurie, prenait mademoiselle Gilonne de Bonisse comme personnelle part de butin et la faisait promener, par les rues de ce bourg, dans l'équipage de la petite mignonne que nous avons vue, il n'y a pas une heure, fouler les dalles de ses patins.

— C'est un spectacle que tu auras peut-être. Pour moi, je ne le verrai point, — appuya M. de Lanelet avec un accent déterminé et tragique. — Le jour où une pareille honte se produirait au soleil...

— Oh ! — intervint froidement M. de Croisigny, — cette honte pourrait tout aussi bien se déployer à la clarté de la lune, voire

même à la lueur des flambeaux.

— C'est à ton choix. Si un pareil malheur arrivait, je serais couché le nez par terre, étalé tout du long dans mon sang. Et toi avec moi, Gaspard, qui parles aujourd'hui comme tu ne l'as jamais fait, et, sans doute, pour éprouver ma patience. Gilonne est trop pure et trop fière pour ne pas préférer la mort à un aussi abominable esclavage.

— Euh ! euh ! on ne sait jamais. J'attends encore de voir une femme se tuer en pareilles circonstances. Rappelez vos souvenirs, mon maître, ou laissez-moi vous y aider. Avez-vous oublié ce château près de Coni que nous mimes à sac avec tous ses faubourgs ? C'était du temps de M. d'Anguien avec qui on pouvait gagner à la guerre. Je vous ai vu dans un grand lit, couché entre deux demoiselles qui étaient sans doute très pures et très fières, mais qui avaient une horreur naturelle pour les violences et les coups...

tout comme madame leur mère que vous m'aviez cédée, connaissant mes goûts qui me portaient alors vers les beautés mûres, un peu froides. Cette dame noble ressemblait à Junon et je garderai toujours de ses bras bonne mémoire, comme aussi du reste qui valait bien la blessure de pertuisane dont, avec un courage supérieur à celui de son sexe, elle m'avait honoré quand, hissé sur vos épaules, je forçais les volets de sa maison. Enfin, pour tout dire, c'étaient des femmes de haut lieu, et pourtant nous en avons abusé avec une extrême licence jusqu'à ce que leur seigneur époux et père eût payé pour les racheter une grosse rançon qui nous servit à racheter nos chevaux que nous avions sottement perdus au jeu. Aujourd'hui j'abomine ces injustes excès qu'autorise la loi de guerre. Mais je regrette ma jeunesse : il y avait alors du beau temps !

M. de Lanelet, sans remarquer com-

bien M. de Croisigny parlait d'une façon ironique et amère, entra en une violente colère qu'il se vit obligé de réprimer pour ne pas tomber dans le ridicule : car l'hôtelier avait reparu avec un barreau d'argent plein du muscat vermeil. Mais, irrité, il mordillait sa moustache, ce qui en délavait la teinture et la faisait paraître bordée de blanc. Ces histoires lui déplaisaient d'autant qu'il ne pouvait en controuver même les détails : Croisigny avait une mémoire étrangement précise et meublée ; cependant le vieillard trouvait odieuses ces choses passées qui revenaient comme pour flétrir l'amour où rajeunissait son cœur.

Et, avec son visage ruiné, sa barbe d'un ton plus triste, sous sa peinture, que la neige naturelle des ans, les chaînes d'or qui encerclaient son col, les bagues sous lesquelles disparaissaient ses doigts aux jointures nouées par la goutte, il faisait à Croisigny

l'effet d'une vieille courtisane frisée et fardée.

Il y eut un long silence. Accoudé sur la table de chêne ciré, le comte Gaspard faisait tomber de son bocal tari quelques gouttes de vin qui se détachaient comme des perles d'ambre du bord luisant et allaient s'aplatir sur le carreau ou sur la pointe de sa botte. Et il réfléchissait, en regardant ces globules où le soleil se jouait comme à travers des topazes rondes, à la vanité de tout, aux circonstances de la vie, toujours en soi misérables. Considérant M. de Lanelet qui s'assoupissait les mains croisées sur son ventre où elles étincelaient comme deux écrins de pierreries, il flétrissait la naïveté incurable des vieillards qui croient pouvoir inspirer l'amour. Puis il envia ceux qui ne doutent pas d'eux-mêmes.

Et, avec son sens aigu, profond et douloureux des choses, il méprisait Gilonne pour son avidité, sa coquetterie sans frein,



sa sécheresse de cœur. Il la méprisait parce qu'il la voyait monter, par soif d'argent, dans la couche de ce vieillard peinturluré, mais puissamment riche. Et elle ne cessait cependant d'être adorée par tous ceux qui s'approchaient d'elle, heureuse de régenter ses amoureux, comme une petite gardeuse mène ses oies, à la baguette. Gabrielle, elle-même, était la dupe de Gilonne, sans doute : elle ne voulait pas comprendre que tous ses maux avaient pour cause la haineuse politique menée par mademoiselle de Bonisse.

Pour lui, Gaspard ne se faisait point d'illusions sur soi-même. Et, s'il aimait Gilonne, c'était par un naturel penchant où la raison n'avait rien à voir, n'avait pas à s'incliner pour glisser. Il l'avait pesée, cette belle, et son estime était basse. Mais peut-être la chérissait-il pour ses vices mêmes, car l'amour ne tend pas à simplifier les sen-

timents chez les sages. Gaspard l'était trop pour penser que cette jeune fille pût jamais le distinguer ou lui permettre seulement de l'aimer. Il considérait en ricanant ses manèges, alors qu'il criait d'angoisse au fond de son être. Sachant mieux que personne ce que l'âme de mademoiselle de Bonisse possédait de féroce égoïsme et combien ses moindres démarches étaient calculées, il souriait, dans le silence de la pièce, en regardant les gouttes de son vin tomber.

Le bruit d'une porte, battue violemment par le vent, réveilla en sursaut M. de Lanelet, qui reprocha à Gaspard le temps que l'on passait inutilement dans cette auberge :

— Il faut, mon ami, forger le fer pendant qu'il est chaud, c'est-à-dire visiter les gens influents du village. Le boucher Dindaux-Perrinet sera, certainement, très fier de nous voir chez lui.

Mais Croisigny dissuada le vieillard

d'une pareille entreprise. Elle n'était bonne, à son sens, que pour déconsidérer le châtelain. L'arrivée des reîtres, avant-coureurs sans doute des bandes de Clérambon, avait dû rendre courage aux meneurs du parti huguenot.

— Tous ces drôles ont maintenant repris du poil de la bête : il ne serait pas expédient de les flatter ; leur orgueil en augmenterait d'autant. Croyez-moi, monsieur, rentrons sans plus tarder chez nous. C'est déjà très beau de nous être montrés à Seissat.

Dans le fond, Croisigny redoutait quelque nouvelle et sottise incartade du châtelain. Il suffisait d'une parole en l'air pour s'attirer quelque mauvaise histoire où l'on succomberait sans profit comme sans gloire. Gaspard comprenait bien que, lui disparu, c'en serait fait de la Haute-Ganne, tandis qu'il pensait, en cas d'investissement, pouvoir prolonger la défense et donner à des

secours le temps d'arriver. Il espérait, tout au moins, obtenir des conditions raisonnables. A la vérité, il croyait peu à ces secours, car toutes les forces du Poitou devaient être aux troupes de Coligny, et il ignorait encore, quelle que fût la diligence de ses espions, vers quel point se dirigerait l'Amiral, qui semblait hésiter dans son plan de retraite.

Et M. de Croisigny entraîna Lanelet qui, pendant le chemin, ne cessa point de le taxer de mollesse. Il fallait qu'il nourrit en lui une bien robuste foi pour ne pas être convaincu, comme les autres, que Gaspard pactisait avec ses ennemis.

L'oncle Christophe ne pardonnait pas à cet homme de confiance l'opinion où il s'enfonçait, de jour en jour plus avant, et qui était, pour le châtelain de la Haute-Ganne, l'obligation de rendre Gabrielle à son mari.

— Non, mille fois non, Croisigny, je ne ferai pas cette sottise, quand je verrais

quatre ou cinq mille gueux sous mes murs assemblés !

Contemplant avec satisfaction la masse imposante de son château qui dominait le long plateau dont ses murailles crénelées circonscrivaient la surface, M. de Lanelet déclara que l'armée du Roy elle-même ne viendrait pas facilement à bout de ces fortifications régulièrement appareillées.

Dégagé des végétations, des taillis, des ronces, qui en dissimulaient, sous leurs masses serrées, habituellement les approches, mais que M. de Croisigny avait fait raser et brûler, le logis de la Haute-Ganne apparaissait uniformément enclos par une chemise à merlons dont le contour présentait la forme singulière d'une mandore. Car l'enceinte du parc se renflait en un ovale presque parfait, puis reprenait les parois du château lui-même, tracé en carré barlong. De cette maçonnerie puissante, flanquée de six tours,

les communs continuaient, de l'ouest à l'est, l'alignement régulier. Un fossé large et profond entourait toute la Haute-Ganne jusqu'à rejoindre la courtine du parc où il s'enfonçait par deux défauts, au nord et au sud, munis de herse de fer, et rangeait une enceinte intérieure où étaient contenus les jardins. La continuité des douves, remplies maintenant d'eau par le drainage des puits, ne s'arrêtait qu'au pied de la tour du Maréchal. Partout elles étaient aménagées à fond de cuve, et leur largeur dépassait quatre toises. Et par endroits les murs ne plongeaient pas à pic, mais ils prenaient du fruit par un talus cimenté, pour aider aux ricochets des pierres que l'on précipiterait par les embrasures ou les larges archères pareillement inclinées.

Le parc, immense, regorgeait de gibier. On y pouvait tuer des cerfs et des lapins pour nourrir tout un petit peuple. Et il s'y trouvait

jusqu'à six fermes dont les colombiers fortifiés servaient de bastions et commandaient la courtine. Les portes avec leurs mâchicoulis, leurs grilles, leurs barbicanes, leurs ponts volants, pouvaient chacune soutenir un siège. Ainsi couchée sur le plateau, orientée de l'est au couchant sur son plus long sens, la Haute-Ganne semblait une bête puissante reposant, formidable et tranquille. Tout autour d'elle le coteau s'abaissait, déclive. Mais, au sud, une sorte de falaise escarpée se dressait à pic ; et sur elle s'élevait la tour du Maréchal, énorme ouvrage haut de cent vingt pieds, qui surplombait, comme perché dans le vide.

Et, entre ce point inaccessible et la ferme de la Villotière, le logis terrassé des Lucottes, maison habituelle des gardes marteaux, défendait un sentier abrupt et aussi la route neuve, établie pour les carrosses du château, et qui se continuait dans

le parc pour aboutir à la cour d'honneur où descendaient les trente degrés en marbre rose du perron de la grande entrée. À la porte de l'ouest on accédait par un chemin qui traversait le bois de la Tourette, et s'en allait dans la direction de Mortemart. Huit petits châteaux défendaient le passage, et les guichets de l'avant-cour étaient flanqués de deux tourelles cornières. Et les avancées étaient établies de telle sorte qu'à deux cents toises leurs huit fauconneaux balayaient les approches. Une douzaine de pièces d'artillerie, de tous calibres, défendaient les autres points; et dans chacune des six tours, des verdiers et des gruyers, choisis parmi les meilleurs tireurs, veillaient armés d'arquebuses butières qui portaient à une distance de huit cents pieds.

— Et tu crois, mon pauvre Gaspard, — disait M. de Lanelet, qui venait de faire le tour de son logis dont il admirait les profils



dorés par les feux du soleil couchant, — tu crois que Saint-Cendre pourra emporter cette bastille ? Tu as l'entêtement immodéré et sauvage ! Là-dedans, mon enfant, même dénué de ta science d'ingénieur, je me chargerais de tenir trois mois contre les bandes de M. de Strozzi !...

Mais il se reprit, trouvant la comparaison fâcheuse, car il se rappelait la fameuse journée de Bassac, où le maréchal s'était laissé battre et emmener prisonnier.

— Je veux dire l'armée de Monsieur et de notre ami Tavannes.

Croisigny, sans douter de l'excellence de ce château fortifié, craignait quelque accident ou surprise. Si l'attaque se donnait du côté du parc, si l'ennemi parvenait à s'y loger, il pourrait peut-être, dans une affaire de nuit, jeter un pont sur le fossé et pénétrer par les jardins. C'est pourquoi il avait fait élever huit terrasses en forme de cavaliers

d'où l'on pût dominer la douve intérieure qui représentait la seconde ligne de défense.

— Et c'était bien inutile, Gaspard ! soupira Lanelet. Tu as gâté mes plus belles plates-bandes où j'entretiens à grands frais ces plantes rares que l'on m'apporte des Grandes-Indes, et tu as fait enlever deux superbes et riches statues de marbre dont une a perdu le bras pendant le trajet.

M. de Croisigny fit remarquer que les balles des mousquets casseraient bien plus sûrement les membres des dieux et des déesses, et qu'il était prudent de mettre ces figures en sûreté.

Au moment où ils rentraient dans le parc, les deux gentilshommes virent un grand gailard qui s'en allait avec ses outils sur l'épaule et qui salua avec beaucoup de politesse, le bonnet à la main.

— Ah ! c'est toi, Leychanaud ! dit Croisigny. Voici, monsieur de Lanelet, un

homme précieux entre tous, et le meilleur des maçons. Ce maître Jean a travaillé déjà aux remblais de la tour du Maréchal, et il en connaît toutes les particularités. C'est pourquoi je l'ai embauché depuis huit jours... Que penses-tu, mon ami, de la solidité de cet ouvrage ?

L'obscurité croissante ne permit pas de voir la lueur qui enflamma l'œil du maître maçon. Il répondit lentement :

— C'est, monsieur, le point le plus fort de tout le château. La Haute-Ganne pourrait être ruinée de fond en comble que la tour du Maréchal resterait debout. Ses pierres sont cimentées sans qu'on voie les joints, comme dans ces beaux ouvrages du temps passé que nous ne savons plus faire. M'est avis, du reste, qu'aucune attaque ne saurait réussir de ce côté, tant l'assaillant serait à découvert. Mais, sauf votre respect, messieurs, il faudrait, je crois, rejoindre par

une levée de terre le logis des Lucottes à la petite bastille de la porte du Sud, puis la prolonger jusqu'au pied du coteau, en contrebas. Et je vous prierais, monsieur de Croisigny, de vouloir bien en établir le tracé.

Gaspard promit de venir le lendemain avec ses pionniers et il s'éloigna avec M. de Lanelet qui gémissait :

— En quels temps vivons-nous, grand Dieu ? Par la vertu-saint-Quenest, il est choquant de voir ce petit artisan, bâtard de la Bastoigne qui l'a fait à une gardeuse d'oies et l'abandonne présentement à une profession mécanique, donner des conseils à ses seigneurs !

Leychanaud, marchant sur le chemin de la Villotière, murmurait, le poing tendu vers la Haute-Ganne, dont les fenêtres éclairées brillaient comme les yeux d'un monstre accroupi :

— Va, ma fille ! ma petite Gilonne ! D'ici

quelques jours tu ne riras pas comme je t'entendais le faire tout à l'heure en jouant à la raquette dans ton parc !

Un sifflement longuement modulé, parti d'un bouquet d'arbres, arrêta le maçon dans sa rêverie de vengeance et de luxure. Le bruit venait d'un creux situé au-dessous du logis des Lucottes, et qu'on appelait le bois Guiraud. Leychanaud répondit par un pareil appel et Dartigois parut sur la lisière :

— Eh bien, mon garçon, — fit le maître du Breuil qui tenait une courte arquebuse à la main, — que fais-tu de bon dans ce château ? Pré pares-tu quelque trou par où nous entrerons comme un rat dans un fromage de Hollande ? Pour moi, j'éprouve un gros regret. J'ai, ce tantôt, manqué l'occasion unique, celle de prendre le vieux Lanelet qui est venu, audacieusement, se promener à Seissat !

— Je le quitte à l'instant, répondit Jean.

Mais rassurez-vous, mon maître, et attendez tranquillement le marquis de Saint-Cendre. Dès que le château sera entouré, je jetterai cette tour-ci, — et il montrait la silhouette énorme, marquée en noir sur le ciel verdâtre, — cette bonne tour, par terre, comme une quille, et nous pénétrerons dans la Haute-Ganne.

— Oui, mon garçon ! Et nous n'y perdrons pas notre temps en vaines paroles, car nous avons bien de l'argent à rattraper. Je te recommande sur toutes choses de ne mettre personne au courant de ta merveilleuse découverte, — M. le Marquis m'en a fait part, — et aussi de ne pas briser ta tour en morceaux un jour où M. de Clérambon commandera, car il ne badine pas sur le partage du butin. Mais si tu fais cette besogne utile quand M. de Saint-Cendre sera de semaine, nous pourrons faire notre main, et il y aura gros à gagner quand ça ne

serait qu'en lui remettant madame sa femme saine et sauve. Je te quitte, car il faut, ce soir, que je dirige une assemblée importante à Seissat. Ne te montre nulle part, jusqu'à ce que monseigneur soit arrivé, et continue à piocher ton souterrain. Adieu, Jean !

Et Dartigois s'en fut souper chez son compère Jacquemart qui l'avait fait prévenir, aussi vite que cela lui avait été possible, de la visite du châtelain. Il lui raconta le mauvais succès de sa poursuite : la vie de M. de Lanelet n'avait tenu qu'à une avance d'un quart d'heure. Mais le cabaret se remplissait, et bientôt la salle fut pleine. L'hôtelier donna l'ordre de ne plus laisser entrer personne, car il avait reconnu que tous les partisans du nouvel ordre de choses se trouvaient au complet.

Dartigois, au milieu d'un profond silence, prit la parole :

— Aussi vrai, messieurs, que les bons

chaudronniers sont à Dinant, les bons huguenots se voient ici réunis. Entre nous, nous pouvons parler librement de nos affaires. Mais ne vous formalisez pas de l'incohérence de mon discours : car, encore que j'aie été cuistre, jadis, au collège de Navarre, je me suis toujours mieux entendu à donner des coups que de belles paroles. Voici, en deux mots la chose : Tous ici, vous avez connu M. Gillot. Vous savez comment ce seigneur arrivé en fugitif au Breuil ne tarda pas à devenir parmi vous un personnage. Dans les soirées, il brillait d'un éclat particulier : nul conteur ne fut mieux écouté. Tous, à l'ouïr, vous demeuriez oreilles tendues et bouches bées ; les quenouilles cessaient de tourner sur les flancs, et les amoureux en laissaient leurs bâtons brûler sans écrire leurs noms sur la cheminée...

Ici un murmure flatteur coupa le discours de Dartigois. Chacun se rappelait



les histoires que contait M. Gillot, vives et gaillardes à tel point que les demoiselles mirent souvent leurs masques, que d'autres s'en allèrent, pour revenir peu après, du reste. Parmi celles-ci se faisaient remarquer Isabeau Chesneau et Julie Thouron, la femme de Dindaux-Perrinet, qui, pour l'heure, assis à côté du barbier Antoine Sebiaux, buvait une mesure d'hydromel. Mais une inquiétude gagnait certains. Cet éloge de M. Gillot était-il pour précéder la nouvelle de sa mort ?

— Oui, messieurs, notre ami excellait là comme ailleurs, continua Dartigois. À notre beau bal du mois de septembre, M. Gillot ravissait tous les cœurs par sa façon de danser tout à la fois cavalière et courtoise. Et il le faisait bon voir lorsque, les poings sur les hanches, il avançait gracieusement, en comptant ses pas, et saluait les femmes, qui sentaient leur cœur sauter. C'est lui, pas un autre, qui a remporté le prix du

coq en menant le branle avec votre fille Jacqueline, monsieur Jacques Ernoul ! Qu'il vous en souviennne ! Eh bien, messieurs, ce M. Gillot qui, parmi vous, s'ébattait avec tant de simplicité et de bienveillance, fut célèbre à la cour ! Il y était réputé, avant les troubles, pour ses belles et nobles qualités, et on dit que madame la reine d'Écosse l'a aimé. Pour tout dire, sous ce nom d'emprunt, se cachait parmi nous l'illustre marquis de Saint-Cendre...

Des cris d'enthousiasme s'élevèrent. On avait toujours été sûr que M. Gillot n'appartenait pas au commun des hommes. Mais pourquoi ces accents de regret ? Et fallait-il qu'on apprit la véritable qualité du marquis pour recevoir en même temps la fâcheuse nouvelle de sa fin ? Et tous criaient :

— Dites, parlez-nous, Dartigois ! Est-il vivant ? Est-il mort ?

— Ah ! mes bons amis, mon admirable

maître est vivant comme vous et moi ! Aussi vrai qu'il n'est bons pots et godets qu'à Savigny, ainsi que vous le savez ! Et j'ajoute que monseigneur le marquis sera ici dans une petite semaine avec foison de reîtres et gens de pied. Et tout cela pour vous rendre la liberté et le droit de prier Dieu à votre idée.

Mais cette annonce trouva les auditeurs divisés. On parla de Moncontour, du ravage probable que feraient les reîtres. Et beaucoup tremblèrent pour leur peau, pour leur argent, pour la vertu de leurs femmes.

Dartigois, vivement, répondit aux interrupteurs :

« La bataille de Moncontour était une méchante affaire et dont les catholiques grossissaient l'intérêt avec leur habituelle mauvaise foi. Quant aux reîtres, ils auraient bien assez à faire de piller les biens des papistes... » Et Dartigois se targua d'empêcher les rapines : « Le marquis de Saint-Cendre

avait promis que le village de Seissat serait dispensé de loger les gens de guerre. Toute l'entreprise était dirigée contre le château de la Haute-Ganne, dont le seigneur M. de Lanelet, foulait cruellement le pays, comme chacun savait. » Dartigois s'étendit sur la tyrannie de cet « oncle Christophe », sur sa superbe et, surtout, son injustice : « Car, non content d'avoir dépouillé son neveu le marquis, de lui avoir ravi sa femme, ce vieillard avaricieux et retors attendait le triomphe définitif du parti catholique pour exercer ses vengeances. Dès qu'il se sentirait le plus fort, il battrait tout le Richemont avec ses gens, et il ne resterait pas un écu vaillant, non plus qu'une fille pucelle, dans les maisons. Si on ne voulait pas se voir détruit d'ici quelques semaines, on devait prendre l'offensive, sans plus tarder. »

Le patron Jacquemart, pendant une pause de Dartigois, fit circuler les pots

d'étain où moussait le vin cuit. Les têtes s'échauffaient dans les vapeurs bleuâtres que perçaient à peine les flammes rougeâtres des chandelles fichées sur les croix de bois suspendues au plafond, où elles semblaient autant d'étoiles palpitant dans un halo indécis.

— La Haute-Ganne enlevée, reprit Dartigois, toute tyrannie disparaît. Et le butin sera tel que, réparti équitablement, il nous fera riches pour longtemps. Derrière ces vilaines murailles sont accumulées des richesses dont vous ne pouvez vous faire une idée, non plus que des jolies filles qu'on y garde à foison. En prendra qui voudra...

Au milieu des rires épais, les plaisanteries obscènes s'entrecroisaient, et tous écoutaient extrêmement intéressés.

— Et, messieurs, continuait l'orateur, je ne veux pas que vous puissiez m'accuser de vous tromper par des paroles en l'air. Voyez

ce seigneur qui se tient ici près de moi : ce n'est autre que le baron de Bernstein, illustre rittmestre venu d'Allemagne avec des cavaliers noirs qui sont, au nombre de plus de cent, logés dans ma métairie de Pierrefitte. Buons, messieurs, à la santé de ce soldat vertueux, représentant de la nation amie, et dont la modestie égale les mérites !

Les verres et les pots se haussèrent, s'entrechoquèrent. Beaucoup, parmi les auditeurs, souhaitaient que le rittmestre parlât.

— Ce noble seigneur, messieurs, mes amis, objecta Dartigois, ne sait malheureusement pas la langue de notre pays. Mais son cœur bat à l'unisson des nôtres.

Et le lourd et taciturne Allemand, sommeillant à moitié, engoncé dans son manteau en cloche de velours vert fourré de renard gris, buvait de l'eau-de-vie brûlée, à défaut de bière, et regardait son hanap d'argent, sans

s'occuper en rien de l'assemblée.

— Les instructions que m'a laissées mon excellent maître monseigneur le marquis de Saint-Cendre, poursuit Dartigois, avaient prévu l'arrivée de ce héros d'Allemagne, et admirez avec moi, mes amis, les obscurs décrets de la Providence. J'ai lu dans un vieil almanach une prédiction singulière qui disait que le château de M. de Lanelet serait pris à la venue de cavaliers venus de l'Orient, et aussi que le pays y gagnerait sa liberté. Cet étonnant horoscope m'est tantôt venu à l'esprit. Quelque jour, je retrouverai le petit livre où il est consigné, et je vous le montrerai. Mais, aujourd'hui, il convient d'aller au plus pressé et de nous conformer au proverbe : « Mieux vaut tenir que courir. » C'est pourquoi je crois que nous devons, sans plus tarder, nous former en milice armée prêts à combattre le bon combat aux côtés de monseigneur le marquis. Je voudrais que,

quand monseigneur se présentera, nous soyons tous ici rangés sur la place, et en bel ordre, pour le recevoir...

Des cris de joie approuvèrent la motion. Et, d'un commun accord, tous clamèrent qu'ils voulaient être commandés par M. Dartigois, que son antérieure existence de soldat avait le mieux préparé aux grandes actions de la guerre.

Dartigois se défendit d'accepter. Il ne pouvait se charger d'un commandement de cette importance, car sa présence était indispensable au Breuil, où il avait réuni près de soixante compagnons, tant de pied que de cheval, et qui vivaient militairement dans la maison fortifiée. C'était un véritable avant-poste menacé sans trêve par M. de Croisigny. Parmi les catholiques du Richemont, celui-ci apparaissait comme le plus dangereux, et ses perfides intrigues avaient semé la discorde jusqu'aux moulins



de Cheliveau où les Vinchat demeuraient incertains et flottaient entre les deux partis. Et, pour conclure, Dartigois proposa à l'assemblée d'élire pour chef de la milice le généreux M. Dindaux-Perrinet.

Rouge d'émotion contenue, d'orgueil, échauffé par le vin qu'il avait absorbé sans mesure, le boucher se leva et remercia le maître du Breuil. « Il se croyait en tout indigne d'une pareille confiance. » Au fond, il se sentait très flatté, mais craignait de s'engager, timide devant les suites possibles de l'aventure, comme aussi devant les reproches de sa femme. Il n'était venu là qu'en se cachant. Et, au milieu des clameurs qui l'entouraient, il balbutiait, hésitant. Enfin il accepta, annonça son intention de mener les choses avec autorité et rondeur, et conclut en déclarant qu'il ne regarderait pas à la dépense. Il parlait lentement, en tournant sa grosse tête pesante qui semblait celle d'un

boeuf, et il aperçut, dans un coin, un homme gras et blafard, vêtu de noir, enveloppé dans un manteau à haut col, et qui, le bonnet enfoncé jusqu'aux yeux, ne levait pas le nez de dessus son verre.

— Mais, s'écria le boucher, voici, corne Dieu ! M. le curé lui-même qui hume le pot sans donner son avis. Prenez la parole, monsieur de Belarbre, et dites-nous, s'il vous plaît, ce que vous pensez de cette affaire.

Se glissant le long des murailles, le curé tirait vers la porte, il en avait saisi le loquet. On lui barra le passage et on l'amena près de Dartigois, on lui prodigua tout à la fois des menaces et des caresses. Et l'hôtelier, ayant rétabli le silence, en frappant sur une table avec un broc d'étain, le curé prit la parole, assis sur la chaise que Dartigois lui abandonna avec beaucoup de politesse, mais le rittmestre, avec une sourde malédiction qui se termina en « *Teufel !* » porta la main sur le pommeau

de son épée : car, chaque fois qu'il voyait un prêtre, il s'empressait de toucher du fer.

— Mes chers amis, mon opinion est que vous avez, comme tout le monde, le droit de prier Dieu à votre manière : le principal est de le servir et de l'honorer dans son cœur ; peu important les moyens. Si votre conscience vous dicte, en ce jour, ou pour mieux dire, en cette nuit, le devoir de faire vos oraisons en français, je n'y vois pas d'inconvénient pour ma part, car Dieu, qui a créé les langues à l'occasion de Babel, les comprend naturellement toutes.

Ce discours extraordinaire remplit tous les assistants de joie.

— Voilà qui est parler ! — dirent-ils en se regardant pleins d'admiration.

Tous se découvrirent et s'écrièrent d'une seule et même voix :

— Monsieur le Curé, faites-nous donc un office à la mode de Genève, et vous nous

donnerez votre bénédiction pour finir !

M. de Belarbre répondit qu'il était prêt à le faire. Mais on ne pouvait, même dans le nouveau culte, transformer un cabaret en chapelle, voire en lieu d'assemblée religieuse et réformée :

— Suivez-moi donc à l'église ! Là je vous donnerai la parole de Dieu.

Dartigois et quelques fortes têtes du parti entrèrent en défiance de ce prêtre à mine avisée. Ils l'accusaient de vouloir détourner à son profit le mouvement d'indépendance qui allait mettre en armes les gens de Seissat. Ils essayèrent quelques objections bourrues. Mais le curé répondit avec adresse. Il s'engageait à livrer les clefs et le trésor de l'église, bien indivis du village, aux membres du consistoire, dès qu'ils seraient élus. Jusqu'à ce jour, il demandait à en être simplement constitué gardien. Et il termina en disant que, dès le lendemain

matin, le temple du Seigneur serait affecté au culte réformé, et qu'il y remplirait les fonctions de ministre. On séculariserait la curé. Par ses paroles mesurées, M. de Belarbre prit et conserva l'avantage.

Tout le monde le suivit jusqu'à l'église. Le sacristain épouvanté alluma les cierges, le curé monta en chaire, et, tirant un livre qui était sous son petit banc, il l'ouvrit comme au hasard, et lut :

— « *Nolite arbitrari quia pacem venerim mittere in hanc terram. Non veni pacem mittere sed gladium.* »

La voix de Dartigois s'éleva dans les ténèbres de la nef, reprochant au prêtre de parler latin, au contraire de ses promesses. Mais le curé répondit :

— Mes ami, je vous ai lu ces quelques mots de l'apôtre Mathieu parce qu'ils sont les premiers qui me soient tombés sous les yeux, et le saint livre est écrit en latin.

Je vais vous les traduire en français. Plus tard, quand vous aurez pu vous procurer les bonnes bibles de Genève, nous suivrons tous l'office dans notre langue.

Et, sous le murmure d'approbation, suivi bientôt d'un profond silence, le prêtre reprit :

— « Ne pensez pas, dit le Christ, que je sois venu apporter la paix sur la terre. Je suis venu apporter non la paix, mais l'épée ». Ces paroles, mes frères, n'ont pas besoin d'une de ces interprétations ingénieuses où se complaît l'Église de Rome. Elles nous donnent simplement à entendre qu'au lieu d'un Dieu de bonté, la nouvelle loi faisait pressentir un Dieu de justice. Et c'est là le sens exact du mot « épée », cette arme représentant l'idée absolue de justice, la force de cette justice et son immédiate sanction. Quand le Seigneur continue en vous disant qu'il apportera la division entre le fils et le père, entre la mère et la fille, il prétend vous

montrer que les intérêts humains ne sont rien auprès de la recherche de la vérité stricte. La vérité et la justice sont une, et elles ne peuvent prévaloir que par la force. C'est pourquoi le Christ est venu avec l'épée...

Et le curé prêcha pendant deux heures dans l'église sombre où brillaient les quelques cierges dressés au-dessus de l'autel, dont certains détestaient les images. À voir cette lueur animer les vitraux, beaucoup de gens s'étaient levés, dans le village, et l'église fut bientôt pleine d'hommes, de femmes et d'enfants, dont la plupart se demandaient ce que signifiait ce discours. Quand tout fut fini et chacun rentré chez soi, une impression de terreur, d'anxiété et de tristesse pesait sur tous. Ainsi la religion réformée s'imposa-t-elle à Seissat.

Quand, le 14 octobre, arrivèrent les premiers cavaliers du marquis de Saint-Cendre, les huguenots avaient pris définitivement le

meilleur, rançonné deux couvents, dispersé les moines et les nonnes qui avaient regagné Bellac, non sans grandes vexations. Des partis armés avaient même commis quelques rapines sur les terres de M. de Lanelet. L'entrée de M. de Saint-Cendre à Seissat se fit en grande cérémonie. Tout le village vint le recevoir, en armes, dans la principale rue, et les reîtres de M. de Bernstein, les soudoyers de Dartigois faisaient la haie depuis les abreuvoirs jusqu'à l'hôtellerie du *Saumon d'Argent*, ce dont certains prirent ombrage. Car on redoutait toujours que ces bandes ne pillassent dans les maisons. Les habitants de Seissat, cuirassés, casqués, portant des piques, des espontons, des bâtons de toutes sortes, voire des hallebardes, se pressaient au milieu de la place. Sous l'orme était préparée une magnifique collation où reluisait une argenterie que chacun gardait jalousement des yeux. S'avancant entre ses deux filles,



Julie Thouron présenta un bouquet, des dragées, du vin, au marquis. Il les embrassa toutes les trois avec une gracieuseté qui enchantait tout le monde. Mais, comme il est partout des esprits chagrins, d'aucuns prétendirent, par la suite, que les lèvres de la belle épouse du boucher furent mordues jusqu'au sang dans cette accolade, et que la demoiselle ne fit rien pour se détourner d'une étreinte qui dura un peu plus que le temps habituellement consacré à ces caresses conventionnelles et publiques.

Sanglé dans un corps d'armure blanc à bandes gravées et dorées, vêtu de velours minime et de taffetas couleur de Judas, ceint d'une épée bâtarde et d'une dague à oreilles, M. Dindaux-Perrinet s'avança sous les plis d'une enseigne écarlate où étaient brodés en vives couleurs divers emblèmes antipapistes, dont le plus immodeste montrait une sorte de lansquenet occupé à mettre à mal une

béguine au pied d'un gibet. À cette potence était suspendu un abbé crossé et mitré qui les bénissait avec ses semelles. Et, pareil à un gros scarabée luisant, le boucher parla ainsi :

— Monseigneur, parmi les jours que Dieu fit, nul ne nous semble plus beau que celui-ci qui vous ramène parmi nous. David vainqueur, ne fut pas reçu avec plus de joie par les demoiselles de Sion, et il ne se trouve par ici de Saül pour jalouser votre gloire. Sous vos ordres, nous brûlons tous de marcher, et la victoire est certaine. Si, par malheur, car on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, nous recevons quelques blessures ou contusions, notre barbier, Antoine Sebiaux, sera là de sa personne, pour nous panser aussi bien que le ferait ce fameux Barthélemy de Aguire, émule de M. Ambroise Paré. Et, comme eux, il s'entend à guérir les plaies d'armes à feu. Bien équipés, ainsi que vous pouvez le voir, nous

avancerons en bel ordre...

Tout en écoutant distraitement le magnanime boucher, Saint-Cendre regardait avec intérêt mademoiselle Julie Thouron, dont la beauté blonde apparaissait, largement découverte sous le col évasé de sa pèlerine en velours bleu. Sournoisement, sous l'ombre propice de sa bourguignote, il mirait le galbe arrondi de sa gorge dressée, la blancheur laiteuse de sa peau, la fraîcheur rosée de son teint, l'éclat de ses cheveux dorés. Pareils à de fins écheveaux de soie grège, ils se relevaient en racines droites qui se recourbaient, formaient un bourrelet arqué, dont le sommet se divisait sous la pointe d'un bonnet de velours noir surmonté d'un léger plumet.

— ... Comme les murailles de Jéricho, celles de la bicoque de monsieur votre oncle, — déclamait le boucher, — tomberont... Vous rentrerez dans votre héritage...

Saint-Cendre détaillait Julie Thouron. Malgré sa superbe, elle rougissait sous le regard qui la déshabillait sans hâte. Et il se demandait comment il pourrait mettre la main sur cette belle femme dont les jambes, si peu qu'elles montrassent les pieds menus, devaient être fermes et merveilleusement tournées. Il louait la finesse de sa taille ronde, la splendeur de ses hanches.

— Il y aura plus d'un mort ! — clamait Dindaux-Perrinet dont le geste large semblait vouloir saisir le ciel, — mais ce sera du côté des ennemis ! Au nom du Christ et de la sainte religion, nous immolerons les impies, et leurs filles seront punies, je vous laisse à deviner comment, pour la faute de leurs pères...

Prenant courage des rires qui accompagnèrent sa phrase, le boucher cria :

— Oui, le Livre nous dicte la conduite à tenir. On ne doit pas faire de quartier

aux Philistins !... Non, monseigneur, vous n'arrêterez pas la colère des justes. Le Dieu d'Abraham...

« Cette jolie femme, se disait Saint-Cendre, ferait très belle mine entre deux draps... »

— Et comme le Seigneur ordonna pour les Amalécites...

« Elle est encore mieux tournée qu'Héliette de Vignes, moins lourde, et comme elle, encore que beaucoup plus jeune, tranquillement magnifique. »

— Tu ruineras de fond en comble les maisons de Bélial...

« Les bras sont certainement polis comme l'ivoire. Les épaules... »

Au milieu des applaudissements, M. Dindaux-Perrinet avait terminé sa harangue. Le marquis lui répondit. Se levant de la chaise où il était assis, seul, sous un dais de velours, il se dressa dans sa haute et

élégante stature, emprisonné sous l'acier noirci du halecret strié d'or. Et tous admirèrent sa distinction, son air martial, et les femmes se troublaient à sentir les yeux du grand seigneur qui les caressaient dans un bienveillant sourire. Fascinées, elles contemplaient sa longue et noble figure dont la barbe en pointe reposait, noire et lustrée, sur les délicats tuyaux de sa fraise. Les chuchotements respectueux s'arrêtèrent quand Saint-Cendre parla :

— Les sentiments généreux que vous exprimez avec tant de force, monsieur Dindaux-Perrinet, me répondent de votre loyauté et de vos bons services. Vous parlez d'or, et les braves gens qui vous entourent me semblent autant de petits Macchabées prêts à combattre le vilain Antiochus qu'est M. de Lanelet. Mais, sans douter un seul instant de votre courage, que je crois, messieurs, égal aux plus grands que l'histoire nous ait

jamais signalés... (Je ne finirai jamais ma phrase, se disait-il, distrait par les yeux de Julie Thouron, qui le considéraient avec une fixité railleuse.) Oui, messieurs, je viens vous dire que je veux mettre votre valeur à l'épreuve pour le bien de la religion. Dès demain, je vous mènerai au delà du Breuil, enlever la ferme des Charmettes où je vous ferai prendre vos logis. Là, en première ligne, vous entendrez, pour l'amour de Dieu, siffler des balles, et vous les recevrez, je pense, avec autant de sang-froid que si c'étaient des pains à cacheter...

La comparaison déplut. Et beaucoup trouvaient que le marquis traitait avec une coupable légèreté cette grave question qui est d'aller se faire tuer. On avait pensé que les reîtres et le personnel de Dartigois étaient là pour ça. Et plus d'un, parmi ceux de Seissat, cherchait à se forger quelque bonne excuse pour ne pas marcher dans l'affaire du

lendemain.

— La victoire vous suivra partout, messieurs, mes amis. Pour l'arrêter, il vous suffira d'un léger effort. Avec des lions déchaînés, tels que vous, le difficile sera de retenir votre bouillonnante ardeur. Car vous n'êtes pas de ceux, et c'est ma conviction intime, qui attendent qu'un homme soit porté a terre par un autre, pour lui couper la gorge, ou qui viennent, comme les corbeaux, après la mêlée, pour dépouiller les morts. Je suis sûr que, si l'on vous laissait faire, vous vous en iriez tirer le Grand Turc par la barbe, au milieu de son armée.

Étanchant de son mouchoir brodé le sang qui perlait à ses lèvres, Julie Thouron regardait Saint-Cendre avec une expression singulière où ses prunelles brunes, éclairées de tons fauves, s'adoucissaient. Sous la fine pièce de lin elle dissimulait son sourire, heureuse de voir combien le marquis se



moquait de tous, sans retenue. Beaucoup de gens ne se montraient qu'à moitié contents de ce discours, mais la péroraison satisfit tout le monde. Car M. de Saint-Cendre laissa entendre que le pillage serait sans frein, que l'on mesurerait l'or au boisseau, et que l'on trousserait les filles de la Haute-Ganne avec la même facilité que l'on trouve, partout ailleurs, à plumer des chapons dans un poulailler. Et certains proposèrent de porter monseigneur de Saint-Cendre en triomphe autour de la place.

Il se déroba à ces honneurs et repartit pour le Breuil. Mais quand il salua Julie Thouron, celle-ci s'inclina devant lui, déjà soumise. Tel un cygne qui, fasciné, se blottit dans les roseaux d'un lac, en voyant se resserrer les cercles pressés d'un gerfaut.

M. de Clérambon rejoignit, le 15 octobre. Avec tout son monde il entra dans Seissat pour dîner, et, le soir même, il se rendait,

en compagnie du marquis de Saint-Cendre, chez M. de la Bastoigne. L'entretien que les trois seigneurs eurent après souper ne fut connu de personne ; et les espions de M. de Croisigny, en lui annonçant toutes les nouvelles, grosses de mauvaises promesses, ne purent rien lui apprendre sur ce point. Mais, le surlendemain, des incendies éclatèrent partout, et M. de Lanelet, du haut de ses tours, put voir les cavaliers noirs battre le pays jusque sous les murs de son château. Il vit ainsi flamber les logis des Vacqueurs, la Paloterie, les granges de La Borderie, les maisons des Brouilles, dont les habitants venaient demander asile à la Haute-Ganne.

Sous le feu des murailles qui tenait les huguenots à distance, la retraite des gens et des bestiaux se continua pendant deux journées, et des châteaux voisins arrivaient des familles qui n'osaient point se diriger sur Bellac par crainte de se laisser

couper le chemin. Le vieux baron de Chauverne-Neyre qui, vu l'absence de dents, se nourrissait de purée de châtaignes, fit son entrée dans des brancards, avec sa fille Valentine et quelques serviteurs armés. Derrière lui, les flammes rougissaient l'horizon où s'abîmait son domaine de Francœur. Puis ce furent M. et Mme de Monsergues et leur cousin M. de Villevialle, qui depuis quinze années, ne les avait pas quittés d'une semelle, et le fameux bailli de Tourtencieux, un des derniers survivants de la bataille d'Agnadel. La Haute-Ganne reçut tout, derrière ses hauts remparts couronnés de domestiques, de gardes, de piqueurs armés d'arquebuses et de mousquets. Trois reîtres furent abattus d'un coup de canon parti de la tour du Maréchal, et de grands cris de joie accueillirent leur chute. Mademoiselle Gilonne applaudit quand elle vit, sous le boulet, rouler les chevaux et les hommes. Mais une

décharge partie du bois Guiraud salua les créneaux de la plateforme, un éclat de pierre blessa deux canonniers, et mademoiselle de Bonisse eut sa robe couverte de plâtre. Il fallut que M. de Lanelet intervint pour qu'elle se décidât à descendre ; et quand elle quitta la place, tous les assistants, émus par son courage, lui jurèrent de se faire tuer pour elle, tous et jusqu'au dernier.

Deux jours ne s'étaient pas écoulés que la Haute-Ganne se trouvait complètement investie, sans remède. M. de Clérambon avait pris ses quartiers à la Villotière, autour de quoi il fit table rase. Et il menaçait le logis fortifié des Lucottes, étendant ses lignes sur tout le flanc sud de la Haute-Ganne, tandis que M. de Saint-Cendre menaçait la grande entrée de l'ouest et les enceintes du sud que les gens de Seissat avaient mission de surveiller étroitement.

Mais on s'aperçut que ces villageois

n'étaient pas dignes de confiance. À plusieurs reprises, ils laissèrent passer les émissaires de M. de Croisigny ; et, dans une sortie que celui-ci mena pour incendier les écuries des reîtres à la ferme des Charmettes, ils abandonnèrent M. de Saint-Cendre qui les conduisait à la charge et s'enfuirent jusqu'à Seissat, jetant leurs armes pour courir plus vite. Le marquis, engagé sous son cheval, faillit demeurer captif. Déjà il s'était rendu à Croisigny, qui avait reçu son gant, lorsque M. de la Touaille vint par derrière et lui déchargea son pistolet dans la tête, à bout portant. Sans la trempe excellente de sa bourguignote d'acier doublé, Saint-Cendre eût trouvé là la fin de ses aventures. Deux escadrons de reîtres, commandés par M. de Taubadel, le dégagèrent à temps, et M. de Croisigny fut entouré avec son prisonnier. Mais Saint-Cendre ne voulut pas demeurer en reste de générosité avec cet ennemi qu'il

chérissait entre tous, il le remit en liberté, malgré les conseils de M. de Clérambon qui revenait de nettoyer le bois de La Couture-Renon, avec deux manches de mousquetaires.

M. de Croisigny rentra à la Haute-Ganne aux premières heures du soir, alors que M. de la Touaille racontait sa mort et celle du marquis, qu'il se vantait d'avoir tué de sa main. M. de Lanelet chantait déjà victoire, et Gilonne se préparait à apprendre à Gabrielle que, cette fois, elle devenait veuve pour tout de bon. L'arrivée de Gaspard traversait trop de projets pour être accueillie avec faveur : Lanelet lui reprocha amèrement sa conduite, et surtout de ne pas avoir mis Saint-Cendre à mort, dès le premier moment. Il se refusa à entendre les paroles de paix qu'adressaient MM. de Clérambon et de Saint-Cendre ; et, le lendemain matin, il ne voulut pas même recevoir le trompette

que les deux associés lui envoyaient pour le sommer. Le trompette laissa une lettre que Gaspard remit à l'oncle Christophe. Il y était dit, entre autres choses utiles, que M. de Clérambon réclamait des explications et une indemnité pour le meurtre de son parent Gaston d'Aultry, et la punition des assassins, quels qu'ils fussent, voire mademoiselle Gilonne de Bonisse, inculpée de faux. M. de Saint-Cendre appuyait ces exigences et mettait Lanelet en demeure de lui rendre sa femme, madame Gabrielle de Vignes, avant le coucher du soleil. Faute de remplir ces conditions, le seigneur de la Haute-Ganne s'y verrait contraint par toutes les mesures de force, et, si la place était enlevée, on ne prendrait personne à merci.

M. de Lanelet déchira l'insolente missive. Furieux de ce que Croisigny refusait de faire tirer sur le trompette, il s'emporta en malédictions, et Gilonne, qui survint au cours de

l'entretien, dénonça la mollesse de Gaspard. « Il était vendu à l'ennemi, peut-être. En tout cas, il ménageait la chèvre et le chou et, tôt ou tard, il trahirait ceux-là mêmes qu'il s'était engagé à défendre... » Et M. de la Touaille approuva, car il espérait qu'on lui confierait le commandement du château.

Et Gaspard de Croisigny regretta de ne pas être resté par terre à la fin de cette méchante escarmouche. Il supplia le vieux Lanelet de le relever de ses fonctions, annonça sa ferme intention de quitter le château. Mais l'oncle Christophe, comme s'il eût entrevu tout à coup la grandeur du danger, trouva le courage d'imposer silence à mademoiselle de Bonisse. Il pria Gaspard d'oublier les paroles injurieuses, et lui donna en présence de toute sa garnison réunie, le suprême pouvoir. Croisigny rétablit l'ordre en faisant emprisonner M. de la Touaille, dont la rébellion sournoise excitait une



partie des défenseurs du château à contester l'autorité du chef choisi. Comme lieutenant, il prit M. de Villevialle, qu'il avait connu capitaine dans les bandes du Piémont. Il obligea les deux cent cinquante hommes dont il pouvait disposer à observer une stricte et exacte discipline. Il dut pour l'exemple, condamner cinq mutins à être pendus, mais il fit demander leur grâce par Gabrielle, et s'empressa de l'accorder. Et, par d'autres moyens, il tendit à remplacer l'influence de Gilonne par celle de la marquise. Il parqua les femmes dans l'aile nord du château, sans excepter mademoiselle de Bonisse de la commune mesure. Et, pour obéir à M. de Lanelet, il tripla les gardes autour de l'étage où demeurait Gabrielle, car elle avait dû abandonner son appartement du sud, dont les fenêtres donnaient sur le quartier général de M. de Clérambon.

Le 20 octobre, celui-ci enleva l'ensemble

fortifiée des Lucottes, où il laissa trente hommes de sa bande le nez dans l'herbe ; mais il tua vingt des gens de Lanelet et en fit pendre quinze qui furent pris dedans. Puis, il y établit cent arquebusiers choisis qui rendirent intenable la plateforme de la tour du Maréchal. M. de Saint-Cendre, après trois assauts où il fut soutenu par les reîtres, réussit à faire une brèche dans l'enceinte du parc, au moyen d'un pétard. En une nuit il abattit cinquante toises de la courtine, et les cavaliers de M. de Taubadel s'installèrent dans le parc, de telle sorte que l'oncle Christophe perdit du coup ses meilleurs magasins de ravitaillement avec ses six petites fermes ; et il se trouva resserré entre ses seuls fossés.

Dans tout le pays les ravages continuèrent, systématiques et complets. À deux lieues à la ronde, tout fut saccagé et pillé, le butin fut énorme. Et pour punir les gens

de Seissat de leur trahison, M. de Clérambon fit enlever de nuit le village, qui fut incendié, après un assez grand massacre. On sauva seulement quelques femmes, parmi lesquelles l'épouse de Dindaux-Perrinet et ses deux filles. M. de Saint-Cendre se fit livrer mademoiselle Julie Thouron qu'il garda dans son quartier de Doumerie, où il vivait en grand luxe avec Macée Labourlade et la demoiselle de Chypre, qui se faisait servir par douze petites filles vêtues de drap d'or. Et tous les soldats vénéraient le marquis comme une sorte de Grand-Turc, car on le voyait aller et venir avec les trois belles qui le suivaient partout à cheval, parées magnifiquement et reluisant sous les bijoux comme des châsses. Julie Thouron, sans plus s'occuper de son mari le boucher, s'abandonna à son sort. Et ses filles furent mises sous la protection de M. de la Bas-toigne, où les conduisit Dartigois lui-même.

En échange des deux tendrons, le généreux seigneur de Vaucreuse donna un millier de poudre, et aussi trois petits canons avec lesquels M. de Saint-Cendre commença à battre les ouvrages de la porte de l'ouest. Il la ruina en quatre jours à n'en pas laisser une pierre sur place. Et elles semblaient fondre comme du sucre dans l'eau du fossé. Ce malgré quoi l'oncle Christophe déclara qu'il aimerait mieux mourir que de rendre Gabrielle à son coquin de neveu. Et il écrivit à Monsieur, frère du Roy, une belle lettre qu'un piqueur emporta de nuit en passant adroitement dans les lignes de M. de Saint-Cendre. Car, vu la quantité de femmes qui se trouvaient dans les abris pour le divertissement de tous, les abords étaient assez mal gardés.

Quant à Jean Leychanaud, indifférent aux choses de la surface, il menait l'existence d'un ver de terre. Armé d'un pic et d'une

sonde, il vivait dans les massifs de chênes rabougris qui s'épandaient en broussaille épaisse sous l'énorme rocher où se dressait la tour du Maréchal. Indifférent à la pluie du plomb et aux détonations, aux balles qui sifflaient au-dessus de sa tête, il s'enfonçait dans la fissure et continuait de creuser son trou.

## XIII

M. de Saint-Cendre menait dans son quartier de Doumerie une existence agréable. Après avoir souffert, aux premiers jours du siège, des préoccupations inhérentes au commandement, il avait laissé la semaine à M. de Clérambon qui conduisait les travaux d'approche. Ayant établi sa tête de sape à ranger le glacis au-dessus du logis des Lucottes, celui-ci avait continué ses parallèles avec méthode et lenteur. Les terrasses gabionnées battaient la courtine du

sud avec les canons de M. de La Bastoigne, que Saint-Cendre avait envoyés après s'être convaincu de l'inutilité d'attaquer de vive force les défenses de l'avant-cour de l'Ouest. M. de Clérambon taxait Saint-Cendre de mollesse, bien que le marquis eût, la veille encore, roulé sous son roussin poil de loup occis par un boulet. On s'accordait à reconnaître que ce coup, parti de la tour cornière de l'est, dite La Berquinière, avait été dirigé avec une rare justesse, et pointé par M. de Lanelet lui-même ; et, à ce moment, mademoiselle Gilonne se tenait près de lui. De grands cris de joie avaient éclaté sur la plateforme, au spectacle du marquis porté par terre. Mais M. de Saint-Cendre s'était relevé, avait pris une arquebuse et tué raide un homme qui, aux côtés de l'oncle Christophe, se penchait au dessus d'un merlon. M. de Clérambon reprochait au marquis de s'exposer inutilement, et de ne

pas se consacrer avec une suffisante assiduité à la besogne quotidienne d'ingénieur. La dissension n'avait pas encore éclaté entre les alliés, mais on pouvait prévoir, à certains signes, que la bonne entente serait rompue dès le premier échec.

C'est pourquoi, sans compter beaucoup sur Jean Leychanaud, Saint-Cendre laissait au temps le soin de lui dicter un bon conseil. Pareil au Miramolin, il vivait dans le présent, entre ses femmes, et se délassait des soucis et des travaux de la guerre.

Assis à la table où il avait dîné avec Julie Thouron, sa favorite du jour, le marquis parcourait d'un œil distrait des papiers qu'il tirait d'un grand portefeuille. Une lettre appela son attention. Mais ce sentiment prit vite sa fin, tant la prose de Catherine Dartigois apparaissait sans préparation et sans charme.

« Qu'est-ce, se disait Saint-Cendre, que



ces expressions vulgaires et toujours lamentables, dont pas une ne rime à quelque souvenir agréable non plus qu'à une solution utile ?

*J'ai retrouvé dans un coffre une épingle qui vient de vous, monseigneur, je voudrais m'en servir pour attacher votre cœur au mien afin qu'il ne puisse plus le quitter.*

» Outre que la phrase est entortillée, pauvre et vide de sens, je n'y rencontre rien de particulièrement plaisant. Et, qu'est-ce encore que ceci :

*Je ne pense jour et nuit à autre chose qu'à vous et aux moyens de nous pouvoir réunir !*

« Catherine devrait être assez raisonnable pour comprendre que je me trouve aux prises avec des difficultés importantes, et qui ne me permettent pas de me livrer à d'aussi futiles

distractions. Qu'elle se tienne en paix à Bel-lac ! »

Et, s'adressant à la belle Julie qui, à l'appel, s'approcha doucement et allongea sa tête froide et soigneusement coiffée sur l'épaule du marquis :

— Voyons, ma mie, que te semblerait, si tu étais homme, d'une femme qui t'écrirait de pareilles fadaïses :

*Je ne désire et n'aime que vous... Il n'y a rien au monde de beau ni d'aimable que vous... Vous en connaîtrez de plus belles...*

Saisissant mademoiselle Thouron par la taille, Saint-Cendre lui dit dans le cou :

— Elle est toute connue, ce semble.

L'expression haineuse qui contractait la figure de Julie disparut dans un épanouissement de joie, d'insolence et d'orgueil. Sous ses longues paupières baissées un éclair

brilla, et ses lèvres cherchèrent la bouche de M. de Saint-Cendre qui les baisa avec une condescendante distraction. Et il continua :

— ... *et de plus riches ; non qui vous aiment d'un aussi profond amour.*

— Cette Catherine ne saura jamais tourner une phrase, Julie, ma belle, vois comme cela est sottement dit. Et surtout, mon âme, ne finis jamais une lettre ainsi :

*Si vous m'abandonnez, je sens que j'en mourrai ; tant, sans vous, monseigneur, je fais peu de cas de la vie.*

— Ce sont là, mon cœur, des paroles en l'air. Jamais on ne vit une caillette aussi rose mourir en se consumant de chagrin.

Et, encouragé par le mauvais rire de Julie Thouron, M. de Saint-Cendre fit une pelote

de la lettre et la lança dans les flammes, parmi les bûches du foyer de la haute cheminée. La triomphante Julie fit quelques déclarations calomnieuses touchant Catherine Gillot, femme de Juste Dartigois, tandis que le marquis, tenant la demoiselle sur ses genoux, caressait sans retenues les rondeurs découvertes de sa poitrine.

« Si, d'aventure, — se disait Julie Thouron, en s'abandonnant avec une facilité discrète, — madame Gabrielle était tuée, lors de l'assaut de la Haute-Ganne, j'aurais bien des chances pour devenir marquise de Courtemer, et de Saint-Cendre. Depuis que mon mari a disparu, meurtri sans doute à Seissat, je représente le plus riche parti du pays de Bellac. Et je suis assez belle, M. de Saint-Cendre a même assez aujourd'hui le goût de ma chair, pour que je puisse, sans présomption, nourrir un pareil dessein. Il suffirait d'une balle égarée... »

Mais, au moment où le marquis, serrant mademoiselle Thouron de plus près, se préparait à prendre avec elle le plaisir que l'Église défend hors de l'union légitime du mariage, un homme gratta à la porte, puis entra. Et, dans un grand désordre, Julie s'enfuit vers la table, où, sans s'occuper de ses vêtements très largement ouverts, elle saisit vivement son masque; elle l'appliqua sur son visage, serra entre ses dents le bouton de verre. Ainsi Jean Leychanaud, survenu à l'improviste, eut la vue pleine et entière de la gorge superbe de la demoiselle dont il ne put considérer le visage. Sans s'arrêter à ce spectacle, il s'adressa au marquis, en s'excusant de le déranger, peut-être? Il s'agissait d'affaires d'importance :

— Monseigneur, nous sommes aujourd'hui au 24 et il est une heure de l'après-midi. Si vous le jugez convenable, la tour du Maréchal sera par terre à trois

heures. J'attends vos ordres pour mettre le feu aux fourneaux, les étançons sont reliés au pétard principal, de telle manière que l'ouvrage tout entier s'abîmera en contre-bas. Il faudrait seulement faire évacuer la redoute des Lucottes, dont plusieurs parties seront sans doute ruinées par la chute des pierres.

— Fais pour le mieux, mon ami, — répondit le marquis avec sa bienveillance auguste. — Prends garde seulement de ne pas te faire écraser par ton propre artifice. Ces sortes d'accidents sont fréquents parmi les mineurs ; et les taupins succombent trop souvent sous la terre qu'ils ont remuée sans prudence. Rappelle-toi ce que je t'ai dit du trépas de ces Bourguignons qui furent, au château de Coucy, déconfits victimes de la descente inopinée d'une tour, nommée du Maître Odon, au temps de mon cousin Saint-Pol, il y a quelque cent cinquante ans. Je te renouvelle mes promesses, Gilonne de

Bonisse te sera remise à la prise du château.

Et, cependant que Saint-Cendre écrivait une lettre pour avertir M. de Clérambon de l'opération qu'allait mener Jean Leychanaud, le grand maçon, regardant sournoisement Julie qui rajustait très lentement son corps busqué, se disait que, peut-être, au soir, il dégrafferait la pupille de M. de Lanelet.

Muni de son papier, Leychanaud se préparait à partir. Mais Julie Thouron, qui ignorait les mesures prises par Gaspard de Croisigny, songeait, radieuse, aux particularités qu'elle connaissait de la Haute-Ganne :

« C'est, se disait-elle, à la tour du Maréchal que tiennent les murailles et les encorbellements de l'appartement de madame Gabrielle. Ce coup va me faire probablement marquise de Saint-Cendre. »

Elle appela le maçon d'un signe, emplit un verre de cristal avec du vin vieux, l'obligea à boire. Et, se sentant déjà grande dame, elle

releva sa manche, lui donna son bras à baiser, tandis que le marquis, paternel, se remettait à examiner ses papiers.

Maintenant, il lisait une lettre de madame de Follenbrais et sa face s'éclairait d'un sourire. La femme du commissaire des guerres avait trouvé moyen de faire passer cet avis par le valet Geoffroy Lubert, car La Solive s'était finalement enfui de la Haute-Ganne pour rejoindre Dartigois. Diane suppliait le marquis de Saint-Cendre de la mettre à l'abri des violences, elle se constituait, dès aujourd'hui, sa captive. Elle l'adjurait d'avoir égard à sa jeunesse, qu'elle exagérait, et à sa beauté représentée par un petit médaillon de cire peinte qu'elle avait joint à l'épître. Et M. de Saint-Cendre regarda le portrait avec plaisir. Madame Diane s'annonçait comme décidée à servir le glorieux marquis de toutes manières, s'il voulait bien lui faire la grâce de la dis-



tinguer. Elle terminait en promettant de lui faire payer une riche rançon, mais elle demandait humblement à ne pas être livrée au redoutable et triste M. de Clérambon.

« Voici, se dit Saint-Cendre, quelque chose d'admirable, et en tout fait pour plaire à notre mélancolique Odet !... Leychanaud, mon garçon, tu remettras cette lettre à M. de Clérambon, avec l'autre, et tu lui diras que j'ai pensé à ses particuliers soucis ! »

Mais, sans avoir confessé à son amie Madeleine de la Touaille, la grande prudence qui l'avait poussée à écrire au marquis, madame de Follenbrais gagnait, — à cette même heure où Saint-Cendre examinait sa mine modelée dans un petit cadre d'or, — par un couloir détourné, un berceau du jardin. Depuis que la Haute-Ganne était investie, c'était dans ce cabinet de verdure que les deux jeunes femmes se retrouvaient. Là, elles pouvaient parler sans témoins et jouir

d'un rayon de soleil, car, en temps ordinaire, on les gardait dans un appartement sombre et dont les fenêtres avaient été aveuglées avec des matelas et des hourds, par crainte des balles.

Après s'être glissée adroitement par le manège et la basse cour du Nord, Diane de Follenbrais atteignit le petit coin retiré où se dressait un Hermaphrodite de marbre. La divinité androgyne portait les ailes d'Eros et la peau de biche de Bacchus ; sur une stèle était gravée une variante de l'épigramme faite par le Rhodien Simmias : « Je n'emploie pas la violence, mais la douce persuasion ; tout m'obéit, et la terre, et le ciel. Je dicte ma loi aux hommes et aussi aux Dieux ».

Madame de Follenbrais admira, suivant sa quotidienne coutume, la statue entièrement nue. Elle retrouvait dans sa nature doublement sexuée la complexité de ses désirs ; comme le flambeau allumé

que portait le Dieu, une ardeur brûlait en elle que rien ne pouvait éteindre. Sous le voile qui cachait sa chevelure et découvrait ses traits nobles et un peu mous, l'image paraissait sommeiller doucement et palpiter comme les figures des songes. On s'accordait à voir en elle une admirable réplique de l'Hermaphrodite de Polyclète tel que le décrivit le Romain Pline, et elle retenait encore dans les plis de sa nébride des traces de la peinture passée. M. de Lanelet la tenait en grande estime, tout comme madame de Follenbrais, mais c'était pour d'autres causes : car il l'avait achetée pour la somme de vingt mille livres à M. de La Bastoigne. Et celui-ci laissait dire qu'elle venait de Rome en droite ligne et qu'elle avait été volée lors du sac de 1527.

Diane, pensive, regardait toujours l'Hermaphrodite dont la gorge de vierge se bombait sur des pectoraux mâles, et le

galbe resserré des hanches exagérait la nature virile que démentaient la chute des épaules, la délicatesse des membres, d'autres signes encore.

— Voici la belle amoureuse d'un Dieu et qui regrette de n'être pas faite à son image ! — dit une voix chaude et riieuse.

Et Madeleine de la Touaille, saisissant son amie, aux hanches l'embrassa sur le cou, au défaut de sa fraise de linon, en la faisant tourner entre ses bras avec une fière et gracieuse aisance.

Se tenant enlacées, les deux jeunes femmes examinèrent la statue, avec des remarques immodestes qui voltigeaient sur leurs lèvres comme chatouillées par les mots. Leurs yeux brillaient, enflammés par une inquiète et grandissante luxure. Heureuses de leur communauté d'habitudes, elles échangeaient des regards, lourds de caresses. Depuis des jours, elles n'étaient plus libres

de leurs mouvements. On les surveillait sans cesse. Elles étaient obligées de coucher, dans une même chambre, avec d'autres dames qui, comme Valentine de Chauverne-Neyre ou Marguerite de Monsergues avaient des mines sottes et naïves, Lucie de Monsergues passait son temps avec un chapelet, la plupart manquaient de linge, toutes ignoraient les élégances les moins compliquées.

Mais, quelle que fût leur envie de se donner des preuves plus effectives de leur mutuelle tendresse, Diane et Madeleine s'en tinrent à un échange de baisers, tant elles craignaient l'espionnage de Gilonne comme aussi la surveillance des gens du sévère Croisigny.

Et elles regrettaient le temps passé où elles pouvaient s'aimer à leur aise dans la demi obscurité de l'appartement bien clos où elles se réfugiaient sous le prétexte de lancinantes migraines.

« Faudrait-il rester longtemps encore enfermées dans ces salles tristes où ne venait que la lumière affaiblie des cours, et où l'on se trouvait à l'étroit, victimes de promiscuités insupportables, dans un va et vient de portes, de gens et de femmes de service ? »

— Ah ! crois-moi, ma chère, gémit Diane, nous aurions dû, au premier jour, aller nous promener du côté de Seissat et nous laisser prendre par Dartigois. Nous nous serions mises sous la protection de M. de Saint-Cendre. Il est galant homme et très dévoué aux dames. Sans doute nous aurait-il bien traitées ?

— Tu n'y penses pas Diane, — répondit Madeleine avec une moue sournoise. — Il nous aurait demandé, bon gré, mal gré peut-être... ?

— Hélas, ma petite, ce sera tout comme, quand il aura pris le château ; et nous n'aurons plus à choisir !... Asseyons-nous

sur ce banc et parlons un peu raison, si possible. Tout me porte à craindre la ruine prochaine de la Haute-Ganne. J'ai surpris un bout de conversation entre des hommes, hier. Et j'ai cru comprendre que depuis la trahison de cet abominable La Bastoigne, notre confusion ne faisait plus question. C'est affaire d'heures...

— Pauvres de nous ! — dit Madeleine avec des pleurs dans la voix, — quel sera notre sort si la place vient à être enlevée de vive force ?

— C'est là, ma mie, une chose grave. Ah ! la guerre est une belle invention !... J'ai écrit, il y a déjà des semaines, une lettre à une de mes plus vieilles parentes, chanoinesse d'un chapitre de Poitiers, pour lui demander conseil sur la conduite que je devrais tenir dans ces circonstances difficiles où l'on a vu les plus sages obligées de marcher les jupes liées par dessus la tête... Tu vois, du reste, ce que je pré-

tends dire.

Les yeux arrondis par l'angoisse, Madeleine tordit ses mains, muette d'épouvante. Elle se voyait déjà ainsi promenée par les gens du dehors.

— Écoute, et ne te désespère pas. Grâce à un valet nommé Lubert j'ai reçu ce matin une réponse. J'ai commencé de la lire, et la morale de cette femme expérimentée et vertueuse ne me donne pas grand courage. Tu verras, tout comme moi, que l'on prend toujours assez facilement son parti et des maux passés et de ceux qui menacent autrui.

— Tu parles comme un livre, comme un professeur à bonnet carré, Diane, déclara la blonde Madeleine avec une admiration sincère. Je suis sûre que s'il te plaisait de haranguer les vainqueurs, tu nous sauverais du sac...

— J'en doute, mon âme. Écoute l'histoire de ma chanoinesse. Cette béguine est une



personne des plus avisées et je l'ai entendu souvent, jadis, parler d'une façon gentille et sage. Sa tolérance était peut-être trop large. Elle ne professait pas contre les courtisanes, ce magnifique mépris que montrent à leur endroit tant de dames des plus galantes. Elle estimait qu'une fille peut en être réduite à gagner son pain avec son corps sans tomber absolument dans l'ignominie : « Puisque, nous disait-elle souvent, dans les désordres des guerres, les femmes sauvent leur vie en se livrant de bon gré aux vainqueurs, on ne peut reprocher à une pauvre créature de conserver chaque jour la sienne en exerçant son petit trafic. »

— Ne crois-tu pas, — interrogea Madeleine avec quelque dédain, — qu'il y a là de l'exagération coupable ? D'ailleurs, ces catins ne nous intéressent en rien, c'est trop déjà de savoir qu'elles existent. Ce qui me touche, ce sont ces excellents conseils que

t'envoie la chanoinesse. Lis-moi, Diane de mon cœur, mon amour, ma vie, quelque passage de sa lettre afin que j'en puisse profiter.

Passant sa langue entre ses lèvres vermeilles, Diane ouvrit le papier plié qu'elle avait tiré de sa bourse à cul de vilain. Jetant un regard autour des carrés de verdure, elle se pencha sur la lettre, tandis que Madeleine se rapprochait d'elle à toucher ses genoux, et les deux chevelures blondes et fauves parurent s'unir. Madame de Follenbrais, d'une voix grasse, chuchotante, commença à lire :

— « Tu me demandes, ma chère enfant, des conseils sur la conduite que tu devrais tenir si les gens de la religion s'emparent violemment du château où tu t'es réfugiée. Cela est bien délicat à faire. Mais, si tu en crois ma vieille expérience de « Relique du sac de Rome », comme on dit, tu te dirigeras par les sentiers de la soumission

vers une condition possible ; car il n'en est pas, à mon avis, de pire que d'être privée de la vie. Tu te rappelleras l'exemple de cette Marie Égyptienne que l'Église a mise au nombre des saintes, parce qu'elle n'hésita pas à prêter son corps dévêtu à un batelier, pour acquitter ainsi, à défaut d'autre bien, son passage vers les rives où l'appelait son évangélique mission.

» Tu n'oublieras pas que, pareils en cela à tous les hommes, les gens de guerre sont naturellement féroces et brutaux, et qu'ils ne pardonnent guère à qui leur résiste, et que leurs exigences sont sans frein. Car, rien n'excite plus les hommes que ce qui est en dehors du commun. Aussi voit-on ces soldats abonder, le plus souvent, dès le jeune âge, en raffinements de luxure, surtout à l'égard des dames et des nonnains qui se scandalisent volontiers, et ils doublent leur plaisir par l'outrage.

« Tu comprendras facilement que pour ces drôles sans délicatesse, et qui, sous quelque écharpe qu'ils servent, n'ont communément ni foi ni loi, c'est une aubaine souvent sans seconde que d'avoir à leur discrétion des dames ou demoiselles de haut lignage qui, succombant sous la confusion et la gaucherie naturelle aux femmes vertueuses... »

Ici, les deux amies se regardèrent et sourirent avec un gracieux accord. Furieusement Madeleine pinça le genou de Diane qui continua, en tirant la langue :

« Doivent leur donner, bien à contre-cœur, ce qu'elles refusent en tous temps, je parle pour nous, ma chère fille, aux hommes de la meilleure condition. Et passer par les mains des gens de guerre, a quelque chose de particulièrement désastreux, car ils ne savent aucun gré aux femmes dont la beauté les a réjouis. Et leurs brutaux transports, une fois

passés, ils ne voient plus dans leurs victimes que des objets de mépris et de haine, comme s'ils détestaient en nous leur injustice et leur violence. Heureuses sommes-nous quand, après avoir été pour eux des courtisanes avilies, nous ne devenons pas des servantes qui, sous le bâton, fourbiront les armes et prépareront les mets, pour réapparaître, à la fin du repas qui dégénère presque toujours en orgie, comme une lamentable chair à plaisir. »

« Ce tableau, murmura Madeleine, subitement glacée, n'est pas bien rassurant, et je n'y trouve rien de propre à remonter nos courages. »

— « C'est pourquoi, ma chère enfant, continua Diane, il me paraît expédient de désarmer les vainqueurs par la douceur. Rien n'est plus ridicule qu'une impuissante colère. La plus simple sagesse nous enseigne que nous devons céder à la force. Il faut

encore considérer que ces soldats, qui de toutes conditions et de tous rangs, sont montés à l'assaut sous une pluie de feu et de plomb, sous la menace des épées et des piques, risquant la mort à chaque pas, ont gagné le droit de prendre après cela quelque licence. Et ce n'est pas un moindre de ces droits que de nous faire compter les solives du plafond ou de nous faire admirer de plus près que nous ne voudrions les broderies de nos courtepointes. Le luxe dont nous vivons entourées pousse ces hommes endurcis vers une lubricité plus vive que ne le comporte heureusement l'habituel pouvoir de leurs reins. Et, si l'on dit couramment que ventre affamé n'a point d'oreilles, tu entends de reste ce qu'il faut attendre d'un lansquenet ou d'un stradiot exaspéré par les fatigues et les privations de la guerre. Ce serait d'une folle que de s'imaginer qu'à l'heure du sac ils puissent être saisis de respect

pour une demoiselle qui prend des airs d'impératrice, ou entrer en compassion devant les simagrées d'une dame froissée dans sa plus intime pudeur et qui pleurniche, dans une douleur souvent toute extérieure, avec ou sans chemise entre ses bras.

« C'est là une chose à laquelle nous ne nous arrêtons pas assez, petite, et sur laquelle nous devons beaucoup réfléchir. N'était le naturel penchant qui porte tout homme, même continent, vers une belle femme, il y aurait toujours là l'excitation qui vient par le combat, et qui se traduit par des meurtres où ces soldats satisfont leur spéciale avidité de carnage. Il est dans la nature humaine de se montrer libidineux, incontinent et brutal. La plus grande vertu n'empêchera pas le meilleur d'entre eux de paillarder, comme de prendre ce qui est à portée de sa main. Dans toute place prise d'assaut, l'honneur de la plus haute dame est à la

merci d'un valet d'armes. Car je dois te dire tout d'abord que je crois peu à la continence de Scipion. Ce général romain devait sans doute avoir quelque empêchement ce jour-là. Et, quant à ce fameux Bayard, s'il ne toucha pas aux demoiselles de Brescia non plus qu'à madame leur maman, c'est qu'il avait reçu au mauvais endroit un coup de pique. Je sais ce que vaut en pareil cas la retenue d'un gentilhomme. Moi, qui t'écris, ma chère Diane, je n'ai jamais eu autant à souffrir, et, avec ma mère, qui était très belle, lors du sac de Rome, que d'un parent à nous, Français et assez bon noble, entré avec les Allemands hérétiques, et qui s'appelait M. de La Bastoigne. »

Brandissant les feuillets de la lettre, Diane de Follenbrais éclata d'un rire désordonné, et Madeleine partagea ses transports.

— Quelle belle histoire à raconter sur le fastueux La Bastoigne ! s'écria Diane. S'il



s'approche jamais de moi par la suite, je lui demanderai des nouvelles de sa cousine de Burny, la chanoinesse, relique du sac de Rome.

Mais Madeleine, impatiente, allongeait sa tête fine vers le papier où la chanoinesse avait couché son licencieux bavardage. Elle attendait quelque détail précis et charmant. Diane reprit :

— « Aussi je n'approuve pas la conduite de tant de dames et demoiselles qui, ne sachant pas se soumettre, poussent des cris affreux lorsque le bélier militaire bat en brèche leur tremblante pudeur. C'est là une sottise conduite, si j'ose dire, et qui n'est point honnête. Car, si vous considérez que vous êtes une proie, vous n'avez point à ergoter sur la façon dont vous prendra votre maître et seigneur, qui est bien le maître de votre corps puisqu'il l'est de votre vie et de celle des vôtres. À agir ainsi, on ne déploie

aucune vertu, mais on s'expose à plus d'un outrage, et aussi à être battue comme une bête, ce qui ne sauve pas du reste. Il faut en venir, tôt ou tard, à ce que nous ne pouvons matériellement empêcher. Et le supplice, car on doit prendre la chose comme telle,... »

— Elle est véritablement gaie, la tante la chanoinesse, interrompit Madeleine. On dirait vraiment...

— Il y a, ma toute belle, dans ce radotage, à prendre comme à laisser, — répondit Diane avec un rire gras qui alluma son regard vicieux.

Comme deux fillettes qui se sont emparées d'un mauvais livre, elles poursuivirent la lecture :

— « ... Une foi subi, on a quelque chance d'avoir du répit. Car, si effrénés que soient les hommes, il ne jouissent pas de forces continues, et il leur faut là le repos, comme en tout. »

— Nous savons cela de reste, fit Madeleine. Mais il est arrivé parfois, m'a-t-on dit, que l'on tombait aux mains de plusieurs. Vois donc s'il n'est pas question de ce cas. C'est le vrai et seul point qui m'inquiète.

— « Crois-moi, ma chère enfant, ces sottises résistances et ces hurlements ne font qu'irriter ceux-là même que nous avons intérêt à apaiser. Et quant à la vertu, elle ne consiste pas, à mon sens dans de si grands gestes. D'autres femmes, tout en cédant avec art, font les pucelles et se désespèrent en pleurant comme des Madeleines. D'autres encore, plus avisées, croient bon de tomber en pâmoison, ce qui, tout en les arrachant au spectacle de leur désordre, leur enlève le beau côté du sacrifice. Il en est encore qui font, suivant en cela la méthode des casuistes, un sévère et courageux marchandage des abandons de leur corps, comme si l'œuvre de chair comportait tant de différences, et

celles-là n'obéissent qu'à l'orgueil. Jadis les femmes chrétiennes étaient livrées, dans les lupanars, à la lubricité des passants assez fortunés pour payer la possession momentanée de leurs charmes. Je doute que, dans ce marché, la captive fût invitée à régler les cérémonies. Et aujourd'hui encore, une fille condamnée à mort n'a point à refuser au bourreau ce dont la loi ne lui permet plus de disposer, puisqu'elle est déjà une chair morte. Il faut nous en remettre à Dieu qui permet de pareilles choses, et se glorifier en lui qui a voulu que notre corps fût périssable afin que pussent disparaître avec lui les marques et les souillures. On fait grand bruit des crimes contre nature et autres appareils du Diable. Tous ces artifices sont en nous par les idées que nous ont inculquées les hommes, nos maîtres, qui ont fait notre éducation et la dirigent vers la sûreté de leurs plaisirs. Il y aurait trop à dire là-dessus. On subit les vices

des nations étrangères sans les approuver. Il me semble préférable, en tout cas, de tomber entre les mains des Allemands qui, frustes, ivrognes et sauvages, ne sont pas portés vers les singularités abominables par quoi se recommandent les Italiens et les Français. Et ce sont ces derniers que je craindrais le plus, tant leurs pratiques dépassent ce qu'on a jamais pu s'imaginer en luxure. »

— Voilà, articula Madeleine pensive, le plus bel éloge qu'on ait jamais fait de ton galant, M. de La Bastoigne. À ta place, je lui montrerais cette lettre.

— Je crois, dit Diane, qu'il serait trop heureux. Mais prends garde, très blonde Madeleine, à ce seigneur vénérable qui a envoyé ses canons contre nous. Je pense qu'il prendra sa part du sac de la Haute-Ganne. À me rappeler les regards dont il t'honorait au dernier repas où nous le vîmes exercer ses

dents d'ivoire et d'or, je suis portée à croire qu'il te réclamera comme spéciale part de butin.

— Et toi, très charmante Diane, tu seras prise par ce grand vilain M. de Clérambon qui a un sérail de filles, tel le Grand Turc lui-même. Tu seras enfermée comme une sachette, et de ta chambre il aura la clef dans sa poche, Ah ! tu baisse le nez ! Ne te fais pas trop de chagrin. Sans doute, quand Saint-Cendre aura assez de Gabrielle avec sa démarche de palefroi et sa mine de reine régnante, il te demandera à son ami, comme il l'a fait pour la demoiselle de Chypre.

— Tout cela serait acceptable, — murmura Diane troublée entendant parler du marquis. — Mais j'ai bien peur que quelque nuit, à la lueur de l'incendie, cinquante affreux soldats, couverts de fer, ne se disputent nos pauvres corps meurtris dans les débris de l'argenterie du vieux Lanelet. Et si je savais

cela possible, quoi qu'en dise Saint-Augustin, je trouverais peut-être le courage de me jeter dans le fossé pour m'y noyer.

— Mon cœur ! — clama Madeleine en embrassant étroitement madame de Follenbrais et en lui mordant les lèvres, — nous sommes trop fraîches et surtout trop riches pour qu'on nous laisse aux mains de la canaille. On connaît mes mérites, et des ordres seront donnés en conséquence. L'important sera de trouver une bonne cachette et d'en sortir au moment propice. Mais ta chanoinesse va, peut-être, nous indiquer le bon parti.

Diane, tout en songeant qu'elle l'avait déjà trouvé en se recommandant à M. de Saint-Cendre, reprit sa lecture :

— Pour finir, ma chère enfant, j'estime qu'on doit se présenter modestement comme une esclave soumise et prêter ce qu'on a de mieux, et je ne dis pas donner, car

nous ne laissons rien de nous à nos ravisseurs que le souvenir éphémère de plaisirs que nous ne leur avons pas, en somme, procurés de bon gré. Et rien même ne nous oblige à les partager. D'une part comme de l'autre, la chose est bien vite oubliée, surtout de notre côté, si nous avons su prendre les précautions nécessaires. Il faut savoir se soumettre. Grâce à ma patience, j'ai, lors de cet affreux sac de Rome, évité les plus grands maux, dont le moindre n'eût pas été d'être menée comme indocile, dans un de ces bouges où allaient, en troupes, se satisfaire grossièrement, les lansquenets luthériens et autres suppôts du prince d'Orange. Et quand, au bout de quelques mois, M. de la Bastoigne et ses amis ont quitté la ville éternelle, comme on l'appelle, nous n'avons eu qu'à payer une grosse rançon pour recouvrer notre entière liberté. Que la grâce de Dieu te soutienne, ma chère mignonne, dans les tribulations



par lesquelles vous allez passer. Mes prières t'accompagnent — Anne Valentine de Boury †. »

— C'est parfait, conclut Diane. Et voilà sans doute l'origine de la fortune puissante du courtois M. de la Bastoigne. Il nous faudra, madame Madeleine, enrichir nos vainqueurs après les avoir subis dans notre couche ou ailleurs. La guerre est une belle invention ! Mais cela regarde avant tout nos maris...

Mais subitement Diane cessa de parler : une sourde détonation ébranlait tout autour des deux femmes stupides d'épouvante ; les arbres, les statues parurent danser. Un terme de pierre s'abattit dans l'herbe et une main de l'Hermaphrodite tomba dans le giron de madame de la Touaille qui poussa un cri perçant. Tremblantes, percluses d'effroi, dans l'air qui semblait vibrer sous leurs yeux, Madeleine et Diane demeuraient sur le banc

comme si on leur eût coupé les jarrets. Elles ne sentaient plus leurs jambes. Au nord, une fumée épaisse montait dans un nuage de poudre. Des clameurs confuses s'élevaient. Puis un grand silence se fit.

Sans force, claquant des dents, Diane de Follenbrais dit d'une voix basse, et entrecoupée de hoquets, à Madeleine de la Touaille plus blanche qu'une hostie et qui frissonnait sans pouvoir quitter le siège de marbre :

— Regarde ! c'est la tour du nord, la tour du Maréchal, qui vient de tomber ! On ne la voit plus en place !...

Madeleine trouva la force de se lever :

— Il faut nous sauver, gémit-elle, sans quoi nous ne pourrons plus rentrer au château. Sans doute les ennemis vont-ils monter à l'assaut !...

Et dolentes, désespérées, mortes de peur, pleurant d'angoisse, toutes deux s'écrièrent

dans un mutuel reproche et un commun aveu de lâcheté :

— Voilà ce que c'est ! M. de Croisigny nous avait pourtant bien défendu de venir par là !

Cependant, à ouïr cette explosion formidable, M. de Saint-Cendre, s'était dégagé des bras de Julie Thouron, et il s'écria en regardant sa montre :

— Quelle est cette nouvelle histoire ? Leychanaud avait annoncé que la tour du Maréchal sauterait à trois heures : il n'en est que deux. Voici qui est contraire à cette régularité militaire que chérit entre toutes autres choses le méticuleux Clérambon.

Mais Dartigois entra, radieux. Couvert de débris, de cendres, de poussière, le nez à moitié enfoncé dans son chapeau de fer, le maître du Breuil déclara qu'il n'avait jamais rien vu de plus admirable, et que le château de l'oncle Christophe présentait une brèche

par où l'on voyait tout ce qui se passait au dedans.

— Ah ! monseigneur ! Venez, par grâce, et jouissez d'un si beau spectacle ! La tour est tombée dans le fossé qui s'est crevé et tout le bois Guiraud est comblé par l'avalanche de pierres et d'eau. On dirait un lac de boue ! Je voudrais que votre Bernard Palissy contemplât la ruine de ses douves suspendues ! Cet ingénieur a eu là une belle idée ! Aussi vrai qu'il n'est bons bonnets que de Mantoue, il faut qu'un homme n'embrasse pas plusieurs professions. Sans quoi, il ne fait rien qui vaille. Les forces humaines ont leurs bornes, et, comme dit l'autre, au bout de l'aune finit le drap...

— Tu as pleinement raison, mon ami, — approuva Saint-Cendre avec une patience parfaite.

— Ah, monseigneur ! C'est à en rire aux larmes. Toute la muraille du nord est par

terre et les appartements des étages laissent tomber les meubles à travers leurs planchers éventrés. A dire vrai, la brèche est large de vingt toises.

— C'est bien. Qu'on m'arme sur l'heure, car je ne veux pas arriver le dernier pour monter à l'assaut.

Mais, tandis qu'on le sanglait dans son armure, M. de Saint-Cendre reçut une communication de M. de Clérambon qui lui mandait de demeurer à son quartier de Doumerie avec son monde en bon ordre, car il redoutait une sortie. Pour lui, il allait s'occuper de rendre la brèche praticable, il passerait la nuit à ce travail, et on tâcherait de faire l'escalade le lendemain, au matin.

— Tu vas voir, — dit mélancoliquement Saint-Cendre à Dartigois, — que cet homme ponctuel va nous faire manquer l'occasion utile. Croisigny fera élever un retranchement, à la hâte, d'où il nous arquebusera à

loisir quand nous monterons sur les éboulis. Enfin ! Clérambon est de semaine et c'est lui qui commande. Il convient de respecter la discipline.

— Ah ! A propos, monseigneur, annonça Dartigois, Leychanaud avait si mal calculé sa longueur de mèche que le coup de mine est arrivé subitement, et notre imbécile est resté sous les décombres avec une douzaine de terrassiers et de pionniers.

« C'est singulier, — songeait Saint-Cendre, — tous les gens qui ont eu affaire de près ou de loin avec cette Gilonne de Bonisse semblent condamnés a des morts singulières et tragiques. Il faudra que je me débarrasse de ce petit serpent à la première heure de la prise. »

Et, baissant la voix pour que Julie Thouron n'entendit pas ses paroles, il dit à Dartigois :

— Mon garçon, quoiqu'il arrive, demain

matin, pendant la bataille finale, veille bien sur ma femme et aussi à ce que mademoiselle de Bonisse ne soit pas épargnée. Étrangle-la dans quelque coin, sans scandale. Pour les autres femmes, prends les ordres de M. de Clérambon.

Quand M. de Lanelet vit sa tour par terre, ses fossés vides, l'eau qui s'était précipitée en contrebas, il donna l'ordre à Croisigny d'aviser à réparer le dégât et il lui déclara que cet accident sans importance n'était pas fait pour changer ses déterminations.

— Monsieur, — lui répondit Gaspard, avec gravité et tristesse, — nous serons tous tués demain. C'est chose naturelle et nous sommes là pour ça. Mais songez, je vous prie, à toutes ces femmes et à tous ces enfants dont vous avez la garde et la charge. Ne voudriez-vous pas que je stipule quelque arrangement pacifique avec M. de Saint-Cendre, afin qu'ils puissent sortir ?

— Gaspard, mon ami, mêle-toi de ce qui te regarde ! Fais ce que je te dis, et ne t'occupe pas du reste. Les gens qui prendront la Haute-Ganne ne sont pas encore de ce monde. Pour moi je ne suis pas né d'hier, mon enfant, et j'en ai vu d'autres bien avant que ta mère eût été seulement sevrée !

Sans répliquer, M. de Croisigny fit terrasser le couronnement du vide où s'était abîmée la tour. La nuit entière fut occupée à ce travail. Et, en contre-bas, on entendait les hommes de M. de Clérambon qui travaillaient, de leur côté, à rendre la voie praticable. Le soleil se leva, et l'obscurité moite, qui cachait l'appareil de meurtre, se dissipa lentement.

Debout sur le parapet du grand ouvrage où sa silhouette se détachait sur le ciel grisâtre. M. de Croisigny se dressait seul, tenant dans ses mains une épée bâtarde, et sa tête était coiffée d'un casquet. Sous lui, la



brèche s'ouvrait, large et béante, découvrant la chemise en ruine ; des poutres calcinées tombaient en tas de cendres fines, grises et noires, d'où montaient droites, dans le calme du matin, des spirales de fumée bleuâtre. Du pied du mur au logis des Lucottes, un talus de débris s'épandait en éboulis de moellons et de briques jonchant vers l'est le fonds boueux de la douve. Du rempart éventré, les pierres sortaient comme les dents inégalement espacées des monstres gigantesques, qui se montrent parfois à la surface de la mer.

Et Gaspard de Croisigny pensait, en avant de ses arquebusiers couchés à plat ventre, que ce serait là la dernière journée, celle de la tuerie finale. Peu lui en souciait, à cette heure. Et, d'ailleurs, il préférerait qu'il en fût ainsi. La guerre ne lui avait jamais semblé plus misérable. Il en haïssait la violence et l'injustice, la pauvreté de moyens. Et la

petitesse des hommes lui apparaissait plus pitoyable, qui sacrifiaient leur existence dans des entreprises où le résultat incertain et précaire, était toujours sans valeur. Car ni l'or ni la chair des femmes ne méritaient, à son regard, d'aussi pénibles efforts. Et il avait chassé Gilonne de son esprit.

Il était six heures du matin, et les contours des choses restaient encore rongés en partie par l'ombre. Le brouillard sembla se fondre : comme un voile léger, il disparaissait dans les grands nuages blancs, floconneux, pressés en troupes de moutons que chassait ou réunissait le vent, sautant du nord à l'ouest. Et les sentinelles arpentaient la banquette avec l'allure de pantins mus par des fils invisibles. Au-dessous des Lucottes, on apercevait une pareille procession de fantômes. Les gens de Clérambon allaient et venaient, embossés dans leurs manteaux ; et les points brillants que faisaient les mèches

de leurs arquebuses oscillaient comme un vol de lucioles ou se traînaient plus près de terre comme une suite de vers luisants.

Lorsqu'on se vit au grand jour, le son grêle des fifres et le roulement sec des tambours s'élevèrent des deux côtés, en même temps qu'un coup de canon prolongeait son grondement répercuté par l'écho des collines. Un morceau de terre dure sauta dans un nuage de poussière, près de la tranchée comblée. Puis les détonations se succédèrent, tandis que, derrière les levées gabionnées, se formaient les colonnes d'attaque. Les masses profondes fourmillèrent, fléchissant sous le choc des projectiles qui y faisaient des trouées. Les rangs se resserraient sans cesse. Le terrain découvert fut franchi, et les hommes de M. de Clérambon, prêtant pour un moment le flanc dans leur marche oblique, filèrent vers l'éboulis en essuyant le feu des deux tours du nord et de celle

du Manège. Les ouvrages de l'avant-cour, démantelés, fendus, lézardés par la force des pétards qu'on y avait attachés pendant la nuit, furent attaqués par Dartigois et ses arquebusiers. M. de Saint-Cendre menait les reîtres démontés sur la grande brèche où M. de Clérambon poussait déjà ses hommes de pied.

Mais ceux du château s'empressaient, et M. de Lanelet dirigeait les meilleurs vers l'avant-cour. C'était là, selon lui, qu'aurait lieu la forte escalade : car il avait, durant toute la nuit, vu faire aux alentours de grands charrois d'échelles et de chariots à orgues. L'oncle Christophe crut que le corps de Dartigois, destiné à faire une simple et accessoire diversion, était le gros de l'armée ennemie. Gaspard de Croisigny n'avait pu le ramener au raisonnable avis que c'était par la brèche du nord que se produirait la grande poussée. Ainsi fut-il privé d'une partie de

ses forces, et eût à lutter encore contre M. de Villevialle qui, perdant tout sang-froid, semblait, avec sa petite barbe blanche, un rat qui eût maraudé dans la farine, tant sa mine apparaissait blême. Et ce tremblant gentilhomme voulait qu'on se retirât dans la tour Berquinière avec les dames et le trésor pour s'y retrancher comme dans un réduit.

M. de Clérambon avait prévu ce désordre. C'est pourquoi, négligeant toute autre précaution que de faire garder le pourtour de l'enceinte par les reîtres de M. de Bernstein, il lança son monde sur la brèche, en pavant le chemin avec les cadavres de ses gens. Mais, excités par l'espoir du pillage, obéissant à la voix de mademoiselle Julie Thouron qui, superbement vêtue, leur criait qu'ils auraient de belles femmes à foison, tous se pressaient, sans crainte. Et les mousquetaires, toujours courant, tiraient et rechargeaient leurs armes.

Pendant plus de deux heures, on se disputa le couronnement de l'ouvrage, d'où les envahisseurs plongeaient, par instants, dans les cours du château. Croisigny, voyant tomber ses hommes, envoya demander du renfort à M. de Lanelet. Comme si trop tard il reconnaissait son erreur, celui-ci accourut dans son armure dorée, à la tête de cinquante piques. Mais au moment où il accédait à la brèche, il chut en avant, les bras étendus, lâchant sa pertuisane; une balle de mousquet l'avait atteint en pleine face. Car le vieux comte, pour l'amour de mademoiselle de Bonisse, combattait la face nue. Sa chute fut suivie d'un temps d'arrêt, d'une hésitation, pendant quoi les troupes s'observèrent, haletantes, exténuées. Et la sueur ruisselait des fronts sur des visages noirs de poudre.

M. de Saint-Cendre s'était avancé dans l'espace demeuré vide. Un mouchoir blanc

flottait à la lame de son épée; à côté de lui marchait un trompette. Et beaucoup blâmaient le marquis de s'exposer ainsi, après avoir enlevé le masque de sa bourguignote. Mais le trompette emboucha son clairon, sa sonnerie annonçait un parlementaire. Et Saint-Cendre parla :

— Par la croix du Dieu juste ! Croisigny, faites cesser ce massacre inutile. Au nom de M. de Clérambon comme au mien, je vous offre composition.

Mais on ne se pressait pas de répondre, et des deux côtés on craignait un piège. Gaspard de Croisigny avait entendu la voix de Saint-Cendre. Commandant à ses gens de baisser leurs armes, il s'approcha :

— Faites-nous bonne guerre, monsieur de Saint-Cendre, et nous accepterons vos conditions, pourvu qu'elles soient raisonnables. Je crois que M. de Lanelet est encore vivant. S'il est tué, cependant, je puis

traiter en toute autorité. Veuillez me dire ce qu'il en est exactement.

On reconnut que le comte de Lanelet était mort. M. de Croisigny fit alors battre la chamade, car le marquis de Saint-Cendre lui avait promis bonne guerre et M. de Clérambon avait consenti à prendre la garnison à quartier, ce que certains trouvaient débonnaire et du plus mauvais exemple. Mais il ne s'engageait pas à autre chose qu'à respecter la vie de chacun. Il refusa de stipuler quoi que ce fût en faveur des femmes. Seule, la marquise de Saint-Cendre demeurait libre à la Haute-Ganne où elle était désormais dame et maîtresse. Et Dartigois, accompagné de quarante hommes choisis, entra dans le château avec ordre de la mettre en sûreté.

— Tu diras, mon ami, à ma femme, que je viendrai dîner et coucher chez elle, ce tantôt. Annonce-lui que je suis sain et sauf et que je lui baise les mains.



Puis, s'adressant à Croisigny, Saint-Cendre continua :

— Je veux, Gaspard, que tu sois ici mon particulier prisonnier. C'est dire que tu es mon homme et que tu es libre, ami. Et, s'il te plaît de me demander une grâce, foi de Villebrune, elle t'est, sur l'heure accordée !

M. de Croisigny hésita un instant ; puis, brusquement :

— Il faut qu'on respecte mademoiselle de Bonisse.

Et comme Saint-Cendre, fuyant son regard, semblait refuser :

— Ai-je -votre parole ? continua-t-il. Sinon, faites-moi sauter la cervelle et le casque, j'aime mieux cela.

Un moment, le marquis se demanda s'il n'allait le faire.

— Tu as ma parole, fit-il enfin. Mademoiselle Gilonne est ton bien, je te la donne. Je prends l'affaire sur moi et la réglerai avec M.

de Clérambon.

Et, haussant les épaules, il ajouta, mécontent :

— Puisse-tu avoir bien du plaisir ! au reste, viens avec moi, nous allons parler à Clérambon.

Mais, soit oubli, soit intention mauvaise, Saint-Cendre ne révoqua pas les ordres qu'il avait intimés à Dartigois.

Il fut convenu que tous les défenseurs de la Haute-Ganne, comme tous ses habitants, quitteraient le château dans la journée, et que les troupes victorieuses ne l'occuperaient qu'ensuite. Mais tous devaient se retirer avec un bâton blanc pour tout bien, et les riches payeraient rançon suivant leur condition, faute de quoi on les garderait prisonniers. Ils se rendraient ensuite à Bellac, ou partout ailleurs, en toute liberté. On s'engageait à ne les molester en rien. Le château serait pillé et tous les fruits du butin partagés selon la

coutume.

A demi-mortes de peur, les dames de la Haute-Ganne avaient entendu les roulements de l'artillerie et les cris de la mêlée ; les arquebusades perdues brisaient les vitraux, faussaient les balcons de fer : une chambrière fut blessée dans un placard. Quand tout se tut, elles éprouvèrent un soulagement immense, comme si leurs maux eussent par cela même pris leur fin. Mais des filles de service envoyées à la découverte revinrent bientôt. Et leurs visages bouleversés disaient leurs alarmes nouvelles. Une manquait, et les autres déclarèrent que des hommes armés l'avaient entraînée dans une soupente, d'où elles l'entendaient crier. Du reste, le château était pris et les vainqueurs allaient entrer en maîtres.

Diane de Follenbrais et Madeleine de la Touaille s'étaient jetées, en pleurant très haut, sur un lit dont elles avaient attaché les

rideaux avec des épingles. D'autres dames cherchaient à se cacher dans des armoires. À ce moment arriva Dartigois avec ses garnisaires, dont les armes sonnaient. Ce fut une fuite, une confusion de jupes par l'appartement. Avec des cris lamentables, toutes, voyant le chemin barré, tombèrent à genoux, se prosternèrent aux pieds de ces gens bardés de fer. Et beaucoup se cachaient le visage dans leurs manches, tant elles leur trouvaient de mauvaises figures.

Mais Dartigois, sans bienveillance, déclara qu'il venait ici pour mettre les dames et les demoiselles en sûreté, et que son plus grand désir était de voir madame la marquise de Saint-Cendre. Et, sans en entendre davantage, toutes résolurent de livrer Gabrielle, pour obtenir meilleur traitement. La marquise avait entendu tout le bruit. Ouvrant la porte de sa chambre, elle se présenta devant Dartigois. L'écuyer s'agenouilla et baisa la

main qu'elle tendit. Et, respectueusement, il lui apprit les volontés du maître, les principales nouvelles, la mort de Lanelet. Derrière madame de Saint-Cendre se montra le visage hautain et effaré de Gilonne. Avec peu de ménagements, Dartigois dénonça son intention de l'arrêter tout de suite, car tel était l'ordre du marquis.

Gabrielle signifia à l'écuyer qu'il eût à se retirer :

— Tu diras à ton maître que je garde cette enfant près de moi. S'il m'aime encore, il ne voudra pas me faire le chagrin de me séparer de cette affligée : c'est une pauvre et tendre veuve, en quelque sorte. Prends, Dartigois, cette bague, et garde-la comme particulier souvenir de moi.

Dartigois, satisfait de cet anneau où étaient sertis trois saphirs, bomba son dos, en témoignage de déférence. Et il dit avec componction :

— J'accepte, madame, votre admirable cadeau, et j'en suis touché jusqu'aux larmes. Mais, comme on dit qu'il n'est bon drap vermeil que de Malines, il n'est de bon accord qu'écrit. Voudriez-vous, madame la marquise, me donner décharge de mademoiselle de Bonisse, et vous engager à la garder fidèlement ?

— Relève-toi, Dartigois, et attends mes commandements. Je vais te donner une lettre pour mon mari.

Gabrielle rentra dans la chambre, et Dartigois, d'un ton qu'il cherchait à rendre bienveillant et amène, déclara aux dames qu'il les priait de rejoindre chacune leurs logements habituels où elles seraient mises sous clef avec leurs filles de service et gardées par des sentinelles.

« Ces précautions, — ajouta-t-il pour conclure, — n'étaient prises qu'en vue de protéger leur vertu. »

Mais les actes de ses hommes démentaient ses paroles, car ils ne se faisaient pas faute de dépouiller toutes les filles et les femmes de leurs bijoux, de leur bourse et même de leurs vêtements. De telle sorte que certaines, à moitié nues, n'ayant plus que la chemise, subirent des caresses immodestes sans oser trop se révolter. Diane, appelant Dartigois à travers les rideaux entrebâillés, lui mit dans la main trente écus d'or, toute sa fortune et celle de Madeleine, avec ses pendants d'oreilles et son collier, sa chaîne de cou. Aussi, après un bref échange de mots, traita-t-il les deux dames avec égards, et il les conduisit à leurs chambres, pendant que La Charité houspillait ouvertement Anne de Champoisel, au grand scandale des demoiselles de Monsergues. Jamais elles n'auraient pensé que la licence des gens de guerre pût aller si loin après une capitulation observée.

Après avoir enfermé toutes les femmes soigneusement, mis des arquebusiers, armes chargées, à leurs portes, Dartigois réunit les clefs en un seul trousseau et retourna prendre la réponse de madame Gabrielle de Vignes. Et il s'en fut, laissant dans l'antichambre vingt hommes choisis parmi lesquels brillaient les Trois Vertus Théologiques. Sous leurs halecrets d'acier noirci et leurs chapeaux de fer, les trois valets de guerre s'entretenaient de choses utiles. Et La Foi expliquait comment il s'était muni d'un crochet avec quoi il pouvait ouvrir les portes les mieux munies de serrures.

Émue au delà de ce qu'elle aurait pu croire, Gabrielle, tremblante, restait assise sur sa chaise, accoudée à la table où elle avait écrit à Louis-Alexandre.

C'était donc vrai, elle allait le revoir ! Encore deux heures, peut-être, et elle serait dans ses bras. L'émotion montait de son cœur



à sa tête. Elle se laissait gagner par l'ivresse. Étourdie par le bonheur, il lui semblait que les années vécues loin de son mari ne comptaient plus, qu'elle avait dormi pendant ce temps comme les voyants qui s'assoupissent dans les cavernes. Aujourd'hui, seulement, elle revenait à la vie.

Puis une crainte la saisit, la précipita vers son miroir.

N'avait-elle pas vieilli, et était-elle toujours aussi belle ?

« Je ne le serai jamais trop, — se disait-elle. — Je veux paraître devant lui plus désirable que je ne sus jamais l'être aux plus douces heures de notre union ! »

Et, avisant Gilonne qui, abîmée dans un grand siège profond, la considérait avec une fixité sournoise, elle se sentit prise d'une pitié qu'augmentait son intime bonheur. Baisant doucement la jeune fille sur le front, d'un geste maternel elle arrangea sa coiffure,

rajusta ses frisons :

— Pauvre enfant, ne crains rien de mon mari, je saurai te protéger contre lui. Mais, pourquoi te voudrait-il du mal ? Cette journée est terrible entre toutes. Si le marquis veut te voir, ma Gilonne, ne sois ni orgueilleuse ni dure. Évite les paroles inutiles. Remets-t'en à moi, ta meilleure amie sur cette terre, du soin de te faire la vie possible et heureuse... Va, ma mignonne, laisse-moi, et dis à Peyrusse qu'elle vienne m'habiller. Nous parlerons plus longuement quand j'aurai vu M. de Saint-Cendre.

Pâle, raide comme une statue, la jeune fille sembla glisser sur les tapis, et ses paupières baissées ne laissèrent point voir le feu de ses prunelles : ses traits contractés disaient sa rage, sa terreur et son désespoir. Silencieuse, elle disparut dans la pièce voisine. Comme une morte, douée de mouvement, entrerait dans le tombeau, laissant derrière

elle les joies et les gloires de la vie, Gilonne n'emportait que la colère impuissante et la ruine de ses espérances. Mais Gabrielle ne remarqua pas que mademoiselle de Bonisse avait pris, en passant, une dague dorée qui brillait dans un tiroir ouvert, et qu'elle l'avait cachée dans une de ses manches.

Silencieuse, attentive à sa besogne, Peyrusse coiffa Gabrielle de Vignes, s'attarda à de minutieux détails de toilette. Car la marquise ne trouvait aucune pièce de linge assez fine, aucune chemise assez riche, ni brodée avec un art suffisant. Et elle recherchait le parfum, jadis familial où Louis-Alexandre pût retrouver ces souvenirs sensuels qui, pareils aux anneaux d'une longue chaîne continue, l'attachaient sans doute encore à Gabrielle. Elle pensait que, tout comme elle-même Louis-Alexandre avait vécu dans ces souvenirs et qu'il n'avait rien oublié des choses passées. Tout entière à la crainte

de ne pas être retrouvée telle qu'aux beaux temps de son mariage, Gabrielle s'ingéniait à reconstituer sa primitive beauté, sans s'apercevoir peut-être, qu'à cette heure elle s'épanouissait dans toute la gloire de sa chair. Consultant son miroir, elle s'étudiait à y retrouver l'image de cette Gabrielle de Vignes, au jour où dans la grâce de sa première jeunesse, elle avait reçu le marquis de Saint-Cendre dans son lit nuptial pour se laisser initier aux secrets de la volupté.

Drapée dans une grande robe de velours la marquise se mirait, anxieuse, plongeant ses yeux dans ceux de la femme reflétée sur la glace. Et malgré sa sévérité méticuleuse, elle trouvait cette femme très belle. Peyrusse, dans la chambre voisine, cherchait les bijoux, sans doute, et elle ne revenait pas.

Tout à coup sous sa robe écartée Gabrielle se sentit saisir à la taille et des baisers pressés entourèrent son cou cherchant ses lèvres. Se

retournant brusquement, elle se trouva face à face avec Gilonne qui l'enserra d'une âpre violence, colla sa bouche contre la sienne, et la ploya, frémissante et terrifiée entre ses bras raidis par une furieuse vigueur. Se débattant dans cette étreinte dont elle comprenait l'intention, Gabrielle, cabrée, repoussa la jeune fille qui revint à la charge et la renversa à moitié sur le lit. Et la marquise perdant l'équilibre, s'aperçut que la porte avait été fermée au verrou sur Peyrusse :

— Au nom du ciel, Gilonne ! — cria-t-elle tremblante, suffoquée de colère et de honte — es-tu folle ? Que prétends-tu faire !...

Mais, l'emprisonnant sous ses baisers, mademoiselle de Bonisse la serrait de toutes ses forces. Et ses mains agiles, brûlantes et douces, erraient sur le corps à moitié dévêtu, rose dans la doublure fourrée de la robe de velours bleu, largement ouverte :

— Gabrielle, mon âme, mon cœur, gémit Gilonne, ne me refuse pas... Cette heure est la dernière.

Et, dans la bouche de l'enfant, se confondaient les prières les plus humbles, les objurgations lascives, mêlées à des baisers pressés et sauvages.

Se raidissant par un effort de courage, Gabrielle, secouée par un frisson d'épouvante où se levait toute sa nature saine de femme, repoussa encore une fois Gilonne qui tomba sur ses genoux.

— Malheureuse!... Est tu assez audacieuse et folle de ton corps pour penser m'imposer ton approche infâme! Et est-ce ainsi que tu me payes de t'avoir sauvé l'honneur et la vie? Crois-tu donc...

Mais Gilonne l'interrompit, haletante et des pleurs brisaient sa voix :

— Non!— cria-t-elle avec un accent déchirant de passion et de souffrance — je

ne suis pas infâme ! Et quand bien même je le serais, je veux, entends-tu, te posséder, Gabrielle, et puis mourir après ! Que t'importe, alors, puisque je vais me tuer ! Hors de toi, le reste n'est rien ! Je te veux, entends-tu, je te veux, et toute ma chair t'appelle ! Tu ne me résisteras pas, je suis plus forte que toi ! Vois comme je te plie entre mes bras, comme je tiens tes hanches, dont le désir me brûle !...

Et, se précipitant sur Gabrielle, elle roula avec elle jusqu'au milieu du lit, dans le désordre des courtepointes et des couettes où la marquise, molle, désespérée, haletante, se débattait, criant d'angoisse, sous la main qui s'appliquait, crispée, sur sa bouche.

— Sois docile, ma chérie, mon âme ! — râlait Gilonne en cherchant à la dompter par l'énervante caresse — Gabrielle ! Mon amour !...

Mordant la main qui la bâillonnait, la

marquise s'échappa en tordant le bras de Gilonne. En un moment elle fut sur ses pieds, tirant vers la porte, et le sang de la jeune fille tachait sa bouche, son menton, sa gorge. Mademoiselle de Bonisse bondit sur Gabrielle, lui barra le chemin. Sa coiffure, défaite, laissait pendre ses tresses qui semblaient se hérissier sur sa tête comme une moisson dorée. Et Gabrielle resta stupide d'épouvante devant ce masque défiguré par la luxure et la haine :

— Ah ! tu ne veux pas m'obéir ! siffla Gilonne. Eh bien, ma belle, tu vas mourir avec moi. Ah ! tu te fardais comme une courtisane, tu apprêtais ta peau pour ton Saint-Cendre ! Imbécile ! Tu ne comprenais donc pas, et comment pouvais-tu croire que je te permettrais de le rejoindre ? Je ne t'aurais jamais laissée, entends-tu, t'unir, moi vivante, avec lui ! Tiens ! voilà l'amant que je te choisis !



Et, brandissant la dague dorée qui brilla, elle chargea Gabrielle.

— Gilonne ! Ne me tue pas ! Par grâce... râla la marquise défaillante ; ses jambes manquaient sous elle, elle s'abattit sur le lit.

Sous son sein gauche disparut la lame luisante, et madame Gabrielle s'affaissa avec la plainte lamentable d'une bête blessée. Un faible murmure agita ses lèvres sans que les paroles sortissent :

— Mon Dieu : vous me punissez sans mesure. Prenez pitié de moi !

Elle avait reconnu la dague de François de Champoisel qu'elle gardait parmi des manches, des lacets et des gants dans un tiroir. Ses yeux béants d'horreur se distendirent comme s'ils voyaient un spectre, et la tête retomba sur les draps foulés dans le désordre de la chevelure qui s'épandit comme une large tache d'encre.

— Au secours ! A l'aide ! criait la

désespérée Peyrusse. On tue madame la marquise !

Des coups sourds ébranlaient les deux portes, sous l'effort de Peyrusse, sous le poing des hommes de Dartigois qui ne pouvaient forcer les serrures.

Écartant le corsage de sa robe de chambre, Gilonne monta sur le lit. Et, par deux fois elle se frappa avec la dague, puis elle s'étendit sur Gabrielle, sans trouver la force de l'entourer de ses bras. Des deux bouches unies le sang se mêla, ruisselant et vermeil, il filtrait des poitrines trouées et trempait la couche.

Dans les couloirs c'était une fuite de gens courant à la recherche de Dartigois, car il avait emporté les clefs des chambres. Le marquis de Saint-Cendre arrivait alors, suivi de son fidèle écuyer. Derrière lui se pressaient des valets chargés de plateaux, de paniers, de bouteilles et de nappes. Quand il

arriva devant la porte, un grand silence se fit. On n'entendait que la plainte de Peyrusse qui montait exaspérée dans le bruit des ais martelés par coups pressés. Mais personne n'osait dire ce qu'il avait entendu. Et beaucoup craignaient de se rendre ridicules pour s'être laissé aller à une inquiétude à propos de quelque scène de femme.

Dartigois fit tourner la clef dans la serrure, poussa les vantaux, et M. de Saint-Cendre eut la vue pleine et entière des deux femmes mortes qui, encore chaudes à en paraître vivantes, gisaient, unies dans le sang, sur le lit dont les rideaux de satin couleur d'or étaient éclaboussés de taches vermeilles.

M. de Saint-Cendre s'arrêta à contempler ce spectacle. Nul ne sut ce qui se passa dans son âme. Car, de cette aventure, il ne parla jamais à quiconque. Seuls ses sourcils froncés indiquèrent le trouble et le désordre de ses sens. Songeur, il demeura longtemps. Mais

tout porte à croire que de ce fait tragique il ne connut pas la vérité tout entière. Car un sourire de mépris plissa ses lèvres, releva sa moustache tordue en crochet. Il tourna le dos, et dit à Dartigois qui, sur le pas de la porte, la face tournée vers l'antichambre, écartait du geste les soldats qui se pressaient, curieux ;

— Dartigois, mon ami, Clérambon a raison de dire que je suis malencontreux dans ce que j'entreprends. Aujourd'hui je suis doublement ruiné, et par la mort de Lanelet dont l'héritage ne peut me revenir, et par celle de ma femme de qui la fortune m'échappe pareillement à cette heure. J'avais raison, d'autre part, de me défier de mademoiselle Gilonne de Bonisse, et c'est de ta faute si cette péronnelle injurieuse et néfaste a tué ma femme avec qui elle vivait dans un commerce lubrique. Mais ne te désespère pas, mon ami, pour une aventure

si commune. Elle nous montre qu'il ne faut, en rien, se fier aux femmes, surtout quand elles nous semblent exceller entre les meilleures.

— Comme dans la plupart des cas, continua-t-il, il faut respecter les apparences par quoi seules nous tenons notre place en ce monde, tu diras partout que j'ai mis à mort la marquise ma femme, de ma main. Et tu veilleras. à ce qu'elle soit honorablement enterrée, suivant son rang. Je ne veux plus m'occuper de ces choses et j'entends qu'il n'en soit jamais parlé. J'ai cru, tout à l'heure, ouïr une femme enfermée derrière cette porte. Tu la réduiras au silence et la feras disparaître avant qu'elle puisse jaser devant quiconque. Maintenant, pour rentrer dans l'utile, fais porter mon dîner chez cette dame de Follenbrais dont on m'a dit du bien, et tu lui diras que je la prie de me recevoir dans sa chambre.

Mais à ce moment précis où M. de Saint-Cendre donnait ses instructions à son écuyer, le 25 octobre 1569, à midi, Catherine Gillot, épouse de Juste Dartigois, agonisait à Bellac chez le vieux Gillot des Chazeaux. Depuis quinze jours, environ, on annonçait sa fin prochaine.

Étendue, sous la robe brune des filles de saint François, dans le grand lit drapé où elle avait reçu les sacrements de l'Église, Catherine demanda faiblement que l'on ouvrit la fenêtre. Le soleil d'automne entra, dorant de ses rayons le visage amaigri de la jeune femme, diaphane et d'une blancheur de cire. Sa sœur Jacqueline releva sa tête sur des oreillers étagés, et la mourante, étendant ses mains frêles et tremblantes, comme si elle voyait venir quelqu'un impatientement attendu, sourit avec une expression radieuse. Et, au grand scandale de tous, elle parla :

— « Si tu l'avais connu, petite, tu serais tombée à genoux devant lui... À Dreux, il a rompu quatre bois de lance à ses couleurs ; et moi je galopais derrière lui, toujours prêt à en fournir une nouvelle. A Saint-Denis, je l'ai vu passer comme un tourbillon noir et doré, au milieu des coups, le panache de son armet planait au-dessus de lui comme un grand oiseau rouge !... »

Et souriante, comme en extase, elle expira doucement.